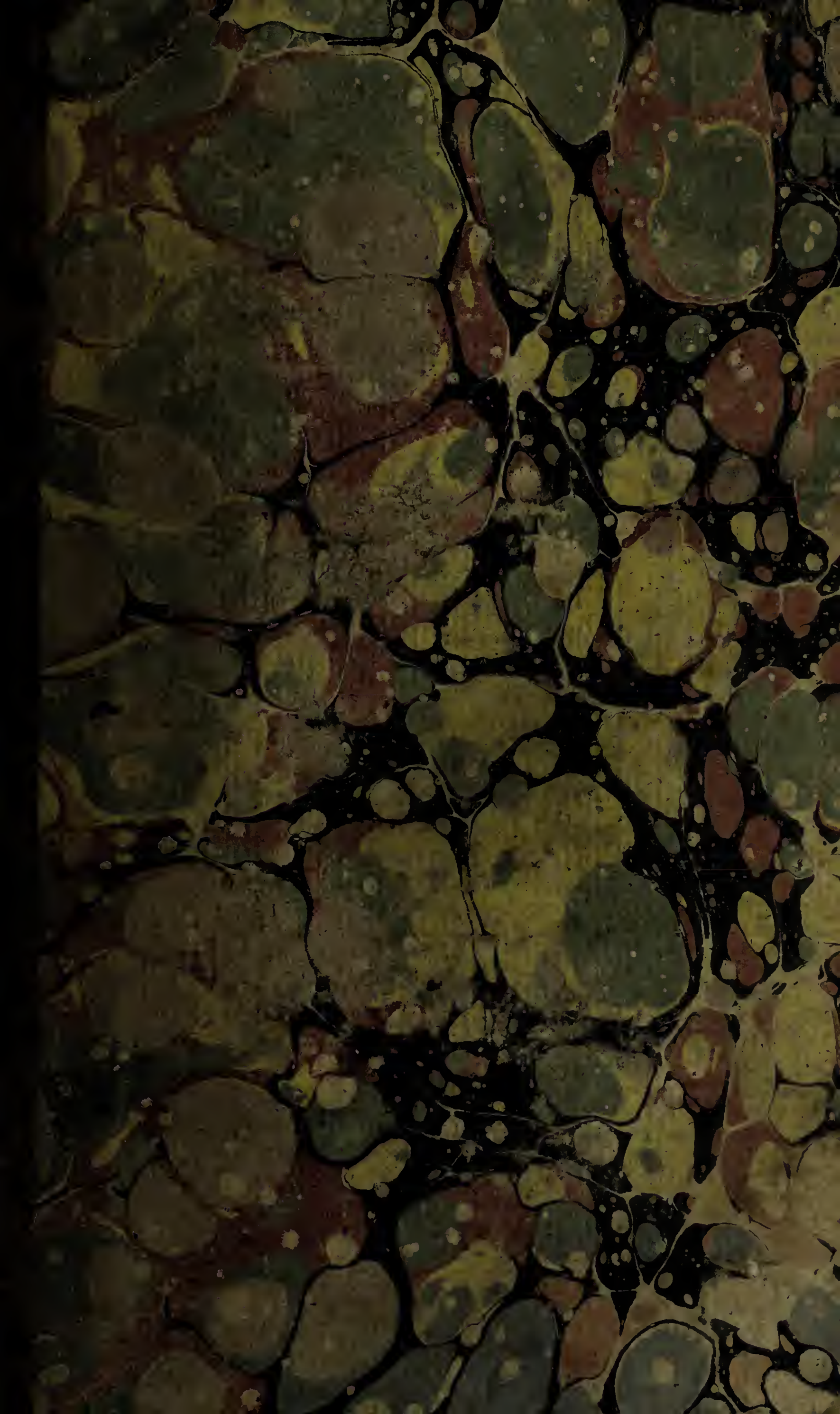




William Hutchinson,
Eggleston.

LETTRES

DE MONSIEUR L'ABBÉ

DOMINIQUE SESTINI,

SUR LA SICILE ET LA TURQUIE.

TOME PREMIER.

LETTRES

DE MONSIEUR L'ABBÉ

DOMINIQUE SESTINI,

ÉCRITES A SES AMIS EN TOSCANE,

PENDANT LE COURS DE SES VOYAGES

EN ITALIE, EN SICILE ET EN TURQUIE,

Sur l'Histoire Naturelle, l'Industrie & le Commerce de ces différentes Contrées.

TRADUITES DE L'ITALIEN, *& enrichies de Notes, par M.* PINGERON, *Membre de l'Académie Royale des Sciences & Arts utiles de Barcelone, ancien Secrétaire du Musée de Paris, attaché au Bureau des plans du Département des Bâtimens du Roi, à Versailles.*

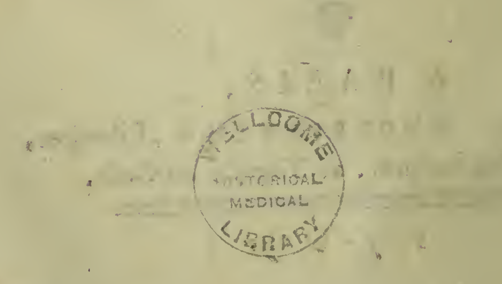
TOME PREMIER.

Cœlum non animum mutant qui trans mare currunt.
Juvenal.



A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE & Fils, Libraires, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1789.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

A MONSIEUR LE COMTE

DE LA BILLARDRIE

D'ANGIVILLER,

Conſeiller du Roi en ſes Conſeils, Meſtre-de-Camp de Cavalerie, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de Saint-Louis, Commandeur de l'Ordre de Saint-Lazare, ancien Gentilhomme de la Manche des Enfans de France, de l'Académie Royale des Sciences, Directeur & Ordonnateur général des Bâtimens de Sa Majeſté, Arts, Académies & Manufactures Royales, & Gouverneur de Rambouillet.

MONSIEUR LE COMTE,

Permettez que, comblé de vos bienfaits, je vous préſente une faible marque de ma reconnaiſſance.

L'Ouvrage dont j'ai l'honneur de vous offrir la traduction, & dont je vous prie d'agréer l'hommage, renferme des recherches ſur l'Agriculture, l'Hiſtoire Naturelle, la Botanique, les Antiquités, les Arts & le Commerce des Nations qui habitent les plus belles contrées de l'Europe & de l'Aſie. Toutes ces connaiſſances ont de l'attrait pour vous. Pluſieurs ont occupé et occupent encore vos loiſirs; c'eſt à ce titre que j'oſe eſperer que cet Ouvrage pourra vous intéreſſer.

Que ne m'eſt-il permis de m'étendre ici ſur ce que vous doivent les Arts de Peinture & de Sculpture, ainſi que l'Architecture, & ſur ce qu'ils vous devront encore un jour par l'exécution des projets que vous avez formés

pour eux. Mais votre manière de penser m'impose le silence sur cet objet.

Je suis, avec un profond respect,

MONSIEUR LE COMTE,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur,
PINGERON.

TABLE
DES MATIÈRES
Contenues dans ce Volume.

PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

Fin de la Table des Matières.

NOMS FRANÇAIS

Des differentes Plantes dont il est parlé dans le cours de cet Ouvrage, rangés par ordre alphabétique, en faveur de ceux qui, n'étant pas versés dans la Botanique, desireraient cependant avoir l'explication de la dénomination Latine de ces différens végétaux.

ABSINTHIUM vulgare, l'absinthe.
Achillea, la Jacobée.
Agave Americana, l'aloës.
Alsine, le pied de poule.
Androsœmum, la toute saine.
Antirrhinum cœruleum, le muffle de veau à fleurs bleues.
Arum, le pied de veau.
Asphodelus luteus, la phalange.

Astragalus Romanus, l'astragale d'Italie.
Astragalus tragcantha, la barbe de renard, ou l'arbuste qui produit la gomme adragante.
Blattaria, l'herbe aux mites.
Behen rubrum, le behen à fleurs rouges.
Cassia, l'Acacia.
Circæa, l'herbe Saint-Étienne.
Cistus, le Ciste.
Consolida regalis, le pied d'alouette.
Crysanthemum, l'œil de bœuf.
Daphne laureola, la laureole
Elicrysum, l'immortelle dorée.
Erica arborea, la bruyère.
Evonymus, le fusain.
Ferula, la férule.
Gallium verum, le caille-lait.
Gnaphalium, la patte de lion.
Hypericum androsemum, le mille-pertuis.
Iva moscata, l'ivette musquée.
Lappa major, la bardane.
Ligustrum, le troëne.
Lycium, la graine d'Avignon.
Lithospermum, l'herbe aux perles.
Lychnis, le bluet.
Lichen, la mousse.
Melissa calamentha, la melisse.
Nardus stricta.

Onobrychis, efpèce de fainfoin.
Orchis, le fatyrion.
Poligonum maritimum, renouée de mer.
Rhamnus paliurus, le paliure.
Rubus, la ronce.
Rufcus, le houx.
Solanum pomiferum, le cachos du Pérou.
Smilax.
Stachis, l'épi-fleuri.
Symphitum officinale, la conronde.
Tanacetum, la tanaifie.
Thapfia, le turbith bâtard.
Teucrium, la fauge.
Tragopogon, la barbe de bouc.
Trifolium bituminofum, treffle bitumineux, bois puant.
Vinca pervinca, la pervenche.
Viola Martia, la violette.
Vitalba, l'herbe aux gueux.



PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

AYANT appris par la voie tardive des Ouvrages périodiques, l'exiſtence des Lettres de M. l'Abbé Seſtini ſur la Sicile & ſur la Turquie, je me ſuis d'autant plus empreſſé à me les procurer pour les lire, que le haſard m'avait procuré l'occaſion de connaître cet Auteur pendant le ſéjour que j'avais fait, à deux repriſes différentes, à Catane; & pendant le cours d'un voyage que nous fîmes depuis cette dernière Ville juſques à Syracuſe. Je voulais juger de ſon exactitude en comparant ſon Ouvrage avec quelques notes que j'avais faites ſur la Sicile, pour mon inſtruction. Je priai donc un de mes amis, qui demeure à Marſeille (1), de vouloir bien me

(1) M. Guys, Secrétaire du Roi, Membre de l'Académie des Sciences & des Beaux-Arts de Marſeille, Correſpondant de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres de Paris, & du Muſée

faire venir ces Lettres de Florence, où elles ont été imprimées. Mes desirs n'ayant pas tardés à être accomplis, j'ai donc lu ces Lettres avec le plus grand intérêt, d'après la véracité que j'y ai trouvé d'un bout à l'autre, & par les bonnes vues de leur Auteur. Je formai bientôt le projet d'extraire de ces Lettres, tout ce qui avoit rapport à l'Agriculture, à l'Œconomie domestique, à l'Histoire Naturelle de la Sicile, pour l'insérer dans mon grand Ouvrage sur les Arts utiles & agréables. Des amis, que j'ai consultés sur ce projet, m'ont d'abord conseillé de le réaliser, & de faire enfin jouir le Public de la totalité de ces Lettres, puisqu'il ne me restait plus qu'à remplir un petit nombre de lacunes. J'ai donc consacré mes momens de loisir à ce genre de travail. Je desire que le Public me sache gré de cet effort de ma part pour lui plaire, &

de cette même Ville, à qui le Public doit un excellent Voyage Littéraire de la Grèce, une traduction de Tibulle, avec une Histoire de Marseille ancienne & moderne, avec plusieurs Pièces fugitives en vers & en prose, & un bon Mémoire sur l'administration intérieure de l'Hôtel-Dieu de Marseille.

qu'il reçoive cette nouvelle production de ma plume, avec la même indulgence dont il a bien voulu honorer les anciennes.



PRÉFACE
DES ÉDITEURS.

Les Lettres odéporiques, écrites en différens tems par M. l'Abbé Dominique Seſtini, à pluſieurs de ſes amis, méritaient de voir le jour. Elles traitent de ſujets qui intéreſſent ou qui amuſent, & réuniſſent ainſi l'utile & l'agréable au même dégré. Monſieur l'Abbé Seſtini parle ſelon les tems & les lieux où il ſe trouve, tantôt des anciens monumens, tantôt de la Botanique ou de l'Hiſtoire Naturelle, des Arts, des Manufactures & du Commerce, & diſcute enfin pluſieurs points d'érudition.

Etant donc perſuadés du mérite de ces Lettres, nous avons cru devoir commencer par nous procurer toutes celles qui ſe trouvoient entre les mains de M. G.... M...., qui nous les a remis de la manière la plus gracieuſe. Nous avons obtenus encore, par ſon moyen, pluſieurs autres Lettres du même Auteur à ſes amis; enfin, nous nous ſommes ſervis de la

médiation de M. G.... M.... pour obtenir de M. l'Abbé Seſtini, la permiſſion d'en publier le recueil. Notre délicateſſe exigeoit de nous cette démarche. Cet Auteur nous écrivit donc, en réponſe à notre demande, la Lettre ſuivante, datée de Conſtantinople le 3 Décembre 1778. « Je viens de lire, Meſſieurs, la de-
» mande que vous me faites de mes Lettres &
» de celles que j'ai écrites à différens amis,
» pour les publier. A peine m'en rappellai-je
» aſſez pour ſavoir juſqu'à quel point elles
» méritent l'indulgence du Public. Je me reſ-
» ſouviens ſeulement, qu'en les écrivant, j'ai
» toujours parlé le langage de la vérité; que
» j'ai toujours été concis, enfin que j'écrivais
» avec cette confiance dont on doit ſe piquer
» entre amis. Si vous préſumez, Meſſieurs,
» que ces Lettres méritent quelqu'attention
» de votre part, & qu'elles ayent des droits à
» l'indulgence du Public, vous pouvez les im-
» primer, parce que je me fais alors un mérite
» de vous ſatisfaire, ainſi que les perſonnes au
» nom deſquelles vous m'avez adreſſé cette
» requête ».

Pénétrez de la plus vive reconnaiſſance pour la généroſité de cet Auteur, nous n'avons

pas hésité à profiter de la permission qu'il nous avoit accordée si poliment. Lorsque nous avons été à portée d'avoir sous les yeux toute la suite de ces Lettres précieuses, nous n'avons pu nous empêcher d'y admirer les rares qualites qui les distinguent. Elles nous ont paru écrites précisément comme devraient toujours l'être celles des Gens de Lettres. On y remarque en effet un style également riche & châtié, une diction pure sans être recherchée, une érudition vaste & naturelle, qui convient à la nature de cette foule de choses dont parle cet Auteur; enfin, un sel attique bien employé. Telles sont les qualités que nous avons remarquées dans ces Lettres, & que nous espérons faire connaître à tous ceux qui sont sensibles aux véritables beautés de la Littérature. Nous osons donc nous flatter que le Public éclairé, en rendant justice au mérite de M. l'Abbé Sestini, & au desir que nous avons de lui plaire, nous encouragera de plus en plus par son suffrage, à lui procurer, par la suite, de nouveaux sujets d'instruction & d'amusement.



LETTRES

DE MONSIEUR L'ABBÉ

DOMINIQUE SESTINI,

SUR LA SICILE ET SUR LA TURQUIE.

LETTRE PREMIÈRE.

Dans laquelle l'Auteur raconte son voyage depuis Florence jusqu'à Rome.

A Naples, ce 13 Octobre 1774.

MONSIEUR,

Lorsque nous nous séparâmes, vous me témoignâtes l'envie que vous aviez d'être informé des particularités des voyages que j'allais entreprendre.

Je promis de vous ſatisfaire, & je tiens aujourd'hui ma parole. Si vous continuez à recevoir mes Lettres avec bonté, je puis vous aſſurer que vos lectures ne ſeront pas ſi-tôt épuiſées. Vous ſavez quelle eſt ma façon de penſer, & je connais la vôtre. Nos opinions étant donc à-peu-près les mêmes, j'eſpère que notre correſpondance n'en ſera que plus agréable.

Vous ne devez pas ignorer combien peu le matériel des choſes m'a toujours affecté; c'eſt pourquoi je puis vous aſſurer que, lorſque je perdis les murs de Florence de vue, le 28 du mois de Septembre au matin, je n'emportai avec moi que le tendre ſouvenir de mes parens, de mes alliés & de mes chers amis, ſentiment qui ne s'effacera jamais de mon cœur.

Étant arrivé à *Pignone*, je m'embarquai avec ma malle, qui étoit des plus légères, dans une petite barque, pour me rendre juſques à Piſe, par cette route que ſuivent ordinairement ceux qui n'ont pas de chevaux à l'écurie.

La compagnie que je trouvai dans ce bâteau, était compoſée de perſonnes honnêtes, jeunes & prévenantes, qui me dédommagèrent de l'ennui d'un pareil voyage. D'un autre côté, j'éprouvai le plus grand plaiſir en voyant les riantes campagnes qui bordent l'Arno.

Nous arrivâmes tard à *San-Giovanni-alla-Vena*, où nous nous reposâmes jufques à fix heures du matin, du 29 Septembre. Nous entrâmes de nouveau dans notre barque, qui nous conduifit à Pife, où nous arrivâmes fur les dix heures.

Ayant pris congé de la compagnie, je m'embarquai, fur les onze heures, dans un bâteau de la même efpèce, que l'on nomme le *Covertino*, dans lequel je me rendis à Livourne, prefqu'au coucher du foleil, après le plus ennuyeux voyage, qui dura environ fix heures.

Je ne veux point m'arrêter ici à vous parler de la belle fociété que je rencontrai dans cette efpèce de bâteau de pofte; il me fuffira de vous dire que c'était de la marchandife mêlée, & qu'il y avait de tout un peu.

A peine fus-je arrivé à Livourne, que je cherchai quelque bâtiment pour me rendre à Meffine, parce que je n'avais quitté ma patrie que dans la feule intention de me rendre à Catane, où j'avais appris, par la voix de la renommée, qu'un très-grand Seigneur, également diftingué par fon goût pour les Beaux-Arts, l'Antiquité & l'Hiftoire Naturelle, y faifait fa réfidence.

Je trouvai donc un Brigantin Anglais, avec le Capitaine duquel je pris des arrangemens pour partir le jour fuivant, qui était le premier d'Octobre.

Comme la façon d'agir des Marins ne m'était pas encore bien connue, je commençai à me douter qu'il se mocquait de moi, car le jour même que je devais m'embarquer, je vis que le Capitaine mettait seulement en délibération le moment précis de notre départ.

Dans cette circonstance, indigné d'une pareille conduite, je formai le projet de m'embarquer sur une Felouque Napolitaine qui se rendait à Naples. J'exécutai donc mon dessein le quatre du mois d'Octobre au matin, époque où nous mîmes à la voile avec un tems favorable. Sur le soir nous prîmes terre dans une calle, à cinq milles, ou deux lieues deux tiers de France, au-dessous de Piombino.

A l'aube du jour suivant nous mîmes de nouveau à la voile, mais le beau tems ne fut pas de longue durée, puisque quelques minutes après nous eûmes trois antènes cassées, notre grande voile déchirée. Je me croyais déja enseveli dans un endroit où il ne pouvait pas rester le moindre souvenir de moi. Il ne nous fut jamais possible de gagner la terre, & il fallut ramer tout le reste du jour, & pendant toute la nuit.

Le jour suivant, qui était le six, nous nous trouvâmes, au lever du soleil, à douze milles, ou quatre lieues de France, au-delà de Civita-Vecchia. J'apperçus un bâteau pêcheur : ayant appellé celui

qui le gardait, & lui ayant demandé s'il voulait me mettre à terre, il y consentit sans la moindre difficulté, & me débarqua bravement, sans que le Patron de la Felouque Napolitaine y mît le moindre obstacle.

Cette Felouque continua son voyage, & je laissai mes effets au Patron, pour les reprendre à Naples quand il plairait à Dieu. C'est ainsi que me trouvant très-léger, puisque je n'avais pour toutes hardes que celles qui étaient sur mon corps, je me rendis à pied jusques à une auberge appellée l'*Osteria Vaccina*, qui est éloignée de Rome de vingt-cinq milles, ou huit lieues un tiers. M'étant un peu rafraîchi, je continuai mon voyage à pied; mais, au bout de trois milles, je me mis dans une calèche de retour qui, moyennant trois jules (45 sols de France), me promit de me conduire à Rome. Je ne voulus pas laisser échapper cette occasion; mais, comme les voituriers ne peuvent pas prendre d'étrangers sur cette route, il fallut que nous nous écartassions de quelques milles du grand chemin, pour éviter les postes. Ce fut donc au coucher du soleil que je fis mon entrée dans la Ville par excellence, l'*Alma Citta*, & que l'on me conduisit dans une auberge appellée *la chiavica di Santa Lucia*, le regard de Sainte Lucie.

Vous croyez peut-être que je veux maintenant

vous faire la defcription de Rome : point du tout. Rome eft une Ville trop connue, & Rome n'était point l'objet de mon voyage, & je puis dire l'avoir trouvée par hafard fur ma route.

Les Romains me dirent cependant que les Cardinaux étaient déja entrés au Conclave, pour élire un Succeffeur à Clément XIV, fur la mort duquel il y avait autant d'opinions que de têtes. Il fuffit, en général, aux Romains, qu'après un Pape on en faffe un autre.

On me raconta quantité de pafquinades qui couraient alors, & je m'apperçus que, lorfque cette Nation trouve l'occafion de dire un bon mot, elle compte pour rien de tourner en ridicule les Saints, avec tout leur patrimoine. C'eft une affaire de ftyle. Je vous laiffe à penfer fi cela eft édifiant.

Je fuis allé voir, toutesfois, le catafalque du défunt Pape, & je ne trouvai rien de grand & de magnifique, que le Temple où il était.

Je ne puis donc vous rien dire de plus de Rome, fi ce n'eft que les rues ne répondent pas toutes à la magnificence de cette Ville, & qu'elles font très-malpropres. Il pourrait bien fe faire que le beau pavé de Florence m'ait fait paraître celui des rues de Rome différent de ce qu'il eft réellement.

Les monumens les plus précieux de l'Antiquité, qui font expofés au Public, ne font pas mieux

conſervés ni reſpectés par les habitans de cette Ville célèbre. Je fus étonné que l'on ſouffrit, par exemple, une petite boutique de Barbier contre la baſe de la colomne d'Antonin le Pieux. Mais je ne puis concevoir comment un pareil mépris, & une pareille indifférence peuvent s'allier avec le caractère noble & généreux des Romains, tandis que leurs Palais ont, en général, quelque choſe de grand & de magnifique ; mais il faut avouer, en même tems, qu'on ne ſaurait trouver aucun endroit plus ſale & plus malpropre que les cours de ces mêmes Palais.

On a quelquefois coutume de juger du caractère des maîtres par celui de leurs valets, mais je crois que cette règle doit ſouffrir ici quelques exceptions, puiſque, autant les Seigneurs Romains ſont honnêtes, autant leur livrée eſt inſolente, ſur-tout leurs cochers.

Je ne puis rien vous dire du Peuple, en général & en particulier, parce que le ſéjour que j'ai fait dans cette Ville a été ſi court, qu'il m'a été impoſſible de pouvoir le juger avec quelque fondement. Vous pouvez vous inſtruire à cet égard auprès de ceux qui connaiſſent déja Rome. Quant à moi, je vous dirais qu'il y a partout du bon & du mauvais. Ce ſont les Gouvernemens qui influent le plus ſur les mœurs du Peuple. Ainſi, celui qui veut connaître

un Gouvernement, n'a qu'à examiner la Nation qui lui eſt ſoumiſe.

Il eſt cependant vrai que les défauts d'un Peuple ſe préſentent plutôt aux yeux d'un étranger, que ſes vertus & ſes bonnes qualités; mais, quoi qu'il en ſoit, il faut convenir, ſans paſſion, que Rome a quelque choſe de grand en tout.

Je penſai donc à partir pour Naples. Le Secrétaire des affaires de Toſcanne me donna un billet que je portai à celui du Miniſtre de Naples, chez lequel je retournai le jour ſuivant, pour avoir un paſſeport, ſans lequel on n'entre pas dans l'État de Naples. Je continuai donc mon voyage à pied, & j'arrivai le 8 du mois d'Octobre, à deux heures avant la nuit, à Freſcati, petite Ville éloignée d'environ douze milles, ou quatre lieues de France, de Rome.

Vous ne devez pas ignorer que Freſcati eſt à-peu-près, ou peut-être même dans l'endroit où fut jadis bâtie l'antique *Tuſculum* des Latins. Or, pour y arriver, je montai pour le moins pendant deux milles. Je jettai le lendemain un coup-d'œil ſur la Cathédrale, qui me parut belle. Mais la Ville eſt petite & malpropre. On y voit cependant de belles fontaines publiques. La campagne des environs eſt délicieuſe, & l'on y trouve des Maiſons de plaiſance ſuperbes,

avec de grands jardins & des parcs remplis de grands arbres. La ſeule choſe qui me déplut, fut de ne pouvoir aller voir l'endroit où était la maiſon de campagne de Cicéron, ſi fameuſe par l'Ouvrage qu'il y compoſa, & auquel il donna le nom de *Queſtions Tuſculanes.*

Je vis tout, pour ainſi dire, d'un coup-d'œil, puiſque le 9 d'Octobre je profitai de la même voiture qui m'avait conduit à Freſcati pour continuer ma route pour Naples.

A trois milles, ou une lieue de France, du lieu de mon départ, je laiſſai à ma droite Marino, que l'on croit être l'ancienne *Ferrentinum*, que l'on nomma dans la ſuite *Villa Mariana*, parce que Marius y avait une maiſon de plaiſance. Je ſuivis donc pluſieurs chemins pour me rendre à Vélletri, après avoir paſſé à côté du Lac de Caſtel Gandolfe, qui eſt le *Lacus Albanus* des anciens Géographes Latins. J'apperçus de loin le Château où les Papes ont coutume d'aller en villaggiature, c'eſt-à-dire, de paſſer la belle ſaiſon.

Quoique je fuſſe très-las & très-fatigué, j'arrivai cependant le même jour (9 Octobre) ſur les dix heures du matin à Velletri, ville ancienne du Latium, que les Romains appellaient *Velitræ*, & qui était la Capitale des Volſques.

Je m'y trouvai avec un ſi bon appétit, que je ne

m'amuſai pas à faire des recherches & des obſervations ſur cette Ville, que je jugeai dans un inſtant ne devoir pas être belle, & que je trouvai aſſez honnêtement ſale.

Velletri me procura cependant une rencontre agréable, puiſque j'y trouvai un Anglais qui voyageoit de la même manière que moi, c'eſt-à-dire, à pied, mais par des raiſons bien différentes des miennes. Vous pouvez conjecturer, d'après l'état des choſes, que le prix de la voiture fut bientôt réglé. Ce particulier ne m'était pas inconnu, & je me rappellai l'avoir vu à Rome au Palais Farnêſe, où il était allé, comme moi, prendre ſon paſſeport pour Naples.

Cet étranger étoit Monſieur Edouard Spry, qui eſt très verſé dans les Langues orientales. Il aime les Sciences, & me parut connaiſſeur habile dans pluſieurs genres & avoir fait une étude particulière de la Botanique & de l'Hiſtoire Naturelle. Ce ſçavant eſt en même tems Docteur en Droit & en Médecine, & grand ami de M. Kennicott & de pluſieurs autres Savans. M. Spry voyage *incognito*, pour avoir moins d'embarras, & va ſur-tout à pied, pour mieux obſerver les choſes.

Vous le verrez à Florence, parce qu'il y retourne pour paſſer de là en Angleterre. Je vous l'adreſſerai, & il vous remettra une de mes Lettres, puiſqu'il

ſerait

ferait bien-aise de vous connaître. Je ne doute point que sa conversation ne vous soit très-agréable (1).

Nous nous réunîmes donc à Velletri, & le jour même nous arrivâmes sur le soir à la Poste de Sermonette, qui est éloignée de quarante milles, ou dix-neuf lieues un tiers, de Rome. Nous nous y reposâmes, & en partîmes à cinq heures du matin, le 10 Octobre, & nous arrivâmes à midi à Piperno, où l'on voit l'Inscription suivante sur la porte de la Ville.

S. P. Q. R.

Siste parumper, moræ impatiens Viator, Privernum antiquam Latii urbem, Volscorum principem, Romanorum municipium, Theutonici furoris victimam, vetusta proxima in planitie rudera, ut cernis, vix exhibent recentes hujus in vertice collis moles superstitum fortissimorum civium, post diuturnum crudele bellum, patriæ olim destructæ vitam nomenque excitantium, generosam animi gratam indolem ægrè indicant, tanta Priverni ac Privernatum gloria ne te lateret transeuntem, S. P. Q. R. *hoc erexit.*

Ayant ainsi appris les différentes révolutions qui sont arrivées à Piperno, nous entrâmes dans cette

(1) M. Spry passa effectivement à Florence le 4 Novembre 1774.

Ville, où nous vîmes les habitations à demi enterrées, & les rez-de-chaussées des maisons presque métamorphosés en caves.

En continuant notre voyage, nous passâmes, à trois milles de Piperno, le fleuve Amaseno, où nous vîmes, sur un petit Oratoire qui est à la tête du Pont, l'Inscription suivante, sur une table de marbre:

Benedictus XIII, Pont. Max. viam in subjectâ priùs planitie ad Amaseni fluminis ripas jacentem, frequentibus alluvionibus obnoxiam, superatâ collium asperitate, publicæ commoditatis & securitatis causâ, editiori loco construxit, ac Pontibus munivit anno Domini M. DCC. XXXII, *Francisco Riccio viarum Præside.*

Nous arrivâmes enfin à *Marutti*, une heure avant la nuit. Il nous y fallut dormir sur le foin & dans l'écurie avec les chevaux. Cela ne parut pas extraordinaire à mon Voyageur Anglais, & il me dit même que, dans quelques Auberges d'Italie, il aurait préféré de la paille à un lit de plume ou à un matelas de laine. Je crois qu'il n'avait pas tort; car je dormis très-bien sur le foin avec les chevaux & les autres animaux.

Le 11 Octobre, nous partîmes à la pointe du jour de Marutti, & nous arrivâmes au lever du soleil à Terracine. On voit dans ce dernier endroit plusieurs antiquités négligées, & on trouve plusieurs

tombeaux, des urnes, des cippes, avec des inſcriptions éparſes dans les campagnes.

La Cathédrale de Terracine eſt une Égliſe très-ancienne, qui paraît bien avoir été jadis un Temple d'Apollon. Je ne remarquai pas autre choſe dans cette ville, parce qu'il nous fallait continuer notre voyage.

Après avoir paſſé Terracine, on trouve à peu de diſtance de cet endroit une montagne coupée à pic le long de la mer. Cet ouvrage conſidérable avait été fait pour laiſſer paſſer la Voie Appienne, dont on voit encore pluſieurs reſtes. Cette montagne, coupée à pic, a 120 braſſes, ou 600 pieds de hauteur, comme on peut le remarquer par l'inſcription qui eſt au bas, & qui indique cette meſure.

Nous arrivâmes vers l'heure de midi à Fondi, première Douane du Royaume de Naples. Mais avant d'y entrer, on eſt obligé de montrer ſon paſſeport dans un endroit qui en eſt éloigné de cinq milles, ou une lieue & deux tiers.

Je crus m'appercevoir que la vie de fantaſſin ceſſait de plaire à mon Compagnon de voyage; &, à vous dire le vrai, nous nous étions plutôt laſſés en herboriſant ſans ceſſe tout le long de la route, & nous chargeant tantôt d'une choſe & tantôt d'une autre, que par la longueur du voyage. M. Spry ſe détermina donc à profiter de la commodité d'une

calèche, & m'ayant pris à sa compagnie, nous passâmes par *Idri*, & nous arrivâmes le jour même à *Mola di Gaeta*, qui est éloigné d'environ 100 milles, ou 33 lieues & un tiers, de Rome, & nous nous y arrêtâmes.

Nous partîmes de Mola vers les cinq heures du matin, & nous commençâmes à suivre nos anciens erremens; c'est-à-dire, que nous continuâmes notre route à pied, & après avoir fait sept milles, ou deux lieues & un tiers, nous passâmes le fleuve du *Garrigliano*, dans une petite barque, pour la modique somme d'un grain de Naples, qui vaut un sou de Florence, & un sou de France. Nous arrivâmes le soir à *Sant'-Agatha*, qui est une maison de campagne, où nous résolûmes de nous reposer, après avoir fait environ 14 à 15 milles, ou cinq lieues de France, dans cette journée.

Nous commencions à nous impatienter, & nous ne trouvions plus agréable de nous trouver à pied dans les chemins; c'est-pourquoi nous nous occupâmes du soin de nous procurer une commodité. Les choses ayant été ainsi reglées, nous partîmes en calèche le 13 Octobre, à trois heures après minuit, & nous prîmes la route de Naples.

Nous découvrîmes, à la pointe du jour, la montagne de *Somma*, toute en feu & resplendissante de lumière. Sur les dix heures du matin nous traver-

sâmes Capoue, & nous continuâmes notre route jusques à Averse. Nous changeâmes de calèche dans cette Ville ; & à une heure & demie nous arrivâmes à Naples, le 13 Octobre. Comme il est tems que je vous procure un peu de repos, permettez-moi en même tems d'en prendre.

Je suis, &c.



LETTRE II.

Dans laquelle l'Auteur parle du séjour très-court qu'il fit à Naples, & de son voyage jusques à Messine.

A Messine, le 25 Octobre 1774.

MONSIEUR,

Étant arrivé à Naples le 13 Octobre, mon premier soin fut d'aller dîner. Je mangeai des mêts préparés selon l'usage du pays, & je fus bientôt rassasié, tant il est vrai qu'à bon appétit il ne faut point de sausse.

Je me mis ensuite à parcourir la Ville en gros, toujours dans la compagnie de M. Spry, que je trouvais tous les jours plus digne de toutes sortes d'égards. Mais comme je voulais absolument continuer mon voyage, & que cet Anglais desirait retourner promptement à Rome, tous nos momens étaient précieux.

Dès le soir même, après le coucher du soleil, nous prîmes la route de *Portici*, qui est éloigné de quatre milles, ou une lieue & un tiers, de Naples. Lorsque nous y fûmes arrivés, nous cherchâmes sur

le champ une auberge, &, comme nous étions tous les deux bien fatigués, nous songeâmes à prendre du repos.

Le 14 Octobre, de très-grand matin, nous nous mîmes en route pour aller au Vésuve, que l'on appelle dans le pays la *Montagna di Somma*, du nom du village qui est au pied.

Il faut avoir un guide pour faire ce pélerinage, ou du moins il nous était très-nécessaire. On donne ordinairement quinze sols, monnaie de Toscane, à chacun d'eux, mais la générosité n'a point de bornes.

Celui que nous prîmes faisait l'antiquaire tout le long du chemin, en nous indiquant l'époque de telle ou telle lave (1), & nous entretenant des diverses

---

(1) La lave est une substance composée de terre, de pierres, & divers métaux fondus par le feu du volcan qui la vomit. Comme le mélange de ces différentes matières peut varier à l'infini, il s'ensuit qu'il sort souvent différentes espèces de laves du même volcan. M. William Hamilton, Ministre Plénipotentiaire de la Grande-Bretagne auprès de Sa Majesté Sicilienne, a rassemblé dans un Ouvrage très-curieux, intitulé *Campi Phlegrei*, formant un vol. petit *in-fol.*, Anglais & Français, les représentations des différentes espèces de laves que fournit le Mont Vésuve. Ces échantillons sont tous représentés dans leurs couleurs naturelles.

Les laves les plus communes sont très-pesantes, & d'une couleur cendrée très-foncée. On en tire un pavé de très-bonne qualité; & lorsque celles-ci sont d'un grain bien égal, on les scie quelquefois

éruptions qui avaient eu lieu en différens tems. Cet endroit eſt éloigné de cinq milles, ou une lieue & deux-tiers, de Portici; mais l'on monte toujours pendant trois milles, & l'on trouve, dans l'eſpace

---

en dales plus ou moins épaiſſes, dont on fait des tables qui prennent un aſſez beau poli.

Ceux qui travaillent les pierres dures, telles que l'agathe, le jaſpe, le porphire, &c. font encore des vâſes & des tabatières avec de la lave. Ces différens objets de lave exhalent une forte odeur de ſoufre, quand on les frotte pendant quelque tems ſur un morceau de drap.

Le ſieur Antoniani, Ouvrier en pierres dures de Sa Majeſté le Roi des deux Siciles, tenait, ſur la place de Saint-Charles, à Naples, ainſi qu'à Portici, un magaſin d'ouvrages de laves, lorſque je demeurais dans cette première ville, en 1776.

On trouve des laves par-tout où il y a eu des volcans; c'eſt-pourquoi cette ſubſtance n'eſt pas abſolument rare, ſur-tout en Auvergne & dans le Vivarais. On a imaginé depuis peu de la remettre de nouveau en fuſion par le ſecours de l'art, & d'en faire des bouteilles. Cette idée heureuſe eſt due à M. Chaptal. Ces bouteilles de laves ſont très-noires & fort-légères.

Les baſaltes ne ſont autre choſe que des laves. Quant à celles que vomit le Mont Ethna, & que les Siciliens appellent *Giarre*, elles reſſemblent à de gros morceaux de machefer très-noirs. On les emploie dans la conſtruction des édifices, à la place du moëlon; & comme ces eſpèces de pierres ou de ſcories de fer ſont très-poreuſes, elles forment une excellente maçonnerie. Toutes les maiſons des Villes, des Bourgs & des Villages qui ſont au pied & ſur la croupe du Mont Etna, ſont bâties de cette matière, & feraient toutes noires ſi elles n'étaient pas récrépies.

[*Note du Traducteur.*]

des deux premiers milles, des terres très-bien cultivées, & des vignes qui produiſent de l'excellent vin ; j'y remarquai beaucoup d'armoiſe Romaine, *Artemiſia Romana*, & de genêt ; mais dans les trois autres milles, on ne voit pas un ſeul brin d'herbe.

Pour ſoutenir les plus timides, le conducteur tient une corde autour de lui, à laquelle s'attache la perſonne qui craint de tomber.

Je mépriſai ce ſecours, parce qu'il me paraiſſait équivaloir à celui qu'un aveugle prête à un autre ; mais je vis enſuite que le brave Anglais qui me ſuivait tomba trois fois, tandis que d'autres étrangers qui nous accompagnèrent, continuaient leur voyage en toute ſûreté, en ſe tenant attachés à la ceinture de leurs guides.

Étant arrivé au ſommet de la montagne, je vis l'éruption que faiſait continuellement le volcan. J'eus le courage de m'avancer aſſez près, mais je m'arrêtai enſuite, parce qu'il me parut que je me haſardais autant que Pline, ſans avoir l'eſpérance de laiſſer la même réputation.

Quant à mon Anglais, il paraiſſait aſpirer à la même gloire, puiſque, malgré qu'il fût reſté en arrière, il me joignit dans mon embarras, &, me faiſant prendre courage, il me conduiſit encore plus avant. Comme l'éruption ſe faiſait du côté du couchant, nous prîmes notre chemin du côté du levant.

Ce fut alors que je fis une chûte, & que je me fis plusieurs coupûres, entre autres une à la paume de la main droite, dont je porte encore la marque, que je conserverai toute ma vie.

Je ne sais si votre voyage au Mont de la *Quarantaine* (1), fut aussi fatiguant pour vous que celui que j'ai fait au Vésuve l'a été pour moi. Vous avez vu du moins l'endroit où s'arrêta Notre Seigneur; mais pour ce qui est de moi, je me crus très-voisin de Pluton. Mon compagnon me disait sans cesse: *c'est ici l'Enfer;* or, quand un Anglais le dit, il faut le croire.

Après avoir bien observé cet endroit, que tant de voyageurs ont décrit avec autant de savoir que d'exactitude, il ne me reste plus rien à vous dire; je pris seulement quelques morceaux de lave, pour preuve & pour souvenir de mon pélerinage, à la demeure du Diable, à peu près de la même manière que vous le fîtes en revenant de Jérusalem. Nous fûmes rendus à Portici à midi environ, ayant employé cinq heures à notre voyage.

Après le dîner, nous prîmes le chemin de Pom-

---

(1) Lieu de dévotion de la Palestine, auprès de la plaine de Jéricho, que tous les voyageurs ont regardé comme une des Montagnes des plus difficiles à monter, & des plus dangereuses encore à descendre, sur le sommet de laquelle on voit les restes d'une Église.

peiana. On paſſe ſur l'ancienne Herculane, & nous allâmes paſſer la nuit à la *Torre de la Nunziata* (1), qui eſt éloignée de ſix milles, ou deux lieues de France, de *Portici*.

---

(1) On trouve, en partant de Naples pour parcourir les bords du beau Golphe à qui cette Ville donne ſon nom, pluſieurs gros villages, dont les noms commencent tous par celui de *Torre*, qui ſignifie une *Tour*, dans notre Langue. Cette dénomination leur vient de ce qu'ils ſe ſont formés au pied d'une de ces groſſes Tours que l'on voit ſi fréquemment ſur les bords de la Méditerranée, le long des côtes d'Italie, ſur toutes celles des Iſles de Sicile & de Malte.

Ces Tours, qui ſont bâties ſur des pointes très-avancées en mer, & toutes en vue les unes des autres, ont pour objet de faciliter les moyens de découvrir les Corſaires qui infeſtent ces côtes. Un certain nombre de Soldats nommés *Torrieri*, veille ſans ceſſe pendant le jour ſur ce qui ſe paſſe à la mer, & avertiſſent, par le moyen de gros amas de paille mouillée auxquels ils mettent le feu ſur la plate-forme de ces Tours, les Payſans qui travaillent dans les champs, pour qu'ils aient à ſe retirer dans un endroit sûr, lorſqu'ils voient des Pirates; & les Vaiſſeaux, ou Galères, deſtinés à la garde des côtes, pour courre ſur l'ennemi commun. Tous les ſoirs, à l'heure de l'*Angelus*, ou de l'*Ave Maria*, comme l'on dit en Italie, ces Tours s'avertiſſent, par des ſignaux faits avec des feux, de l'état où ſe trouve la côte par rapport aux Barbareſques.

Il eſt inouï que, dans un ſiècle de lumière comme le nôtre, des hommes inſtruits, des Chrétiens, ſe faſſent continuellement la guerre, & qu'ils ne répriment pas leurs ennemis communs, qui ne ſeront jamais réduits que par la force, & qui deviendront un jour plus redoutables encore, s'ils acquièrent encore des lumières dans l'Art Militaire & dans la Navigation.

[*Note du Traducteur.*]

Le 15 d'Octobre au matin, nous trouvâmes, après avoir marché pendant deux milles, ou deux-tiers de lieue, les excavations & les fouilles que l'on a faites pour déterrer les restes de cette Ville ancienne.

Il y a un Gardien, ou Concierge, qui nous offrit de nous servir d'Antiquaire. Il savait par cœur une chanson que je crus destinée, sans y ajouter ni retrancher une syllabe, à l'instruction de toutes les classes de personnes. Je vous dirai seulement qu'elle me parut très-exacte, & avoir été composée par quelque connaisseur en fait d'antiquités, & ce ne fut pas peu de chose pour nous.

Ce que l'on voit à découvert de cette Ville, consiste dans un grand Quartier Militaire, ou *Caserne*, de forme quarrée, au milieu duquel il aura dû se trouver quelque Place ou vaste Cour; mais cet endroit n'a pas été encore fouillé; on a fait seulement quelques tentatives pour le déblayer. On voit, à coté de ce Quartier, le commencement d'un Théâtre, ce que l'on conclut d'après une inscription qui est sur une muraille, & par l'arêne qui est sous le Théâtre, & que l'on appelle le *Xiste.* Nous vîmes ensuite un Temple consacré à *Isis*, &, un peu plus loin, un autre Temple, mais en mauvais état, ayant été dégradé par les Paysans du voisinage. Après avoir tout examiné avec attention, nous remerciâmes notre Concierge de Pompeiana, ou Pompei; & nous le laissâmes.

A vous dire le vrai, je croyais que c'était toute autre chose. On s'imagine quelquefois trouver des Éléphans, où l'on ne voit que des Mouches. Je me figurais devoir trouver une Ville entière, & je ne vis que trois ou quatre édifices; mais, à dire le vrai, trente-trois hommes qui travaillent dans cet endroit, ne peuvent pas faire grand ouvrage.

Après cette incursion, je crus devoir aller à *Castello-à-Mare* pour y retrouver ma malle, parce que je me rappelai que le Patron de la Felouque que je laissai à la plage de Civita-Vecchia, comme je vous l'ai appris dans ma précédente, m'avait dit qu'il était de cet endroit, qui est éloigné de seize milles, ou cinq lieues & un tiers, de Naples.

Je m'y réjouïs d'avoir vu la Felouque arrivée avec tous mes effets, que l'on avait gardés avec le plus grand soin; je donnai ordre qu'on me renvoyât ma malle par mer à Naples, & nous retournâmes à Pompeiana.

Nous y vîmes encore les excavations & les fouilles que l'on y faisait alors. Ce que nous observâmes se réduit à une maison de campagne qui est hors d'une des principales portes de cette Ville, & qui aura peut-être appartenu à un Sénateur; pour que chaque chose ressorte davantage, il faut leur donner du relief. On voit, indépendamment de la principale porte, un grand chemin & plusieurs maisons;

celles-ci ſont preſque les dépendances d'une auberge antique, qui avait un Priape pour enſeigne. Ayant enfin découvert la porte principale de la Ville, vous voyez que l'on peut maintenant continuer les fouilles avec la plus grande facilité : mais, comme il n'y a qu'un très-petit nombre d'hommes qui y travaillent, les découvertes en ſeront tardives. Nous trouvâmes encore un Gardien ou Cuſtode en cet endroit, qui nous débita ce qu'il ſavait, & que nous rendîmes très-content en lui donnant quelque argent.

Nous dirigeâmes enſuite notre route vers Portici, mais avant d'y arriver, je fus conduit par mon cher compagnon de voyage, M. Spry, chez le Miniſtre d'Angleterre, M. *Hamilton*, où nous nous arrêtâmes pendant une heure. J'eus, dans cette occaſion, le plaiſir de connaître & de converſer avec un Seigneur très-inſtruit & très-honnête; mais ſon nom ſeul ſuffit pour en faire l'éloge.

Nous arrivâmes le ſoir à Portici, & le 16 Octobre au matin, nous retournâmes à Naples, où je trouvai ma malle, qui m'avait été apportée très-fidèlement de *Caſtello-à-Mare*. Je la fis porter dans une auberge, où nous prîmes un peu de repos.

J'allai voir enſuite s'il y avait quelque embarquement pour Meſſine, & j'en trouvai un pour le 19 Octobre. Me trouvant débarraſſé de ce ſoin, j'allai dans l'Égliſe de Saint François Xavier, qui avait

appartenue aux ci-devant Jésuites, pour y voir la bénédiction des drapeaux des Liparottes. C'est un nouveau Régiment formé par le Roi actuel. Les Soldats sont tous, à ce que l'on nous dit, de l'Isle de Lipari, dont les Habitans sont très-braves sur mer. Cette circonstance me fournit encore l'occasion de voir le Roi, qui se trouvait présent à cette cérémonie.

Nous employâmes, mon compagnon de voyage & moi, le reste de la journée à voir, en courant, les Églises, les édifices publics & les Palais. Les Églises de Naples sont très-belles & très-riches. Quant aux Palais, il s'en faut de beaucoup qu'ils égalent la magnificence de ceux de Rome & de Florence.

Je désirais ardemment, ainsi que mon compagnon de voyage, voir les antiquités que l'on a découvertes dans les édifices qui ont été déterrés; mais pour y parvenir, il faut que les étrangers commencent par demander un billet à leurs Ministres respectifs, ce qui est facile; mais, lorsqu'on l'a obtenu, on doit le porter au premier Ministre, M. Tannucci, pour qu'il le signe, & pour cela il faut quelquefois attendre trois ou quatre jours.

M. Spry prit un de ces billets chez son Ministre, pour en faire usage quand il le jugerait à propos. Pour ce qui est de moi, qui présumais que cette

époque ne pourrait pas me convenir, je ne fis aucune démarche. Les chofes allèrent comme je me l'étais imaginé, & M. Spry ne vit pas même le Museum.

Je vis alors que nous avions, à Florence, beaucoup plus d'égards pour les Étrangers, puifque, pour y voir ce qu'il y a de beau,& ce qui n'eft pas expofé au public, ils n'ont d'autre peine à prendre que celle de fe tranfporter fur les lieux quand ils le veulent.

Je ne prétends pas cenfurer pour cela cet ufage, parce qu'il pourrait bien être fondé fur de fi bonnes raifons, qu'elles pourraient me perfuader. Quoi qu'il en foit, le pays tire toujours parti de ces délais, parce qu'un Étranger riche qui voyage pour voir le Monde, aura toujours la conftance de refter à Naples tout le tems néceffaire, pour examiner la collection de ces anciens monumens dont il eft tant parlé dans tout le refte de l'Europe cultivée.

Quant à moi, la chofe était différente; &, pour ce qui eft de mon compagnon de voyage, il paraiffait qu'il n'avait fait le voyage de Naples que pour monter au Véfuve, & pour obferver tout ce que l'on pouvait voir fans aucune difficulté.

Le 17 Octobre fut employé autant pour mon compte, que pour celui de mon compagnon, à échanger, à la Secrétairerie Royale, nos anciens paffeports,

paſſeports, parce que le tems de notre départ approchait. M. Spry en prit un pour Rome, & moi un autre pour Meſſine.

Cette affaire étant terminée, nous nous achemînâmes vers *Pozzuoli* (1), qui eſt éloigné de ſix

(1) Les environs de Pouzzoles offrent aux Amateurs de l'Antiquité & de l'Hiſtoire Naturelle, des objets qui méritent toute leur attention. Les premiers y voient des reſtes de Temples, de Palais, d'Aqueducs, de Bains, de Ponts, qui ont été de la plus grande magnificence. Les ſeconds y trouvent, 1° un volcan éteint, dans le crater duquel ils voient fabriquer le ſoufre & le ſel ammoniac. Ce volcan, qui ſe nomme la *Solfatara*, fut jadis bien plus conſidérable que le Véſuve. 2° La Grotte du chien, où regne conſtamment une vapeur empoiſonnée, connue ſous le nom de *Moffeta*, qui ne s'élève qu'à deux pieds de terre, & dans laquelle un chien périrait infailliblement ſi on l'y laiſſait long-tems, & où un flambeau allumé s'éteint comme ſi on le plongeait dans l'eau. 3° Enfin les ſudatoires de *San-Genaro*, ou bains de vapeurs ſulphureuſes, qui ſont auprès de la Grotte du chien, ſur les bords du lac Agnano, à une demi-lieue de Pouzzoles. Je me bornerai à dire ici un mot de la manière dont on tire le ſoufre.

On met le ſoufre vif, qui ſe tire du crater même de la Solfatarre, dans de grands vaiſſeaux de terre ayant la forme d'une cruche, d'où part un long tuyau venant en contre-bas, comme ceux des alembics: on les couvre de couvercles auſſi de terre, qui ſont lutés avec un lut fait avec de l'argile & du crotin de cheval, pour que la vapeur du ſoufre n'en ſorte pas.

Ces vâſes ayant été ainſi diſpoſés, on les met ſur la grille d'un long fourneau bien luté de tous les côtés, de peur que la flamme du feu que l'on allume par deſſous ne puiſſe monter & embrâſer le ſoufre échauffé.

Les tuyaux de ces vâſes répondent à d'autres vâſes avec leſquels ils ſont lutés, & ſi bien bouchés que la vapeur n'en peut pas ſortir. Le feu étant allumé dans le fourneau, le ſoufre purifié monte dans

milles, ou deux lieues de France, de Naples. Au bout du chemin de cette dernière Ville, on prend

---

le haut des vâſes, & va ſe rendre enſuite, par les tuyaux dont on a parlé, dans les vaiſſeaux qui ſont auprès. Le ſoufre ayant été ainſi ſublimé, ſe retire par un trou qui eſt au fond des ſeconds vaiſſeaux; on le fait fondre une ſeconde fois, pour le verſer dans des moules faits avec de gros roſeaux; c'eſt-pourquoi le ſoufre nous arrive ſous la forme de petits bâtons. On voit encore, dans le crater même de la Solfatarre, des eſpèces de ſoupiraux, d'où ſort une fumée ſulphureuſe très-épaiſſe, qui a la propriété de guérir des maux d'oreille, & de la ſurdité, quand on la rèçoit dans l'oreille pendant deux heures, deux ou trois fois le jour, pendant une ſemaine ou deux, en ſe mettant du côté où le vent la chaſſe, car il ſerait impoſſible de recevoir ces exhalaiſons ſulphureuſes ſur l'ouverture même, à cauſe de leur trop grande chaleur.

On met ordinairement des tuiles ſur ces *fumaroli* ou ſoupiraux; l'eſpèce de ſuie qui s'y attache eſt un véritable ſel ammoniac.

La Solfatarre appartient au grand Hôtel-Dieu de Naples. Lorſqu'on laiſſe tomber une groſſe pierre ſur le fond du crater, ou entonnoir de ce volcan éteint, on l'entend réſonner, & faire un bruit qui indique une cavité très-conſidérable deſſous.

On tire encore des environs de Pouzzoles un ſable volcanique rougeâtre, connu ſous le nom de Pozzolane, qui, étant détrempé dans l'eau, après avoir été mêlé avec de la chaux, forme un mortier qui fait ſa priſe dans l'inſtant, même dans la mer. Les Anciens en faiſaient un très-grand uſage dans la conſtruction de leurs édifices: on pourrait même dire que c'eſt au mortier préparé avec cette eſpèce de ſable, qu'il faut attribuer leur durée. Les piliers & les murs de la piſcine admirable de Lucullus, & les piliers du portique de l'école de Cicéron, qu'on voit encore à préſent ſur le rivage de la mer, près de Pouzzoles, depuis tant d'années, ont été conſtruits avec de la Pozzolane. Un nombre conſidérable de navires & de barques viennent ſe charger de ce ſable à Pouzzoles & à Rome, pour la conſtruction des jettées & des moles. On trouve de la

une route couverte, que l'on nomme la *Grotte*. C'eſt un chemin taillé dans une montagne, & qui a onze cents pas de longueur, que j'ai comptés moi-même. L'entrée & la ſortie de cette grotte ont été très-ouvertes, pour que les paſſans puſſent y voir. On a même pratiqué, dans toute la longueur de ce chemin, des ouvertures; de ſorte qu'il y entre aſſez de jour pour que l'on puiſſe y voir pendant toute ſon étendue. Cette eſpèce de ſouterr n faiſait autrefois partie de la voie Appienne.

Étant arrivés à *Pozzuoli*, ou Pouzzoles, nous y trouvâmes un homme qui vint hardiment au-devant de nous, & qui nous offrit de nous ſervir d'antiquaire. Si vous l'euſſiez vu, vous ne lui auriez pas donné un ſol, mais il ne faut pas juger ſur l'extérieur, d'après cet ancien adage, *fronti nulla fides*. Cet homme était ſâle & mal vétu, mais il parlait facilement, & même avec élégance, l'Anglais, le Français, l'Italien & le Latin. Il nous parut en même tems très-verſé dans l'Hiſtoire ancienne, & répondit très-bien à

Pozzolane en Auvergne & dans le Vivarais. Pline regardait ce ſable comme admirable.

Quis enim ſatis miretur peſſimam ejus partem, ideòque pulverem appellatum, in puteolanis collibus opponi maris fluctibus, merſumque protinùs fieri lapidem unum inexpugnabilem undis & fortiorem quotidiè, utiquè ſi Cumano miſceatur cœmento.

[*Note du Traducteur.*]

toutes nos queſtions. Il nous parla très - exactement de tous ces différens reſtes d'anciens monumens qui ſe trouvent en très-grand nombre dans cet endroit. Je ne vous en entretiendrai pas ici, dans la crainte de vous répéter ce qu'en ont déja dit tant d'Écrivains. Pour ce qui eſt de la ville de Pouzzolles, elle ne mérite pas que l'on en faſſe mention. Notre curioſité étant ſatisfaite, nous retournâmes à Naples.

Le 18 Octobre, au matin, nous allâmes chercher nos paſſeports, & je me ſéparai avec beaucoup de regrets de M. *Spry*, qui partit ſur le champ pour Rome.

Comme il doit aller enſuite à Florence, il me demanda une Lettre pour vous; c'eſt-pourquoi je vous prie de lui faire toutes les politeſſes poſſibles, parce qu'il les mérite. J'employai le reſte de la journée à parcourir la ville de Naples: comme, d'après ce que m'avait dit le Capitaine du Vaiſſeau Français qui devait me conduire à Meſſine, notre départ était fixé au lendemain, je pris congé de mon auberge, j'enlevai ma malle, & la fis porter le ſoir même à bord. Mais le Capitaine m'ayant dit que le départ était différé juſqu'au 21, je retournai à terre dans la matinée du 19, pour revoir encore la Ville de Naples.

Pour ce qui eſt du matériel de cette Ville, nous en avons déja tant de deſcriptions, que ce ſerait perdre du tems que de l'employer à vous écrire ſur

ce ſujet, & ma Lettre ne pourrait que vous devenir ennuyeuſe. Naples eſt une Ville qui tient à juſte titre un rang diſtingué parmi les Capitales les plus célèbres de l'Europe; & c'eſt à quoi je bornerai mon éloge.

Les Napolitains me paraiſſent avoir le cœur bon, &, à vous dire le vrai, je ne puis que m'en louer. Je ne ſuis pas le ſeul de ma nation qui penſe de même: trente-mille Toſcans qui ſont établis chez eux en corps de nation, le prouvent ſuffiſamment Quelle belle Ville ne repeuplerait-on pas en Toſcane avec une pareille colonie !

Quant au formel, ſi l'on peut s'expliquer encore ainſi, il y a certaines choſes qui paraîtraient ridicules aux yeux de nos compatriotes, & je les trouverais de même, ſi j'étais certain que nos uſages ne paruſſent pas tels aux regards des Napolitains. Je me ſuis propoſé de remarquer, en voyageant, la différence des uſages, & non point de les critiquer. Ce ſerait en effet une choſe aſſez plaiſante, ſi je prétendais devoir trouver tous les uſages de Paris dans toutes les contrées de la terre, parce qu'ils me plaiſent. Mais la variété me plaît auſſi, & plus les choſes ſeront ſingulières, plus elles m'amuſeront.

Je ſuis extrêmement fâché, lorſqu'étant arrivé dans un endroit, on me dit que telle ou telle qualité manque au Noble, & que l'homme du peuple a tel ou tel vice. A propos de cette obſervation, le pre-

mier avis que l'on me donna, lorſque je fus arrivé à Naples, fut celui de prendre garde à mes poches, parce que, dans cette claſſe d'hommes que l'on appelle la *Populace*, il ſe trouve de très-habiles filoux. Je dus paraître très-reconnaiſſant à celui qui me donna ce conſeil ; mais comme mon ſéjour à Naples devait être très-court, & que je ne voulais pas ſortir de cette Ville avec une mauvaiſe opinion de ſes habitans, je me propoſai de ne jamais rien porter dans mes poches, pendant tout le tems que j'y reſterais. Il ne m'arriva donc aucun accident fâcheux.

Enfin, le 21 Octobre, le bâtiment qui devait me tranſporter à Meſſine mit à la voile, & je laiſſai ainſi la ville de Naples.

Ayant eu, pendant toute la nuit, le vent favorable, de même que toute la matinée du 22, nous commençâmes à voir de loin, à la pointe du jour, le volcan de Stromboli, qui jettait du feu. Il ne nous fut pas poſſible de le dépaſſer, parce que nous eûmes du calme pendant toute la journée du 23.

Le 24 le tems changea, & nous commençâmes à voir les Iſles de Lipari, & quelques autres montagnes qui ſont au milieu de la mer, & qui jettaient du feu, à l'exception de l'Iſle de Lipari ; celles-ci ſont appellées les Iſles de Vulcain, ou Æoliennes ; *Iſole Vulcane*, ou *Eolie* (1).

(1) On trouve quelquefois la mer couverte de pierres ponces, au-

Le tems devint très-orageux ſur le ſoir, & donna toute la nuit beaucoup d'occupation à nos matelots. Mais je me repoſai tranquillement ſur leur bonne-foi, quoiqu'il ne s'agiſſait rien moins que de paſſer entre *Scylla* & *Carybde* (1).

---

près de ces Iſles, quand l'éruption du volcan de Stromboli a été plus conſidérable qu'à l'ordinaire. On en voit auſſi près de la Solfatarre, autour d'une montagne connue ſous le nom de *Monte nuovo*, qui ſe forma dans une nuit auprès de Pouzzoles. Ces pierres, qui ſurnagent ſur l'eau, ne ſont autre choſe que pierres brûlées dans le ſein même des volcans.

Pline paraît n'avoir pas connu la nature des pierres ponces, puiſqu'il croyait qu'elles provenaient de certaines plantes. *Extrà Herculis columnas porri fronde naſcitur, & alius lauri & thymi, qui ambo ejecti in pumicem transfigurantur.* Chapitre dernier du 13 livre de ſon Hiſtoire Naturelle. Ce que Pline prenait pour de la ponce, produite par des plantes, pourrait bien être la ſoude ou le Kali, qui reſſemblent un peu à la pierre ponce, à la légèreté près. Cet habile Naturaliſte prend encore le tuf pour de la pierre ponce, lorſqu'il dit, au 21 chapitre de ſon 36 livre : *Non prætermittenda eſt pumicum natura. Appellantur quidem ità &ceroſa ſaxa ; in ædificiis quæ Muſæa vocant, dependentia, ad imaginem ſpeciei arte reddendam. Sed ii pumices qui ſunt in uſu corporum lævigandorum fœminis, jam quidem & viris, atque (ut ait Catullus) libri laudatiſſimi, ſunt in Melo, Scyro, & Æolis Inſulis.*

[*Note du Traducteur.*]

(1) *Scylla*, eſt un écueil & un gros rocher qu'on trouve en venant de Naples, à l'entrée du Phare ou Détroit de Meſſine, ſur la côte de Calabre ; & *Carybde*, un courant aſſez fort qui porte les Vaiſſeaux ſur la côte de Sicile, & que l'on nomme *la Reme* dans la Langue du

Ces différens obstacles ayant été surmontés, nous arrivâmes heureusement, le 25 Octobre à midi, dans le beau Port de Messine, où nous jettâmes l'ancre. C'est ici où je m'arrête, me réservant de vous écrire une autre fois sur mon séjour dans cette Ville.

Je suis, &c.

---

païs. Ce courant change quelquefois dans la même journée, & se fait sentir sur la côte de Calabre. On ignore la véritable cause de ce courant, que l'on a cependant cherché à expliquer par des antres immenses dans lesquelles les eaux de la mer se précipitent. Mais les changemens qui surviennent dans la direction de ce courant, dérangent un peu cette hypothèse.

Si l'on juge d'après l'état des choses, on conclurra que ce courant est devenu bien traitable, ou que les anciens navigateurs étaient bien ignorans ou bien timides, puisque les moindres barques passent aujourd'hui dans l'endroit même où les eaux bouillonnent davantage. Cette vive agitation des eaux, & cette *Reme*, ne causent d'autre inquiétudes, quand elles contrarient la route, que d'exiger un peu plus de tems pour les surmonter à la rame. On ne répéterait donc plus de nos jours, avec une sorte de vérité, cet ancien adage : *Il est tombé de Carybde en Scylla*, d'après ce Vers Latin si connu :

Incidit in Scyllam, cupiens vitare Carybdim.

Les Vaisseaux de guerre ont cependant ordre de ne point passer par le Phare de Messine, mais de tourner la Sicile en passant dans le canal de Malte ; vu que ce Détroit ayant peu de largeur, & étant enfilé par le fameux courant de Carybde, on ne s'y trouverait pas à son aise dans un mauvais tems, sur-tout pendant la nuit.

[*Note du Traducteur.*]

LETTRE III.

Dans laquelle l'Auteur parle de son séjour à Messine, & de son voyage à Catane.

A Catane, le 5 Novembre 1774.

MONSIEUR,

Le Port de Messine, qui offre un spectacle des plus beaux & des plus variés, procure en même tems aux Négocians & aux gens de mer, les plus grandes commodités. La quantité prodigieuse de Vues que nous en avons, soit peintes sur toile, soit gravées, peut très-bien nous en donner une idée; mais celle-ci sera toujours plus parfaite.

A peine fus-je descendu du bâtiment qui m'avait amené, ce qui eut lieu le jour même de mon arrivée dans ce Port, c'est-à-dire, le 25 Octobre, je laissai, pour le moment, tous les objets de curiosité, & j'allai chez M. *Mérulla*, l'un des premiers Chirurgiens de Messine. J'avais des Lettres de recommandation à lui remettre de la part de son fils, qui annonce qu'il réussira un jour dans la profession de son père, & qui étudie à Florence dans l'Hopital de *Santa-Maria-nuova*, sous le célèbre *Nannoni*.

Je fus très-bien accueilli de M. Mérulla. Il me reçut avec une cordialité peu commune. Il fit aussi tôt préparer un nouveau dîner pour moi, parce qu'il avait déja fini le sien, quoiqu'il fût à peine une heure après midi. M. Mérulla me dit alors que l'on était dans l'usage de dîner à midi dans toute la Sicile, excepté ceux qui étaient attachés à la Cour.

Nous allâmes ensuite sur le Port, où la journée s'était passée à causer sur différentes matières; je me retirai dans une auberge pour m'y reposer. Je n'en sortis que dans la matinée du lendemain, qui était le 26 Octobre. J'employai quelque tems avec M. *Merulla*, à passer en revue les différentes Lettres de recommandation que l'on m'avait donné; mais ces Lettres sous cachet volant sont peu concluantes, parce qu'on se les adresse réciproquement, sans oublier cette phrase d'étiquette, *se vaglio a servirla, mi comandi*; si je puis vous être bon à quelque chose, je suis absolument à vos ordres, vous n'avez qu'à commander.

Monsieur *Andrea Gallo*, à qui j'étais adressé, fut cependant très-poli à mon égard. Il me fit voir toutes les antiquités qui sont à Messine. La première fut une inscription grecque qui se trouve encastrée dans le mur de la maison d'un particulier. Ce fut alors que j'y reconnus le nom d'un des premiers Magistrats chez les anciens Volsques, dans le mot de

ΜΕΔΔΕΙΞ, que rapporte Ennius dans les Vers ſuivans :

Africa terribili tremuit horrida terra tumultu :
Summus ibi capitur Meddix, *occiditur alter.*

C'eſt ainſi qu'en me promenant je vous donne de l'érudition.

M, *Andrea Gallo* me conduiſit enſuite dans l'Égliſe de *San-Giovanni-de'-Fiorentini*, Saint-Jean-des-Florentins, ainſi appellée pour avoir été conſacrée au culte divin par notre nation. On prétend que c'était jadis un Temple dédié à Jupiter. Brillante ſuppoſition, que l'on peut joindre à celle qui eut un certain poids chez nos ancêtres, au ſujet du Baptiſtère de Saint Jean, à Florence, qu'on a d'abord cru fauſſement avoir été un Temple de Mars, dans les tems reculés.

Je vis, dans l'Égliſe paroiſſiale de Saint-Jacques, un bas-relief de marbre repréſentant l'apothéoſe de quelque Divinité ou de quelque Héros. M. Gallo m'aſſura que ce bas-reliefs indiquait le véritable ſens de cette formule, *ſub aſcia dedicavit* (1). Il m'était

---

Les tombeaux dédiés ou conſacrés ſub aſcia, *ſous la hache.*

(1) C'eſt une particularité qu'on obſerve dans certains anciens tombeaux, principalement du côté de Lyon, & dans les Provinces

aſſez indifférent d'admettre ou de rejetter une pa-reille opinion.

---

voiſines, dans le Dauphiné, dans la Savoye, dans le Piémont, & dans le Languedoc. On en a découvert même de ſemblables à Boulogne ; &, entre les tombeaux de Rome, il s'en trouve un ; il y en a un autre à Mayence. On voit, dans ces tombeaux, une eſpèce de hache, repréſentée avec l'inſcription, *Sub aſcia dedicavit*, qui s'y trouve quelquefois au long, & quelquefois par premières Lettres ſeulement, *S. Aſ. D.* Il y a auſſi des monumens où la hache eſt miſe ſans que l'inſcription en parle, comme eſt celui de Rome dont nous venons de parler.

La queſtion, c'eſt de ſavoir pourquoi on mettait cette inſtrument, & pourquoi on dédiait ces monumens ſous cette marque ; il eſt très-difficile d'en découvrir la véritable raiſon. Une loi des Douze Tables dit : *Rogum aſcia ne petito ;* c'eſt-à-dire, ne paſſez pas la doloire ſur le bûcher pour le rendre uni. Mais ces loix des Douzes Tables ne furent pas toujours obſervées. On en convient généralement. Tout le monde s'eſt exercé ſur notre queſtion, & peut-être pas un n'a touché au but. Nous ne rapporterons pas tous les ſentimens, il y en a dont le faux, pour ainſi dire, ſaute d'abord aux yeux, comme eſt celui de M. Charier, approuvé par Spon. « Monſieur Charier, dit ce dernier, qui a décrit les antiquités de Vienne » en Dauphiné, s'explique fort ingénieuſement. Σκιὰ, dit-il, ſignifie en Grec, ombre ; d'où ſe fait le mot ἀσκιὰ, & en Latin *aſcia ;* » un lieu ſans ombre ; & l'on avait coutume de mettre les tombeaux » à découvert, ou dans un lieu ſans ombre ».

M. Fabretti croit que l'*aſcia* marquée dans ces monumens, n'était pas un inſtrument à polir le bois, mais à rendre les ſtructures de brique, ſur quoi cette doloire mordait, plus unis & plus propres. C'eſt ce que faiſaient les gens de médiocre qualité, qui ne pouvaient faire que des ſépulchres de briques, & qui marquaient cela en y mettant la figure de l'inſtrument dont on s'était ſervi, & en diſant

Je paſſai de là dans une autre Égliſe qui avait appartenu jadis aux Templiers. On m'a dit qu'elle

---

qu'ils avaient dédié ce monument *ſub aſcia*, ſous la doloire. Cette opinion tombera, ſi l'on prouve que pluſieurs de ces monumens *ſub aſcia*, ſont de pierres, & non de briques. C'eſt beaucoup haſarder, que d'avancer de telles conjectures. De toutes celles que j'ai vues, dit Dom Bernard de Montfaucon, pas une me ſatisfait. Il y a apparence qu'on ne ſera éclairci là-deſſus que par quelque épitaphe qu'on déterrera dans la ſuite.

J'avais déja composé cet article, d'après les obſervations de Dom Bernard de Monfaucon, lorſque j'ai conſulté celles de M. le Comte de Caylus, qui m'ont paru très-curieuſes. Je ſuis très-perſuadé qu'on lira avec plaiſir ce que ce ſavant Antiquaire rapporte au ſujet de *ſub aſcia dedicavit*.

« Cette ſingularité, dit-il, a frappé depuis long-tems les Anti-» quaires, & a donné lieu à plus de quinze opinions différentes, » que je ne crois pas devoir rapporter ici. Il me ſuffit d'obſerver » que l'inſtrument dont il s'agit a été ſucceſſivement regardé comme » comme une gache ou truelle à détremper le mortier ; comme une » doloire pour polir le bois qu'on employait au bûcher ; & comme » une houe pour remuer la terre & préparer le terrein. Mais il n'eſt » guère poſſible d'en prendre une idée bien nette dans les recueils » des Antiquaires, ou même ſur les tombeaux. Des Ouvriers igno-» rans ont pu en altérer la reſſemblance ; & combien ceux qui les » ont copiés, d'après ces mêmes tombeaux, en ont-ils défiguré le » trait ? Il fallait donc, pour répandre quelques lumières ſur ce trait » d'antiquité, trouver l'*aſcia* elle-même, & c'eſt ce que le hazard » ſemble m'avoir procuré.

» Le tombeau dont j'ai parlé au commencemeut de cet article, » renfermait, entr'autres choſes, l'inſtrument gravé ſous deux aſ-» pects différens dans cette Planche. Il eſt de fer ; l'extrémité de la branche la plus longue a été rompue ; dans l'état où il eſt encore,

avait été bâtie par les Payens, mais ſon architecture ne me l'indique pas. Je la croirais plutôt de conſtruction Lombarde.

» il a cinq pouces trois lignes de longueur, & je ne crois pas qu'il
» ait eu un pouce de plus, lorſqu'il était entier. L'ouverture, pour
» recevoir le manche, a neuf lignes de long ſur ſept de large. Il
» conſerve encore ſa forme, qui n'a point été altérée par la rouille
» dont l'inſtrument a été attaqué.

» J'ai douté quelque tems ſi ce monument devait être pris pour
» l'*aſcia* ſi ſouvent repréſentée ſur les tombeaux des Anciens; mais
» l'endroit où il a été découvert, & plus encore ſa reſſemblance
» avec un inſtrument repréſenté ſur une médaille de la famille Va-
» leria, m'ont paru ſuffire pour lever tous les doutes à cet égard, &
» pour montrer qu'il n'était propre ni à remuer la terre, ni à re-
» muer la terre, ni à détremper le mortier, ni enfin à polir le
» bois. C'eſt une eſpèce de ſarcloir, dont on ſe ſervait pour arracher
» les herbes & les brouſſailles, & auquel on donnait quelquefois le
» nom d'*aſcia*. Il s'agit préſentement de ſavoir quel ſecours on peut
» tirer de cette découverte, pour expliquer la formule *ſub aſcia de-*
» *dicavit*, ſur laquelle tant d'habiles critiques ſe ſont exercés. Voici
» donc mes conjectures. J'ai déja dit que l'inſtrument qui eſt ſous
» mes yeux, & que j'ai fait graver ſous deux aſpects, en deſſous &
» de profil, n'était propre qu'à arracher des herbes & des broſſail-
» ſailes. C'était, à mon avis, la première cérémonie qu'on faiſait en
» érigeant un tombeau dans un champ. Elle ſe pratiquait par le
» moyen d'un ſarcloir conſacré à cet uſage; & elle pouvait être ac-
» compagnée de prières & de rits, dont nont nous ignorons les dé-
» tails, mais qui, vraiſemblablement, étaient ſuivis d'imprécations
» contre ceux qui oſeraient prophaner le tombeau qu'on allait conſ-
» truire. Après cette cérémonie, on ſe ſervait d'autres inſtrumens
» pour remuer la terre & le mortier; &, comme l'on voulait perpé-
» tuer le ſouvenir d'une conſécration qui attirait du reſpect au

L'heure du midi étant arrivée, je mis volontiers à profit l'ufage du pays, & j'allai dîner dans mon

---

» tombeau, on employait la formule *fub afcia dedicavit*, ou bien
» l'on repréfentait fur la pierre qui le couvrait, la figure de cet
» inftrument. Enfin, ces marques extérieures ne fuffifant pas tou-
» jours pour arrêter ceux qui avaient envie de violer ces monumens,
» on croyait leur infpirer plus d'effroi, en mêlant à leurs yeux,
» avec les cendres du mort, l'inftrument qui avait fervi à confacrer
» l'afyle qui les renfermait. On ne doit point être étonné que les
» Auteurs Anciens, qui ne nous ont pas inftruits de toutes les céré-
» monies qui fe pratiquaient fous leurs yeux, ayent paffé fous filence
» celle de la confécration des tombeaux. Elle n'était pas en ufage
» dans tout l'Empire, & était particulière à certains cantons des
» Gaules; foit que les Romains qui y étaient établis l'euffent emprun-
» tée des Gaulois; foit qu'ils s'imaginâffent arrêter par ce moyen les
» profanations des cimetières, qui y étaient plus communes que par-
» tout ailleurs. Il ferait peut-être plus naturel encore de regarder ce
» tombeau comme celui d'un Miniftre dont l'emploi était, lorfqu'il
» vivait, de confacrer les tombeaux *fub afcia*. On trouve affez or-
» dinairement fur les tombeaux, la repréfentation des chofes qui
» ont appartenu à ceux dont ces tombeaux renferment les
» cendres ».

[*Extrait du Dictionnaire pour l'intelligence des Auteurs Claffiques, par M. Sabathier, tom.* 4, *p.* 513 *& fuiv.*]

Je me rappelle encore avoir vu ce bas relief fous le veftibule de l'Églife de Saint jacques à Meffine. On y remarque des Génies, dant l'un façonne des aîles, avec une efpèce de hache ou de doloire, fur un cippe ou piédeftal. Ce fymbole n'annoncerait-il pas que la perfonne inhumée dans le farcophage dont ce bas-reliefs fermait & décorait la partie antérieure, avait méritée une efpèce

auberge. Auſſi-tôt après avoir pris mon repas, j'allai me promener de nouveau dans la ville ; j'entrai alors dans la boutique d'un Libraire, & je me mis à examiner quelques Livres. J'y fus reconnu pour Florentin, & je ne ſais par quel endroit ; mais il n'en fallut pas davantage pour que je fuſſe auſſi-tôt environné par pluſieurs Meſſieurs de Meſſine qui cauſaient dans cette boutique, & y formaient une petite aſſemblée Littéraire.

Parmi ces Meſſieurs, il ſe trouva pluſieurs Médecins & Chirurgiens qui vinrent au-devant de moi, & me firent différentes queſtions ſur nos Médecins & nos Chirurgiens, d'où je conclus que les uns & les autres jouiſſaient d'une grande réputation. Je remarquai entre autres, que les noms des *Targioni Tozzetti*, des *Mannetti*, & des *Nannoni*, étaient célèbres parmi les Auteurs vivans, ainſi que pluſieurs qui étaient morts, mais qui s'étaient immortaliſés par leurs Ouvrages. Je remarquai encore dans cette circonſtance que, pour jouir de l'eſtime des Meſſinois, il ſervirait peu d'être Hypocrate lui-même, à moins que l'on ne ſe fût fait connaître

---

d'apothéoſe par ſes vertus, vu que les Génies lui préparaient les aîles qui ſemblaient être les attributs d'une ame deſtinée à habiter le ſéjour des Immortels. C'eſt la conjecture de pluſieurs Savans de Meſſine.

[*Note du Traducteur.*]

par

par quelques Ouvrages dans la République des Lettres.

Il me parut que cette boutique de Libraire était consacrée à Esculape, parce que j'y vis toujours arriver des personnes qui étaient attachées aux diverses professions auxquelles ce Dieu préside. Parmi ces Messieurs, arriva enfin M. *Mérulla*, de qui j'avais reçu tant de politesses. La conversation étant finie, il me mena promener du côté du Port; c'est ainsi que je passai ma journée. Il m'invita à dîner pour le lendemain, qui était le 27 Octobre, où je mangeai pour lors, dans un très-ample repas, de ces excellens poissons de la mer Ionienne, pour la première fois de ma vie, & je leur trouvai un goût particulier. Cette journée se passa également en promenades dans les différens endroits de la Ville; mais je m'arrêtai beaucoup plus sur les bords de la mer, où je ne me lassais point d'admirer la belle disposition du Port, & sa situation pittoresque.

Le jour suivant, qui était le 28 Octobre, je vis le grand Hôtel-Dieu, qui forme un grand édifice quarré. L'extérieur est très-beau; mais cet établissement serait bien plus recommandable, si la propreté de l'intérieur répondait à la décoration extérieure & à la masse imposante de ce vaste édifice.

J'y parlai à différens Médecins, qui me présentèrent à M. l'Abbé Francesco *Ardizzone*, qui était

Médecin en chef, pendant qu'il faisait sa visite. Je me crus être ce jour-là quelque Divinité *Hygiophore* (1), parce que j'entendais qu'il disait à la plupart des malades, *mangi & se ne vada*, qu'il mange & qu'il s'en aille. Ces personnes étaient celles qui étaient en convalescence, à la suite des maladies de l'été. Je fus encore régalé ce matin par M *Mérulla*, avec lequel je passai le reste de la journée.

Le Samedi, qui était le 29, je vis la Cathédrale que je trouvai être de cette Architecture que l'on appelle communément *Gothique*. On voit dans cette Église plusieurs mausolés de différens Archevêques de Messine. Le Maître Autel est tout ce que l'on peut voir de plus riche & de plus rare, étant presque entièrement de marbre & de pierres précieuses avec lesquelles on a représenté, avec beaucoup d'art, des fleurs & différentes figures, dans leurs couleurs naturelles. Cet ouvrage est exactement dans le même goût que ceux qui s'exécutent à grands frais dans la Gallerie de Florence (2).

---

(1) Hygiophore, qui apporte, qui donne la santé.

(2) Ces ouvrages, connus en Italien sous le nom de *lavori di pietre dure*, sont de deux sortes. Les uns sont des tables de diverses grandeurs, de marbre noir pour l'ordinaire, que les Italiens appellent *pietra di parangone*, dans lesquelles on incruste des lames de pierres précieuses non transparentes & de différentes couleurs, qui

Etant retourné à la Cathédrale, j'y assistai aux Litanies que l'on chante en musique tous les Same-

---

sont découpées & chantournées de manière qu'elles représentent des fleurs, des oiseaux, des rinceaux, des feuillages & autres ornemens, tels que la nature ou l'art nous les offrent. Ces pierres précieuses se trouvent pour la plupart dans les torrens de la Toscane, & se scient ou se coupent par tranches très-minces, au moyen d'un fil d'archal tendu fortement par un archet, & que l'on humecte de tems à autre avec de l'émeril détrempé dans l'eau. Ces lames étant ainsi détachées, se collent ou se mastiquent sur des ardoises très-minces, que l'on découpe avec les mêmes fils d'archal ou scies dont on vient de parler, selon les contours de l'objet que l'on veut rendre. On les répare avec des limes ou rifloirs que l'on ne fait agir que dans un seul sens, de peur d'ébranler, & de briser, par conséquent, la lame de pierre précieuse. Tous les objets étant ainsi disposés, d'après le dessin colorié qui a été fait de la décoration de la table, on ménage sur cette dernière des cavités pour y mastiquer ces morceaux de pierres précieuses, après les avoir détachés de l'ardoise qui servait à les soutenir; on polit ensuite le tout, & on lui donne le dernier lustre.

Ces productions de l'Art, d'après ce court exposé, doivent être très-chères. Elles ne sont jamais dans le commerce ; les Grands Ducs de Toscane les réservent pour des présens. C'est ici le cas de dire : *materiam superabat opus ;* car il y a eu telle ou telle table décorée de cette manière, qui a occupé plusieurs ouvriers pendant des années entières, & que l'on estime des sommes prodigieuses. On en voyait jadis dans la grande Gallerie de Versailles, & au Palais du Luxembourg à Paris, qui étaient de la plus grande beauté.

Comme il est impossible de pouvoir fondre les couleurs, & de donner par conséquent une certaine rondeur aux objets par ce moyen, si simple dans la Peinture ordinaire, on est obligé de chercher, dans ces tablettes de pierres précieuses & opaques, des accidens qui puissent rendre l'effet dont l'Artiste a besoin; de là vien

dis de l'année, en action de grace d'une lettre de recommandation donnée par la Sainte Vierge, en

---

que les fleurs, les oiseaux, les feuillages, des morceaux d'ornemens, où les couleurs sont toujours tranchantes, sont les objets que l'on rend le mieux par les procédés que l'on vient de décrire.

Les Italiens, sur-tout les Florentins, exécutaient jadis en bois de *placage*, des meubles dans le goût du travail dont on vient de rendre compte, & qui sont recherchés des connaisseurs.

On a tenté pareillement d'imiter les ouvrages en pierres dures avec des stucs coloriés : on a fait des tableaux, des tables, de la plus grande beauté dans ce genre, en Italie, en Allemagne, & même dans les Provinces Méridionales de France, mais les sels qui se développent dans les stucs, détruisent bientôt ce bel accord dans les couleurs, qui fait la magie de la Peinture.

La seconde espèce de travail en *pierres dures*, comme disent les Italiens, consiste à rendre les objets mêmes en relief avec des cailloux ou des pierres précieuses & opaques qui en ont les couleurs, & auxquels on donne leurs formes. On exécute de cette manière des fruits, des feuillages, des fleurs, avec lesquels on décore des cabinets, ou *cantarani*, des tabernacles, des autels, &c.

Il est à présumer, d'après le tems & la patience qu'exigent de pareils ouvrages, dont le seul mérite, vis-à-vis du véritable connaisseur, est celui de la difficulté vaincue, que les Souverains ou les personnes opulentes, pouvaient avoir seuls de pareils efforts de l'Art, qui sont aujourd'hui presque dans l'oubli.

Ceux de mes Lecteurs qui désireraient de plus grands détails sur ces ouvrages en pierres dures, pourront avoir recours au petit Traité que j'ai donné il y a 15 ans, sur la Mosaïque ancienne & moderne, le travail en pierres dures, la *scagliola*, ou travaux en stuc, & le *composto*, dans les Journaux d'Agriculture, Arts & Commerce.

J'ai cru qu'on me pardonnerait cette longue note, parce qu'écri-

faveur des Meſſinois. J'aurai dans la ſuite l'occaſion de vous parler de ce diplôme.

Tout le Sénat, l'Archevêque, qui eſt actuellement Monſignor *Arduino*; & le Gouverneur, qui eſt le Prince de *Villa-Franca*, aſſiſtent à cette cérémonie hebdomadaire. Je ne vis point ce dernier, parce qu'il était ſérieuſement malade. On craignait même pour ſa vie, parce que l'on regardait ſa maladie comme une hydropiſie.

M. *Andréa Gallo*, homme de mérite & très lettré, m'invita pour la matinée du 30. Je vis dans ſa maiſon, avec le plus grand plaiſir, une collection de morceaux précieux d'Antiquité, indépendam-

---

vant pour mes compatriotes, j'ai préſumé que ces objets de curioſité ne leur étaient pas auſſi généralement connus qu'aux Italiens, ſous les yeux deſquels on les exécute.

Le *Pavimentum ſectile* des Anciens, & le pavé de la plupart des Égliſes de Sicile, aura peut-être fait naître l'idée du *travail en pierres dures*. C'eſt exactement le même ouvrage, avec cette différence que l'on emploie des marbres colorés, & par grandes parties, dans les pavés & dans les décorations de murs des Egliſes, ce qui donne lieu à une dépenſe moins conſidérable. La Chapelle funéraire des Grands Ducs de Toſcane à Florence, que l'on connaît ſous le nom de *San Lorenzo*, eſt toute revêtue & pavée de marbres de couleurs, avec leſquels on a rendu les plus riches deſſins, où le connaiſſeur ne voit encore que de la bigarrure avec beaucoup d'art & de patience.

[*Note du Traducteur.*]

ment d'une Bibliothèque composée de Livres très-rares. Il me fit encore présent de quelques-uns de ses Opuscules, qui ne laissent pas d'avoir un certain mérite. M. *Mérulla* continuant toujours de me combler de politesses, voulut encore que je dînasse chez lui le même jour.

Ce fut alors que je lui fis part du projet que j'avais de continuer mon voyage jusqu'à Catane, parce que mon plus grand desir était de connaître personnellement Monseigneur le Prince de *Biscari*, dont je trouvais par-tout la réputation encore plus grande que dans notre Patrie.

Je fixai mon départ au 31 Octobre; mais comme le vent de Sirocco (*Sud-Est*) soufflait dans le canal, il ne fut pas possible à la Felouque qui devait me conduire, de mettre à la voile.

J'avais donné congé à mon Auberge, c'est pourquoi M. *Mérulla* ne voulut pas me permettre de quitter sa maison; mais tandis que l'on attendait le beau tems, je fus attaqué d'un très-grand mal de tête & d'un violent mal de gorge, pour lequel je fus saigné par mon généreux Hôte, le 3 Novembre, ce qui me rendit la santé.

Je me rappelle que le 2 de ce mois, qui fut le jour de mon plus grand mal de tête, la Commémoraison des Morts vint s'y réunir, c'est-à-dire, ce jour où Messine paraissait précisément disposée à donner

cette même maladie à tous ceux qui ne l'auraient pas eue. Je ne goûtai pas un inſtant de repos. Le bruit des cloches fut continuel ; & c'eſt toujours à un tel point, que les habitans aiſés de Meſſine déſertent alors cette Ville, & vont à la Campagne, pour ſe ſouſtraire à l'incommodité du ſon de ces bronzes ſacrés.

Au bruit des cloches, ſe joignait la Chanſon ennuyeuſe de certains Marchands, qui allaient en criant dans les rues, *Pannuzelli*; *Pannuzelli* : ce ſont certaines gimblettes que les pères portent à leurs enfans en ſigne de bénédiction, & les leur font manger, pour expier, diſent-ils, les fautes de leurs parens défuns. Si je n'euſſe pas été à Meſſine, je n'aurais jamais ſçu que l'on pouvait bien mériter pour les morts, même en mangeant. Dans pareil cas, ce ſerait une choſe également commode & utile pour les vivans & pour les trépaſſés.

Avant de vous raconter toutes les circonſtances de mon départ, je vous donnerai quelques notions de la ville de Meſſine. Sur la branche droite du croiſſant que forme le Port de Meſſine, ſont conſtruits le Château du Salvador, & le fanal ou lanterne qui éclaire le Port ; mais dans le même tems que ce fanal eſt deſtiné à être vu de tout le monde, il eſt défendu aux Nationaux, comme aux Etrangers, de voir la Citadelle. Cependant, ſi l'on veut y entrer,

il faut en obtenir par écrit la permiſſion de la *Cour* de Meſſine, c'eſt-à-dire, du Gouverneur & de ſon Conſeil.

Il y a dans cette Citadelle une garniſon de quatre ou cinq bataillons, mais on me dit qu'il n'y en avait alors que deux, parce que l'on avait envoyé les autres à Palerme, à cauſe de quelques troubles qu'il y avait eu auparavant. On garde encore dans cette même Forteréſſe, environ deux-mille Forçats.

On voit ſur le Port de Meſſine une Statue coloſſale, que l'on nomme le *Géant*, & qui eſt de l'Ecole de Michel-Ange, comme l'aſſûrent quelques Meſſinois. Cette figure repréſente Neptune, tenant deux Monſtres enchaînés à ſes côtés, qui déſignent les deux écueils de *Scylla* & de *Charybde*. Mais il faut faire de grands efforts, pour y trouver quelque choſe qui puiſſe donner le moindre indice du génie du célèbre Michel-Ange.

La Cathédrale eſt deſſervie par dix-huit Chanoines, & douze Chapelains, que l'on appelle ſecondaires; les premiers portent la mître ſimple & des brodequins dans les grandes ſolemnités; & les ſeconds, l'aumuſſe.

Il y a ſur la Place de cette Cathédrale une Statue équeſtre du Roi Charles II, qui a été faite avec le bronze de ces cloches qui donnèrent le ſignal de la révolte contre ce Souverain; d'où l'on peut conclurre

que les cloches ont toujours été incommodes à Meſſine. On voit encore ſur la même place, une très-belle fontaine, que l'on dit être l'ouvrage de quelques-uns des élèves de Michel-Ange.

Les Siciliens ſont habillés à la Françaiſe, & les Dames aiſées portent une mante noire dont elles ſe couvrent preſqu'entièrement ; celles du peuple ont une eſpèce de voile qui deſcend juſques à la ceinture, & dont la couleur eſt à leur choix ; ce voile ſe nomme *la Mantellina.*

J'ai trouvé que les Meſſinois avaient le cœur bon, & qu'ils étaient naturellement portés à vanter les avantages de leur patrie, ce qui eſt l'ambition commune de tous les peuples. Leur manière de vivre me parut plutôt oiſeuſe que laborieuſe, à l'exception de celle des particuliers qui s'adonnent au commerce. Quant à la population de Meſſine, on m'aſſura que cette Ville ſe reſſentait encore des ravages de la dernière peſte. Je parus ſatisfait de cette excuſe, mais les véritables cauſes d'une pareille dépopulation ſont de toute autre nature. Peut-être vous en entretiendrai-je un jour.

Je quittai enfin Meſſine le 4 de Novembre, & je m'embarquai ſur une Felouque deux heures avant midi. Nous fîmes voile pour Catane avec un vent favorable.

Lorſque nous fûmes ſur le point de paſſer le canal,

on cargua les voiles, parce que notre petit bâtiment allait trop à la bande par le grand mouvement des eaux. Après avoir dépassé l'écueil de Charybde, nous déployâmes de nouveau nos voiles, &, au bout de trois heures de navigation, nous passâmes devant la ville de Reggio; enfin, dans l'espace de quatre heures & quelques minutes, nous fîmes vingt milles, ou six lieues & deux-tiers de France.

La Felouque prit ensuite terre, & l'on attacha à ce petit bâtiment une paire de bœufs, qui nous remorqua tranquillement pendant l'espace de quatre milles, ou d'une lieue & un tiers.

Lorsque nous fûmes arrivés au Cap de Saint-Alexis, on détacha la paire de bœufs, parce que la *montuosité* du terrein la rendait inutile. On paya ceux qui la conduisaient à raison de trois Jules, ou de 45 s. argent de France, & nos matelots commencèrent à ramer, parce que nous ne pouvions pas nous servir de nos voiles à cause du calme qui dura jusques au soir. Lorsque le vent commença à souffler un peu, nous remîmes de nouveau la voile, &, vers les deux heures de nuit, c'est-à-dire, deux heures après le coucher du soleil, nous prîmes terre sous la ville de Taormine, qui s'appellait autrefois *Nasso*, selon le témoignage de Pline: *Colonia Taurominium, quœ anteà Naxos.* Cette Ville est éloignée de trente milles, ou dix lieues de France, de Messine.

J'aurais bien désiré avoir pu aborder avant la nuit, pour aller voir les antiquités de Taormine, & surtout son fameux Theâtre, dont j'avais une belle description que je tenais de l'Auteur-même, M. Andréa Gallo, qui avait bien voulu m'en faire présent.

Après nous être arrêtés trois heures sous Taormine, nous continuâmes notre route pendant la nuit & nous arrivâmes de grand matin sous *Jaci-Reale*, que l'on nommait ainsi, pour distinguer cette petite ville de plusieurs autres endroits, que l'on appelle également *Jaci.* Ovide donne dans ses fastes l'épithéte d'*Herbifer*, lieu abondant en fourrage & en plantes à un endroit de ce même nom.

Jamque Leontinos, amœnaque flumina cursu
Præterit & undas, herbifer Ace, tuas.

Nous commençames dès cet endroit à jouïr de la vûe imposante du mont Æthna ou mont Gibel, qui est si célébre dans toutes les relations, & nous arrivâmes bientôt au port d'Ulysse, d'où l'on nous dit, que Polyphême lança jadis contre ce héros, ces trois pierres énormes, que l'on appelle encore aujourd'hui les trois rochers de Cyclopes, *tres scopuli Cyclopum*, & dans le langage du pays *i tre Fara-*

glioni; ils ſont éloignés d'environ cent pas de la terre ferme. Je remarquai qu'ils avoient tous les trois cette forme que les Grecs appellaient χωνοειδεῖς, c'eſt-à-dire ; qu'ils reſſemblent à des cônes ou pains de ſucre. Après avoir fait trois milles ou une lieue de France, au-delà de ces rochers connus dans la fable, nous arrivâmes dans un endroit appellé *Longina*, que Virgile appelle *Ongia* dans ſon Ænéide. C'eſt là où je commençai à voir cette grande lave vomie par le mont Æthna, dont l'époque eſt très-éloignée, puiſqu'elle eſt inconnue aux Siciliens mêmes.

Nous continuâmes notre navigation pendant trois autres milles ou une lieue de France, & nous arrivâmes enfin dans le port de Catane, le cinq de Novembre, ſur les dix heures du matin.

J'obtins bientôt la *Pratica*, c'eſt-à-dire, la permiſſion de deſcendre à terre, des officiers du port. Étant donc débarqué, je me préſentai à un Meſſinois, pour lequel j'avais une lettre de recommandation & qui me reçut très-bien, & je dinai avec lui ce même jour.

J'allai chercher enſuite une auberge, mais comme Catane eſt une ville encore dans ſon enfance, n'étant rebâtie que depuis cinquante ans, on y

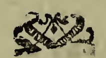
manque de pareilles commodités; c'eſt-pourquoi les religieux ſont ceux qui reçoivent & qui traitent les voyageurs (1). J'allai donc d'après l'exemple des autres étrangers, me repoſer au couvent de Sainte Theréſe, qui appartient aux Carmes déchauſſés. Comme je me trouvais fatigué, je paſſai le reſte de la journée dans la cellule qu'on m'avait aſſignée, & c'eſt de-là que j'ai l'honneur de vous écrire.

Adieu.

---

(1) Cette obſervation n'eſt pas exacte, puiſqu'on trouve à Catane une Hotellerie aſſez commode qui a pour enſeigne, *il Leone d'oro*, le Lion d'or. Les Étrangers ne doivent pas négliger d'y remarquer le puits également large & profond, qui eſt dans la première cour. Ils y verront avec ſurpriſe l'arrangement tumultueux de ces laves qui détruiſirent preſqu'entièrement la ville de Catane en 1696, comblèrent la plus grande partie des foſſés du Château ou de la Citadelle, & firent diſparaître une petite rivière, dont un filet fournit encore de l'eau au puits dont il s'agit. Cette eau va ſe rendre enſuite dans une vaſte excavation, près d'une des portes qui donne ſur le Port, toujours par-deſſous les laves. Elle y ſert aux Blanchiſſeuſes de Catane, & cette eſpèce de foſſé irrégulier qui la reçoit, eſt le lavoir public de cette Ville.

[*Note du Traducteur.*]



LETTRE IV.

Dans laquelle l'auteur raconte comment, étant arrivé à Catane, il fut accueilli par le Prince de Biſcari, qui le fit ſon Bibliothécaire & ſon antiquaire en même tems.

A Catane, ce 18 Décembre 1774.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous apprendre que j'arrivai dans cette ville, le 5 du mois dernier, & que je me logeai, chez les Carmes déchauſſés, où m'étant tapi dans une de leurs petites cellules, je dormis très-bien toute la nuit.

Le lendemain au matin, c'eſt-à-dire le 6; j'avais envie d'aller faire ma révérence au Prince de Biſcari, pour lequel on m'avait donné des lettres de recommandation à Meſſine, & c'était préciſément cet illuſtre Mécène, cet homme de génie qui avait décidé mon départ de Florence, uniquement pour le connaître (1). Vous le ſaviez déjà & j'avais même

(1) Quoique l'hyperbole ſoit en général une figure de Rhétorique très-familière aux Italiens, cet éloge n'a cependant rien d'outré.

eu l'honneur de vous le marquer dans une de mes letrres.

Il ne me fut pas poſſible d'exécuter mon projet dans cette matinée, parce que j'étais encore en habit de voyage, mais ce qui vous paraîtra le plus plaiſant & peut-être incroyable, c'eſt que je ne m'apperçus pas dans ce moment, que je n'avais pas ma malle avec moi. Il me fut inutile d'aller la chercher dans la felouque, ſur laquelle je m'étais embarqué pour Catane, parce qu'elle n'y était point.

Réfléchiſſant enſuite ſur cet événement, je me rappellai que j'avais mis mes effets, ſur une autre felouque, & je croyais déjà avoir perdu *Cecco* ma cabane & mes bœufs (Façon de parler des Florentins, pour dire qu'ils ont tout perdu ſans aucune reſſource).

Je profiterai de cette circonſtance pour rendre ici hommage aux lumières & à la bienfaiſance de ce Seigneur. Son goût pour l'antiquité & l'Hiſtoire-Naturelle, ſe manifeſte aux Étrangers comme aux Siciliens, par les belles collections dans ces deux genres, qu'on vient admirer de toutes parts dans ſon Muſeum. La qualité d'Amateur ou d'Homme de Lettres, ou d'Artiſte, ſuffit pour en faciliter l'entrée. Les juſtes éloges qu'ont fait de ce Muſeum M. le Baron de Riedſel, M. Brydone, M. Borck, M. Houël, peintre du Roi, dans leurs voyages de Sicile, ainſi que les Deſſinateurs qui ont copié les Vues de cette Iſle pour le Voyage Pittoreſque de l'Italie, (Ouvrage qui doit immortaliſer celui qui en a conçu le projet) prouvent ce que je me fais ici un véritable plaiſir de publier comme témoin oculaire.

[*Note du Traducteur.*]

Je me déterminai enfin à aller me promener dans la ville, & ayant appris qu'il y avait un Couvent de Bénédictins où était un très-beau Museum où il étoit facile d'entrer, je m'y rendis sans hésiter une minute, avec un de ces Messieurs de Catane, qui voulait bien m'accompagner.

Je fus très-accueilli par celui de ces très-revérends pères, qui était alors Bibliothécaire. Il me montra d'abord la bibliothèque, que je trouvai fort belle & abondamment pourvue de livres rares & bien choisis. On m'y montra une bible sur parchemin écrite dans le onzième siècle. Quant à moi, je la crus moins ancienne, mais comme la dispute n'aurait eu pour objet que l'ancienneté du caractère & non point le fond des choses, il me parut peu important, que cette bible eût été écrite quelques siècles avant ou après cette époque.

Nous passâmes ensuite dans le Museum, où j'apperçus un Seigneur, que l'on me dit être le Prince de Biscari. Mais je ne voulus pas alors me faire connaître, ni lui manifester mon projet. C'est pourquoi l'ayant salué respectueusement, nous allâmes plus loin.

Le vaisseau de ce Museum est composé de quatre grandes chambres ou salles fort commodes & bien éclairées, dont la première est pour les collections de

de terres cuites, parmi lesquelles est une suite de vases étrusques, dont les uns sont unis & les autres historiés. La seconde salle est destinée à l'histoire naturelle, qui est la partie la plus riche & la plus complette de ce Museum. La troisième renferme une collection des plus nombreuses de médailles de tous les genres d'or & d'argent, & de bronze, de belles idoles & autres objets antiques de différentes espèces. Enfin la quatrième salle est remplie d'inscriptions antiques, de bas-reliefs, indépendamment d'un grand nombre de tableaux précieux : qui en couvrent les murs. Ma curiosité étant satisfaite, je remerciai le père Dom *Placide Scamacca*, qui étoit l'antiquaire, & j'allai voir l'église appelée *Saint Nicolas de la Rena*.

C'est un très-beau vaisseau, mais d'une architecture trop lourde. Cette église n'est point encore achevée (1), j'y entendis toucher un orgue ayant

(1) Il n'est rien qui prouve autant l'influence des Cours sur les Beaux-Arts, que l'état de l'Architecture dans le Royaume des Deux-Siciles, quand on le compare à celui de cet Art Libéral en Toscane, dans les États du Pape, & sur-tout dans ceux de la République de Venise.

A Florence, l'Architecture est en général pure, & porte avec elle un caractère de grandeur & de majesté qui annonce la connaissance profonde que les anciens Architectes de cette Ville avaient de leur Art, & sur-tout des convenances. Les Palais Pitti, Strozzi, Ricardi,

cinquante-quatre régiſtres, ouvrage célèbre d'un prêtre Napolitain, qui s'eſt retiré chez les Béné-

---

Corſini, &c., prouvent ce que j'avance, ainſi que l'*Or San Michele*, ancien Grenier public; *Horreum Sancti Michaelis.*

A Rome, l'Architecture eſt en général moins pure qu'à Florence, quoique cet Art y offre pluſieurs chef-d'œuvres dans ce que les Vignole, Michel-Ange & le Bramante, & pluſieurs autres Artiſtes célèbres y ont bâti; l'égliſe de Saint Pierre, ſi l'on en excepte la façade, efface, par ſa magnificence & par ſa vaſte étendue, tous les Temples que l'antiquité Payenne éleva à l'erreur & à la ſuperſtition. Le Capitole, les Palais Farnèſe, Altieri, du Grand-Duc de Toſcane, aujourd'hui le Gouvernement de Rome; le Conſervatoire qui eſt auprès de Saint Jean de Latran, l'Académie de France, &c. le Palais de la Caprarole, dans la campagne de Rome, ſont des monumens qu'on ne ſe laſſe point d'admirer. Il en eſt de même des Égliſes & des Palais dont le fameux Palladio a embelli Vicence, Vérone & ſon territoire, & Veniſe elle-même.

Étant arrivé à Naples, & après y avoir excepté du jugement que l'on va porter, le Palais du Roi, bâti ſur les deſſins de Fontana, quelques Égliſes, le Palais du Duc de Gravina Orſini, on ſe croirait en Allemagne. On ne voit plus cette Architecture noble, ſimple, & majeſtueuſe dont les Grecs nous ont donné les premiers modèles. On ne remarque que des corniches tourmentées dans tous les ſens; des façades pleines de reſſaults; des angles aigus qui choquent la vue; enfin, le plus bizarre aſſemblage de lignes rompues, briſées, ceintrées, &c. que le Borromini introduiſit dans l'Architecture. Guarini, ſon élève, qui avait moins de génie que lui, infecta l'Italie de ce mauvais genre, & Wisher l'adopta pour l'Allemagne. Ce même goût regne encore en Sicile, même dans les monumens de la moindre importance.

Ce ne ſont que feſtons, ce ne ſont qu'aſtragales,

diſtins, où il mène la vie la plus exemplaire. Ce même eccléſiaſtique avoit fait également un claveſſin *à piano forte* d'une nouvelle invention, dont il avoit fait préſent à la Reine de Naples.

Je paſſai donc encore trois jours à me promener dans les rues de Catane, dans l'eſpérance de voir enfin arriver ma malle ; ce délai avait commencé à me déplaire prodigieuſement, d'autant plus, que je me voyais à chaque inſtant à la veille de ſortir de mon hoſpice comme un Théréſien déchauſſé, avec cette différence, que ces bons pères ont leurs ſouliers ouverts & découpés par-deſſus, & que les miens étoient percés par-deſſous.

Comme je ne ſuis pas d'un caractère à me laiſſer abattre juſqu'à un certain point par les circonſtances, je préſumai qu'il était tems d'aller rendre moi-même ma lettre de recommandation au Prince de Biſcari, pour ne pas être taxé de négligence, car je ne pouvais pas douter, qu'il n'eût déjà été prévenu de mon arrivée par quelques lettres particulières.

L'idée d'une ligne droite, d'une ſurface plane, y révolterait tous les yeux. Les Arts s'y reſſentent encore du goût que les Princes qui ont regné en Sicile, avant la Maiſon de Bourbon, y avaient introduit.

[*Note du Traducteur.*]

C'eſt pour cette raiſon, que je me rendis à ſon Hôtel le 10 Novembre. J'y fus reçus avec la plus grande bonté & cette effuſion de cœur, qui caractériſe les grandes âmes & les hommes véritablement généreux. Je fis part au Prince de mes projets, & je pris enfin congé de lui, ayant l'eſpérance de pouvoir un jour éprouver ſes bontés.

Ma malle arriva enfin le 11, & je vous avoue que j'ignore encore comment elle me fut rendue: j'eus enfin mes hardes & c'eſt ce qui m'importoit le plus.

Le 14 au matin, m'étant habillé d'une manière plus décente, j'allai préſenter d'autres lettres de recommandation, que j'avois pour Monſeigneur l'Evêque de Catane, qui me reçut avec beaucoup de bonté & me promit de s'intéreſſer en ma faveur.

Mais ce que j'avais le plus à cœur, était le Prince de Biſcari chez lequel je retournai le 14, & à qui je préſentai en même tems un exemplaire de ma diſſertation, ſur le fameux *Virgile Apronien*, que l'on conſerve à Florence, dans la bibliothèque royale de Laurent de Médicis. J'y joignis quelques bagatelles antiques, qui avaient autrefois appartenu à l'antiquaire *Propoſto Gori*, & que j'avais achetées pour quelques ſols, peu de jours avant mon départ, ſur la place de la Cathédrale de Florence, *Il Duomo*.

Ce fut alors, que j'eus une preuve de la nobleſſe & de la généroſité de ce Prince, parce que la récompenſe que j'en reçus, ſurpaſſa infiniment la valeur de mon préſent, quelque mérite qu'il pût avoir d'ailleurs.

Les hommes qui vont au devant des beſoins d'un particulier ſans attendre toujours l'aveu humiliant qu'il va leur faire de ſa ſituation, ſont aſſurés de voir paſſer leurs noms à la poſtérité. J'étais étranger dans ce pays, je n'y parlais point de mes beſoins, on les connut ſur le champ. J'étais ſans contredit très-connu dans une autre contrée (la Toſcane, patrie de l'auteur) : j'y parlais & mes demandes n'y furent point écoutées (1) ; mais laiſſons à part ces réflexions déſagréables, parce que l'on m'a dit, que dans tous les pays où règne ſouvent le vent de Sirocco ou de ſud-eſt, il influe beaucoup ſur le caractère des individus & leur donne ſouvent de l'humeur.

Le Prince eût enſuite la bonté de me faire voir ſon *Muſéum*, c'eſt-à-dire ſa collection d'antiquités, & ſon cabinet d'hiſtoire naturelle ; tout ce que j'y vis, ſurpaſſa mon attente : mais contentez-vous au-

(1) *Nemo Propheta in patriâ ſuâ.* Nul n'eſt Prophète dans ſon pays.

[*Note du Traducteur.*]

jourd'hui de ce que je vous en réserve la description pour une autre lettre, que je veux vous écrire uniquement sur ce sujet. Je m'arrêtai cependant à Catane où j'appris que le Prince de Biscari, sans m'avoir communiqué ses intentions, avoit déjà fait des démarches pour me placer dans le Museum des pères Bénédictins ; mais ceux-ci ayant allégué différentes raisons d'économie, ils s'étaient vus dans la nécessité de ne prendre aucun engagement avec ce Seigneur.

Je songeais enfin à me rendre à Palerme ; le Prince m'avait déjà donné des lettres de recommandation pour différens seigneurs de cette capitale du royaume de Sicile, mais le 16 Décembre, il me fit entendre que si je voulais rester à Catane, il serait bien-aise de me retenir à son service, en qualité de Bibliothécaire & de son Antiquaire.

Je fus très-satisfait d'avoir l'avantage de pouvoir être attaché à un seigneur aussi généreux, c'est-pourquoi après avoir accepté ses offres & l'avoir remercié de ses bontés, je pris possession de ma nouvelle place.

Je suis actuellement occupé à copier différentes inscriptions Grecques & Latines, qui se trouvent dans le Museum du Prince, pour en donner l'explication respective. Me voici donc établi pour quelque tems sur le bord de la mer Ionienne où vous pouvez me faire le plaisir de m'écrire. Adieu.

LETTRE V.

Dans laquelle l'Auteur donne la defcription de la Ville de Catane.

A Catane, ce 28 Décembre 1774.

MONSIEUR,

Maintenant que je fuis établi dans cette ville, vous croirez que mes lettres odéporiques, que vous m'avez dit avoir lues avec plaifir, cefferont d'avoir lieu pour vous : mais je ne faurois vous en répondre, parce qu'il n'y a que les montagnes qui reftent toujours à la même place, encore ne peut-on pas en dire autant de toutes, s'il eft vrai que l'ifle que j'habite aujourd'hui ait été attachée au continent. Voyez *Silius Italicus*, livre XIV (1).

(1) Ce Poëte Latin vient d'être traduit, pour la première fois, dans notre Langue, par M. le Febvre de Villebrune, Membre du Mufée de Paris, qui l'a enrichi de notes critiques & géographiques très-favantes. Cette Traduction eftimée forme 2 vol. *in*-12, qui fe vendent à Paris, rue Serpente, chez Cuchet, Libraire.

[*Note du Traducteur.*]

Vous pouvez donc compter ſur d'autres lettres qui contiendront dorénavant des détails conſidérables ſur mes promenades. Je puis même vous en aſſurer d'avance, parce que j'ai trouvé le Prince de Biſcari très-diſpoſé à me faire faire pluſieurs petits voyages dans cette iſle. Enfin lorſque je n'aurai point de lettres de cette nature à vous écrire, je vous en enverrai d'autres ſur différens ſujets; & j'aurai par ce moyen l'occaſion de vous amuſer peut-être, ainſi que pluſieurs autres de mes amis.

J'ai l'honneur de vous envoyer dans la préſente, la deſcription de la ville de Catane; cette notice ne renfermera que de ſimples apperçus, parce que je ne prétends pas faire l'hiſtoire de chaque ville. Le ſtyle épiſtolaire n'admet d'ailleurs que de petites choſes. Il faut enſuite que celui qui lit une lettre, ait au moins la ſatisfaction de pouvoir faire de tems en tems quelques réflexions. La ville de *Catane* tient le troiſième rang parmi les villes de la Sicile. C'eſt-pourquoi elle eſt appelée ville royale. Elle a un Evêque qui eſt ſuffragant de l'Archevêque de Mont-Réal.

Catane eſt une ville ſituée dans une plaine à peu de diſtance d'un petit golphe qui porte ſon nom. Elle eſt par les 39 dégrés & 30 minutes de longitude & le 37 dégré & 45 minutes de latitude.

Cette ville eſt baignée, du côté du levant, par la mer Ionienne, & ſe trouve dans ſa partie méridionale voiſine des endroits les plus bas de la croupe du fameux mont Ethna. Catane eſt bâtie au milieu des vallées de Noto & de Demona (1). Sa Cathédrale a huit parroiſſes pour filles; on voit enſuite dans cette ville, une abbaye de nomination royale & dix-huit couvens de moines, indépendamment d'un hoſpice, d'un hermitage, d'une maiſon pour les orphelins & d'une maiſon de retraite pour des exercices de piété; *item*, ſix couvens de religieuſes, quatre conſervatoires, quatorze congrégations & trente-ſept confrairies, parmi leſquelles il y en a une, dont tous les membres doivent être nobles, enfin un hopital & un ſéminaire très-nombreux. Il y aura dans peu, un collége pour les nobles, mais il n'eſt pas encore achevé; on le nommera le collége *Cutelliano*, ou Coutellien, du ſurnom de ſon fondateur. Je ne me permets aucun commentaire ſur cette quantité de recluſeries & de demi recluſeries; je vous dirai ſeulement que la ville ne contient qu'environ vingt-cinq-mille habitans.

Catane a une Univerſité qui eſt compoſée de

---

(1) La Sicile eſt diviſée en trois Provinces, qui ſont le Val de *Demona*, le Val de *Noto*, & celui de *Mazara*.

Note du Traducteur.]

trois colléges, où l'on prend le grade de docteur, en vertu du privilége, qui lui fut accordé en 1445, par Alphonse & par une bulle du Pape Eugène IV. L'Université de Catane est la seule en Sicile où l'on prenne des dégrés pour le Droit & la Médecine ; elle jouït d'ailleurs de tous les anciens priviléges royaux.

Il y a en Sicile des hommes d'un très-grand mérite, & qui ont souvent l'occasion d'exercer leurs talens sur-tout dans les matières féodales qui se présentent continuellement, & même si fréquemment que je ne saurois vous dire si plaider en Sicile n'est pas plutôt un amusement qu'une fatale nécessité.

Il se trouve cependant parmi les Siciliens plusieurs particuliers, qui ne prennent le grade de docteur, que dans la seule intention de cultiver les lettres, *animo studendi* ; ceux-ci pourroient bien dire avec notre Poëte *Fagioli :*

Jo era un Dottore, ma però di quelli
Fatto per grazia, e pecuniarum causâ,
Che vulgò nuncupantur *Dottorelli.*

C'est-à-dire, j'étais Docteur, il est vrai, mais dans la classe de ceux à qui l'on confère ce titre par grâce & pour de l'argent, & que l'on nomme ordinairement des Docteurs pour rire, des Avocats sans cause, & des Médecins sans pratique.

A vous dire le vrai, on confère à Catane cette dignité pour 60 onces, ou 6[illegible] l. argent de France. Cependant, si vous êtes surpris d'un pareil abus, votre étonnement cessera bientôt, lorsque vous apprendrez qu'il est ici presque nécessaire d'être Docteur dans une Faculté quelconque, parce que celui qui n'est pas décoré de ce titre, ne jouït d'aucune considération dans les Sociétés, quelque soit le rang qu'il tienne d'ailleurs dans la Bourgeoisie. Telles sont les raisons pour lesquelles il faut passer légèrement sur quelques usages étrangers que nous regarderions comme autant de défauts. Mais le fait est qu'on ne manque pas ici de sujets d'un grand mérite, & qui se distinguent également dans la carrière des Arts, & dans celle des Sciences & des Lettres.

La ville de Catane fut entièrement détruite par un tremblement de terre arrivé en 1693, mais on la rebâtit aujourd'hui avec intelligence, & l'on pourrait même dire avec une sorte de magnificence. Toutes les rues y sont tirées au cordeau, fort larges & très-longues. Elles sont percées avec une noble symmétrie, sur-tout celle que l'on nomme le Cours, *il Corso;* la rue qui conduit à l'Église Cathédrale, & deux belles rues qui se croisent à angles droits, pour former une croix & quatre cantons; *i quatro Cantoni*.

Presque tous les édifices, tant sacrés que propha-

nes, de la ville de Catane, quoique montés très-bas en général, par la crainte des tremblemens de terre, ſont ornés de belles ſculptures. On en voit même quelques-uns d'une aſſez bonne architecture (1). Les façades des édifices ſont toutes d'une pierre blanche, que l'on tire de Syracuſe, & qui ſe taille facilement, & ſe ſcie comme le bois. Cette pierre n'eſt autre choſe qu'un aſſemblage d'une infinité de crétacées de la claſſe de ceux que l'on nomme *Marins*.

Il y a pluſieurs belles Places à Catane, ſur l'une deſquelles s'élève majeſtueuſement un grand édifice à quatre étages, qui ſert de Gymnaſe public, ou Collége. Il ſe tient ſur cette même Place du Collége, tous les Lundis, un très-beau marché, où l'on trouve des comeſtibles de toutes les eſpèces, & une foire

(1) Il eſt ſurprenant que M. l'Abbé Seſtini, qui eſt né à Florence, où l'Architecture eſt en général ſévère & pure, ait vu avec autant d'indulgence les différens édifices qu'on élève continuellement à Catane. Je n'y ai trouvé au contraire qu'une Architecture Tudeſque & Borromineſque pleine de reſſauts; des frontons d'une forme bizarre; j'ai même ſouvent déploré l'uſage que l'on faiſait, non ſeulement à Catane, mais encore dans toute la Sicile, d'excellens matériaux, & ſouvent des marbres les plus précieux, pour faire de très-mauvaiſes choſes, ſans goût & ſans proportion. Les Artiſtes de ce pays croient, en général, qu'une choſe n'eſt belle qu'autant qu'elle eſt riche.

[*Note du Traducteur.*]

franche, où l'on vend toutes ſortes de marchandiſes. Il réſulte de cette franchiſe, que tous les autres jours de la ſemaine la ville de Catane ſe trouve dépourvue de tout, parce que les Seigneurs ſont dans l'uſage de faire le Lundi leurs proviſions de fruits, de légumes & de volailles, pour toute la ſemaine. Le pauvre eſt donc condamné à n'être bien qu'un jour ſeul de la ſemaine, & à être mal pendant tous les autres jours, vû qu'il ne trouve rien, ou très-peu de choſe, à acheter pour ſa famille. On ne connaît pas encore les véritables intérêts du public en Sicile, & l'eſprit d'une bonne économie publique n'y eſt pas encore aſſez généralement répandu pour faire de véritables progrès.

Revenons maintenant à l'article des Places publiques, & parlons ſur-tout de celle qui eſt devant la Cathédrale, & que l'on nomme le *Pian di Sant' Agatha*. On y voit d'un côté le Palais où s'aſſemble le Sénat, & de l'autre le Seminaire.

Il s'élève au milieu de cette Place, ſur un magnifique ſoubaſſement, ou piédeſtal de marbre, le ſimulacre d'un grand Éléphant, de lave du Mont-Gibel, que l'on nomme vulgairement *Sciarra*. Cet Éléphant porte ſur ſon dos un obéliſque de granit oriental, chargé de caractères hiéroglyphiques Égyptiens. On peut, à juſte titre, regarder ce monument comme l'un des plus précieux de l'Antiquité.

Le corps de Sainte Agathe, protectrice de la Ville, & pour laquelle les Catanais ont une dévotion particulière, repose dans la Cathédrale.

L'Évêque actuel est *Monsignor Deodati*, de Messine, mais qui est originaire de la Toscane. Son Église est desservie par douze Chanoines & par douze Chapelains.

Pour ce qui est des anciens édifices, on admire auprès de l'Église de Saint Augustin, un petit Théâtre, dont l'extérieur est encore presque dans son entier. On voyait également les voûtes de l'intérieur d'un autre édifice de ce genre, mais beaucoup plus grand, & quelques fragmens qui annonçaient une grande chose. M. le Prince de Biscari, à force d'argent & de travaux, a fait faire différentes fouilles, par le moyen desquelles on a découvert une grande partie de la Scène, les escaliers, les passages souterrains, & les vomitoires. On a trouvé dans ce Théâtre, quelques statues, des inscriptions, des colonnes, & autres objets qui sont aujourd'hui dans le riche Museum de ce Seigneur.

C'est encore par la générosité du même Prince, que l'on a découvert une salle de Bains également spacieuse & magnifique, dont la voûte est soutenue par quatre très-gros pilliers. Cet édifice est divisé en plusieurs cellules & en corridors. Ce Bain est situé immédiatement au-dessous de la Cathédrale.

On voit encore ſur la Place que l'on nomme *Porta d'Aci*, pluſieurs reſtes d'un Amphithéâtre, & au pied du Boulevard appellé *degli Inſetti*, quelques veſtiges des murs & du pavé du fameux Temple de *Cerès*.

Sous l'Égliſe de Saint Jérôme, dite à *la Mecca*, on remarque différens Colombarii (1), de même que dans le Jardin de *Santa Maria di Geſù*, & ſur-tout dans une Ferme appellée *Gioeni*, où l'on voit encore les reſtes du Temple de Vulcain, & quelques Arcades des anciens Aqueducs qui amenaient jadis les eaux à Catane, de 18 milles, ou 6 lieues de France.

Cette Ville avait, dans les ſiècles paſſés, d'autres Antiquités très-reſpectables, mais celles-ci ont été preſque toutes détruites par les fréquentes éruptions du Mont Ethna, & ſur-tout lors du terrible tremblement de terre qui arriva en 1693.

Pour ce qui eſt des édifices ſacrés, on voit encore

(1) Les Antiquaires donnent ce nom, d'après les Romains, à certaines ſalles funéraires, de forme ronde pour la plupart, & dans les murs deſquelles on a ménagé un nombre de petites niches, pour recevoir les urnes cinéraires des individus de la famille à laquelle appartenaient ces ſortes de ſépultures. Le nom de *Colombaires*, par lequel on les diſtingue encore aujourd'hui, leur vient de la reſſemblance de leur intérieur avec celui des colombiers.

[*Note du Traducteur.*]

parmi eux un Temple qui eſt de forme ronde, aujourd'hui ſous le vocable de la Bienheureuſe Vierge Marie, *la Beata Virgine.* Son plan circulaire a fait préſumer que cette Égliſe était jadis un Temple antique, comme le Panthéon à Rome, & lui a fait donner le nom de *Rotonde.*

On voit encore à Catane, dans ſon entier, la priſon où Sainte Agathe, Patrone de cette Ville, fut enfermée & martyriſée. Cet endroit a été changé en Oratoire. On eſt également dans l'uſage de montrer aux étrangers, dans la ſeconde Chapelle, le cachot où fut mis cette Sainte, & ſon tombeau, qui eſt dans une troiſième Égliſe. Le ſarcophage où fut d'abord placé le corps de Sainte Agathe, eſt de marbre blanc, chargé de caractères hiéroglyphiques & d'ornemens ſculptés par les Payens. Ces reliques en ont été tirées dans la ſuite, & tranſportées dans la Cathédrale, où elles ſont aujourd'hui, comme j'ai déja eu l'honneur de vous le dire.

On vénère dans la même Égliſe le Voile ſacré dont vous avez entendu parler tant de fois, que les habitans de Catane regardent comme une digue redoutable contre les éruptions du Mont Ethna. Je n'entrerai pas dans de plus grands détails ſur cet objet, qui doit avoir plus de quinze ſiècles.

On montre encore dans cette Ville, l'ancienne grotte où fut ſacrifié à la tyrannie des Payens *Saint*

Euple,

Euple, Diacre, dont les Actes Proconsulaires, publiés pour la première fois par *Cotelerius*, ont été successivement donnés à l'impression par *Ruinart*, par *Fleury*, & par d'autres Auteurs Français.

La ville de Catane n'a point de Port, celui qui s'y trouvait auparavant ayant été comblé par les éruptions du Mont Gibel, & sur-tout par celle de 1669.

Cette Ville a deux fauxbourgs, qui sont bien peuplés, & quelques bastions du côté de la mer, avec des fortifications très-anciennes, indépendemment d'un ancien Château appellé *Ursino*, où résidèrent souvent les Rois Arragonais, & où ils tinrent leurs Parlemens ou leurs Cours de Justice.

La Ville est toute ouverte du côté de la campagne, & peut avoir quatre milles, ou une lieue & un tiers, de circuit. On voit cependant dans son enceinte, quelques restes d'anciennes murailles, & des Portes. Le territoire de Catane est très-bien cultivé, & produit une grande quantité de fruits délicieux, & toutes sortes de légumes de la meilleure qualité; enfin, la mer qui baigne cette Ville abonde en poissons.

Catane est gouvernée par un Capitaine que l'on change tous les ans, & par le Sénat. Les hommes y sont habillés comme dans les autres endroits d'Italie, mais avec moins de goût.

Les femmes ſuivent les modes de celles de Meſſine, avec cette différence qu'elles portent la mante plus longue. Je vous avoue que je ne puis pas encore m'accoutumer à voir ces figures ainſi voilées (1).

Si vous déſirez ſavoir quelque choſe du génie de la Nation, je ne ſaurais vous ſatisfaire pour le préſent, parce qu'il y a à peine un mois que je la connais. Je ſais très-bien que pluſieurs Voyageurs prononcent très-leſtement ſur cette matière, lors-même qu'ils n'ont paſſé qu'une ſeule nuit dans une Ville ; mais de pareils jugemens ſont toujours déraiſonnables & faux. C'eſt auſſi pour cette raiſon que, voulant vous entretenir du moral de ces contrées d'une manière moins ſujette à équivoques, je me réſerve à traiter ce ſujet dans une autre occaſion.

Adieu.

---

(1) Il paraît que l'uſage des *Mantes* a été introduit en Sicile & à Malte par les Eſpagnols, qui ont poſſédé jadis ces deux Iſles pendant très-long-tems. Ils l'ont même porté dans le Pays-Bas, où cette eſpèce d'immenſe voile noir eſt connu ſous le nom de *Faye*. Le deſir que les femmes ont eu de tous les tems de conſerver la fraîcheur de leur teint, & de ſe garantir de l'ardeur du ſoleil, leur aura fait imaginer les mantes. Les Génoiſes portent leurs mantes de la couleur de leurs habillemens, & lui donnent le nom de *Mezzano* ; mais il n'y a que les femmes d'un rang inférieur qui s'en ſervent parmi elles.

[*Note du Traducteur.*]

LETTRE VI.

Dans laquelle l'Auteur donne la deſcription de la Fête de Sainte Agathe, Patrone de la ville de Catane.

A Catane, ce 10 Février 1775.

MONSIEUR,

S'il m'arrive de vous faire dans cette Lettre la deſcription de la fête de Sainte Agathe, que j'ai vu ſolemniſer ici, ne croyez pas recevoir un plus grand nombre d'Épîtres de cette nature. Je ne me ſuis déterminé à entrer dans de pareils détails, que parce qu'ils regardent la Patrone de la Ville où je fais aujourd'hui ma réſidence, & parce que de pareilles fêtes ſont ce qui intéreſſe le plus le peuple dans toutes les Villes de la Chrétienté. Vous pouvez en voir la preuve à Florence, dans notre fête de S. *Jean.*

Les Catanais ont une ſi grande dévotion pour Sainte *Agathe*, que, s'il m'était permis de dire ce que j'en penſe, on pourrait douter de la ſincérité de ma narration. Mais le gros du Peuple n'eſt pas

capable de mettre des différences dans ſon culte, & Dieu reçoit & tient compte de tout ce qu'on lui offre de bon cœur.

Dès le 25 de Janvier, on plaça dans l'Égliſe l'eſpèce de tabernacle dans lequel on devait porter le corps de la Sainte en proceſſion. Celui-ci eſt tout en argent, & d'une forme quarrée, décoré d'ornemens & de bas-reliefs qui repréſentent, ou qui ſont alluſion aux principales actions de la vie de cette Sainte.

A peine les enfans apperçoivent-ils ce tabernacle, qu'ils commencent à crier à tue-tête par toute la Ville, & même dans l'Égliſe : *Evviva Sant' Agata, evviva Sant' Agatuzza*. Or, voilà de quoi diminuer la ſurpriſe que vous a cauſé la bruyante dévotion des Grecs, & des autres Orientaux, lorſque le jour du Samedi Saint ils attendent du Ciel, à Jéruſalem, dans l'Égliſe du Saint Sépulchre, leur feu ſacré, comme vous nous l'apprenez au 15e Chapitre du 3e Tome de vos Voyages.

Lorſque le Dimanche qui ſuit le 25 de Janvier eſt arrivé, les mêmes petits garçons, revétus d'une aube blanche, portent un tabernacle dans lequel ils placent une *barra* ou cercueil, qu'ils promènent dans toute la Ville, & commencent ainſi à mettre la fête en train.

Le Lundi 30 Janvier, on conſtruiſit, ſur la Place

de la Cathédrale, différentes loges ou petites boutiques, pour les Marchands qui viennent y vendre des marchandifes de toutes les efpèces, vu que cette fête donne lieu à une foire franche qui dure pendant quinze jours. Vous remarquerez ici que ce n'eft pas feulement à Catane que le Commerce & la Politique d'un Etat favent tirer parti d'une cérémonie facrée. Ainfi nous devons toujours favoir gré à nos Patrons de ce qu'ils nous affiftent d'une façon ou d'une autre.

Dès le matin du premier Fevrier, je vis tout le peuple en grand *gala* (habillé pour un jour de grande fête), qui fe promenait autour des loges dont j'ai déjà eu l'honneur de vous parler. Ce jour-là même il y eut un concours prodigieux de monde à la promenade, fans qu'il s'y trouvât une feule femme ; à peine en apperçus-je une douzaine à quelques balcons ; fingularité qui paraîtrait bien étrange en Tofcane.

Une heure & demie avant la nuit, commencèrent les courfes de chevaux, qui furent au nombre de trois fucceffivement. La première fut de trois jumens, la feconde de trois chevaux, ainfi que la troifième. Les chevaux qui fe difputaient le prix, étaient chacuns montés par un *Fantino*, c'eft-à-dire, par un petit garçon. On promena enfuite, le long du Cours, celui qui avait remporté la victoire, après lui avoir

mis un chapeau ſur la tête, une épée à la main, & une eſpèce de manteau royal ſur les épaules.

Le 2 de Février, jour de la Chandeleur, il y eut grand Office à l'Égliſe, où le Sénat aſſiſta en corps. Il y eut enſuite, après le dîner, deux courſes, & le Sénat fut à la promenade à cheval, précédé d'un petit nombre de Cavaliers, ayant à leur tête une bande d'inſtrumens militaires. L'Évêque avec toute ſa Cour venait enſuite. Les choſes ne ſe paſſent point ici comme en Toſcane, car au lieu de s'arrêter à l'endroit du départ, les chevaux de courſe allèrent ſe repoſer au but. Les courſes finirent tard, &, après qu'elles furent achevées, le Sénat s'en retourna dans le même ordre qu'il était venu, & la Ville fut toute illuminée le même ſoir.

Dans la matinée du 3, il ſe fit encore trois autres courſes de chevaux, &, dans le reſte de la journée, il y eut un grand concours de caroſſes dans la promenade publique, avec quelques maſcarades. On voit dans cette circonſtance un très-grand nombre de femmes; mais, d'après la maniere dont elles ſont vétues, on croirait qu'elles ſont éternellement en deuil, vû la mante noire qu'elles portent, & dans laquelle elles s'enveloppent de manière qu'on leur apperçoit à peine un œil. Le Sénat & l'Évêque revinrent ce même jour à la promenade, à cheval.

Sur le ſoir, on oublia le prophane & l'on revint

aux cérémonies ſacrées. On fit donc une proceſſion, que l'on nomme la proceſſion des *cierges*, à cauſe de ceux que l'on porte en offrande à ſainte Agathe. Elle était compoſée, des ſéminariſtes, des chanoines de la cathédrale, ſuivis de l'Évêque en chappe & du Sénat. On voyait enſuite quelques *machines*, qui reſſemblent beaucoup aux chars que l'on conduit à Florence dans l'égliſe Saint-Jean, le jour de la naiſſance de ce Saint. Ces machines appartiennent à différentes compagnies ou corps de métiers. Celle de ces machines qui marche la dernière & qui appartient aux maîtres charpentiers & aux maîtres menuiſiers, repréſente un grand char de triomphe.

On me conduiſit le ſoir même à un théâtre particulier, chez un habitant de cette ville; en retournant chez moi, je n'entendois crier dans les rues, que *evviva la Santa*, *evviva Sant' Agata*. Il ne me fut pas même poſſible de fermer l'œil pendant toute la nuit. La douceur du climat favoriſe beaucoup ces expreſſions d'une pareil ferveur. Je puis vous aſſurer que, ſi le mois de Février était auſſi rigoureux à Catane que dans nos pays, ces ſomnambules auraient été moins dévots & j'aurais pu dormir.

Las d'avoir paſſé cette nuit blanche, je me levai deux heures avant le jour & me rendis à l'égliſe

où l'on chanta la messe en musique dans la chapelle de la Sainte. Ce fut alors que l'on plaça la châsse où est déposé son corps dans un espèce de tabernacle, & des pénitens revêtus de leur sacs, la portèrent ensuite processionnellement autour de l'enceinte & des murs de la ville. Mais que voit-on dans pareilles circonstances? Un désordre & une confusion extrême.

Plusieurs personnes se promènent alors en manteau dans toute la ville, & courent ça & là en se divertissant & s'adressant aux groupes que forment ces femmes appelées *le Intopatelle*. Celles ci étant enveloppées de leur mante comme à l'ordinaire, ne se font point connaître en jouant avec les uns & les autres, mais elles demandent qu'on leur achète leur foire, & veulent l'exiger de force. Cette nouveauté m'amusa beaucoup.

La procession consiste seulement dans le transport de la châsse de la Sainte & dans quelques cierges très-gros ou torches que l'on porte à une certaine distance de cette dernière, chacun sur une machine ou char destiné à cet usage.

Lorsque le corps de la Sainte arrive devant une église appellée Sainte Agathe l'ancienne, *Sant' Agata la vetere*, on y chante la messe, pendant le même tems, l'Évêque & le Sénat dînent & l'on continue ensuite la procession.

Je la laiſſai à midi, pour faire ce que l'Évêque & le Sénat faiſaient alors, & après le dîner, je fus avec pluſieurs perſonnes de ma connoiſſance rejoindre la proceſſion, & étant enveloppé comme elle dans mon manteau, je me promenai ça & là; c'était préciſément l'heure où ces femmes que l'on nomme ici *Intopatelle*, font le mieux leurs affaires. Ce mélange biſarre du ſacré avec le prophane durant cette fête, me parut auſſi ſingulier que merveilleux. Cependant lorſqu'on veut voir le monde, il faut ſe réſoudre à être pluſieurs fois le témoin de pareilles comédies.

Je vous prie cependant de continuer à m'accorder votre attention. Ayant quitté mon manteau, vers le coucher du ſoleil, je me trouvai alors plus à mon aiſe pour ſuivre toujours la proceſſion. Ce fut alors que je me rappellai cet ancien proverbe, *l'habit ne fait pas le moine.* La proceſſion finit à deux heures de nuit, c'eſt-à-dire, deux heures après le coucher du ſoleil, elle dura pendant l'eſpace de quinze heures, pendant leſquelles l'ordre que je viens de vous décrire fut également obſervé. Lorſque la châſſe de la Sainte eut été reconduite dans l'égliſe, le peuple commença à crier de nouveau *evviva Sant' Agata*, & ce fut par ces criants *vivat* que ſe termina la journée comme vous venez de le voir.

Le lendemain matin, qui était le cinquième jour de la fête de la Sainte, on chanta la messe en musique, le Sénat y assista de même que pendant le reste de l'octave. On chanta également les vêpres en musique & il y eut le soir grande illumination dans toute la ville. La châsse de sainte Agathe, qui se trouvoit alors exposée sur le maître-autel, fut enfin remise à sa place. C'est ainsi que finit cette solemnité, que je trouvai être composée d'une dévotion extrême avec une bonne dose de dissipation.

Adieu.

LETTRE VII.

Dans laquelle l'Auteur rapporte quelques cérémonies religieuses, qui le frappèrent à Catane pendant la semaine sainte.

A Catane, le 14 Avril 1775.

MONSIEUR,

Vous nous parlez au chapitre 5, du 3e tome de vos voyages, d'après l'autorité des bons auteurs, de l'usage qui existait autrefois à Jérusalem de repré-

ſenter tous les ans, le jour du dimanche des rameaux, l'entrée de Jéſus-Chriſt dans cette ville. Vous nous dites enſuite que l'on a renoncé à cette ſolemnité d'après les obſervations également ſages & judicieuſes de ces Révérends Pères, qui gardent les lieux ſaints au milieu de tant de religions ſi différentes de la nôtre.

En échange de ce que vos ſavans écrits, en apprirent alors, je vais vous entretenir aujourd'hui d'une pareille repréſentation que j'ai vu ici le dimanche même des rameaux.

Celle-ci conſiſtait dans un certain nombre d'enfans qui précédaient la véritable imitation de ce trait d'hiſtoire ſainte ; ces enfans étaient vétus comme les Juifs & tenaient dans leurs mains des branches d'oliviers & des palmes, & chantaient quelques vers italiens que je ne puis point comprendre & encore moins retenir, parce qu'ils étaient mal prononcés. J'entendis ſeulement *viva il germe de David, il frutto d'Isdrael* ; vive le deſcendant de David & le fruit d'Iſrael. Le peuple d'Iſrael venait enſuite vétu dans le coſtume des Juifs & après lui tous les Apôtres, ces derniers étoient vétus de blanc & portaient une grande étole en travers ; ils avoient tous la barbe au menton & leur chapeau rabattu à la Nazaréenne. Après les Apôtres, venait celui qui repréſentait notre Rédempteur monté ſur une âneſſe.

Il était vétu d'une robe ſans couture, & avait ſaint Pierre à ſa droite & ſaint Jean à ſa gauche. Les uns & les autres parcoururent proceſſionnellement preſque toute la Ville. Cette proceſſion s'arrêtait cependant de tems en tems, & dans cet intervalle on faiſait un petit diſcours, dans lequel on rappelait quelques-unes des actions de la vie de Jéſus-Chriſt. On mettait également ce moment à profit, pour ramaſſer quelque argent pour les Acteurs de cette pieuſe Comédie; tant il eſt vrai que *tout le monde eſt pays*, comme nous l'apprend le proverbe.

Le Jeudi Saint je vis dans la Ville quelques Prêtres qui portaient un collier blanc, d'où pendait une clef. Ayant demandé ce que cela ſignifiait, on me répondit que c'étaient les clefs des Saints Sépulchres. Vous ne connaiſſez peut-être pas cet uſage Eccléſiaſtique, parce qu'il ne ſe pratique pas dans notre pays.

Je vais encore vous faire la deſcription d'une autre cérémonie religieuſe, ou fonction, comme l'on dit en Italie, dont j'ai été le témoin oculaire le jour du Vendredi Saint. Elle conſiſte dans une proceſſion que font les Révérends Pères Capucins, dans laquelle ils cherchent à faire alluſion aux différentes circonſtances de la Paſſion de Notre Seigneur.

Cette proceſſion partit de l'Égliſe à une heure de

nuit, étant précédée de quelques tambours (1). On y voyait quelques Compagnies de Pénitens, dont chaque Confrère portait un flambeau de cire blanche. Ils n'étaient point en cappe, ou soutanne, selon leur usage; mais ils avaient tous une grosse corde au cou, & une couronne d'épines sur la tête, placée cependant avec quelque précaution, comme vous pouvez bien le croire.

Chaque Confrairie portait avec elle la représentation d'un des mystères de la passion de Jésus-Christ, exécutée en carton, dans des dimensions plus grandes que nature. Ces mystères étaient la prise de Jésus-Christ dans le jardin des olives; la

---

(1) J'ai remarqué le même usage à Palerme, lors de la célèbre procession de la Fête-Dieu, qui emploie plusieurs heures à défiler, & où je comptai trente-trois Confrairies. Chacune d'entr'elles était précédée de plusieurs tambours, qui battaient sans interruption la même marche, tandis que la Musique se faisait à peine entendre. Un Viceroi, frappé d'une pareille discordance & de l'horrible tintamarre que faisaient ces grosses caisses, donna ordre qu'elles ne se trouvassent plus dorénavant à une pareille solemnité. Ce réglement si sage pensa occasionner une révolte; chaque Confrairie attachant le même honneur à ces instrumens guerriers, qu'une troupe à ses drapeaux ou à ses étendarts. Elles firent donc des représentations si vives à ce Gouverneur, que ce Seigneur jugea à propos de laisser subsister un usage aussi ridicule, pour conserver une Ville très-peuplée à son Souverain.

[*Note du Traducteur.*]

flagellation à la colonne ; le tranſport de la croix ; la chûte ſous la croix ; le crucifiement, & la deſcente de la croix. On voyait enſuite le ſuaire que l'on portait déployé. Au milieu de tous ces myſtères on remarquait la cêne, c'eſt-à-dire, Jéſus-Chriſt à table avec ſes douze Apôtres. Ceux qui les repréſentaient portaient la table attachée à leur cou, & celle-ci était abondamment fournie de choſes bonnes à manger, qui étaient mêlées avec des fleurs.

Les Capucins venaient après tout cet étalage, en ſe donnant la diſcipline chemin faiſant. Ils avaient également une couronne d'épines ſur la tête, & une groſſe corde au cou. On portait enſuite les trois croix, & l'on voyait enfin le Clergé en ſurplis, ſuivi du Sénat. Le ſilence, le bon ordre, & la dévotion du peuple, me parurent très-grands dans cette occaſion. J'en fus réellement édifié. La fréquence de ces repréſentations ſacrées, & le goût que le peuple a ici pour elles, me feraient mettre en doute ſi cette Nation n'a pas plus de religion & de mœurs que nous. Mais dans cette circonſtance je vous laiſſe la liberté de penſer ce que vous jugerez à propos, en me diſant le plus humble de vos ſerviteurs.

Vale.

LETTRE VIII.

Dans laquelle l'Auteur donne la description d'un petit voyage qu'il a fait de Catane à Aragona, Terre appartenante au Prince de Biscari.

A Catane, le 20 Avril 1775.

MONSIEUR,

Je vais avoir l'honneur de vous entretenir d'une promenade que je viens de faire dans une des terres du Prince de Biscari, que l'on nomme Aragona, promenade qui a été occasionnée par la chûte d'un pont.

Vous saurez donc, Monsieur, qu'il y a quelques années que ce Seigneur fit construire un aqueduc très-long dans cet endroit, pour conduire les eaux sur des terres où l'on sème du riz. Comme les arches étaient très élevées, pour pouvoir regagner le niveau des sommets de deux petites montagnes, & qu'il passait entre elles un torrent fort rapide, qui entraîne avec lui de très-grosses pierres, on était convenu de faire, dans cette circonstance, une arche de la plus grande portée, au-dessus du torrent. A peine ce projet eut-il été exécuté, que cette arcade

menaça ruine au moment où l'on s'y attendait le moins.

La néceſſité de réparer promptement cet aqueduc (1), détermina le Prince à faire examiner le

---

(1) Les Anciens, mieux aviſés que les Modernes, & ayant toujours en vue les générations futures, ne connurent point d'autre manière d'amener les eaux dans leurs Villes que par des aqueducs. Il eſt vrai que les premières dépenſes de ces conſtructions feraient aujourd'hui effrayantes, mais elles ſerviraient pour l'éternité. Rome moderne ſe ſert encore de ces aqueducs que conſtruiſirent ſes premiers habitans, il y a près de 2500 ans. Que l'on n'objecte point les inconvéniens qui réſultent de la manière de conduire les eaux par de pareils moyens, même dans les pays froids, puiſque l'on voit encore des reſtes conſidérables d'aqueducs ſur la route de Pont-à-Mouſſon à Metz, à Lyon, au pont du Gard en Languedoc, à Fréjus, & dans un bon nombre de Villes d'Italie.

Le Roi d'Eſpagne étant Roi des Deux-Siciles, a ſenti tous les avantages de cette manière de conduire les eaux, puiſqu'il a fait conſtruire le bel aqueduc de Caſerte. La ville de Montpellier penſa de même, en élevant à grands frais l'aqueduc qui lui fournit de l'eau, & qui ſe décharge ſur la Place du Pérou.

Le Prince de Biſcari, imitateur des Anciens, n'a point été effrayé d'une dépenſe qui arrête les Villes, & l'aqueduc qu'il a fait conſtruire dans la terre de Ragona, ou Aragona, prouve qu'il y a encore des hommes qui voient dans l'avenir, & qui ſavent faire des ſacrifices conſidérables, uniquement pour le bonheur des races futures & de la génération préſente. Il eſt vrai que ces hommes ont été formés par la lecture des Anciens, qu'ils ſe ſont enflammés de cet amour de la gloire, & de ce deſir de s'immortaliſer qui les caractériſaient ſi particulièrement.

D'après ces réflexions, ne doit-on pas s'étonner de ce que les eaux ne ſe rendent pas à Paris par ces aqueducs, dont la poſſibilité a été

dommage

dommage par un Architecte Romain qui demeure à Catane, & par M. Huvé, Architecte Français, aujourd'hui Inſpecteur des bâtimens du Roi à Verſailles, qui ſe trouvait alors de paſſage dans cette Ville.

C'eſt pour cette raiſon que je partis le 18 du courant mois d'Avril, avec ces deux Artiſtes, pour *Aragona*, que l'on nomme vulgairement *Ragona*, terre ſituée à 24 milles, ou huit lieues de France, à l'Oueſt de Catane.

Nous avions fait à peine deux milles, ou deux-tiers de lieue, que nous commençâmes à voir les laves qui avaient été vomies par le Mont Gibel, & que l'on appelle ici du nom barbare *ſciarre*. On croit que

---

démontrée par les nivellemens de MM. de Parcieux & Perronet, & prouvée récemment par des faits (M. de Fer a conduit l'eau de la rivière d'Yvette à la porte de Paris par un ſimple chenal, le 24 Septembre 1786). Ne doit-on pas être ſurpris que cette Capitale, qui adopte ſi facilement les modes & les uſages de ſes voiſins, ne veuille pas imiter, pour l'objet le plus utile, les anciens Maîtres du Monde, de la grandeur deſquels plus d'une preuve s'offre encore aujourd'hui dans ſon propre ſein (*les Bains de Julien l'Apoſtat, rue de la Harpe, à la Croix de Fer*). Didier, Roi des Lombards, peuples qu'on nous repréſente comme des barbares, a fait conſtruire ce bel aqueduc qui porte encore l'eau de Monte-Luco à Spolette. Les voûtes en ogives qui le ſoutiennent démontrent qu'il n'eſt pas de conſtruction Romaine.

[*Note du Traducteur.*]

ce ſont celles de l'année 1669, qui causèrent tant de déſaſtres à Catane (1). Je vis à peu de diſtance ſur la gauche, un petit Fort bâti ſur le ſommet d'une monticule que l'on nomme la *Motta*. Je ne ſaurais vous exprimer le plaiſir que j'éprouvais en voyant tout-autour de moi les plus belles campagnes, toutes couvertes de grains, ſur-tout d'orge, & de toutes autres eſpèces de productions. Enfin, de quelque côté que je me tournaſſe, tout m'annonçait la fécondité du ſol.

Après avoir marché pendant ſix milles, ou deux lieues de France, nous arrivâmes à un petit village appellé *Moniſter bianco*. Comme nous vîmes que cet endroit était de peu de conſidération, nous continuâmes notre route, &, après avoir fait ſix autres milles, ou deux autres lieues, nous arrivâmes enfin au Château de *Paterno*.

Cet endroit eſt conſidérable. Il y a des Monaſtères & des Couvens d'hommes. On y remarque une Tour que l'on dit avoir été bâtie par Roger, Comte de Sicile, qui fit conſtruire en même tems le Fort, ou Château, quand il vint aſſiéger Catane.

---

(1) Vous pouvez conſulter pour cette éruption du Mont Gibel, le celèbre opuſcule de Jean-Alphonſe Borelli, Lecteur de Piſe, intitulé : *Hiſtoria & Meteorologia incendii Æthnei, anni* 1669.

[*Note du Traducteur.*]

Cette Tour eſt ſituée ſur le ſommet d'une colline que je reconnus avoir été anciennement un volcan. On voit même encore autour d'elle des laves de la même nature que celles du Mont Gibel. Il y a dans cette Tour des priſons très-obſcures, dont on me dit s'être ſervi dans ces derniers tems.

Après avoir laiſſé le Château de *Paterno*, nous commençâmes à deſcendre un peu, &, après avoir fait environ un mille, ou un tiers de lieue, nous arrivâmes à une rivière appelée *il Fiume grande*, que je crois avoir ſon embouchure dans le fleuve *Simeto*. A peu de diſtance de cet endroit, je vis quelques reſtes d'un ancien Pont, que je jugeai être d'ancienne conſtruction Romaine. Continuant ainſi notre voyage au milieu des campagnes les plus riches & les plus agréables, nous arrivâmes enfin à *Aragona*, à deux heures de nuit. L'obſcurité ne me permit point alors de voir l'antique *Centorbi*, ni le lieu où Sextus Pompée avait rangé ſon armée en bataille, lorſqu'il voulut ſaccager cette Ville, & anéantir les *Centorbins*. Cet endroit porte encore aujourd'hui le nom de *Pompeïano*.

Étant donc arrivés au Château du Prince de Biſcari, nous y fûmes reçus de la manière la plus diſtinguée, & nous y paſſâmes la nuit.

Dès la pointe du jour, je m'empreſſai à me lever, dans l'intention d'aller voir *Centorbi*; mais comme

il ne me fut pas possible d'avoir un guide, il fallut renoncer à ce projet, & se flatter de remettre ce voyage à une autre occasion.

Étant cependant monté à cheval, je voulus parcourir la terre de Ragona, où je remarquai une très-vaste plaine, qui, par sa situation & par son étendue, aurait bien pu être celle qu'occupait l'armée de Pompée.

Ayant joint un gros troupeau de brebis, je bus d'un lait exquis, que la bonté des pâturages, & la belle saison, avaient rendu tel.

En retournant au Château, ou plutôt à la demeure du Concierge, je remarquai plusieurs plantes de cardes sauvages qui sont très-bonnes à manger, & presque aussi douces que celles que l'on appelle de *terra rossa* en Toscane. Elles produisent un artichaud excellent à manger, sur-tout le fond, qui, pour le goût, ne diffère point de celui des artichauds élevés dans nos jardins. On les appelle, dans la Langue de ce pays, *Caccocciula di Montagna.* Cette plante est la *Cynaria sylvestris latifolia* de Gaspard Bauhin, célèbre Botaniste.

Étant retourné au Château, j'allai avec les deux Architectes examiner l'aqueduc, qui était à plus d'un mille, ou un tiers de lieue. Lorsque nous y fûmes arrivés, je vis que ce monument consistait en trente & une arcades, qui vont d'une montagne à

l'autre. L'Architecte Français (M. Huvé) , fut très-étonné en le voyant. Il ne se lassait point de dire que c'était l'entreprise d'un Monarque , & non point celle d'un particulier ; & il avait raison.

Ayant donc examiné cet acqueduc selon toutes les règles & les précautions de l'Art, & pris des notes de toutes ces remarques pour en rendre compte au Prince , nous revînmes au Château , après avoir employé trois heures à cet examen. Nous dînâmes de bon appétit, & nous nous remîmes de nouveau en route pour nous rendre à Catane.

Je vis alors ce que je n'avais pu examiner la nuit précédente , c'est à-dire , le véritable endroit où campa l'armée de Pompée , & l'ancienne ville de *Centuripi* , qui fut jadis la patrie d'*Apuleïus Celsus* , Médecin très-célèbre ; on la nomme aujourd'hui *Centorbi*. Cette Ville est très-vantée dans les harangues de Cicéron contre Verrès. Centorbi est située sur le sommet d'une montagne très-élevée , qui est environnée de plusieurs autres montagnes qui forment une espèce de cercle autour d'elle.

Après avoir marché pendant quatre heures, nous passâmes la rivière dans le bac. Il plut alors à l'Architecte Français de vouloir s'approcher davantage du Mont Ethna. Je le suivis par complaisance, & nous nous acheminâmes vers cette montagne , que nous avions alors au midi.

Après avoir monté pendant peu de tems, nous arrivâmes ſur une vaſte plaine, où la terre, quoique volcanique, était cependant enſemencée & très-fertile. Je vis dans cet endroit beaucoup d'abſynthe pontique, *abſynthium vulgare montanum* de Jean Bauhin, plante que l'on appelle *erva uranca*, & un très-grand nombre de ces plantes que les Siciliens appellent *ferra*. Celle-ci reſſemble au fenouil de la grande eſpèce. Du milieu de ſes feuilles les plus baſſes, s'élève une tige très-groſſe & fort haute, qui fournit, par le haut, pluſieurs ombelles pareilles à celles du fenouil. Lorſque cette tige eſt bien sèche, on en fait de petits bancs, & l'on s'en ſert encore pour allumer le feu. C'eſt la *Ferula folio Fœniculi*, *ſemine latiori & rotundo* de Jean *Bauhin*. Les Maîtres d'école s'en ſervent en guiſe de verges; & c'eſt d'après ce dernier uſage que les Siciliens appellent cette plante *ferra*, comme les Latins la nommèrent *ferula*, de *ferire*, frapper. Voyez l'Épigramme 80 de Martial, Liv. 14.

Nous vînmes enſuite à un village appelé *Licodia*, après avoir marché pendant trois heures, toujours au milieu des laves. On voit, un peu plus haut que cet endroit, des arceaux antiques qui ſupportaient jadis l'aqueduc qui conduiſait les eaux dans les thermes, ou bains de Catane. Je remarquai dans ce même lieu, une grande forêt d'oliviers très-gros,

qui me parut fort ancienne. Continuant ensuite notre route, toujours au travers de ces mêmes laves, qui ont fait donner le nom de *camino sciarroso* (le chemin des laves) à celui que nous tenions. Nous trouvâmes au bout d'une heure un bois peuplé de hêtres très-gros & d'amandiers.

Après avoir traversé ce bois, nous entrâmes sur un terrein composé d'un gros sable noir, qui a été entièrement produit par le volcan. On y voyait cependant avec plaisir des plantations de vignes toutes tirées au cordeau, & plantées à la distance d'une brasse, ou 5 pieds de France, les unes des autres. Elles étaient toutes fort basses, & plantées dans une petite excavation, comme celles de l'Isle de Chypre (1), & de la même manière dons vous parlez dans votre Mémoire *sur le vin de Chypre*.

En suivant toujours ce chemin sablonneux, nous arrivâmes sur le soir à ces deux montagnes, que l'on nomme *i Monti Rossi*, les montagnes rouges, qui sont éloignées de 14 milles ou de quatre lieues & deux tiers du sommet du mont Gibel, & de 10

---

(1) C'est par de pareilles précautions que les vignes sont garanties de la violence des vents, & que la chaleur, se concentrant dans ces cavités, contribue avec plus de force à mûrir le raisin; & c'est aussi ce qui rend les vins de Catane si liquoreux.

[*Note du Traducteur.*]

milles ou 3 lieues & un tiers de Catane. Nous vîmes dans cet endroit du côté du nord, une très-vaste caverne, ou plutôt un volcan qui jettait du feu.

Il y a pareillement au sommet de ces montagnes, un volcan considérable qui donne toujours de la fumée. Ces volcans ne faisaient autrefois qu'une seule montagne; mais celle-ci fit explosion en 1669, & vomit des laves qui arrivèrent sous la forme d'une matière liquide & enflammée jusques à Catane, ce qui faisait en même tems le plus beau & le plus terrible spectacle. Or c'est par cette éruption, que se formèrent ces deux montagnes, parce que le volcan qui est entre deux, opéra cette séparation.

Après avoir vu de loin ces objets différens, nous arrivâmes au bout d'une demie heure dans un gros village appellé *Niccoloso*, où je n'eus que le triste aspect des maisons, qui étant toutes bâties avec de la lave noire du mont Ethna, me faisaient croire que nous étions venus dans le séjour de la mort. C'est où nous passâmes la dernière nuit de notre voyage.

Le lendemain au matin, nous nous mîmes en route de très-bonne heure, pour nous rendre en droiture à *Catane*, dont nous étions éloignés de dix milles ou trois lieues & un tiers de France.

Nous trouvâmes quelques villages sur ce chemin, d'abord celui que l'on nomme *Massa-Nunziata*, un second appellé *Mascali-Lucia* ou *Masca Lucia*, deux

milles ou deux tiers de lieue plus loin, & un troisième nommé, *Praci* ou *Praghe*, & enfin le village de *San-Gregorio*, où l'on voit une église d'architecture gothique, comme on a coutume de le dire, qui est dédiée à ce saint. C'est une des sept églises, que le Pape Grégoire VIII fonda en Sicile. Comme il n'y avait rien à voir dans ces différens endroits, à l'exception des églises paroissiales, qui sont en général d'un assez bon genre, nous continuâmes notre route.

N'étant plus qu'à environ deux milles ou deux tiers de lieue de France de Catane, nous vîmes au milieu d'un champ, quelques restes d'un édifice antique. Notre Architecte Romain nous dit, que c'étoient les ruines d'un ancien bain, comme le prouvait le fourneau ou *Calidarium*, qui est à peu de distance & que j'y trouvai à demi ruiné.

Enfin nous sommes arrivés ce matin sur les dix heures à Catane. Nos deux Architectes allèrent sur le champ rendre compte au prince de Biscari, des observations qu'ils avaient faites sur l'Aqueduc de sa terre d'Aragona. S'il arrive que ce Seigneur prenne à cet égard des résolutions dignes de son grand génie, j'aurai l'honneur de vous en instruire. Je suis en attendant le plus humble de vos serviteurs.

Adieu.

LETTRE IX.

Dans laquelle l'Auteur rend compte d'un petit voyage, qu'il fit de Catàne à Iaci *appelée* la Réale, *pour la distinguer de plusieurs endroits de la Sicile, qui portent le même nom.*

A Catane, le 28 Juillet 1775.

MONSIEUR,

Voici encore le récit d'une petite promenade, que je viens de faire à *Iaci*, qui se nommait anciennement *Xiphonia*; cette Ville n'est éloignée de Catane, que de dix milles ou trois lieues & un tiers de France. Je croirais manquer à ma promesse, si je négligeais de vous faire part des plus petites circonstances de ma vie. Daignez les accueillir, vous m'encouragerez par ce moyen à vous instruire dans la suite de celles qui feront plus importantes. D'un autre côté le tonneau ne peut que donner du vin qu'il renferme. *La botte vi dà, del vin che ha.*

Dimanche dernier, qui était le 23 du présent mois de Juillet, étant monté à cheval avec un de mes protecteurs & amis, nous prîmes la route qui

eſt au nord de Catane, & laiſſant à notre droite la mer Ionienne, nous paſſâmes, après avoir fait trois milles de mauvais chemin, dans les anciennes laves du Mont Gibel ou Mont Ethna, par un petit endroit ſitué ſur les bords de la mer. Ce lieu s'appelle *Longina* & *Lognina* & même *Ognina.* Virgile lui donna le nom d'*Ongia*, mais il eut mieux valu dire *Engium.* On y voit une égliſe appelée *Santa Maria da Lognina*, à un demi mille de laquelle eſt une autre petite égliſe nommée *San Giovanni di Cuti.* Cette contrée s'appelle *Licotia*, mot corrompu de *Dicatria.*

Cet endroit eſt le même, dont Virgile parle dans ſon troiſième livre de ſon Enéïde d'après Homère, & lui donne l'épithète de *Portuoſus*, lieu où l'on voit un port, dans le vers ſuivant :

Portus ab acceſſu ventorum immotus & ingens
Ipſe.....

Pline appelle cet endroit le *port d'Ulyſſe*, mais les fréquentes éruptions du mont Ethna, ſont la cauſe qu'on s'apperçoit à peine qu'un pareil endroit ait exiſté. On le préſume ſeulement d'après un petit golphe que l'on y voit, où les barques & les felouques trouvent encore aujourd'hui un aſyle, où elles peuvent être en ſûreté.

En continuant notre chemin & ayant toujours à

notre gauche l'irafcible mont Ethna, & à notre droite la tranquille mer Ionienne, nous pafsâmes devant un village, entouré d'anciennes murailles élevées par le Comte Roger, & que l'on nomme le château ou la fortereffe de *Iaci* ou d'*Aci*. Ce fort eft fitué fur le haut d'un rocher taillé à pic & baigné de tous les côtés par la mer.

Ce fut de cet endroit, que je commençai à voir les trois *Faraglioni* ou rochers de la *Trizza*, éloignés d'environ cent pas du rivage. Ces rochers font tous les trois d'une figure conique, & font appelés par Pline, *tres fcopuli Cyclopum*. On remarque à côté du dernier de ces rochers, qui eft le plus gros des trois, une petite ifle qui peut avoir deux-cents pas de tour & qui eft éloignée du rivage de la même diftance que les trois rochers des Cyclopes. On la nomme également *Aci*.

Les *Faraglioni* font vis-à-vis la *Trizza*, qui eft un *caricatore*, comme l'on dit ici; c'eft-à-dire, un endroit où les vaiffeaux étrangers viennent pour charger différentes marchandifes, fur-tout des grains qui font dépofés dans divers magafins.

Cet endroit eft compofé de pauvres habitations, pour les gens de mer, & qui font pour l'ordinaire occupées par des pêcheurs. On trouve à la Trizza, une auberge qui répond à la dignité & au mérite des habitans. On remarque cependant dans le voifinage.

le palais du Prince *di Aci*, & une églife qui eft un peu plus grande que notre *San Ruffillo* à Florence.

Ces triftes lieux font cependant célèbres chez les Poëtes; car c'eft dans ce même endroit que les amours malheureux d'*Acis* & de *Galathée* fixaient l'attention de l'antiquité, c'eft où débarqua Ulyffe & qu'il entra enfuite dans la grotte de Polyphême, *monftrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum.* Enfin c'eft le lieu où Enée trouva Achéménide; or voilà tout ce que peut nous en enfeigner la *Mythologie.*

Après avoir fuivi un chemin montueux pendant un mille ou un tiers de lieue, nous apperçûmes un petit golphe nommé *Santa Tecla*, fur les bords duquel eft une églife qui porte le nom de cette Sainte. De la *Trizza*, nous arrivâmes enfin au promontoire *Sifonio*, que l'on appelle aujourd'hui le *cap des moulins*; *il capo del mulini.* J'y remarquai à une certaine diftance quelques reftes d'édifices antiques. Or qui pourroit nous affurer, s'ils ne font pas du tems de Céfar, puifque cet endroit fut fouvent honoré de fa préfence durant les guerres civiles, & que ce grand homme y demeura même felon Appien? Nous y vîmes encore des veftiges d'anciens aqueducs, qui fervoient peut-être à amener les eaux deftinées à faire aller des moulins qui pouvoient y être autrefois,

parce que cette contrée d'Aci a beaucoup de sources & de ruisseaux.

Je trouvai pendant l'espace de plus de deux milles, ou deux tiers de lieue de France, la campagne couverte de chanvres & de lins, dont on faisait même la récolte; aussi eûmes-nous beaucoup à souffrir durant tout ce trajet de la mauvaise odeur qu'exhalaient ces plantes. Ces chanvres & ces lins infectaient l'air au point, que l'on courait risque d'y perdre la vie. L'expérience prouve en effet dans ce canton que des personnes, qui ont eu l'imprudence de s'endormir en plein champ durant cette récolte, ont passé sans s'en douter à un sommeil éternel.

Nous avions déjà fait sept milles ou deux lieues & un tiers de France, lorsque la nuit vint nous surprendre. Je ne pus donc voir autre chose, si ce n'est qu'étant arrivés à *Aci*, à une heure après minuit, nous trouvâmes toute la Ville illuminée.

Il s'y tenait une grosse foire, où l'on vendait toutes sortes de marchandises. Tels sont les préparatifs ordinaires, pour solemniser les principales fêtes; comme celle de Saint Jacques, qui devait avoir lieu dans trois jours à Aci, avec celle d'une Sainte du pays, qui en est la patrone; elle se nomme *Santa Venera*, & on en conserve les reliques à Aci, & les

Acétains en célèbrent la fête avec la plus grande pompe.

Etant enfin defcendus dans la maifon où nous devions manger & dormir, nous allâmes enfuite à un petit théâtre très-incommode, où l'on récitait un Opéra dont la mufique me parut mauvaife, & qui était encore plus mal chantée; enfin ce fpectacle était fi pitoyable, que fans attendre que la pièce fût au milieu, nous préfumâmes qu'il valait beaucoup mieux la laiffer que de différer plus longtems à faire ce bon fouper qui nous attendait.

Ayant pris un peu de repos, je me levai de très-bon matin pour voir la ville. Elle eft fituée fur une hauteur à environ un mille de la mer. Je la trouvai très-propre & pourvue de toutes les commodités néceffaires & ornée de plufieurs beaux édifices. Les églifes y font grandes & bien décorées; on voit encore plufieurs palais, des places publics & des rues affez larges. On m'affura qu'il y avait dans cette Ville des perfonnes, riches, induftrieufes & très-habiles dans le commerce.

Je ne fais point s'il eft défendu aux philofophes de porter un jugement fur le beau fexe, c'eft pourquoi vous ne devez pas être furpris, fi dans un petit nombre d'heures, je fis quelques obfervations fur les femmes de Iaci. Leur réfultat fut que les femmes qui habitent cette ville & les campagnes voifines

me parurent en général beaucoup plus belles que les Catanaiſes, mais elles ont l'air farouche, ce qui provient de leur éducation. Il ne faut cependant pas en être ſurpris, puiſque vous voudrez bien vous rappeler qu'il s'agit ici d'une contrée où la vérité cachée ſous le voile de la fiction, nous apprend que le monſtrueux Polyphême, l'un des Cyclopes, nation barbare, ſans mœurs, ſans loix, faiſait ſa principale réſidence.

Las de m'entretenir avec vous de la verité cachée ſous des emblêmes & des allégories, car c'eſt ainſi que je regarde l'ancienne Mythologie, je vous dirai que déſirant me rendre bientôt à Catane, nous partîmes de *Iaci* à ſix heures du matin, & que nous arrivâmes dans cette dernière ville à deux heures de nuit; c'eſt auſſi de Catane que je vous écris la préſente en vous aſſurant que je ſuis votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.

Adieu.



LETTRE

LETTRE X.

Dans laquelle l'Auteur fait la description du Museum ou Gallerie d'Antiquités du Prince de Biscari à Catane.

A Catane, ce 20 Octobre 1775.

MONSIEUR,

J'avais eu l'honneur de vous apprendre dans une de mes précédentes Lettres, que je vous enverrais, dans un moment plus favorable, la description du riche Museum, ou collection d'Antiquités & du Cabinet d'Histoire - Naturelle du Prince de Biscari. Cette occasion se présente aujourd'hui, puisqu'indépendamment de l'avantage que j'ai de connaître plus en détail les objets précieux que l'on conserve dans ces deux dépôts, je me trouve d'ailleurs débarrassé de quelques occupations que je m'étais faites, pour éclaircir & expliquer plusieurs morceaux d'Antiquités qui sont dans le même Museum. Je vais donc vous donner une description très-exacte de ces deux collections intéressantes, dans la présente Lettre.

Le local où ſe trouve ce Muſeum eſt un grand édifice quarré, d'une très-belle proportion,& très-richement décoré.

Dans l'endroit principal, c'eſt-à-dire, dans cette partie qui eſt contigue au Palais du Prince, & qui donne ſur la rue, on voit un grand portail : c'eſt par où l'on entre dans deux grandes cours qui communiquent entr'elles, & dans chacune deſquelles on voit rangés ſymétriquement pluſieurs fragmens de colonnes, de chapitaux, d'architraves, de friſes & de bâſes, avec pluſieurs fragmens de tables de marbre très-rares, ou de granits, toutes couvertes de caractères hiéroglyphiques,& dont les ornemens ſont pour la plupart d'un travail Grec.

Ces divers fragmens ont été trouvés en différens tems, & ſur-tout lorſque le Prince, pour conſerver généreuſement tout ce qui appartient à la vénérable Antiquité, a fait faire pluſieurs fouilles dans la ville de Catane, & ſur-tout deux très-importantes. La première eut lieu ſous l'ancien Théâtre, & l'autre ſous l'Amphithéâtre, où l'on ſoupçonnait que les éruptions du Mont Gibel & les tremblemens de terre, avaient enſeveli pluſieurs objets intéreſſans. Ces fouilles, qui feront toujours un honneur infini au Prince de Biſcari, ont fait retrouver nombre de choſes d'un très-grand prix, dont on aura bientôt occaſion de parler.

Dans la première des deux cours dont je vous ai déja entretenu, on doit placer un grand foubaffement de marbre très-blanc, qui a été trouvé fous le Théâtre de Catane, & fur lequel on fe propofe d'élever, pour orner davantage cette cour, une fuperbe colonne de granit oriental qui a été découverte dans le Théâtre même. On placera enfuite, dans la feconde cour, un autre foubaffement, d'une différente forme, qui a été pareillement déterré dans le même endroit, & fur lequel on élévera un beau morceau d'obélifque de granit oriental, fur lequel on voit gravés plufieurs hiéroglyphes Égyptiens. Ce refte d'Antiquité, trouvé à Catane, pourrait faire conjecturer qu'il a fervi jadis d'ornement à l'ancien Cirque de cette Ville. On trouve dans le recueil des Opufcules Siciliens, *Opufcoli Siciliani*, Tome XV, pag. 169 & fuivantes, une Lettre très-favante du défunt *Girolamo Piftorio*, Eccléfiaftique né à Catane, fur les Antiquités Égyptiennes découvertes dans cette Ville. On y prouve que les anciens Catanais furent les premiers à s'inftruire des fymboles & de la valeur des hiéroglyphes Égyptiens, raifon pour laquelle on n'en voit que dans cette feule Ville de la Sicile. On en conferve un affez grand nombre dans le beau Mufeum dont j'ai l'honneur de vous parler.

Après avoir traverfé ces deux cours, on entre par deux portes principales dans un long veftibule ou

corridor, où eſt placée la riche & nombreuſe ſuite de marbres (1) diviſée en pluſieurs parties qui renferment des Statues & des Buſtes de toutes les grandeurs. On diſtingue parmi ces dernières, une figure giganteſque, qui eſt un ouvrage Grec, & d'un très-habile Artiſte. Il lui manque la tête & un bras. Cette figure a été découverte dans les décombres de l'Amphithéâtre de Catane. Le Père Dom *Vito-Amico* en a fait mention à la page 89 du 3e volume de ſon Ouvrage intitulé, *Catania illuſtrata*, Catane illuſtrée, & en a même donné la figure. On voit encore, dans la même collection, un Hercule de la plus grande beauté, qui eſt également de Sculpture Grecque. Cette Statue a été trouvée en creuſant les fondemens d'une maiſon nouvellement bâtie, appartenante à M. le Baron *Aſcanio Ricciolo*, vis-à-vis le Collége des ci-devant Jéſuites. Le même Père Amico parle à la page 34 du Tome 3, de cette découverte. Voici ſes propres paroles. *Quùm è conſpectu ampliſſimi Collegii Societatis Jeſu fundamenta domûs à viro Patricio Aſcanio Ricciolo effoderentur, detecta quippe Templi*

---

(1) Les Antiquaires entendent par cette expreſſion tous les objets antiques d'un volume médiocre qui ſont en marbre; ils diſent auſſi les *terres cuites*, pour exprimer les vâſes d'argille & autres petits objets de cette matière.

[*Note du Traducteur.*]

complura veſtigia, parietes nempè marmoreis tabellis lævigati, ſolum teſſellato ac muſivo opere elaboratum, baſes, pilœ, periſtylia, item marmorea ac columnarum fragmenta, plumbei tubuli, elegantiſſima deniquè ejuſdem Herculis leonis Nemœi exuviis contecti lapidea bipedalis ſtatua in fruſta conciſa, ſed integris adeò partibus, ut facili negotio queat compaginari. On voit en effet que cette ſtatue a pu être réparée avec beaucoup de facilité. *Quœ omnia indicio ſunt ſtetiſſe ibìdem loci Herculis Templum.* C'eſt-à-dire, que ces différens débris annoncent qu'il y avait anciennement un Temple d'Hercule dans cet endroit. Toutes les autres ſtatues, au nombre de ſoixante & dix, qui ont été achetées à Rome par le Prince, quand il parcourait les principales Villes d'Italie, ſont toutes d'un excellent travail. On remarque parmi elles deux Vénus & une Muſe, toutes les trois de grandeur naturelle. Ces ſtatues ſont auſſi d'une grand beauté, & d'un travail Grec.

Quarante têtes, & ſoixante & dix buſtes repréſentans différens Empereurs, Impératrices & perſonnages illuſtres. Le plus grand nombre de ces buſtes eſt hors des dimenſions ordinaires de la tête de l'homme. On diſtingue parmi eux le buſte d'un Jupiter, & une tête de Caligula en bas-relief, d'une excellente Sculpture, au-deſſous de laquelle on lit l'inſcription ſuivante :

C. CAES. AVG. GER.
PON. M. TR. POT.

On compte encore parmi ces têtes un bufte d'Antonin *Caracalla*, d'un très-beau travail, ainfi que la plupart des autres têtes, dont je ne vous parle point dans la crainte de donner trop d'étendue à ma Lettre. Je paffe également fous filence plufieurs autres marbres que l'on admire dans ce Mufeum & dont le bel arrangement & la fage diftribution contribuent infiniment à la décoration de fon veftibule.

Mais que pourrais-je vous dire ici de cette nombreufe collection d'infcriptions Grecques & Latines, qui font prefque au nombre de trois cents ? Elles font encaftrées avec fymétrie dans les murs, & fervent, non-feulement à orner cette falle, mais ajoûtent encore au mérite des objets que l'on y conferve.

Parmi ces différentes infcriptions, celle que je vais bientôt vous rapporter, mérite d'être connue. Elle a été tirée de l'ancien Théâtre de Catane en 1770, en préfence du Prince de Bifcari & de l'Abbé Chaupy, habile Antiquaire Français, qui voyageait alors en Sicile. Cette infcription eft conçue en ces termes :

VERNANTIBUS.
SAECULIS DDDNNN

GENIO SPLENDIDAEUR
BIS CATINAE
FACUNDUS PORPHIRIUS
MYNATIDIUS V. C.
CONS. EIUSDIM.

Le Prince de Biſcari, poſſeſſeur du Muſeum, fit imprimer dans le tems une ſavante diſſertation ſur cette inſcription, qui mérita les plus grands éloges des Savans & des Antiquaires.

Les inſcriptions Grecques, qui ont toutes été déterrées à Catane, ſont au nombre de cinquante. Il convient que je vous en tranſcrive une qui a beaucoup de mérite, & ſur laquelle le Prince ſe propoſe de publier une diſſertation auſſi ſavante que la première, lorſque les planches qui doivent l'accompagner, ſeront achevées.

ΒΑΙΟΝ ΕΜΕ ΝΥΜΦΑΙΣ ΕΡΓΟΝ ΚΑΜ::::::
ΟΥ ΤΑΡ ΜΟΙ ΣΘΕΝΑΡΗΝ ΧΕΙΡ ΕΠΕ:::
ΑΛΛΕΝΕ ΜΟΙ ΚΑΜΑΤΩΝ ΕΥΡΕΝ ΤΕΑ::
ΑΓΧΟΘΙΛΑΙΝΕ ΗΣ ΑΥΛΑΚΟΓ ΥΔΡΟ
ΤΕΝ ΑΥΥΟΓ ΠΟΙΗΓΕΝΕΣ ΗΕΡΑ ΠΟΑΛ::
ΝΑΜΑ ΦΕΡΕΙΝ ΚΑΘΑΡΟΝ ΕΝΝΑΕΤΑΙ::
ΕΝΝΟΙΟΥ.

Je ne dois pas oublier de vous parler encore d'un recueil d'inſcriptions gravées ſur cette pierre noire que vomit le Mont Ethna, parmi leſquelles on voit

un cippe haut de deux braſſes & demies, ou ſept pieds, ayant une braſſe de Florence de diamètre, ainſi qu'une pierre quarrée, hauté d'une braſſe & un tiers, & épaiſſe de deux-tiers de braſſe, ſur laquelle il eſt fait mention de la dignité de *Duumvir* quinquennal, c'eſt-à-dire, que l'on changeait tous les cinq ans.

L. RVBRIO
PROCULO
†† VIR. QVIN.
AVGVRI.

On trouve dans la même ſalle pluſieurs urnes cinéraires, ſur quelques-unes deſquelles on lit des inſcriptions Grecques & Latines. On y en voit d'autres ſans aucune inſcription. Les curieux peuvent admirer, parmi ces vâſes, une très-belle *Diota*, ou cruche cinéraire de marbre onichite, qui a été trouvée à Palerme, en creuſant les fondations du nouvel Hôtel-Dieu. Feu M. le Chanoine Dominique *Schiavo*, qui était très-verſé dans la connaiſſance de l'Antiquité, & qui avait la plus vaſte érudition, en faiſait grand cas.

Après avoir traverſé le corridor qui eſt orné des différens monumens, tels que des ſtatues, des vâſes, des bas-reliefs & des inſcriptions dont je viens de vous parler, on paſſe dans la première ſalle du

Muſeum, où ſont placés avec beaucoup d'ordre, dans huit grandes armoires fermées avec des glaces, ainſi que toutes celles qui ſont dans les autres ſalles, un très-grand nombre de vâſes Étruſques (1) de toutes les grandeurs, dont la plupart ſont ornés de figures, & qui ont tous été trouvés dans différentes parties de la Sicile.

Les vâſes Étruſques que l'on voit à main droite, dans la première armoire, ont été découverts dans les différentes fouilles qui ont été faites à Catane, & ceux qui ſont placés dans la ſeconde & dans la troiſième armoire, ont été trouvés à *Camerina* & dans les environs de *Biſcari*, Seigneurie ſituée à ſoixante milles, ou vingt lieues de France, au midi de Catane, & tout auprès de *Camerina*. Ces vâſes ont été déterrés pendant l'un de ces voyages que le Prince fait ſouvent dans ſa Principauté, où il n'é-

---

(1) Il paraît que les vâſes Étruſques tenaient lieu de porcelaines chez les Anciens. Quoique leur couleur ſoit en général peu agréable, étant noirs ou rouges pour l'ordinaire, & quelquefois d'un blanc jaunâtre, on ne peut ſe laſſer d'admirer l'élégance de leurs formes. Feu M. Pâſſeri, & en dernier lieu M. Hancarville, nous ont donné des recueils précieux & très-conſidérables de vâſes Étruſques. Ceux qu'on trouve dans la collection de ce dernier Antiquaire, ſont repréſentés dans leurs couleurs naturelles, & forment quatre grands volumes *in-fol.*, forme d'Atlas.

[*Note du Traducteur.*]

pargne rien pour faire fouiller en ſa préſence. C'eſt donc à ſon amour pour l'Antiquité que l'on doit tous ces beaux vâſes qui forment un coup-d'œuil ſi intéreſſant dans ſon Muſeum.

On voit dans la quatrième & dans la cinquième armoire, les vâſes qui ont été achetés par le Prince de Biſcari dans différens endroits de la Sicile. Quelques uns ſont même venus de Naples. Les vâſes de la forme la plus élégante & les mieux ornés, qui occupent la ſixième armoire, ont été trouvés à *Centorbi*. Ils ſont ſur-tout très eſtimables par la beauté de la peinture. Enfin les vâſes Étruſques qui rempliſſent la ſeptième & la huitième armoire, ſont des acquiſitions faites en différens tems & en divers endroits de la Sicile, & hors de cette Iſle, ſur-tout à Naples & à Capoue.

Ma lettre ſerait trop longue, ſi je voulais vous rendre compte de chacun de ces vâſes en particulier, & ſur tout de ceux qui ſont ornés de figures, & dont le nombre ſurpaſſe celui de cent-quarante, ainſi que de ceux qui ſont peints d'une manière biſarre, & qui peuvent monter à ſept-cents. On peut dire qu'il y a peu de *Muſeum* en Europe, où l'on voye une auſſi belle & auſſi nombreuſe collection de ce genre. Je tomberais également dans la prolixité, ſi je prétendais vous entretenir de l'uſage de chacun de ces vâſes. Il me ſuffira de vous dire que plusieurs

d'entr'eux, indépendamment des divers usages domestiques, servaient aux sacrifices publics & particuliers, tels étaient les Patères (*a*), les Disques (*b*), les Préféricules (*c*), les Ampoules (*d*) & les Simpules (*e*)*. D'autres étaient destinés à conserver les vins, les liqueurs, les onguens, & c'est pour cette raison qu'on leur donnait les noms de *vasa Vinaria*, *Unguentaria* & de *Myrrhina*; certains servaient à mettre de l'huile, c'est pourquoi on les appelait *vasa Olearia*. On s'en servait encore dans les bains, & d'après l'usage que l'on faisait de quelques-uns d'entr'eux, pour verser ces huiles goutes à goutes, ces vâses prenaient alors le nom de *Gutti* ou *Gotti*. On en trouve dans cette même salle un très-grand nombre de cette dernière espèce. D'ailleurs Monsignor Jean-Baptiste *Passeri*, célèbre Antiquaire de Fano, a déjà parlé de quelques-uns d'entr'eux, sur-tout des plus beaux & des plus rares, comme on peut le voir dans le premier volume de son ouvrage intitulé *de picturis Etruscorum in vasculis*, planches 35, 36, 37, 43 & 44. Le célébre Gori a pareillement donné la description d'un de ces mêmes vâses dans le premier volume de son *Museum Etruscum*, planche 162. Ces différens vâses ont été achetés avec plusieurs autres comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, par le Prince de Biscari lors de son séjour à Naples. Ce Seigneur fit également l'acquisition d'une collection

* Voyez à la fin de cette Lettre l'explication de tous ces termes.

précieuse de statues & d'inscriptions antiques à Rome, & lors de son voyage dans les principales villes d'Italie, sur-tout de la Toscane, voyage qu'il termina en 1750. Ce fut alors qu'il s'arrêta quelque tems à Florence, comme le rapportent Monsieur Antoine-François Gori & Monsignor Jean-Baptiste Passeri dans leurs ouvrages. Ce dernier voyant arriver chez lui le Prince à l'improviste, eut, dans cette circonstance, l'occasion de lui faire ce compliment, que Gori rapporte dans la dédicace qu'il fit du troisième volume de son trésor des *Dyptiques*(*f*), qui ne parût qu'après sa mort. *Quùm in Italico itinere quod annis elapsis, causâ studiorum adsumpseras, Ignati princeps Florentissime, Pisaurum divertisses; mihique non occurrisses modò, sed in domum meam ex improviso convenisses, non mediocriter obstupuit nomen meum, ut putabam, vel patriæ meæ etiàm ignotum, præter siculum Fretum in splendidissimas, cultissimasque Siciliæ urbes, me inscio, prorepsisse; tibique viro summo innotuisse, ut in patriam meam adveniens me complecti; & à facie coràm cognoscere optares, laresque meos salutare.*

Gori rapporte ensuite dans la dédicace du sixième volume de ses *symboles littéraires*, qu'il adressa au Prince de Biscari, un nouveau compliment sur son voyage en Toscane. *Te celebriores omnes Italiæ urbes elapso jubilæi anno sacro lustrantem, & ubiquè*

tuæ eruditionis , ac cultiſſimi ingenii ad maxima quæque pro litterarum incremento & gloriâ, præſtando facti copioſam lucem effundentem novi , & ſummâ animi cùm voluptate complexi, &c. Le même Auteur voulant enſuite faire un peu plus loin l'éloge du Muſeum de ce Prince, en parle en ces termes : *Muſeum elegantioribus vetuſti ævi monimentis præſertìm patriis inſignioribus , pereximio eruditionis adparatu refertum , ornatumque antiquis plurimis inſcriptis lapidibus , ſtatuis , ſimulacrisque tàm marmoreis , tàm æreis , fictilibus vaſculis pictis magnâ planè copiâ , lucernis, numiſmatis , gemmis, omni demùm rariore , ac beatiore ſcientiæ antiquariæ ſupellectile ditiſſimum ac celeberrimum.*

Mais revenons à notre Muſeum. On entre de la première ſalle dans une ſeconde , où l'on conſerve ſur quatre longues tablettes, tout ce que l'on pourroit trouver dans l'attelier du potier de terre le mieux aſſorti. Mais c'eſt ici où je me trouve dans le plus grand embarras, pour vous décrire même en gros , la prodigieuſe quantité de choſes qu'on y voit , & plus encore pour les claſſer matière par matière. Malgré tout cela , je ferai de mon mieux pour ne point m'égarer dans le cours de cette deſcription.

Sur la première tablette qui eſt à main droite en entrant, on ne trouve que différens *vœux*, *donaires* (*g*), & *anathemata* (*h*) faits à diverſes divinités, qui ſont

même représentées par quelques-uns de ces objets. Ceux-ci ont été trouvés en partie à *Camerina*, & en partie à Centorbi. C'est une chose très-agréable que d'en voir un très-bon nombre, représentant des Vierges en habits sacerdotaux & différentes les unes des autres, qui tiennent toutes dans leurs bras une petite truie pour sacrifier à Cérès; tout le monde sait que son culte était très-répandu en Sicile.

On conserve encore sur la tablette opposée plusieurs autres *vœux* découverts à Catane avec un grand nombre de masques de théâtre de diverses figures, ainsi que différens objets en terre cuite, tels que différens ustensiles antiques. On trouve pareillement dans la même salle, deux très-longues tablettes couvertes autant qu'il est possible de l'imaginer, de différens ouvrages de poterie : savoir, environ quatre cents lampes, dont toutes les formes étaient différentes les unes des autres. Quelques-unes de ces lampes sont très-simples (1), d'autres sont ornées

(1) J'ai remarqué que les lampes dont se servent les habitans de l'Isle de Gozo, près de celle de Malte, avaient la forme de celles des Anciens, & que les Potiers de Girgenti, & même ceux des environs de Naples, donnaient encore aux vâses de l'usage le plus commun, ces belles formes antiques qu'on admire dans les vâses Étrusques.

D'après ces observations passagères, il me paraît que l'on retrouverait chez les peuples qui habitent les Isles de la Méditerranée, une foule d'usages & d'ustensiles connus des Carthaginois, des Romains

d'inſcriptions,&quelques-unes biſarrement décorées. Pluſieurs de ces lampes ont appartenu aux premiers Chrétiens, entre autres celle qui a été trouvée avec le corps de *San Vittorio*, comme on peut le voir par l'authentique, c'eſt-à-dire par le procès-verbal juridique qu'on y a joint. Toutes ces lampes ont des bobèches, depuis deux juſqu'à huit & même dix. On conſerve également dans ce riche Muſeum pluſieurs latercules (*i*), ſur quelques uns deſquels on voit les noms des conſuls, ſous leſquels ils ont été

& des Sarraſins, dont nous n'avons plus aucune idée. La Corſe, la Sardaigne, Mayorque, Minorque, l'Iſle d'Elbe, quoique à notre portée, nous ſont moins connues à cet égard que le vaſte Empire de la Chine.

Ce n'eſt que depuis quelques années que l'on voyage en Sicile, & l'on ne peut diſconvenir que c'eſt à l'élégante traduction que Monſieur Meunier a donnée du voyage inexact de M. Brydone dans cette Iſle, qui a mis cette promenade à la mode en France. Qu'il ſerait à ſouhaiter que M. le Duc de Bragance, qui a voyagé avec tant de fruit & tant de ſecours en Sicile, voulût bien publier tout ce qu'il y a remarqué en véritable connaiſſeur, & que le Docteur Dominique Cyrillo, Profeſſeur d'Hiſtoire-Naturelle dans l'Univerſité de Naples, nous donnât l'Hiſtoire-Naturelle de cette Iſle, à laquelle il doit avoir déjà mis la dernière main ! M. Houël, en publiant ſon excellent Voyage pittoreſque de Sicile, & les Auteurs du Voyage pittoreſque d'Italie, ont cherché à flatter nos yeux, tandis que les Auteurs dont je parle nous apprendraient des choſes véritablement intéreſſantes & utiles. M. l'Abbé Seſtini a tâché cependant de remplir ce double objet. Je laiſſe à mes Lecteurs à juger s'il a réuſſi.

[*Note du Traducteur.*]

faits. Ce qui facilite le moyen de déterminer positivevement la date de leur ancienneté. Il y a encore une belle suite d'*Ansès* de *Diottes*, ou cruches & autres pareils objets, sur lesquels on voit des inscriptions Greçques très-précieuses pour les savans; puisqu'elles leur offrent selon l'ordre chronologique les noms de différens Préfets, qui veillaient dans certains mois de l'année à la police des manufactures de poterie; c'est aussi par cette raison que les antiquaires donnent à différens vâses ou urnes l'épithéte de *Figulinæ Chronologicæ*.

On trouve également dans cette collection plusieurs empreintes, sur des briques d'une grandeur considérable & d'une figure extraordinaire, ainsi que sur des carreaux & différentes tuiles. La suite des autres vâses de terre cuite, est pareillement très-belle & très-nombreuse. On remarque parmi eux plusieurs urnes cinéraires, des vâses pour les sacrifices & des joujous d'enfans en très-grand nombre. On voit parmi ces derniers quelques *Burattini*, ou poupées, sur lesquelles le père Dom *Antonio-Maria Lupi* a publié une lettre très-savante, dans le premier volume de l'histoire littéraire de la Sicile; *Storia litteraria di Sicilia*, page 51 & suivantes.

Il y a dans cette salle plusieurs figures d'animaux en terre cuite, qui rendent les mêmes sons qu'un sifflet, quand on y souffle, & divers jouets pour les enfans,

enfans qui fourniſſent quelquefois matière à l'érudition, quoiqu'ils ne ſoient en eux-mêmes que d'une très-petite importance. Je ne dois pas oublier de vous dire pour cette ſeule raiſon, qu'indépendamment de toutes ces bagatelles qu'on trouve ſur les tablettes de cette ſalle du Muſéum ; on voit encore un petit cheval de terre cuite chargé de deux vâſes, l'un d'un côté & l'autre de l'autre, qui ſont de la forme de ces *Guzes* ou Jares, que les Siciliens nomment *Quartere*, & avec leſquels ils vont chercher de l'eau au loin dans quelques villages de leur iſle pour les uſages ordinaires. On peut conclurre d'après ce petit cheval, quelle était la manière dont on allait chercher l'eau dans ces contrées, dans les tems les plus reculés.

Je pourrais vous entretenir de pluſieurs autres objets, que j'ai négligé en parcourant ce riche Muſéum, je vous dirai ſeulement qu'à la gauche de la ſalle où ſont rangées les terres cuites, on trouve la porte d'une autre chambre, dans laquelle on conſerve dans différentes grandes armoires une ſuite très-riche d'objets antiques de différens métaux & autres particularités.

En commençant à main droite, on voit dans la première armoire des figures repréſentant différentes divinités Egyptiennes, Etruſques & Romaines, d'un beau travail & d'une hauteur aſſez conſidérable & un grand nombre de *Phallus* ou vœux faits à Priape,

différens poids monétaires, parmi lesquels se trouvaient ceux de l'Ass, du Semisse ou moitié du sol des Romains & d'autres monnoies avec un poids Sicilien qui pèse quinze onces, c'est le demi-*rotolo* actuel. On remarque d'un côté sur ce poids le symbole de la Sicile, qui était connue jadis sous le nom de *Trinaria*, & de l'autre un trident. Parmi ces différens poids, on peut encore en remarquer un, entre autres, qui était en usage chez les Romains, & qui servait à une de ces balances qui ne sont composées que d'un seul levier plus ou moins long. Il représente Rome sous l'emblême d'une figure, & il est à présumer que de pareils poids auront fait donner le nom de *Romaine* à cette sorte de balances. On voit indépendamment de plusieurs autres antiquités, dans le bas de la même armoire, plusieurs mains & quelques pieds de figures gigantesques de bronze.

En passant ensuite à la seconde armoire, qui est à main gauche, on trouve quelques lampes antiques de bronze d'une forme particulière, dont il y en a une d'un très-grand prix. Cette lampe représente un masque qui, en s'ouvrant quand on le souhaite, se partage en deux lampes.

Après avoir passé en revue tous les objets curieux, que l'on conserve dans cette armoire, on en trouve une troisième, qui est très-longue, & qui lui fait face. Elle renferme un très-grand nombre de figures

repréſentans des Divinités, des Gladiateurs & des Camilles, &c. On diſtingue encore dans la foule de ces bronzes, un Mercure & un Jupiter, ayant tous deux une braſſe ou trois pieds de hauteur; *item* une ſuite de buſtes de Jules-Céſar & quelques petites Vénus; enfin on remarque dans un autre endroit une nombreuſe ſuite d'objets appartenant aux ſacrifices, tels que des autels portatifs, des patères, dont quelques-unes ſont avec des manches, des ſimpules, des ſéceſpites(*k*), des ligules, des préfericules, des morceaux de trépieds, des chandeliers, des manches de patères & autres objets de la même nature, qui tous enſemble ont été d'une très grande valeur. Ce Muſéum eſt auſſi abondamment pourvu d'uſtenſiles de bains, tels que des étrilles, *ſtrigiles*, ou racloires, un miroir d'un métal blanchâtre, & pluſieurs choſes ſervant aux femmes, comme des *Diſcernicula*, des *Acus crinales* ou aiguilles pour retenir les cheveux. On y voit encore pluſieurs ſtilets, ſoit de bronze, ſoit d'yvoire, pour écrire. On remarque également dans ces différentes armoires pluſieurs vâſes & diverſes ampoules ou bouteilles qui ſervaient à différens uſages chez les anciens.

Paſſant enſuite à une nouvelle armoire, on trouve pluſieurs ouvrages curieux faits dans les tems les plus reculés, & dans les ſiècles du bas-empire, parmi leſquels on diſtingue une gravure antique,

repréſentant Vénus ſur une mere perle, qui mérite les ſuffrages de tous les connoiſſeurs. Après ces différentes productions de l'induſtrie & de l'art, on voit pluſieurs anneaux qui ſervoient jadis de ſceaux, des ſceaux de terre cuite & autres appelés *Apoſphragiſmata ex œre litteris inſculpta* (1), avec leſquels les anciens Romains avaient coutume de marquer leurs meubles & autres objets dont ils ſe ſervaient journellement. On ne manque pas non plus dans cette collection de braſſelets, de colliers, de petites chaînes & de boucles antiques de différentes eſpèces. On en remarque quelques-unes, *cum acu ductili*, c'eſt-à-dire, avec l'ardillon ſéparé & d'autres boucles avec l'*acus pendula*, c'eſt-à-dire, ayant

(1) On voit pluſieurs de ces marques parmi les Antiquités d'Herculanum, qui étaient raſſemblées, lors de mon ſéjour à Naples, dans le Muſéum Royal de Portici. Quelques-unes ont les lettres de relief, & d'autres en creux, mais toutes à rebours. Cette particularité démontre leur véritable deſtination, ſavoir : de laiſſer à droite l'empreinte du nom du Propriétaire. On voit juſques à trois mots, l'un au-deſſus de l'autre, ce qui étant étendu un peu loin, aurait dû faire naître l'idée de l'Imprimerie. Quelques-unes de ces empreintes ont la forme de la marque ou piſte, que le pied de l'homme forme dans l'argille ou dans le ſable. Feu M. Strutt a jugé à propos de donner, à la fin du ſecond Volume de ſon Dictionnaire Biographique des Graveurs, écrit en Anglais, la figure de cinq ou ſix de ces ſceaux antiquez.

[*Note du Traducteur.*]

l'ardillon attaché à la boucle. Certaines ſont celles que les Antiquaires déſignent par l'épithète d'*incruſtatæ* ou d'*iconicæ.* On voit ſur-tout deux de ces boucles d'une forme très-agréable & qui ſont très-rares.

On remarque encore pluſieurs clefs antiques dont quelques-unes ſont d'un deſſin très-biſarre, & dont une entre autres, eſt faite comme un peigne. Parmi ces différentes clefs, ſe trouvent celles qu'on appeloit *Claves annulatæ*,& qui, ſelon quelques auteurs ſervaient à deux uſages ; ſavoir , à ouvrir les portes & à ſceller ; de-là vient, que Plaute dit dans ſon Amphytrion, acte ſecond, ſcène ſeconde, en parlant de ces ſortes de clefs.

. . . . *An etiàm id credis*
Quam in hâc ciſtulâ ſuo ſigno obſignata ferunt
Et Martial *nunc ſignat meus annulus lagenam.*

Après cette troiſième armoire, on en voit une quatrième auſſi garnie qu'il eſt poſſible de l'être, de *métaux* antiques, c'eſt-à-dire, de choſes en métal, ſavoir un nombre choiſi de donaires, d'animaux, de différens oiſeaux, de pluſieurs ſonnettes antiques, d'aiguilles pour mettre dans les cheveux, d'inſtrumens de ſacrifices, des haches de différentes formes, dont une huitaine de pierre. Celles ci ſont très-rares & très-curieuſes pour les amateurs de l'antiquité; des fers de flèche de différentes formes, dix pointes ou fers

de lance ou de javelot tous de bronze. On voit encore au-delà de cinquante poids publics, qui ſont tous de marbre de Lydie ou Serpentin. L'un d'entre eux eſt d'une groſſeur conſidérable. C'eſt le *Centipodium* antique, qui pèſe cent livres. Il y a deux de ces poids qui pèſent chacun dix livres, & ſur l'un deſquels on remarque, indépendamment du chiffre Romain X, qui indique ſa peſanteur, les mots ſuivants EX. AVCT. Q. IVNI. RUSTICI. PRAEF. URB. VC. Il y a encore des poids de deux livres, d'une demi-livre, la demi-once, pluſieurs autres petits poids, qui ſont la ſous-diviſion des premiers. On voit encore auprès de cette nombreuſe collection pluſieurs objets en plomb, ſur-tout une urne de ce ce métal, qui a une palme & demie ou quinze pouces de diamètre. Cette urne a été trouvée en Sicile dans le territoire de *Butera*. Elle contenait des oſſemens brûlés avec une petite patère de bronze & deux ampoulettes, ou petites fioles d'un verre bleu un peu applaties. Voici ce qu'en dit le Prince de Biſcari lui-même, dans une lettre qui ſe trouve dans le ſecond volume de l'hiſtoire littéraire de la Sicile, page 24 & ſuivantes, dont j'ai déjà eu l'occaſion de vous parler. « Ces petites ampoules » ou fioles ayant été miſes ſur le bucher, remplies » peut-être de quelques baumes, où de vin, de » miel & d'huile, il eſt arrivé que, le verre ne pou-

» vant réſiſter à la violence des flammes, ces fioles
» ſeront entrées en une demi-fuſion, & ſe ſeront
» applaties l'une contre l'autre, comme ſi elles
» euſſent été de cire molle ; circonſtance qui aug-
» mente beaucoup la rareté des deux petites am-
» poules dont je viens de vous parler : ſi ce fait a eu
» réellement lieu, il me ſemble que le célèbre Mon-
» ſignor Gio - Battiſta *Paſſeri*, à qui je dois de la
» reconnaiſſance pour l'accueil qu'il me fit lors de
» mon paſſage à Peſaro, où il demeure, & pour
» m'avoir montré les antiquités qu'il avait ramaſſées,
» a parlé de ces petites ampoules dans ſon *archiron-*
» *tique*, qui eſt imprimé dans le troiſième volume *del*
» *Muſeo Etruſco*, page 37, où il s'exprime en ces
» termes : *vaſa verò, quibus iſta libamina mortuis*
» *miniſtrabantur, in ipſum rogum injecta, flammis*
» *comburenda relinquebantur, ipſoque extincto, ità*
» *ut erant, ſæpè ambuſta, ſecùs cineres ſepeliebantur.*
» *Adſervantur Piſauri, in Muſæo nobilium de Bavariâ*
» *ampullæ quædam vitreæ in cinerario quodam re-*
» *pertæ, quas ità ignis compreſſerat, & quaſi liqua-*
» *verat, ut viæ priſtinæ formæ defluentis imaginem*
» *aliquam ſervent.*

Je paſſerai ſous ſilence pluſieurs autres objets de peu d'importance, m'étant propoſé de vous entretenir de quelques tombeaux ou cercueils, dont deux ont été faits avec des lames de plomb, & ont chacun

une braſſe de hauteur, ſur trois braſſes & un tiers de longueur. L'un & l'autre ont été trouvés à Centorbi. On voit encore quatre Sarcophages ou cercueils en terre cuite découverts à *Camerina*; leur longueur eſt de quatre braſſes ou 12 pieds, & leur largeur d'une braſſe & demie, leurs couvercles en reſpectifs ſont auſſi de terre cuite, & ont la forme d'une eſpèce de pavillon.

Revenons maintenant aux bronzes, qui ſont dans cette même ſalle du Muſéum; je vous obſerverai que ceux-ci ſont entre-mêlés avec les objets dont je viens de vous parler, ce qui nuit un peu au bel ordre, ſelon lequel ils devraient tous être rangés. Mais ce déſordre vient du défaut de place & de la prodigieuſe quantité des morceaux; mais lorſque la ſeconde partie du Muſéum ſera achevée, on aſſignera à toutes ces choſes un endroit particulier, de ſorte qu'on pourra les voir dans la ſuite plus méthodiquement & plus à ſon aiſe. Vous pouvez conclurre, Monſieur, d'après ce que je viens de vous écrire, le mérite rare d'un pareil Muſéum, mais ce que vous aurez maintenant de la peine à croire, c'eſt que cet endroit n'eſt ſeulement pas réſervé à contenir ce nombre prodigieux d'antiquités.

Je me propoſe de vous parler dans l'inſtant des médailles d'or, d'argent & de bronze, ainſi que des pierres gravées & des Camées auxquels on a deſtiné

une chambre dans le Muséum. Les différens objets y sont distribués dans diverses armoires ou médaillers, selon l'ordre naturel des différentes suites. On y voit premièrement la collection des médailles impériales, en métal de tous les modules; c'est-à-dire de toutes les grandeurs, en commençant depuis Pompée, jusques à Emmanuel Comnène. Ces médailles sont au nombre de quatre-mille & cinq-cents, sans compter celles d'argent, dont le nombre monte à-peu-près à trois cents; l'autre suite appelée vulgairement médailles consulaires, est celle des familles Romaines; la plupart sont d'argent & environ au nombre de mille. On voit en troisième lieu la suite des médailles des provinces de l'Empire, soit Grecques, soit Latines; celles des colonies dont le nombre se monte jusques à trois-cents. On voit ensuite les médailles de différents Rois de Syrie & de la Grèce, sçavoir, les Séleucus, les Antiochus, les Ptolomées & les filles de Ptolomée Soter; sçavoir les Arsinoé & Bérénice, les Jubar, les Aristides, les Nicandres, les Cassandres & autres dont je ne fais pas ici mention. On trouve aussi dans cette collection très-précieuse des médaillons romains, parmi lesquels on en distingue un des plus rares & de la plus grande beauté, qui représente l'Empereur Marc-Aurele. On remarque sur le revers un char traîné par deux centaures, & accompagné de plusieurs

ſatyres, qui en l'accompagnant, donnent l'idée d'un triomphe de Bacchus.

On conſerve encore dans ce même Muſéum, un aſſez grand nombre de Taliſmans, dont quelques-uns ſont Hébreux, d'autres Arabes & quelques-uns Etruſques. On en remarque un ſur-tout qui eſt Arabe & d'une grandeur très-conſidérable. La collection de différentes médailles & de ſceaux de plomb, qui monte à ſoixante & dix, eſt très-précieuſe. On diſtingue parmi ces derniers, un ſceau du Concile de Baſle, ſur lequel le Prince de Biſcari a publié une lettre très-ſavante, qui a été inſérée dans le quatorzième tome *degli opuſculi Siciliani*, c'eſt-à-dire des opuſcules Siciliennes, page 209 & ſuivantes. Il reſſemble en tout à ce ſceau qui eſt également de Baſle, dont notre ami commun, M. Dominique - Marie *Manni*, a parlé dans la vie du bienheureux Louis Alemanni, livre 1, chap. 14, & par la ſuite dans le 24 volume de ſes ſceaux des bas ſiècles.

En ſuivant l'ordre du médailler du Prince, on voit pluſieurs coupes ou taſſes de verre de différentes couleurs, dont quelques-unes ſont Arabes & ont été trouvées en Sicile. La collection des monnoies Siciliennes, dont le nombre va au-delà de quinze-cents, eſt une des plus précieuſes. Il y a parmi elles beaucoup de monnoies d'or & d'argent. On voit encore une ſuite d'environ cent pièces de monnoie

& de poids monétaires dont la plupart ſont en argent. Enfin on trouve dans le même Muſéum une ſuite aſſez conſidérable de monnoies des Villes & des Iſles Greques, ainſi que pluſieurs monnoies de la grande Grèce, qui ſont au nombre de deux-cents. Un autre médailler offre la collection des médaillons en argent de différens Papes ; *item*, une ſuite de cent-ſoixante médaillons des Papes en bronze, qui eſt d'un très-grand prix. Elle commence au Pape Eleuthère & va juſqu'à Clément XIII. Il y a parmi ces médaillons, ceux de différens Cardinaux, Archevêques, Evêques & autres Eccléſiaſtiques qui ſe ſont rendu célèbres. Les médailles de différens Empereurs & autres Souverains ſont en grand nombre. La ſuite complette des Rois d'Angleterre, depuis Guillaume premier, juſqu'au Roi actuel eſt auſſi des plus intéreſſantes ; ces médailles étant toutes du fameux Jean *Dacier*, ainſi que la ſuite des médailles des plus grands hommes qui fleurirent ſous le règne de Louis XIV ſurnommé le *Grand*. La collection des médaillons des Princes de la maiſon de Médicis, au nombre de quatre-vingt & ſix, intéreſſe également. On voit auſſi les médaillons de la maiſon Farnèſe, au nombre de quatorze.

On trouve enſuite les médailles de différens Princes, Ducs, Comtes, Marquis & Généraux, d'Hommes & de Femmes célèbres dans les arts & les ſciences ;

on voit également une ſuite de médaillons en or & en argent de preſque tous les Doges de la République de Veniſe juſques à nos jours.

Enfin la riche collection des monnoies qui eurent cours dans les bas ſiècles dans différents Etats & Villes d'Italie, eſt une des plus curieuſes. Les monnoies ſont rangées par ordre alphabétique ; de même que celles qui ont eu cours, non-ſeulement dans pluſieurs endroits de l'Italie, mais encore de l'Europe. Ces différentes monnoies ſont au nombre de mille & cinq-cents. Je ne dois pas encore oublier de vous dire qu'il exiſte dans le même cabinet de médailles, un belle ſuite de Camées modernes repréſentant les perſonnages les plus célébres de la famille du Prince, & qui ſont ſculptés ſur des coquillages. Cette collection commence à Robert Paterno, juſqu'à ſes derniers deſcendans ; elle comprend plus de 120 Camées.

On voit dans un troiſième médailler, une ſuite de monnoies d'or de l'Empire d'Orient, avec une riche collection de différens médaillons également d'or, parmi leſquels, il s'en trouve un d'une grandeur très ſingulière, qui repréſente Charles V, Roi d'Arragon, ſur lequel on lit l'inſcription ſuivante autour de la tête de ce Prince, & de celle de ſa mère Jeanne : IOANA ET KAROLVS *Reges Aragonum* TRVNFATORES ET KATOLICIS 1528, &

ſur le revers, au milieu duquel ſont les armes du Roi d'Aragon, cette nouvelle inſcription : IOANA ET KAROLVS EIVS FILVS PRIMOGENITVS DEI GRATIA. RX. ARAGONUM.

Une ſuite des mieux choiſies de pierres gravées & d'un travail précieux, ſur leſquelles on lit des inſcriptions Grecques & des inſcriptions Latines, que l'on voit dans ce beaucabinet, mérite pareillement l'attention des connaiſſeurs. Ces pierres gravées ſe montent à plus de 600. Enfin un bon nombre de Camées (1) antiques & ſinguliers, ajoûte encore beaucoup à la richeſſe de ce cabinet.

---

(1) Ces Camées faits avec des coquillages que l'on vend en Sicile, ſont le produit de l'induſtrie de quelques Artiſtes du ſecond ordre, établis à Trapani & à Palerme. Si ces Ouvriers étaient un peu plus verſés dans la partie du deſſin, il eſt certain que leurs ouvrages ſe répandraient davantage parmi les véritables connaiſſeurs ; car ces Camées, à la dureté près, imitent à s'y méprendre les Camées qui ſont de pierres dures, telles que les agathes.

Il paraît que ce ſont les Camées de coquillages qui ont fait naître l'idée de ces derniers dans les tems les plus reculés, puiſque le nom que portent les véritables Camées, eſt le nom même de ce coquillage dans la Langue Grecque. Les Naturaliſtes les connaiſſent ſous le nom de Buccin, parce qu'on en tire des ſons pareils à ceux de ces cornes avec leſquelles les Bergers appellent leurs troupeaux, quand on ſouffle avec force par la plus petite de leur ouverture. Pour en faire des Camées avec ces coquillages, on les ſcie d'abord longitudinalement, on les débite enſuite par petites plaques de la grandeur que l'on veut leur donner.

Les bas-reliefs que l'on exécute ſur ces plaques de coquillage, ſe

Telle eſt en peu de mots, la deſcription du Muſéum où l'on conſerve un ſi grand nombre d'antiquités & de médailles. J'aurai l'honneur dans un autre occaſion de vous faire connaître le cabinet d'hiſtoire naturelle du Prince.

Je ſuis avec la plus parfaite conſidération,

Votre, &c.

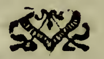
---

font en grattant avec les mêmes outils dont on ſe ſert pour travailler l'yvoire.

Le coquillage eſt opaque & d'une grande blancheur, mais il devient tranſparent quand il n'a plus que très-peu d'épaiſſeur. Cette qualité eſt miſe à profit par ceux qui font des Camées, puiſqu'au moyen d'un ruban de telle ou telle couleur qu'ils collent ſous le champ du Camée, ils le varient à l'infini; or c'eſt ce que l'on ne ſaurait faire avec les Camées véritables.

J'ai toujours été ſurpris que quelques particuliers n'aient pas engagé ceux qui travaillent l'yvoire à Dieppe, à y faire de pareils Camées. Le coquillage qui en fournit la matière première, ſe pêche dans le Golphe de Naples, ſur les côtes de la Sicile & ſur celles de la Corſe. Les rebelles de cette dernière Iſle ſe ſervaient de cette eſpèce de cornet au lieu de trompette ou de porte-voix.

[*Note du Traducteur.*]



NOTES

Relatives à la Lettre précédente, que l'on a jugé à propos de rapporter en variantes, pour ne pas jetter de la confuſion dans le diſcours.

(*a*) PATERE, eſpèce de petite ſoucoupe fort plate, dont les Payens ſe ſervaient dans les ſacrifices, ſoit pour verſer l'huile & le vin, & quelquefois du lait, ſur le feu allumé ſur l'Autel, ou pour recevoir le ſang des victimes.

(*b*) Diſque, *Diſcus*, Διτκοσ, ſorte d'aſſiette ou de baſſin plat, où l'on mettait quelquefois les entrailles des victimes, quelquefois du ſang & de la chair rôtie.

Le *Diſcus*, dit Iſidore, s'appellait ci-devant *Iſcus*, parce qu'il avait la forme d'un écu; de-là vient auſſi l'écuelle, qui en eſt un diminutif, & qui lui eſt auſſi ſemblable. Il fut enſuite appelé *Diſcus*, *quod det eſcas*, parce qu'il donne ou préſente les viandes. En Languedoc, on appelle aujourd'hui la *Deſque*, un grand pannier d'oſier fort large & peu profond; il y a apparence que ce nom vient de *Diſcus*, qui était un grand baſſin bas & fort large *.

On donnait auſſi le nom de Diſque à des aſſiettes ou baſſins deſtinés aux uſages ordinaires de la vie.

C'était encore le nom d'une ſorte de bouclier rond que l'on conſacrait à la mémoire de quelque Héros, & que l'on ſuſpendait dans les Temples des Dieux, pour ſervir de trophée; il s'en voit un d'argent dans le Cabinet des Antiques de Sa Majeſté, & qui a été trouvé dans le Rhône.

Dictionnaire de M. Sabbathier.

(*c*) *Præfericulum*, Préféricule, vâſe des ſacrifices des Anciens, qui avait un bec & une avance, comme ont nos aiguières, & dans lequel on mettait le vin, ou toute autre liqueur.

Dict. des Antiquités Romaines, abrégé de celui de Sam. Pitiſcus.

---

* On trouve pluſieurs Diſques dans l'Antiquité expliquée, par Dom Bernard de Montfaucon.

(*d*) Ampoule, *Ampulla*, eſpèce de vâſe qui fut en uſage chez les Romains, & ſur-tout dans les Bains. Il était rempli d'huile dont on ſe frottait au ſortir de l'eau. Les Chrétiens ſe ſont auſſi ſervis d'Ampoules. Ils donnaient ce nom aux vâſes qui contenaient l'huile, dont on oignait les Catéchumènes & les malades, auſſi bien que le chrême & le vin du ſacrifice.

C'eſt encore aujourd'hui le nom d'une phiole célèbre que l'on conſerve dans l'Égliſe de Saint Remi de Reims, & qu on prétend avoir été apportée du ciel, pleine de Baume pour le Baptême de Clovis.

Dictionnaire pour l'intelligence des Auteurs Claſſiques, par M. Sabbathier.

(*e*) *Simpulum*, ou *Simpuvium*, Simpule, petit vâſe de terre ou de bois, dont le cou était fort étroit, qui était d'uſage chez les Anciens pour les libations. C'était dans ce vâſe qu'était le vin que le Prêtre goûtait & faiſait goûter à ceux qui étaient préſens: *quod ſumebant minutatìm, à ſumendo ſimpulum nominavère*, dit Varron. Les femmes qui étaient chargées d'offrir des ſacrifices, avaient auſſi coutume de prendre du vin dans ce vâſe, ce qui les fit nommer *Simpulatrices*, comme nous l'apprend Feſtus : *undè & mulieres rebus divinis deditæ, Simpulatrices dicuntur.*

Dictionnaire des Antiquités Romaines, abrégé de celui de Samuel Pitiſcus.

(*f*) *Dypthica*, tablettes doubles, ſur leſquelles on écrivait les choſes qu'on ne voulait point oublier. On les faiſait de bois de citronier ou d'ivoire. C'était auſſi un regiſtre où on écrivait les noms des morts & des Martyrs.

Dictionnaire des Antiquités Romaines, abrégé de Samuel Pitiſcus.

(*g*) *Donaria*, préſens qu'on offrait aux Dieux, & qu'on attachait dans leur Temple : c'était ou pour les remercier d'un bienfait, ou pour en obtenir quelque grace ; & ces préſens étaient proportionnés à la faculté de celui qui les faiſait. Le Prêtre avait ſoin d'en

d'en diminuer le nombre de tems en tems, de crainte que leur trop grand nombre n'embarrassât le Temple ; on les enlevait aussi dans les tems malheureux pour s'en servir, & c'est ce qui arriva après la bataille de Cannes, lorsque la République se trouva à deux doigts de sa perte.

Donaria signifie aussi le lieu où l'on mettait les présens faits aux Dieux, & abusivement le Temple, comme le dit Servius : *Donaria propriè loca sunt, in quibus dona reponuntur Deorum ; abusivè Templa.*

Dictionnaire des Antiquités Romaines, abrégé de Samuel Pitiscus.

(*h*) Anathême, *Anathema*, Ἀνάθεμα. Ce mot Grec signifie ce qui est mis à part, séparé, retranché, dévoué.

Les Grecs employaient le mot Anathême dans ce dernier sens ; c'est-à-dire, qu'il servait à désigner les choses consacrées, vouées aux Dieux. En effet, un des premiers soins des Athlétes vainqueurs, dit M. Burette dans un de ses Mémoires pour servir à l'histoire de ce genre d'hommes, après la célébration des Jeux, était de s'acquitter des vœux solemnels qu'ils avaient faits aux Dieux pour obtenir la victoire, & qui consistaient à consacrer dans leurs Temples, des boucliers, des statues, & d'autres offrandes de prix, qu'on appellait pour cette raison *Anathêmes.*

Dictionnaire pour l'intelligence des Auteurs Classiques, par M. Sabbathier.

(*i*) *Laterculus*, était le Dieu du foyer. Son nom vient de *later*, qui signifie brique, dont le foyer est composé ; & de là vient peut-être le mot âtre.

Dictionnaire pour l'intelligence des Auteurs Classiques, par M. Sabbathier.

(*k*) *Secespita*, couteau fort long, dont on se servait pour égorger la victime, ou pour tirer ses entrailles : il avait un manche rond d'ivoire, garni d'or ou d'argent.

Dict. des Ant. Rom. abrégé de Sam. Pitiscus.

LETTRE XI.

Dans laquelle l'Auteur donne la description du Cabinet d'Histoire-Naturelle du Prince de Biscari.

A Catane, ce 1 Novembre 1775.

MONSIEUR,

Je me propose, Monsieur, de vous entretenir aujourd'hui du Cabinet d'Histoire-Naturelle de son excellence le Prince de Biscari : vous vous transporterez, si vous le voulez bien, par la pensée dans la seconde salle du Muséum, dans laquelle on conserve différens ouvrages en terre cuite, dont je vous ai parlé dans ma précédente du 20 Octobre du mois dernier. A droite de cette même salle, on entre successivement dans cinq pièces latérales, qui communiquent pareillement avec la principale gallerie où sont les statues & les marbres. On remarque dans la première chambre, dans de grandes armoires de bois de noyer magnifiquement travaillées, disposées avec symmétrie & fermées par de grandes glaces, tout ce que l'on a pu rassembler des différentes productions marines.

En commençant par la gauche, on voit d'abord une riche collection des différens *échinus* ou oursins, savoir, des échinus ovaires, de mamillaires, de spataghes & d'istriques, avec leurs très-longues épines. La collection presque innombrable des testacées de différentes mers, & sur-tout celle de ces coquillages, qu'on trouve dans les mers qui baignent la Sicile, se présente ensuite sur cinq longues tablettes, où ces coquilles sont rangées par classes selon leurs formes & figures, c'est-à-dire, les testacées univalves & non turbinés, les bivalves seuls & les univalves turbinés. On voit ensuite un recueil de petites coquilles, qui par la variété de leurs taches & de leurs différentes couleurs, produisent le plus bel effet, quand on les considère avec le microscope. On trouve parmi elles, quantité de buccins, de nautiles, des trombes, des casqués, des cuillers, des plats qui sont ainsi appellés à cause de leurs formes & de leurs figures. A vous dire le vrai, cette collection est une des plus rares & d'un grand prix dans un Cabinet d'Histoire-Naturelle. Ce fait est si vrai, que le Prince ayant jugé à propos, il y a déjà quelques années, de faire présent d'un recueil aussi complet de pareilles petites coquilles, qui sont les pro-productions de ces mers, à M. Thomas Hollis, Cavalier Anglais, celui-ci en fit un si grand cas, que pour mieux conserver la mémoire du présent &

celle du donateur, il fit paſſer cette collection au Muſéum Britannique avec ce billet, dont voici la traduction littérale.

» Thomas Hollis s'empreſſe d'avoir l'honneur » de préſenter au Muſéum Britannique, un recueil de » coquilles qui lui ont été données par le Prince » de Biſcari de Catane dans l'iſle de Sicile, avec un » médaillon qui repréſente ce Seigneur ſi eſtimable. » C'eſt un des grands protecteurs de tous les voya- » geurs de nos trois royaumes, comme de tous les » ſavans & des artiſtes qui ſe diſtinguent par leurs » talens.

A *Pall-Mall*, ce 29 Août 1766.

L'Académie reçut un pareil cadeau avec reconnaiſſance & répondit de la manière ſuivante, à Monſieur Hollis, par la voie de ſon Secrétaire.

» La Société du Muſéum Britannique m'a chargé, » Monſieur, de vous apprendre qu'elle a reçu le pré- » ſent précieux, que vous lui avez fait de la mé- » daille du Prince de Biſcari, avec la collection des » petites coquilles que vous avez bien voulu y join- » dre. Elle vous en remercie par mon organe; je » ſuis votre ſerviteur.

NATON, Secrétaire.

Au Muſéum Britannique, ce 29 Août 1766.

Vous voyez par-là, mon cher ami, combien

de pareilles productions de la Nature sont estimées chez les nations les plus instruites. Mais continuons notre description. On voit encore dans ce Cabinet, une très-riche collection de coraux, divisés en plusieurs classes selon leurs différentes couleurs, savoir en coraux rouges, jaunâtres, coraux blancs & noirs, en coraux stellaires, articulés, fistuleux, qui ont depuis six jusqu'à huit palmes d'étendue, des millepores, des madrépores, des rétépores, des coralloïdes, des pores de cerf d'une grandeur singulière, des lithophytes, divers champignons, les différentes *Isidis Plocomas*, dont parle Mercati dans son ouvrage intitulé *Metallotheca*, & autres plantes marines curieuses, venues sur des morceaux hétérogènes, tels que des débris de vâses de terre cuite, des morceaux de bois, des charbons, différens ossemens, des roseaux, des *Fascelli* & autres choses semblables. On remarque outre cela des alcyons de Dioscoride, des éponges de différentes espèces, des corps étrangers auxquels se sont attachés des huitres & de petits vers marins. Les Amateurs trouvent encore plusieurs poissons curieux & rares, parmi lesquels ils voient avec plaisir le poisson vôlant appelé l'*Hirondelle*, parce qu'il ressemble un peu à cet oiseau, le poisson épineux & un très-grand nombre dont parle Aldovrande. On remarque également dans ce Cabinet, non-seulement des mâchoires & des dentures des différens poissons

K 3

de ces mers, mais encore celles de monſtres marins, entre autres une tête de requin, avec ſept rangées de dents appelées vulgairement *dents de ſaint Paul*, auxquelles ou attribuait autrefois tant de vertu à Malte & ailleurs ; mais ces dents ne ſont autre choſe, comme on le ſait aujourd'hui, que celles de Lamies ou *Carcanies*, comme diſent les Italiens, ou d'autres poiſſons de cette eſpèce. On montre dans cette ſalle quelques crânes & pluſieurs oſſemens d'une groſſeur ſurprenante, ainſi que des *Œufs* de différentes eſpèces de poiſſons très-curieux ; *item* des étoiles marines de pluſieurs ſortes, parmi leſquelles ſe trouve celle que l'on nomme tête de Méduſe, *caput Meduſœ*, comme on doit le préſumer. On voit enfin des aſtaques, des ſauterelles, des ſquilles, des écreviſſes de différentes eſpèces, des araignées de mer & autant d'autres cruſtacées, que l'on a pu ſe procurer pour completter les diverſes claſſes de pareilles productions. Ces différens objets réunis offrent par la variété de leurs formes & celle de leurs couleurs & le bel arrangement, un coup d'œil des plus agréables, ſur-tout aux Amateurs d'Hiſtoire-Naturelle. En paſſant enſuite dans la ſeconde chambre, où l'on conſerve tout ce qui a rapport à l'Hiſtoire de la terre ; je vous dirai, que l'on y trouve une grande quantité de pierres précieuſes, de cryſtaux de différentes eſpèces, & de diverſes couleurs ; parmi leſquels on

voit un morceau de cryſtal de roche, qui pèſe environ trente livres. Mais ce qu'il y a ſur-tout de plus curieux, c'eſt que l'on apperçoit un grand nombre de taches de couleur d'or dans ſon intérieur On trouve enſuite ces pierres appellées dendrites ou dendrophores & celles qui repréſentent des villes ou des payſages, & qui ſe trouvent en bon nombre en Toſcane.

On remarque pareillement dans le même endroit plusieurs morceaux d'ambre jaune, qui ſe trouvent ſur la côte de Catane, & dans leſquels on apperçoit des corps étangers; or cet ambre ne ſe trouve que lorſque le Fleuve Siméto a déchargé dans le golphe, qui porte le nom de cette dernière ville, ſes eaux ſurabondantes qui proviennent des grandes pluies. C'eſt alors que la mer jette ſur cette plage quantité de ſuccin ou d'ambre jaune, qui eſt très-eſtimé & très-recherché, & dont on fait à Catane de beaux ouvrages, qui excitent l'admiration des étrangers. Je me propoſe de vous écrire bientôt d'une manière moins ſommaire ſur cette matière précieuſe.

La collection des marbres encaſtrés dans deux grandes tables, qu'on remarque dans cette même chambre, ne ſe réduit pas à un petit nombre d'échantillons; car l'une de ces tables offre une ſuite d'environ cent pierres dures, & ſur l'autre un pareil nombre de pierres tendres ou marbres (1). On trouve

(1) Ces ſortes de tables ſe font à Rome. Le marbrier Antonio

encore une ſuite nombreuſe d'agathes, de diaſpres & autres pierres de l'Orient avec des taches ou accidens-très biſarres. Le plus grand nombre de ces pierres dures & précieuſes en même tems a été employé en perles ou grains de chapelets. On voit encore dans ce même endroit des ſtalactites & des ſtalagmites, que les Siciliens appellent *lambichi*, & dont la forme eſt des plus ſingulières.

Minelli, demeurant dans *Campo vaccino*, jadis le célèbre *Forum Romanum*, eſt celui qui a la vogue pour ce genre de travail, dans lequel il excelle, ainſi que dans tout ce qui eſt du reſſort de ſa profeſſion. Au-lieu de diſpoſer les échantillons des différentes pierres dures & des différens marbres qui compoſent la ſurface de ſes tables, dans la forme mauſſade d'un triſte échiquier, il a trouvé l'art d'en faire autant de petits carreaux exagones, ou de toute autre figure régulière, qu'il encadre dans des liſtels ou bandes de marbre d'une couleur uniforme, ce qui produit un effet très-pittoreſque. Une table de cinq pieds & demi de long, ſur trois pieds de large, de forme rectangulaire, coûtait, pendant le ſéjour de pluſieurs années que j'ai fait à Rome, 20 ſequins, ou 210 livres de France. On donne à celui qui l'achette, un petit livret où ſe trouvent les noms de tous les marbres; il lui eſt enſuite facile de ſavoir l'hiſtorique de ces pierres, en conſultant un Dictionnaire d'Hiſtoire Naturelle, tel que celui de M. Valmont de Bomare, en 12 vol. *in*-12. Ces collections de marbres ſe nomment *ſtudioli* en Italien. On fait à Naples, chez Antoniani, Place de Saint-Charles, & à la deſcente de Chiaia, de pareilles tables, mais compoſées d'échantillons des différentes eſpèces de laves que vomit le Véſuve. Elles coûtent un peu moins que celles où l'on ne voit que des marbres.

[*Note du Traducteur.*]

Viennent enſuite les échantillons des mines, ſoit de Sicile, ſoit de différens pays étrangers, ainſi que des ſoufres, des ſels, des bitumes, des huiles minérales, des terres antacides, alkalines, foliées, des ſables de différentes eſpèces, c'eſt-à-dire des ſables dorés, argentés, ferrugineux & ſavonneux, des talcs communs, des pierres ſpéculaires, des bols, des bézoards, des charbons foſſiles & des phoſphores de différentes eſpèces. Il y a encore des écus du diable, des pierres cubiques ou marcaſſites cubiques de la nouvelle Eſpagne & d'autres endroits. On admire pareillement pluſieurs pierres impregnées de plomb, d'étain, de cuivre & d'argent, avec un nombre prodigieux de marcaſſites de différentes eſpèces, de l'antimoine, de l'orpiment, de l'émeril, de la chryſocolle & d'autres demi métaux qui ornent cette ſalle, où l'on voit encore une collection très-nombreuſe des différentes laves biſarres vomies à différentes époques par le Mont Ethna. On remarque auſſi différens ſels ammoniacs, des ſoufres, des bitumes, des pierres ponces, des ſables & terres ſablonneuſes, ainſi que des pierres de la même montagne. On compte encore pluſieurs autres laves que l'on a apportées, ſoit de l'iſle de Lipari, ſoit de l'ancienne *Strongile*, que l'on nomme aujourd'hui Stromboli, & des autres volcans.

En entrant dans la troiſième ſalle du Cabinet

d'Hiſtoire-Naturelle, on trouve les différentes pétrifications marines ou foſſiles des montagnes de la Sicile, ſur-tout celles de *Militello Valdemone*, indépendamment de pluſieurs autres, qui ſont venues des pays étrangers. Le nombre des coquilles de toutes les eſpèces, & de toutes les grandeurs, que l'on conſerve dans ce riche cabinet, eſt preſque innombrable. On y voit encore un bon nombre de poiſſons pétrifiés, des os de Lamies & de pluſieurs monſtres marins; ainſi que des os d'éléphans & différentes dents d'animaux terreſtres, & des coraux foſſiles de diverſes eſpèces, dont *Scilla* a donné la deſcription dans ſon ouvrage intitulé *vana ſpeculazione*, des bois & des fruits pétrifiés & une foule d'objets, qui font le plus grand plaiſir aux perſonnes inſtruites, & aux Amateurs de la véritable philoſophie, l'Hiſtoire-Naturelle.

Lorſqu'on paſſe dans la quatrième ſalle, on voit des parties de quelques animaux étrangers & curieux, tels que des becs ſinguliers d'oiſeaux, des cornes de différens animaux, des crocodiles, des cameléons & autres objets de cette eſpèce. On y trouve encore une ſuite nombreuſe de ſquelettes de différens oiſeaux préparés avec le plus grand ſoin, & ſur-tout ceux de quelques oiſeaux aquatiques, dont la deſcription pourrait orner quelques ouvrages d'ornithologie. On trouve auſſi renfermés dans une

armoire féparée, plufieurs monftres, la plupart d'animaux, & quelques monftres humains. On y voit donc des veaux avec deux têtes, des agneaux, dont les corps font attachés enfemble & qui ont une tête commune, un chien qui n'a que deux jambes, un oifeaux à trois becs & plufieurs autres écarts de la Nature, dont je paffe l'énumération fous filence, pour ne pas vous entretenir plus long-tems de ces matières.

On voit avec plaifir dans la même falle une fuite des différentes productions végétales de l'Amérique & de plufieurs contrées des Indes, plufieurs échantillons d'étoffes fabriquées en Afie, une quantité confidérable de très-belles porcelaines de *Bucheri*, ainfi que différens inftrumens des pays les plus éloignés, & autres objets auffi finguliers & curieux. On trouve encore dans le même endroit, une belle fuite de différens habillemens ou ornemens la plupart à l'ufage des femmes, qui étaient en ufage dans ces derniers fiècles, enfin des chemifes & des fouliers &c., d'une forme particulière.

On trouve dans la cinquième falle, trois grandes armoires, dans l'une defquelles on conferve plufieurs inftrumens de mathématique & de phyfique, ainfi que divers inftrumens d'optique, exécutés par feu Dom Jofeph *Ferro* de Catane. Ce particulier était fi verfé dans ce genre de travail, & dans tout ce qui

avait rapport à la phyſique expérimentale, qu'il avait mérité, par ce ſeul moyen, les ſuffrages de pluſieurs grands Seigneurs, ſur-tout du Prince de Biſcari, *cui carus acceptuſque erat*. La mort l'ayant enlevé, ſon excellence fit faire ſon buſte & frapper une médaille en ſon honneur, pour qu'il reſtât quelque ſouvenir de cet homme induſtrieux, qui avait autant contribué à perfectionner les lunettes & les microſcopes.

On voit dans la ſeconde armoire, pluſieurs ouvrages rares, qui ont été faits dans les ſiècles paſſés & dans le nôtre. Ces différentes productions de l'art, offrent pluſieurs choſes de très-bon goût & de la plus belle exécution, & autres bagatelles.

Enfin la troiſième armoire renferme une nombreuſe collection d'armes blanches & d'armes à feu, qui ne ſont plus en uſage aujourd'hui. On remarque dans une autre chambre pluſieurs armures de différentes eſpèces, & pluſieurs autres inſtrumens de guerres, dont le travail eſt des plus recherchés & des plus conſidérables.

Je m'en rapporte enfin à vous pour apprécier le mérite d'un pareil Cabinet d'Hiſtoire-Naturelle. J'aurai l'honneur de vous obſerver en même tems, que pluſieurs voyageurs font exprès le voyage de Sicile pour le voir, ainſi que le Muſéum, & plutôt encore pour connaître perſonnellement le Prince, mon Mé-

cène & mon protecteur, qui a si bien mérité de la République des lettres par son zèle pour les sciences.

Je suis avec la plus grande considération, votre très-humble serviteur.

Adieu.

LETTRE XII.

Adressée à M. Fabrini, Directeur de la Monnoie de Florence, dans laquelle l'Auteur parle de l'Ambre de Sicile.

A Catane, le 12 Novembre 1775.

MONSIEUR,

Le Cabinet d'Histoire-Naturelle, que vous avez formé & qui, par son mérite, sort de la classe ordinaire des collections de ce genre, est déjà connu même dans les contrées les plus éloignées, & l'on s'en forme l'idée la plus avantageuse.

Les éloges sincères, que m'en ont fait à Catane quelques voyageurs instruits, joints à l'honneur que j'ai d'être à la tête d'une collection de la même nature & des mieux choisies, chez son excellence le

Prince de Bifcari, me firent demander à mon coufin l'ordre qu'il avait fuivi dans l'arrangement de votre Cabinet. On nous avait cependant dit, que le règne animal & le règne végétal y étaient claffés felon la méthode de *Linnæus*, & le règne minéral, felon celle de M. *Cronfted*. J'appris avec beaucoup de plaifir, que vous aviez pris pour guide ces deux favans Suédois, fans prétendre déprimer les autres Naturaliftes. Je fuis pareillement difpofé à prendre ces mêmes Suédois pour mes guides; parce qu'à cet égard, ils me paraiffent mériter la préférence. Ils favent chercher le beau & le folide dans la folidité & la beauté elles-mêmes; mais paffons à d'autres objets.

Quand un Amateur d'Hiftoire-Naturelle va dans un Cabinet, il me paraît qu'il ne faurait fe difpenfer d'y entrer avec fes deux mains, comme l'on dit vulgairement, l'une pour donner & l'autre pour recevoir.

Je vous demande donc quelque chofe, & fur-tout quelques morceaux d'os foffiles d'éléphans, dont il n'exifte peut-être pas en Europe de collection auffi riche que la vôtre. Cependant je veux être le premier à vous faire parvenir avec la préfente, quelques bagatelles de ces contrées, fur-tout quelques morceaux d'ambre qui fe trouvent fur les bords de la mer, dans les environs de Catane. Vous les trouverez accom-

pagnés de quelques obſervations générales & particulieres, que j'ai faites ſur cette ſubſtance; quoique je ne préſume pas qu'elles puiſſent mériter votre ſuffrage, je me flatte cependant que vous daignerez les accueillir avec bonté.

Pline nous apprend au Chapitre troiſième du trente-ſeptième livre de ſon Hiſtoire-Naturelle, que l'ambre était appellé *ſuccin* par les Latins, & qu'ils croyaient fauſſement qu'il était le ſuc d'un arbre. *Arboris ſuccum eſſe priſci noſtri credidére, ob id ſuccinum appellantes.* Les Arabes l'appellèrent *Karabé*, comme nous dit Avicenne; or ce mot déſigne une ſubſtance qui enlève des brins de paille. En effet, l'Ambre bien poli & une fois échauffé à un certain dégré en le frottant contre un morceau de drap, opère alors magnétiquement, & attire à lui quelque corps léger qu'on lui préſente, ſur-tout des brins de paille. Nous en avons la preuve, dans le témoignage d'Iſidore, qui nous dit encore en propres termes, en parlant de l'ambre *Folia, & paleas, veſtiumque fimbrias trahat & rapiat.*

Les Germains l'appellèrent *Gleſſum*, d'où l'iſle de Gleſſaria tira ſon nom, comme le rapporte Pline, dans l'endroit que je viens de vous citer. *A Germanis appellari Gleſſum itaquè & à noſtris unam inſularum ob id Gleſſarum appellatam.*

Je lis la même choſe dans Tacite, *ſuccinum veteres*

Germani appellarunt Gleſſum (1), *quod noſtræ gentis linguâ vitrum ſignificat, quædam enim è ſuccinis fulvis, & falernis vinis inſtar placent.*

L'ambre, ſelon Agricola, était appelé chez les Grecs, *electrum quod confrictum, calefactum ad ſe trahat paleas aliasque res tenues & minutas.* Mais remontons encore juſqu'à Théophraſte, qui donne également le nom d'Ελεκτρον à l'ambre, & qui avait obſervé, trois-cents ans avant la naiſſance de Jéſus-Chriſt, que cette ſubſtance attirait les corps légers, comme les brins de paille & les petits morceaux de papier. Mais laiſſons ces différentes dénominations, & tâchons d'expliquer au moins de la manière la plus vraiſemblable comment il ſe forme. Il y a un grand nombre de ſentimens ſur la génération de l'ambre, les uns ont cru que c'était

(1) Le mot *glaſs* ſignifie encore aujourd'hui du verre en Allemand, comme dans toutes les Langues, telles que le Hollandais, le Flamand & l'Anglais, qui en ſont dérivées. Nos glaces tirent auſſi leur nom de la même ſource. Il paraît que, chez les Germains, le mot *gleſs* ou *glaſs* ſervait à déſigner la *diaphanéité*, la tranſparence; c'eſt pourquoi ils donnèrent ce nom à l'ambre, qui eſt effectivement tranſparent comme le verre. On doit encore conclurre de ce paſſage de Tacite, la couleur du fameux vin de Falerne, qui était d'un jaune doré comme l'ambre & le ſuccin, ainſi que la plupart des vins que produiſent l'Italie & l'Allemagne.

[*Note du Traducteur.*]

les larmes du peuplier, les autres, le ſuc viſqueux & réſineux du pin; certains, le ſuc de l'érable & du cédre; enfin on a imaginé la fable dans laquelle on ſuppoſe que le ſuccin était formé par les pleurs des ſœurs de Méléagre, qui furent enſuite changées en oiſeaux. Quelques Naturaliſtes le font venir du ſpermè ou ſemence des baleines, ou de quelques autres poiſſons. Enfin il y en a eu qui ont cru que l'ambre était produit par quelques fruits mûrs & odoriférans du mois de Mai : mais toutes ces différentes opinions, quoique ſoutenues par divers obſervateurs de la Nature, peuvent être miſes au même rang que la fable des ſœurs de Méléagre.

Le ſentiment le plus raiſonnable eſt que l'ambre eſt un bitume. *Libavius* nous le démontre tel, de même que *Boccone*, appelé le *Sylvius Siculus*, qui nous décrit dans ſon Muſéum de Phyſique, obſervation cinquième, pluſieurs endroits où l'on trouve de l'ambre & qu'il obſerve n'être pas fort éloignés de quelques ſources ou fontaines de Pétrole ou de Naphte. Cet auteur veut que cette matière vienne par des conduits ſouterrains juſques à la mer où elle ſe condenſe; or les tempêtes venant à détacher du fond de la mer cette ſubſtance eſt tranſportée par les vagues juſques ſur le rivage, avec l'algue ou jonc marin.

Gualtieri, *Charleton* & *Giovanni Vigandi* & pluſieurs autres auteurs que je ne néglige de citer, aſſû-

rent la même chose & nous disent, que le succin est un bitume liquide de la terre, condensé & durci dans la mer ; mais il me semble que l'on ne doit pas plus admetre ces dernières opinions que les autres.

Que les endroits où l'on trouve l'ambre ou succin, soient peu éloignés de ceux où il y a des sources de pétrole (1), ce fait est prouvé par l'expérience; qu'il viennne ensuite à couler par des veines souterraines, & qu'il se condense par le moyen du sel marin, & que ce soit l'esprit de ce sel, qui ait la propriété de coaguler les matières huileuses & le bitume liquide, c'est ce que je ne saurais admettre. C'est pourquoi je vais faire l'analyse de cette substance, pour vous expliquer mon sentiment ensuite.

Il se trouve dans la vallée de *Demona*, l'une des

---

(1) Cette liqueur, qui coule dans certaines veines de la terre, dans plusieurs endroits de la France & de la Lombardie, sur-tout auprès de Modène, est ainsi appelée du mot *petrolio*, qui la désigne en Italien, & qui veut dire en même tems *huile de pierre*, parce qu'elle dégoutte des pierres, dans les cavernes que l'on fait pour la ramasser. Cette liqueur, ou cette huile, est si inflammable, qu'elle prend feu à l'instant qu'on en approche la moindre lumière. On en fait usage dans la Pharmacie & dans l'Artifice. Il paraît que l'huile de petrole est la même liqueur dont nous parle Pline au CV Chapitre du 2 Livre de son Histoire Naturelle, & à laquelle il donne le nom de *naphte*, & dont il dit : *Huic magna cognatio ignium, transiliuntque protinùs in eam undècumque visam.*

[*Note du Traducteur.*]

trois provinces dans lesquelles la Sicile est divisée, un petit territoire & un village appelé *Petralia*, endroit montagneux où l'on trouve de l'huile de naphte & de pétrole, comme le nom même de *Petralia* l'indique très-exactement.

Je ne veux pas négliger de vous raconter la manière dont on ramasse cette huile, que l'on nomme communément huile de pierre, *olio di sasso*. Il y a dans ce même endroit une petite église consacrée à la Sainte Vierge, appellée Notre-Dame *delle Petralie*, & qui est desservie par quelques Hermites.

Ceux-ci font venir dans un réservoir, par le secours de l'art, les eaux de différentes sources, qui passent sur certains bitumes liquides qui se trouvent dans cet endroit. Or ces eaux emmenant avec elles plusieurs de ces parties huileuses & grasses, les déposent dans ce réservoir où elles surnagent, comme étant spécifiquement plus légères que l'eau. C'est pour cette raison, que ces Hermites ramassent tous les matins avec des éponges ou du coton cette huile, qu'ils conservent dans de petits vâses, pour la vendre aux Apothicaires de l'isle, qui la regardent comme un spécifique contre les vers:

On trouve dans ces contrées un grand nombre de sources qui passent sur des bitumes liquides. C'est ce qui pourrait faire croire que ces mêmes bitumes, qui sont composés de molécules plus denses

& plus viſqueuſes, venant à couler dans différens endroits du ſol où ils trouvent d'autres ſubſtances bitumineuſes & ſulphureuſes, s'y condenſent par la ſucceſſion des tems ou ſe figent par l'effet du feu ſouterrain ou du feu central, & même en ſe combinant avec les parties ſalines & ſulphureuſes de la terre en même tems : telle eſt la manière dont cette huile peut s'épaiſſir & former enfin une ſubſtance dure & ſolide. Ces principes une fois établis, on peut démontrer bien facilement que l'ambre ou ſuccin tire véritablement ſon origine des bitumes liquides & du naphte ou de l'huile de pierre ou pétrole.

Il n'y a point d'apparence, 1°. que ce bitume liquide coule ſous terre juſques à la mer, ſur-tout s'il s'agit de celui *delle Petralie*, parce qu'il devrait dans ce cas parcourir plus de cinquante milles ſous terre, c'eſt-à-dire, ſeize lieues & deux tiers indépendamment des grandes montagnes, & d'un grand nombre de collines, qui ſe trouvent dans ce long eſpace, & au travers deſquelles il devrait paſſer.

2°. Il faut ſavoir, qu'il n'y a point de ces ſources ou fontaines de naphte dans le voiſinage de Catane. Or ces faits détruiſent abſolument l'opinion de ceux qui ont cru, que cette ſubſtance liquide ayant une fois coulé juſqu'à la mer, finiſſait par s'y condenſer.

3°. Enfin j'alléguerai une nouvelle preuve qui me paraît la plus forte en faveur de mon ſentiment, c'eſt

que l'ambre que la mer jette ſur les bords du territoire de Catane, ſe trouve encore dans les mêmes montagnes du canton *delle Petralie*, & paraît être de la même nature, & en avoir les mêmes qualités.

On pourrait donc dire, d'après cette ſingularité, que le ſuccin ſe formant dans le ſein de la terre, il n'eſt pas ſurprenant qu'on le trouve très-ſouvent uni avec de petits morceaux de pierre, comme j'ai eu ſouvent l'occaſion de le remarquer dans quelques morceaux d'ambre, où l'on voit des parties hétérogènes. Il me paraît donc, d'après les différentes raiſons que je viens de donner, qu'on doit regarder comme très-mal fondée l'opinion de ceux qui prétendent, que les bitumes liquides coulent jusqu'à la mer par des conduits ſouterrains, & qu'ils s'y endurciſſent enſuite par l'effet du ſel marin, qui ſerait plutôt capable de les diſſoudre que de les coaguler.

La mer jette deux ſortes d'ambre ſur les plages de Catane, l'une noire & l'autre qui eſt communément jaune. La diverſité de ces deux couleurs doit être attribuée à la différence des ſucs bitumineux, qui, étant d'abord liquides, ſe figent enſuite dans les entrailles de la terre. Or, comme l'on remarque pluſieurs différences dans la couleur du pétrole, il doit y avoir la même variété dans celle du ſuccin, différence qui eſt l'effet des divers dégrés de conſiſtance de

cette matière ou des différens degrés de chaleur qui les ont occaſionnés.

Il s'enſuit donc que de pareils ſucs ſortant limpides & de couleur d'or, le ſuccin qu'ils formeront, ſera pareillement clair & d'un beau jaune. Le ſuccin ſera au contraire noir, ſi les ſucs bitumineux d'où il proviendra, ont été dans le cas de ſubir une chaleur violente, qui en aura conſumé les parties aëriennes & huileuſes.

Il me vient cependant une autre idée, c'eſt que l'ambre noir pourrait bien ſe former d'une autre eſpèce de bitume, qui eſt abſolument noir & de la nature des *Gagates* ou Jayets, qui ſe trouve dans quelques montagnes de la Sicile, ſur-tout à *Ragoſa* ville de la Province de Noto, d'où l'on tire une grande quantité d'ambre noir & d'ambre jaune foſſile: mais le ſuccin noir eſt ici regardé comme n'ayant aucune valeur; c'eſt pourquoi on n'en fait aucun uſage.

Les raiſons que l'on pourrait donner, pour expliquer comment le ſuccin peut être jetté par la mer ſur les rivages de Catane, ſont les ſuivantes; cette ſubſtance ſe formant des bitumes liquides, du naphte ou de l'huile de pierre, endurcis & fixés par les feux ſouterrains ou par les particules ſulfuro ſalines de la terre, & ces mêmes bitumes ſe trouvant dans le territoire du village de *Petralia*, contrée mon-

tagneuſe & voiſine du fleuve *Simeto*; il s'enſuit que dans les tems d'orage & dans les fortes averſes, les eaux s'écoulant avec impétuoſité du haut de ces montagnes, ſe rendant enſuite d'un torrent à l'autre dans ce fleuve, en entraînant avec elles des terres, de groſſes pierres, des rochers, & que ſais-je encore? il pourrait bien arriver que des morceaux d'ambre foſſile fuſſent portés juſqu'à la mer par ce même fleuve.

Comme le ſuccin par ſa nature ſurnâge ſur l'eau, il arrive que la mer venant à être agitée ou en tempête, elle jette ſur ces bords cette matière légère mêlée avec l'algue.

Je vois mon ſentiment appuyé par celui de Pierre Gaſſendi, dans la vie de Peireſc, livre ſecond; car cet Auteur donne l'épithéte de *foſſile* au ſuccin, que l'on trouve ſouvent en Sicile dans la terre, & que les ſeuls torrens entraînent dans la mer. *Succinum rem foſſilem eſſe; quippè in Siciliâ quoquè effodi & torrentium vi detegi, deferrique ad mare uſquè, ac repellente maris aquâ in littoribus ſæpè inveniri.*

Lorſqu'il ſurvient donc quelques pluies très-fortes dans l'iſle, ce qui arrive ordinairement vers le commencement de l'hyver, pluſieurs gens de mer & les gens du peuple de Catane, ſur-tout les enfans courent ſur les bords de la mer, dans l'aſſurance d'y trouver quelques morceaux d'ambre; ils vont

les chercher dans des monceaux d'algue & autres immondices, que les vagues dépoſent ſur le rivage. C'eſt ce que les Siciliens appellent *ſpralare*, du mot *prala*, qui ſignifie une plage dans leur langue. Enfin ceux qui cherchent l'ambre ſont nommés *Corzolari*.

Une pareille dénomination vient de ce que quelques pêcheurs qui prennent une eſpèce de coquillage nommé *Tellina* en Italien, & *Corzola* dans l'Idiôme Sicilien, trouvent volontiers quelques morceaux d'ambre dans leurs filets. Le nom de *Corzolari*, qui a été donné à ces gens de mer, qui pêchent les tellines, s'eſt enfin étendu juſques à ceux qui ne s'occupent qu'à chercher des morceaux d'ambre. Cette ſubſtance ſortant ainſi des mains de la Nature, reſſemble à une pierre ayant la couleur de la rouille de fer; mais elle a intérieurement celle d'une topaze, c'eſt-à-dire, le jaune tirant ſur le vert, que les Italiens appellent *divino Falerno*.

On remarque ſouvent dans l'ambre différens inſectes, tels que des fourmis, des couſins, des ſauterelles, des araignées & des mouches. Cette ſingularité peut s'expliquer, en diſant que ces inſectes ſe trouvant dans la terre, ils peuvent y avoir été très-facilement enveloppés dans ſes fentes & dans ſes trous, par des liqueurs glutineuſes & huileuſes qui coulent par ſes veines ſouterraines. Ces inſectes ont été peut-être attirés par l'odeur de ces mêmes bi-

tumes, & par leurs particules huileuſes. Tout le monde ſait ce que dit Martial dans la douzième épigramme de ſon ſixième livre, d'une fourmi renfermée dans un morceau d'ambre.

Dùm Phaetontë eâ formica vagatur in umbrâ,
Implicuit tenuem ſuccina gutta feram :
Sic modò quæ fuerat, vitâ contempta manente
Funeribus facta eſt nunc pretioſa ſuis.

On m'a aſſuré ici que l'on trouvoit autrefois ſur ces rivages une plus grande quantité d'ambre ; malgré les pluies les plus fortes, cette matière devient toujours de plus rare en plus rare.

On pourrait attribuer la cauſe de cette grande rareté à la ceſſation d'une partie de ces ſources d'huile de *naphte*, ce qui a donné lieu à l'anéantiſſement de ces bitumes liquides d'où l'ambre tire ſon origine. Le Naturaliſte *Boccone* prétend que les tremblemens de terre auxquelles la Sicile eſt ſujette, ont beaucoup contribué à cette perte, qui devient tous les jours plus grande, parce qu'en diviſant & en faiſant fendre les rochers & les montagnes, ils auront pu engloutir de pareilles ſoutces & avec elles les bitumes liquides.

Les morceaux d'ambre qu'on trouve ſur ces rivages, ſont ordinairement petits & au-deſſous du poids d'une once & tout au plus ont celui de trois onces. Ceux qui pèſent juſqu'à une livre, ſont extrêmement rares. Quant à moi, je n'ai pu en voir dans la riche

collection de succins, qui se trouve dans le cabinet d'Histoire-Naturelle du Prince de Biscari, que du poids de neuf, de dix & de douze onces.

L'ambre qui se trouve ainsi naturellement est tout brut. Si les morceaux en sont petits, ils se paient quelques *crazies* ou quelques sous; mais s'ils pèsent deux, trois & quatre onces ou plus, ils sont alors estimés valoir autant d'onces d'or, (monnoie de Sicile, & du Royaume de Naples, qui vaut 15 liv. de France), qu'ils pèsent d'onces. Telle est la valeur ordinaire de cette matière. Cependant ceux qui veulent se procurer des morceaux d'ambre d'une grosseur considérable, ne s'arrêtent point à cette espèce de tarif, & les paient quelquefois le double. S'il s'y trouve quelque insecte renfermé, ces morceaux acquierent alors un véritable prix de fantaisie.

Je ne vous dirai point que l'ambre a toujours été estimé; il seroit inutile de vous rapporter une longue suite d'autorités pour vous le prouver. Je ne veux point rappeler de pareilles notions, à celui que je regarde comme mon maître. Je vous dirai cependant que les paysannes des environs de Catane, & celles qui habitent les villages, qui sont en nombre sur la croupe du mont Ethna, ont coutume d'après un usage antique, de se parer avec des colliers faits avec de gros grains d'ambre. Les pères font présent de ces colliers à leurs filles, au lieu de joyaux, quand celles-ci sont promises en mariage.

Catane eſt une de ces villes dont l'induſtrie fait mettre à profit ce don que lui fait la Nature, parce que, ſans s'attacher à envoyer brut l'ambre au déhors, à moins que ce ne ſoit pour orner quelques Cabinets, elle le travaille dans la dernière perfection. On le façonne ſur le tour, & l'on en fait differens ouvrages, tels que des tabatières, des boîtes de montre, des pommeaux d'épée, de cannes, des boutons de veſte, de manche & autres galanteries plus petites, ſur-tout de charmantes boucles d'oreilles pour les dames, dont celles-ci ſe parent ſouvent par économie. On en pare auſſi les enfans, en leur mettant des colliers de cette matière; l'ambre tenant ici le même rang parmi les choſes précieuſes, que le corail en Toſcane. Cet uſage exiſtait même du tems de Pline, comme on peut le voir au nombre 3, du chapitre 27 de ſon Hiſtoire Naturelle. *Infantibus adalligari amuleti ratione prodeſt.* J'ai remarqué en même tems que ces amulettes que les enfans portent ici au cou, ont la forme d'un cœur.

Si vous avez la patience de lire tout mon bavardage ſur l'ambre de la Sicile, ce ne ſera pas un des moindres actes de patience que vous aurez fait dans votre vie. Je vous en remercierai en vous aſſurant, comme à préſent, que je ſuis avec la plus grande conſidération, & le plus grand dévouement,

Votre, &c.

Addition du Traducteur.

A mon retour de Sicile, je m'empressai de publier par la voie des Journaux, ce que j'avais vu pratiquer dans cette Isle, & dont nous n'avions en France que des notions très-imparfaites. Je n'oubliai point les ouvrages d'ambre que l'on fait à Catane, & auxquels j'avais vu travailler très-souvent. Comme ces détails pourraient peut-être intéresser quelques-uns de mes Lecteurs, je dirai sommairement que l'ambre se traite comme l'ivoire, sur le tour, qu'on le finit avec de la pierre ponce pulvérisée & humectée, enfin qu'on lui donne le lustre avec de l'huile & de la potée d'étain. Le nombre des ouvriers qui se donnent à ce genre de travail, est peu considérable à Catane; il n'en est pas de même à Trapani de celui des ouvriers qui travaillent le corail, ou qui y font des camées avec des coquillages.

Observation.

On prétend que M. *Kerkring* avait trouvé, vers le milieu du siècle dernier, le secret de ramollir l'ambre jaune autrement que par le feu, & d'en faire comme une pâte à laquelle il donnait telle forme qu'il lui plaisait. On apprend que, depuis quelques années, il y a en Prusse un ouvrier qui a,

non-ſeulement l'art d'éclaircir l'ambre, mais encore de le teindre & de le ramollir. L'ambre ſe diſſout dans l'eſprit-de-vin, dans l'huile d'aſpic ou de lavande, & même dans l'huile de lin, quand il a été torréfié. Cette ſubſtance ainſi diſſoute, forme un vernis de la plus grande beauté.

Dictionnaire d'Hiſtoire-Naturelle, Tome I, page 187, édition de 1775.

LETTRE XIII.

Sur les grains de la Sicile, adreſſée par l'Auteur au Docteur Xavier Mannetti, Médecin du Collége de Florence, Profeſſeur de Botanique au Jardin des Plantes de la même Ville, & Secrétaire perpétuel de l'Académie-Royale des Géorgophiles.

A Catane, le 24 Novembre 1775.

MONSIEUR,

Très-excellent Docteur, ne croyez point que je veuille vous entretenir dans cette Lettre de la culture des grains. Il n'en ſera nullement queſtion,

parce que je crois que les grains ſont toujours bien cultivés dans tous les pays où l'on en connait la néceſſité pour la nourriture des hommes.

Chaque Cultivateur ſe règle ſelon ſon propre climat; l'un prépare la terre ſelon telle méthode, & l'autre en ſuit une différente. Il ſuffit qu'ils en retirent tous abondamment ce qu'ils deſirent, avec peu de travail & fort peu de dépenſes : voilà l'eſſentiel, & ce qui nous importe davantage. Indépendamment de ces obſervations, les différentes cultures ſont pour l'ordinaire ſubordonnées à des cauſes phyſiques. Il ſerait donc inutile de vous parler de la manière dont on ſème les grains en Sicile, pour l'adapter à celle que l'on ſuit en Toſcane, puiſque, d'un autre côté, on n'y a pas beſoin de conſeils ni d'avis ſur cette matière.

Les campagnes de l'Aſie & de l'Afrique, quoique cultivées d'une manière différente de celle d'Italie, fourniſſent certainement une très grande quantité de grains; or ſi nous adoptions cette culture, elle produiroit peut-être des effets contraires: ainſi notre méthode, quoique plus pénible que celle des Africains & des Aſiatiques, ſerait très-inutile à ces peuples, quoiqu'elle nous ſoit néceſſaire.

Depuis un tems immémorial, les hommes ayant dû reconnaître, que le pain fait avec du froment ſurpaſſait en qualité celui que l'on faiſait avec

tout autre grain, il me paraît que chaque peuple aura dû chercher de bonne heure la meilleure manière de cultiver cette précieuſe production, ſelon la nature reſpective de ſon ſol.

Si l'on croyait n'avoir pas bien appris pendant tant de ſiècles, ce qu'il convient de ſavoir dans ce genre, ne croyez pas que l'on doive ſe flatter, que l'on y parvienne jamais à l'avenir (1). J'ai la plus forte preuve de ce que j'avance, dans tous les diſcours & dans tous les raiſonnemens que l'on a faits depuis pluſieurs années ſur cette importante matière, & qui n'ont rien appris de nouveau, ou qui ne fut déjà connu de tout Fermier ou de tout cultivateur. On a tout au plus composé & imprimé des

(1) Il me paraît que M. l'Abbé Seſtini eſt dans l'erreur. L'Agriculture ayant été réduite en principes d'après l'expérience, celui qui les ſuit, court moins de riſques de s'égarer, que le Cultivateur qui n'a qu'une routine aveugle. L'Angleterre fourniſſait jadis à peine aſſez de grains pour nourrir ſes habitans ; elle exporte aujourd'hui. Une culture mieux entendue a donc augmenté ſes productions, &, par conſéquent, ſes véritables richeſſes. On ne ſaurait attribuer une pareille fécondité à de nouveaux défrichemens, parce que tout le monde ſait que ce Royaume a toujours été fort peuplé, & que les terres y ont toujours été plus ou moins en valeur. Ce ſerait donc une erreur groſſière, & même démentie par les faits, que de ſoutenir que l'Agriculture eſt bornée dans ſes progrès, & qu'elle ne ſaurait plus en faire. *Durus hic ſermo. Sed amicus Plato, & magis amica veritas.*

[*Note du Traducteur.*]

differtations juftes, qui fans avoir été d'aucune utilité pour les progrès de la culture des grains, ont cependant répondu au but des difcours académiques.

On ne faurait cependant difconvenir, que ce ne foit une chofe très-importante, que de procurer aux différens états cette denrée dans la plus grande abondance; mais il ne faut pas chercher cet avantage, dans les différentes cultures, mais dans la plus grande étendue des terres à cultiver.

Celui qui n'aurait pas de pareilles vues, devrait être regardé comme délirant fur les moyens d'avoir une plus grande quantité de grains. Je dirai alors qu'il faut le regarder comme étant malade, & finir par le mettre entre les mains des médecins. En faifant abftraction de tous les autres avantages, que l'on pourrait retirer de cette méthode, je conclus cependant que ce font des erreurs de l'efprit humain, malheureufement trop fréquentes dans un fiècle où l'homme voudrait être feulement créateur.

La feule étendue des terres labourables peut donc feule procurer l'abondance, mais quelque confidérable que puiffe être cette étendue dans un autre pays, quand on la confidère phyfiquement, elle ne faurait cependant avoir lieu moralement, fi les loix du Souverain ne concourent pas à favorifer la plus grande culture de ces mêmes terres.

C'eft

C'eſt ainſi que ma Patrie (*la Toſcane*), ſous le Prince éclairé qui la gouverne, jouït déjà de pareils avantages ; mais la Sicile eſt encore malheureuſement dans le cas de ſe voir bornée dans la libre diſpoſition de ce qui lui appartient, & par conſéquent du fruit des travaux de ſes habitans. (*Cela était vrai dans le tems où écrivait l'Auteur, mais heureuſement la lumière a ſuccédé depuis aux ténèbres dans cette iſle*).

En un mot, je ne traiterai point ici des grains que fournit la Sicile, relativement à la manière dont on les y fait croître, je parlerai ſeulement de leur qualité & de leur abondance, & du commerce qui lui eſt quelquefois permis d'en faire hors du pays. C'eſt par ce moyen que l'on pourra voir quelles richeſſes ce même commerce pourrait procurer à cette iſle, & combien la culture des terres pourrait augmenter, ſi le commerce des denrées qu'elles produiſent, jouiſſoit d'une entière liberté.

L'iſle de Sicile, ſoit par la ſalubrité de l'air, ſoit par la fertilité naturelle de ſon ſol, abonde en toutes ſortes de grains & produit en un mot tout ce qui eſt néceſſaire à la vie ; voici ce qu'en a dit le célèbre Fazello, qui en a écrit l'hiſtoire, pour faire connaître la fécondité de ce pays. *Sicilia ſalubritate cœli, ſoli fertilitate, frugum omnium copiâ rebuſque aliis quibus indiget mortalium uſus maximè præſtat.*

La Sicile eſt toujours cette contrée que tant d'Auteurs ont appellée le jardin de l'Italie, parce qu'elle peut fournir très-abondamment des grains, des vins, des huiles, des fruits de toutes eſpèces, & un grand nombre de choſes précieuſes que je paſſe ici ſous ſilence pour être plus court. Cicéron, ce grand maître pour l'éloquence, la définit un riche grenier toujours abondamment rempli, parce que la fertilité & la bonté de ſon ſol la met à portée de vendre tous les ans à tous les autres peuples de l'Italie, & même de l'Europe, une quantité prodigieuſe de grains.

D'après ce que raconte le même Fazello, ces grains croiſſent naturellement & ſpontanément en Sicile ; &, pour confirmer encore ce que les anciens Auteurs ont écrit ſur cet objet, il ajoûte que, non-ſeulement, on voyait croître le froment de lui-même dans les campagnes de Lentini, comme l'aſſûre Diodore de Sicile, mais que, même de ſon tems, il en croiſſait encore de la même manière dans pluſieurs endroits de la Sicile, & ſans que l'on ſe fût donné la peine de le ſemer. Or, à quoi peut-on attribuer des effets auſſi merveilleux, ſi ce n'eſt à la bonté & à la fertilité du terrein? *Frumentum in Siciliâ primò ortum fuiſſe ex genuinâ terræ feracitate, vetuſtorum omnium conſtans eſt autoritas. Enimverò frumentum agreſte in agro Leontino ſuâ ſponte natum*

non solum Diodorus in 5. refert, sed ætate etiàm meâ, tùm in eodem, tum in pluribus Siciliæ agris nullâ mortalium curâ excultis, neque terræ commendatum neque aratri, rastrorum exercitio provocatum, sed soli mirâ ac naturali liberalitate provenisse, atque in aristas felicissimè excrevisse ipsi vidimus.

La fertilité & la bonté du sol étant donc si grande que le froment y vient de lui-même dans les endroits incultes, il arriva par la suite des tems & par le secours de la culture que l'on donna aux terres de cette Isle, que ce grain s'y multiplia, & y acquit la meilleure qualité.

Malgré que les espèces de grains que l'on cultive en Sicile soient très-variées & en très-grand nombre, on peut cependant les réduire à trois principales. On met dans cette première classe cette espèce de froment que l'on nomme communément *rocella* ou *majorca*, en Sicilien, ou les espèces de ces grains appelés *grani gentili*, que le célèbre Père Cupani a décrits de la manière suivante.

Triticum, autumno serendum, spicâ aristis carente, oblongo subrotondo grano extùs albido, intùs albissimo: & ensuite dits par Jean Bauhin *Triticum vulgare glumas triturando deponens*, & par Gaspard Bauhin, dans son Pinax, ou catalogue de Plantes, *Triticum hybernum aristis carens, vel siligo veterum.*

Le même avec l'épi barbu, un peu plus long & plus étroit, dont le grain eſt un peu velu.

Idem ſpicâ barbatâ, oblongiori, ac anguſtiori ſemine piloſiuſculo, minùsve intùs albo, infimi proventûs, vulgairement *majorca piluſa.*

Le même, ayant le grain rond & un peu allongé, avec l'épi quarré.

Idem grano vix oblongo rotundo, externè albiolo, internè albo multùm, ſpicâ quadratâ, en Sicilien, *frumentu cicireddu*; &, ſelon Gaſpar Bauhin dans ſon Pinax, ce grain eſt le *Triticum ſiligineum.*

On rapporte à la ſeconde eſpèce, cette ſorte de froment que les Italiens appellent *Frumento forte;* c'eſt-à-dire, froment dont le grain eſt dur & gros, que le même Père Cupani décrit ainſi dans le langage des Botaniſtes, & dont il diſtingue quatre eſpèces, ſavoir :

Triticum autumno ſerendum, durius, ſublongum, rubrum intùs, peripheriâ nigreſcente, meditulo albo, vulgairement appelé par les Siciliens, *Frumentu forte* à duritie *dictum.*

Triticum durum, autumno ſerendum, omnibus rubrius & longius, intùs flavum, rubeſcente ſpicâ depreſſâ, proventiori, nutante capillis rubeſcentibus.

Triticum durum, autumno ſerendum, pendulâ craſſâ quadratâ ſpicâ brevi, capillitio nigricanti, culmo vacuo, verſicolori grano rubro albo, intùs albo

paulò minus ſiligine; & par Jean Bauhin, *Triticum cinericeum maximis ariſtis donatum.*

Triticum durum electius, ſubrubrum longiori ſpica quadrangulata redditori & albidior polline, en Sicilien, *gurnà imperiale e di cogghiri ſimenza pri ſiminari*; & par Gaſpar Bauhin, dans ſon Pinax, *Triticum typhinum ſimplici folliculo*; & par Mathiole, *Triticum* ſimplement.

La troiſième eſpèce de froment eſt celle qui ſe sème au printems, ou *bled de Mars*, que l'on nomme vulgairement en Italien *Tumminia*, & qui a été décrite par les Botaniſtes de la manière ſuivante :

Triticum minus vere ſerendum ſubrubrum intùs flavum, polline omnibus provinciori ac dulciori, longa anguſtaque ſpica ariſta modò nigra, modò alba; par Gaſpar Bauhin, *Triticum æſtivum*; & par Jean Bauhin, *Zea verna.*

Des trois eſpèces de grains dont je viens de vous parler, celle que l'on nomme ici *Majorca* ſe vend le plus cher, parce qu'elle fait le pain très-blanc & de la meilleure qualité; c'eſt cependant l'eſpèce dont on cherche à ſe débarraſſer la première, parce qu'elle ne ſe conſerve pas long-tems. Les grains dits *Grani forti*, ſe vendent moins cher, mais comme ils réſiſtent davantage au tranſport par mer, ils ſont recherchés par toutes les Nations étrangères. C'eſt auſſi cette eſpèce de froment qui fait le principal

article & même la bâſe du commerce de la Sicile, la vallée de *Mazara*, en fourniſſant une très-grande quantité. La troiſième eſpèce de grain que l'on appèle *Tumminia*, & qui ne ſe recueille pas auſſi abondamment que cette dernière, eſt cependant taxée au même prix. On s'en ſert pour faire du pain, qui, malgré qu'il ſoit moins blanc que celui qui ſe fait avec les deux autres eſpèces de froment, a cependant un goût très-agréable; ce grain ſert encore à faire différentes ſortes de pâte pour la ſoupe : c'eſt auſſi ce qui le fait rechercher de tous ceux qui font des macaronis dans l'iſle. Ceux-ci excellent dans leur art, & font des envois conſidérables des productions de leur induſtrie (1).

---

(1) Comme les Italiens ſont en général très-ſobres, les macaronis, les vermicelles, les lazagnes, les patenotres & autres pâtes ſervent de nourriture au plus grand nombre, ſur-tout dans toute l'étendue du Royaume des deux Siciles, où l'on pourrait les regarder preſque comme l'unique aliment du peuple. Les perſonnes aiſées les aſſaiſonnent avec du fromage de Parmeſan, &, au moyen de quelques précautions que prennent leurs cuiſiniers, ce mets eſt quelquefois très-recherché des étrangers. Les procédés de l'art du *Macaronaro*, ou *Paſtayo*, ou faiſeur de macaronis, ſont très-ingénieux. Je les ai fait connaître dans le plus grand détail, il y a une douzaine d'années, dans la Gazette d'Agriculture & du Commerce. Je dirai ſeulement que c'eſt en forçant la pâte avec laquelle on fait les *macaronis* & les *vermicelles*, à paſſer par une forte plaque de cuivre ou de fer percée d'une infinité de petits trous, qui eſt logée au fonds d'une cavité ménagée dans la partie inférieure & dormante d'une forte preſſe,

Tous les endroits de la vallée de Noto & de celle de Mazara ſont très-abondans en froment. On diſtingue cependant parmi ceux de la première vallée ou province, les campagnes de Lentini. Cicéron donnait à ſes habitans l'épithète de Chefs du Commerce des grains, comme on peut le voir dans ſa troiſième harangue contre Verrès, paragraphe LXVI : *Leontinos qui principes rei frumentariæ fuerunt.* L'ancienne ville d'*Agyre*; que l'on nomme aujourd'hui *Saint-Philippe d'Argirò*, mérite encore la préférence : car Cicéron la déſigne par l'épithète d'honnête, & nous apprend que cette ville était remplie de riches habitans & de bons laboureurs, qui rendaient ſon territoire très-floriſſant par ſon induſtrie. *Agyrenſis eſt in primis honeſta civitas Siciliæ, hominum locupletium ſummorumque Aratorum.* Ces

---

que l'on parvient à leur donner cette forme vermiculaire qu'il ne paraît pas facile, au premier abord, de faire prendre auſſi régulièrement à une matière auſſi fragile & auſſi délicate que cette pâte. Un homme ventile ſans ceſſe, avec une eſpèce d'écran, les macaronis & les vermicelles, au fur & à meſure qu'ils ſortent de la plaque, que l'on doit regarder comme une eſpèce de filière. Par ce moyen ces pâtes acquièrent aſſez de conſiſtence pour pouvoir avoir une certaine longueur. On met enſuite ſécher les macaronis ou les vermicelles, au ſortir de la preſſe, ſur de longues perches. Lorſqu'on veut les colorer en jaune, on détrempe la farine dont on doit les faire, avec de l'eau dans laquelle on a fait infuſer du ſafran. Cette pâte eſt ſans levain & ne fermente jamais.

[*Note du Traducteur.*]

derniers étaient au nombre de 250 dans la première année de la Préfecture de Verrès, comme le remarque le même Orateur au paragraphe 41 de cette même harangue. *Agyrensis Ager, quorum hominum! quàm honestorum! quàm locupletium! Ducentos-quinquaginta Aratores habuit primo anno Præturæ tuæ.*

Or, nous devons entendre par ces Laboureurs, autant de chefs de famille, autant de Fermiers, sous lesquels devait être nécessairement un certain nombre de valets de charrue, c'est-à-dire, une certaine quantité de familles dépendantes du même chef. Il est certain que c'est le véritable sens dans lequel on doit entendre ce passage de Cicéron, car si l'on ne suppose pas que chaque Fermier eût au moins trente ou quarante Laboureurs sous lui, & par conséquent autant de familles pour travailler les terres, le nombre de 250 Cultivateurs, dont parle Cicéron, pour le territoire d'*Agyre*, serait très-petit, même aujourd'hui. D'un autre côté, cette manière de faire le dénombrement des habitans de la campagne, se pratique encore en Sicile. Pour revenir à mon sujet, je dirai encore que l'on ne doit pas oublier les grains que produisent les campagnes qui sont sur la croupe du mont Ethna.

Enfin les terres qui dépendent de l'ancienne ville d'*Enna*, appelée aujourd'hui *Castro-Giovanni*, où l'on prétend que Cérès imagina la manière de semer le grain, sont encore très-renommées. Cette heu-

reufe découverte fut caufe que, dans les tems reculés, il n'y eut point d'endroit en Sicile qui ne fût confacré à cette Déeffe, que l'on regardait à fi jufte titre comme la Divinité tutélaire du pays, & à qui l'on devait la culture du froment, l'art de faire le pain, l'invention de la charrue, de la faulx, & des autres inftrumens d'agriculture. C'eft ce que nous apprend Cicéron dans la quatrième harangue, ou plaidoyer contre Verrès, paragraphe XLVIII : *Vetus eft hæc opinio, quâ conftat ex antiquiffimis Græcorum litteris atque monumentis, infulam totam effe Cereri confecratam.*

Le plus beau des Temples de cette Déeffe (1) était dans la ville d'Enna, où on lui rendait un culte particulier, de même qu'à Catane. Or, comme la première de ces Villes eft fituée prefque au milieu de l'Ifle, Cicéron l'appelle, dans le même endroit de fes Ouvrages, le nombril de la Sicile. *Enna loco præcelfo atque edito fita, qui locus, quòd in mediâ eft infulâ fitus, umbilicus Siciliæ nuncupatur.* Ovide parle ainfi, au cinquième livre de fes Métamorphofes, de cette Déeffe qu'il regarde comme ayant inver é l' rt de femer le grain :

(1) est à préfumer que Cerès était une Princeffe du pays, & q e, f fille Proferpine s'étant peut-être noyée dans le Lac voifin, ce tunefte évènement donna lieu à la Fable de fon enlevement, par *Pluton*.

Prima Ceres unco glebam dimovit aratro,
Prima dedit fruges, alimentaque millia terris.
Prima dedit leges : Cereris sunt omnia munus.

D'après l'expérience que j'ai acquise depuis que je demeure en Sicile, cette Isle fortunée, j'ai trouvé que les grains que produisent tous les endroits dont je viens de parler, & qui étaient célèbres du tems de Cicéron, sont encore les meilleurs de tous les lieux que l'on vante aujourd'hui pour la même raison, c'est-à-dire, pour ces grains que l'on appelle *Roccella*, *San Roalbuto*, *San Filipo*, *Lion forte* & *Centorbi*; mais pour l'autre espèce de grains nommée *grano forte*, la *Chiana*, la plaine de Catane surpasse tous les autres endroits, quoique les grains que la vallée de Mazara fournit dans la plus grande abondance, soient également d'une très-bonne qualité, sur-tout ces grains que l'on appelle *forti*, dont cette vallée produit une plus grande quantité que celle de Noto. La vallée de Démona, qui est la troisième, fournit un peu moins de grains, mais elle abonde singulièrement en vins, en huiles, en fruits de toutes les espèces, & en soies. Mais continuons à parler des grains.

On voit dans Cicéron combien le produit des grains était considérable en Sicile dans les tems reculés, cet Orateur entre même à cet égard dans des détails, dans sa troisième harangue contre Ver-

rès, & nous donne un calcul exact de ce que le territoire de chaque Ville & de chaque Village produisait de grains. Il nous apprend la quantité à laquelle se montait le *frumentum decumanum*, espèce de dîme que la République Romaine exigeait des Siciliens, ainsi que le *frumentum emptum*, c'est-à-dire, celui qu'elle achetait toutes les années dans leur Isle, pour ses propres besoins. Cicéron cite en même tems un grand nombre de Villes qui étaient remplies de Laboureurs (1), parmi lesquelles étaient celles dont j'ai déjà fait mention.

Je serais trop long si je voulais rapporter ici tout ce que cet Auteur a dit de remarquable sur ce sujet. Vous me permettrez seulement, Monsieur le Docteur, de vous rappeler combien de froment retira d'un seul endroit, & dans la même année, un certain Apronius dont Cicéron parle en ces termes, *qui eorum omnium qui Decumani vocabantur, Princeps*

---

(1) La plupart des petites Villes de Sicile sont habitées par des Cultivateurs qui en sortent tous les matins par troupes pour aller travailler les terres dans les environs; & ils y rentrent de même au coucher du soleil. Presque tous vont sur des ânes d'une grosseur surprenante que l'on nomme *sommari*, & quelques-uns d'entr'eux portent leurs mandoles pour s'accompagner quand ils chantent pendant leur route. Les femmes restent à la maison pour veiller à leur ménage & à l'éducation de leurs enfans.

[*Note du Traducteur.*]

erat, le Chef des Dîmeurs, *nihil de luxuriâ Apronii loquor, nihil de insolentiâ, nihil de singulari nequitiâ ac turpitudine, tantùm de quæstu ac lucro dicam unius agri, & unius anni, quò faciliùs vos conjecturam de Triennio, & de totâ Siciliâ facere possitis*, recita testimonium Ætnensium? *Quid ais? Dic, dic, quæso, clariùs ut Populus Romanus de suis vectigalibus, de suis Aratoribus, de suis Sociis atque amicis audiat* L Medinna..... L. H. S. MILLIA.... *Per Deos Immortales! Unus ager uno anno CCC millia modiûm tritici, & præterea* H. S. L. *millia lucri dat Apronio!*

Puisque l'on avance que les seuls champs du territoire de la ville d'Emma, dont prétend parler Cicéron, procurèrent à Apronius trois-cents mille boisseaux de grains, & cinquante mille sesterces de bénéfice dans une seule année, je vous laisse maintenant à considérer ce que devait être alors le produit du grain de toute la Sicile. Il est certain que cette Isle devait être très-abondante, d'après le témoignage de Cicéron, que je viens de rapporporter. Elle pouvait fournir des millions de boisseaux de grains aux Nations étrangères.

Quoique les tems de Cicéron & de Verrès, où cette Isle était si abondante & si fertile, soient passés, tems où ce dernier tyrannisa les habitans des Campagnes avec tous les autres citoyens, & sur-tout

les Laboureurs, & leur enleva tout ce qui pouvait faire leurs délices, la Sicile n'a rien perdu de ſon ancienne fécondité : une très-longue expérience nous apprend en effet que cette Iſle peut fournir annuellement aux étrangers 500 mille ſalmes de grains (la ſalme péſe 769 livres poids de marc), en ſuppoſant, d'après la conſtitution du Gouvernement, que la Sicile ſe ſoit approviſionnée au moins 18 mois.

En 1765, année où une diſette générale déſola toute l'Italie, la Sicile ſeule exporta pour cette contrée plus de 400 ſalmes de froment, malgré que l'année précédente elle eût éprouvée une grande diſette de grains. L'abondance de cette production peut ſe déduire plus facilement de la quantité que l'on sème tous les ans, & que l'on fait monter à 500 mille ſalmes, qui rapportent le plus ſouvent ſix ſalmes pour une de ſemence, & même davantage, lorſque l'année eſt abondante; or, ces 500 mille ſalmes étant multipliées par ce terme moyen, donnent, pour production annuelle 3,000,000 de ſalmes de froment.

La population de la Sicile, que l'on porte à 1,300,000 âmes, conſume le même nombre de ſalmes de grains tous les ans : car, ſelon le calcul le plus juſte, on aſſigne une ſalme de bled à chaque individu, l'un dans l'autre; défalquant en-

ſuite 500,000 ſalmes pour la ſemence, il reſterait encore 1,800,000 ſalmes pour leur conſommation & pour leur uſage. Or, pour aller à 3,000,000 de ſalmes, il s'en manque 1,200,000 ſalmes, dont on pourrait envoyer ſans difficulté 500 mille ſalmes à l'étranger, & retirer par ce moyen des ſommes conſidérables. La Sicile ſe réſerverait en même tems 700,000 ſalmes, qui ſeraient un approviſionnement de prévoyance pour plus de ſix mois. C'eſt ainſi qu'il eſt facile de remédier aux inconvéniens qui peuvent réſulter d'une mauvaiſe récolte. La Sicile n'a pas cependant lieu de les craindre, parce qu'elle a toujours vu que, quelque mauvaiſe qu'ait été ſa récolte de grains dans certaines années, elle en a toujours recueilli ſuffiſamment pour nourrir ſes habitans.

Après vous avoir rendu compte de la quantité ſurprenante des grains, que produit la Sicile, & vous avoir indiqué ce qu'elle pourrait en fournir année commune aux nations étrangères, j'aurai maintenant l'honneur de vous parler de la manière dont ſe fait l'*extraction*(1), c'eſt-à-dire, l'exportation de cette denrée; lorſque le Roi par un effet de ſa bonté, en ac-

(1) Pour empêcher toute malverſation de la part du Capitaine du Vaiſſeau qui charge du grain dans les *Caricatori* pour l'étranger, on lui remet en partant une petite caſſette, remplie du même grain

corde la traite, c'eſt-à-dire, la permiſſion d'en vendre au déhors.

Il faut vous apprendre auparavant que pour favoriſer & faciliter le commerce des grains, le Prince a depuis très-longtems deſtiné à cet uſage, quelques greniers ou dépôts publics, que l'on nomme vulgairement *Caricatori Regii*. Ceux-ci ſont au nombre de cinq, ſavoir un à *Termini*, à *Girgenti*, à *Siacca*, à *Licata* & à *Catane*. C'eſt dans ces greniers, que tous les Barons & tous les Seigneurs du royaume, peuvent faire tranſporter leurs grains, qui y ſeront reçus & gardés par les Officiers du Roi. Ceux-ci ont ſoin de les bien garder, pour qu'ils ſoient toujours mercantiles & propres à être vendus, car le Prince eſt obligé de remettre la même quantité de grains, qui a été dépoſée dans ces *Caricatori*, par les propriétaires, & ceux-ci ont toujours la liberté de les retirer toutes & quantes fois ils le jugent à propos (1).

---

que celui qu'on vient de lui vendre, & ſur laquelle on appoſe devant lui le ſceau du Prince. Cette caſſette étant remiſe au Commettant, qui ſeul a le droit de briſer ce cachet, lui fournit le moyen de voir ſi l'on n'a pas échangé ſon grain, contre d'autres d'une qualité inférieure, dans quelque relâche.

[*Note du Traducteur.*]

(1) Le Roi s'oblige ſeulement à prendre & à garder les grains pendant un an dans les dépôts, de ſorte que, ce terme étant une fois expiré, le propriétaire eſt alors obligé de les retirer, à moins qu'il ne ne veuille ſe ſoumettre à payer un tari, ou vingt ſols, par

Le Prince se croit dédommagé de la dépense qu'exigent tant d'Officiers publics, & l'entretien de ces dépôts par l'augmentation de volume, qu'acquièrent les grains dans ces espèces de greniers, qui ne sont autre chose, que des fosses ou des excavations immenses.

Il faut encore savoir que, quoique Catane soit réputé un *Caricatore* ou dépôt royal, il n'y a point de greniers publics, mais une grande quantité de magasins appartenant à des particuliers, qui ont soin d'y conserver leur propre grain. Or comme ces magasins sont bâtis sur les *Sciarre* ou laves du mont Gibel, il s'en-suit que les grains s'y conservent très-secs & par conséquent beaucoup mieux, que dans tous les autres dépôts où le grain se met dans des fosses, & où il est toujours exposé à prendre de l'humidité.

Le Roi n'entretient point d'Officiers publics à Catane, comme dans les autres dépôts, vu qu'il n'y a point de greniers publics, comme je viens de vous le dire, puisque l'on ne saurait creuser des fosses dans cette Ville, qui n'est bâtie que sur les anciennes laves sorties du mont Gibel. Ce serait

salme, pour l'autre année. Le Prince les fait alors garder, ces grains, aux mêmes conditions, & avec les mêmes précautions qu'auparavant.

[*Note du Traducteur.*]

même

même une entreprife trop difficile, que de vouloir y creufer pour y pratiquer des conferves pour les grains.

Cependant le Négociant, qui veut tirer des grains de Catane, doit alors laiffer deux pour cent au Roi, c'eft-à-dire, que fur chaque centaine de falmes, il doit en laiffer deux dont il paye la valeur en argent comptant, felon le prix courant : or c'eft ainfi que le Prince fe dédommage de ce qu'il retirerait de l'augmentation de deux falmes pour cent, fi le grain avait été enmagafiné dans fes dépôts ou *Carricatori Regii.*

Comme le Roi par un effet de fa bonté & de fa clémence accorde quelquefois la *traite* des grains en Sicile, celui qui voudrait en tirer, doit alors préfenter un mémoire au Vice-Roi, dans lequel il défigne la quantité qu'il voudrait acheter; le Vice-Roi reçoit fon mémoire, ou fa fupplique & la remet à la junte ou tribunal des trois miniftres des traites. Celui-ci eft compofé du Préfident du Patrimoine du Roi ou du Domaine, du *Maftro Razionale* du Patrimoine le plus ancien, de l'Avocat Fifcal du même Patrimoine, qui font tout les trois Miniftres de la Chambre Royale. Ces Miniftres examinent féparément & conjointement la fupplique qui leur a été remife par le Vice-Roi, & après l'avoir admis

ou rejetté, ils la remettent à ce dernier. Si le Vice-Roi trouve la réponse favorable, il remet le décret à l'officier, qui préside à tous les dépôts Royaux, & que l'on nomme *Mastro Portulano*, pour que l'on puisse tirer du Caricatore ou dépôt public la quantité de salmes, de grains, qui a été demandée.

Le *Mastro Portalano* fait les lettres d'expédition qui doivent être signées de lui & de son *Mastro Notaro*, en vertu desquelles tel ou tel pourra enlever du *Caricatore*, la quantité de grain qu'il aura déterminée. Ce dernier doit outre cela avoir déposé *in Tavola* de Palerme, ou à la banque publique 15 tarins ou 19 livres, pour chaque salme de bled qu'il veut exporter. Si le Négociant, qui veut charger du grain est absent, il donne sa procuration à quelques particuliers, qui demeurent dans l'endroit où sont les *Caricatores*. Ce mandataire présente alors sa lettre d'expédition au Vice-Portulan, qui donne les ordres pour pouvoir charger le bâtiment, qui a été fretté pour cet objet.

La mesure avec laquelle on achète & l'on vend les grains en Sicile, s'appelle *Salme* (1). Il y a

(1) Nous n'avons point voulu donner ici aucune évaluation des mesures, des poids & des monnaies dont il est fait mention dans

deux sortes de Salmes, savoir la *Salma grossa* & la *Salma generale*, salme générale. Cette seconde mesure est d'un quart moins grande que la première, n'étant composée que de 16 *tumoli*, tandisque la salme grosses en contient 20. Cent salmes *grosses* font par conséquent 125 salmes générales. Le *tumolo* de la Salme grosse pèse 20 *rotoli* & demi, (le rotolo pèse 30 de nos onces) lesquels étant multipliés par 16, donnent 328 rotoli pour le poids de chaque salme *grosse* : les froments appelés *frumenti forti* ou *duri*, recevables & mercantiles de la récolte de l'année 1775 ont tous été vendus dans les dépôts ou Caricatori royaux, environ deux onces d'or ou trente livres d'argent de France. Ceux qui ont été vendus à la salme grosse dans les magasins de Catane,

---

les Lettres de notre Auteur, & nous n'avons rapporté que celles qui sont dans son propre Ouvrage, parce qu'il faudrait les faire générales pour toutes les Nations policées de l'Europe ; or, cette entreprise serait longue & particulière à un seul endroit, & par conséquent inutile pour tous les autres.

[*Note des Éditeurs Italiens qui se trouve au pied de la page 230 du premier Volume, édition de Florence, donnée en* 1779.

Le Traducteur Français écrivant pour sa Nation, a cru devoir donner, au contraire, l'évaluation de ces différentes mesures, poids & monnaies, en mesures, poids & monnaies de son pays.

ont été payés à raiſon de deux onces en 22 tari, & les froments appelés *Roccelle* ou *Majorche*, trois onces d'or ou 45 liv. Les prix des grains ſont fixés vers le milieu du mois d'Août par les Magiſtrats ou Jurats reſpectifs de toutes les Villes, Seigneuries & Communautés. Or cette taxe que l'on nomme ici la *Meta* ou la borne & qui eſt fixée tous les ans à la même époque d'après la récolte plus ou moins abondante des grains, eſt celle d'après laquelle on vend & l'on achette (1). Les grains ont tous été en conſéquence taxés cette année 1775, à deux onces & 15 tari la ſalme à la groſſe à Catane.

Si un négociant voulait acheter des bleds, d'après le prix que je viens d'indiquer, & s'il avait obtenu par exemple la permiſſion de charger tant de ſalmes de grains au *Caricatore* de Girgenti à raiſon de deux onces ou 30 livres la ſalme *alla generale*, ce même bled lui coûterait pourtant rendu à bord environ

---

(1) Cette taxe, qui ſe met tous les ans ſur les grains par les Magiſtrats reſpectifs, ne ſert de réglement que pour le commerce de cette denrée dans l'intérieur de l'Iſle, parce qu'il eſt d'uſage que ceux qui prennent, ou qui ont pris tant de ſalmes de terre à loyer, comptent au propriétaire tant de ſalmes comptant pour chaque ſalme de terrein, au prix de la *meta*, ou taxe qui a été faite en tel ou tel endroit.

[*Note du Traducteur.*]

deux onces & 19 tari pour les dépenses accessoires dont voici l'état.

Pour le prix d'une salme *alla generale* de from.	2 once	0 tari.
Pour la lettre d'expédition	0	15
Pour les frais de transport de ladite salme à bord	0	4
	2	19

Mais si ce Négociant devait charger à Catane, où l'on achette *alla salma grossa*, & où le grain se vend 2 onces & 22 tari la salme dans les Magasins, ce grain lui reviendrait à bord, en y comprenant tous les petits frais, à environ 3 onces & 18 tari;

SAVOIR:

Pour la charge d'une salme à la *grosse* de from.	2 onces	22 tari.
Pour la lettre d'expédition évaluée d'après celle pour les grains vendus à la salme générale. .	0	19
Pour menus frais pour le transport des grains jusques au Navire	0	7
Le prix de cette salme surpasserait de 2 tari & 5 grains.	3	18

ce prix surpasserait encore de 2 tari & cinq grains celui de chaque salme réduite à la salme *alla generale* qui aurait été acheté dans les *caricatori* ou dé-

pôts royaux : or, cette augmentation de frais provient de trois causes ; la première est que les deux pour cent qui sont dûs au Roi, sont compris dans l'article des différentes dépenses, pour les raisons que j'ai données ci-devant ; la seconde est que l'on doit payer au Sénat de Catane 18 grains pour chaque salme de froment que l'on tire de cette Ville ; la troisième enfin, parce que les Révérends Pères Minoristes ont le droit d'exiger 26 grains pour chaque salme de froment : or, c'est ce qui donne lieu à cette différence de deux tari & cinq grains dans le prix de chaque salme. Mais l'Acheteur est dédommagé de cette augmentation de frais, par la bonne qualité de la marchandise, & par la certitude d'avoir des grains bien secs, qui donnent par conséquent plus de farine, & d'une meilleure espèce.

Il me reste maintenant à vous dire, que la Sicile pouvant d'après les détails dans lesquels je viens d'entrer, fournir annuellement à l'étranger 500 mille salmes de froment, que l'on peut porter à 80 tari la salme générale, cette isle bénéficierait d'un revenu de 51,000,000 tari, d'où l'on voit que cette branche de commerce peut procurer des richesses immenses, & en même-temps les plus grands avantages. Les Siciliens n'en jouïssent pas, lorsqu'ils ne peuvent ni vendre ni exporter les riches

productions de leur isle. Ils éprouvent au contraire une grande diminution dans leurs revenus & dans leurs facultés, lorsque le Monarque ne leur accorde pas tous les ans la permission de vendre leurs denrées, ou du moins une certaine quantité. Que cette isle si fertile serait heureuse, si elle pouvait vendre librement les productions de son sol, & sur tout ses grains, puisqu'elle en produit assez pour en fournir aux Étrangers ! Cette denrée est d'ailleurs sujette à se corrompre, & à souffrir des avaries en fermentant dans les fosses ou *bucches*, où on les conserve, accident qui cause quelquefois au Roi des pertes considérables, parce qu'il répond de la plus grande partie des grains que l'on conserve dans ces dépôts. Ainsi, bien loin de retirer quelque avantage de ces mêmes grains, ils lui occasionnent souvent de très-grandes pertes. Si le Monarque accordait du moins aux Siciliens des traites plus considérables, il en retirerait un plus grand revenu ; 1°. parce que ces grains ne resteraient pas si long-tems dans ces mêmes dépôts, & n'y courraient pas tant les risques de s'y corrompre ; 2° le Roi mettrait en caisse le prix des lettres d'expédition, dans le cas de pareilles extractions ou exportations, qui se monte à 15 tari par salme. Or, comme il se vendrait 500 milliers de

ces dernières, ce nombre de Salmes étant multiplié par le premier terme, qui eſt 15 tari, produirait le nombre de 7,500000 tari, à l'avantage du Roi : diſtrayant enſuite la cinquième partie de ce revenu, que le Prince a vendue à différens Particuliers de ſon royaume, qui lui ont fourni des capitaux, ce qui reſte, lui appartiendrait en toute propriété. Il aurait, outre cela, le droit de prélever deux pour cent pour chaque ſalme de grains, dans tous les endroits où l'on en feroit des chargemens, & qui ne jouiſſent pas des privilèges attachés aux dêpôts royaux. Tous ces objets réunis procureraient donc au Prince une augmentation conſidérable de revenus. Telles ſont les réflexions que j'ai l'honneur de communiquer à votre Seigneurie Excellentiſſime, en l'aſſurant des ſentimens avec leſquels je ſuis, votre, &c.

Obſervation du Traducteur.

Il paroît, d'après les papiers publics, que les vœux de M. l'Abbé Seſtini, & ceux de tous les Siciliens éclairés, ont été remplis, puiſque le Roi des deux Siciles a enfin permis dans tous ſes États la libre exportation des grains. L'établiſſement d'un port franc à Meſſine a dû pareillement vivifier cette

partie de la Sicile où cette ville eſt ſituée. La Sicile, jadis ſi fameuſe, & encore ſi fertile, demandait une meilleure adminiſtration.

On ne peut nier que les excellens ouvrages *ſur l'économie civile & ſur le commerce*, de feu M. l'Abbé Genoveſi, *Profeſſeur de la Théorie du Commerce en l'Univerſité de Naples*, n'aient beaucoup contribué à répandre les lumières dans ces contrées. Ce Savant a donc été le bienfaiteur de ſon pays. Tels ſont les importans ſervices que les Lettres rendent aux hommes. Je me propoſe d'*éditer* un jour la traduction que j'ai faite de ces ſavans Ecrits, & dont j'ai donné pluſieurs fragmens, il y a dix ans, dans les Journaux d'Agriculture & de Commerce. On y trouvera le précis de la vie de ce grand homme, auſſi digne d'être célébré par ſa grande modeſtie, que par ſes rares talens. Cette traduction formera deux gros vol. in 8°. Elle a été faite ſur la ſeconde édition, publiée à Naples chez Salomoni, en 1763.

Fin de la première Partie.



LETTRES
DE MONSIEUR L'ABBÉ
DOMINIQUE SESTINI,
SUR LA SICILE ET SUR LA TURQUIE.



SECONDE PARTIE.

LETTRE PREMIERE.

Sur la fécondation des fleurs du Pistachier(1), *& sur le commerce des Pistaches, écrite par l'Auteur à M. le Docteur Attilio Zuccagni, attaché au Cabinet de Physique & d'Histoire-Naturelle du Grand-Duc de Toscane, pour la partie de l'Histoire-Naturelle, & Membre de la Société Royale des Géorgophyles de Florence.*

A Catane, ce 12 Janvier 1776.

MONSIEUR,

Comme vous êtes un des scrutateurs des plus intrépides des secrets merveilleux de la Nature, je me

(1) Le Pistachier est un petit arbre qui croît volontiers dans les

suis fait un véritable plaisir de vous écrire cette lettre, pour vous demander votre sentiment sur la fécondation du pistachier, sur laquelle j'ai pris en même temps la liberté de vous communiquer mes idées.

Je vous parlerai donc d'une des productions de la Sicile, que la Toscane pourrait ambitionner, & même s'approprier; mais il arrivera peut-être que la différence du sol & celle du climat pourront faire croire que cette tentative serait toujours inutile. Je n'oserai donc pas hasarder mon sentiment sur cette matière.

Vous savez cependant, Monsieur, que les plus hautes montagnes du Liban produisent des cèdres,

---

pays très-chauds, comme au levant, & sur-tout en Syrie. Pline nous apprend qu'il fut apporté en Italie de cette contrée par Vitellius, qui en était Gouverneur vers les dernières années de l'Empire de Tibère (Histoire-Naturelle, Chapitre 22 du Livre 15). Les feuilles du Pistachier sont d'un verd jaunâtre, attachées au nombre de sept à une longue queue, comme celles du noyer; les fruits pendent en grappes au plus haut de chaque branche. Les meilleures pistaches viennent de Syrie. Quelques Auteurs prétendent que le véritable térébinthe Indique dont parle Théophraste est le pistachier. M. Audebert, Conseiller du Roi au Parlement de Bretagne, qui a publié des observations sur l'Italie en 1656, à Paris, chez Clousier, en 1 vol. *in*-8. avec figures, assûre, page 167, avoir vu des pistachiers à Venise, à Rome, à Gayette, à Naples, & dans toute la Calabre.

[*Note du Traducteur.*]

& que les glaces & les neiges ne leur y font aucun tort, ainsi qu'à plusieurs autres arbres & plantes.

Quoique nous ne manquions pas dans nos contrées (la Toscane) de montagnes très-élevées, ni d'un climat pareil à celui des plus froides régions du Mont-Liban, je ne sais cependant pas si avec tous ces avantages, on s'est jamais avisé de vouloir revêtir le sommet de certaines montagnes pelées, de ces arbres si utiles. Quoique les cèdres ne soient peut-être pas si hauts que le pin, ni aussi tristes que les sapins, on pourroit cependant employer encore aujourd'hui leur bois à faire des ouvrages pareils à ceux qui furent dans les temps reculés, l'ornement des Temples les plus augustes & des Palais des Rois. Le *platane*, qui se plaît tant dans les vallées & auprès des fleuves, cet arbre qui, par l'agrément que procure son ombre, pare dans les autres pays les bords des rivières, & les rend plus agréables, n'est pas connu en Toscane, ou du moins je ne l'y ai vu que très-rarement; mais son existence dans cette partie de l'Italie prouve cependant qu'on pourrait y propager avantageusement son espèce, même dans les endroits montagneux (1).

---

(1) On doit rendre cette justice aux Anglais, de s'être constamment occupés d'objets utiles. Ils ont transporté chez eux, depuis très-long-tems, des cèdres & autres grands arbres de la Virginie &

Le *ſicomore*, arbre également vigoureux & d'une belle apparence, croîtrait très-bien dans ces pays, qui ſont plutôt reculés dans les terres, que voiſins de la mer.

Mais on ne fait aucun eſſai dans ce genre ſi utile. Or, voilà comment très-ſouvent nous ne devrions pas faire un crime à notre ſol & à notre climat de nous refuſer de pareils végétaux, mais accuſer plutôt notre propre indolence. Nous devrions nous reprocher cette apathie ſi condamnable, qui nous porte à ne point vouloir planter un arbre quand nous préſumons ne devoir pas en jouïr dans toute ſa beauté pendant le cours de notre vie.

On ne connoîtroit pas aujourd'hui pluſieurs eſpèces de nos fruits, ſi quelques âmes grandes & généreuſes n'euſſent ſongé à la poſtérité, & n'euſſent eu l'idée d'engager la Nature à nous traiter auſſi favorablement que certains peuples de l'Aſie. Pourquoi

---

du Nord de l'Amérique, ſans négliger cependant une foule de petits arbuſtes dont ils décorent leurs charmans jardins. Quoique plus favoriſés qu'eux par la Nature, nous avons cependant négligé de naturaliſer chez nous de grands arbres de l'Aſie & de l'Amérique, qui nous feraient ſi utiles! Nos Petites-Maitreſſes ne parlent que de leurs thuyas de la Chine, de leurs citiſes des Alpes, de leurs faux-ébéniers, &c.

[*Note du Traducteur.*]

donc le piſtachier ne pourrait-il pas naître, croître & donner ſon fruit, même en Toſcane?

Il eſt certain qu'il faut une certaine attention de la part du cultivateur, pour faire aimer notre ſol aux arbres étrangers, au point de parvenir à leur faire porter des fleurs & des fruits. Mais ces derniers étant une fois nés parmi nous, ils continueraient à s'y propager, ſans éprouver les premières difficultés qu'il aurait fallu vaincre.

Je penſe quelquefois à l'uſage qui s'eſt introduit preſque univerſellement en Europe, de confier à une chaleur artificielle non-ſeulement la végétation des plantes exotiques, mais encore celle des plantes & des arbres indigènes. Je ne veux point parler de ces derniers, puiſque, par le moyen des poëles, on parvient à avoir des fleurs & des fruits délicieux, quelque temps avant ceux que l'arbre expoſé à toutes les intempéries, produirait ſans effort & ſpontanément dans ſa véritable ſaiſon.

Je dis cependant, relativement aux plantes exotiques, que le trop fréquent uſage des poëles, pour favoriſer leur végétation & pour leur conſervation, a trop peu laiſſé à faire à l'induſtrie de l'homme, pour qu'elle ſe rendît ces avantages propres, c'eſt-à-dire, pour faire croître les plantes étrangères, & les rendre indigènes, ſans les ſecours déjà connus.

Il ſera toujours difficile que les ſemences que

celles-ci donnent par une chaleur artificielle, puiſſent ſeconder les vues de la Nature ; c'eſt-pourquoi il faudra toujours avoir recours à l'art ; qui détériore toujours tôt ou tard la ſemence même.

Je lis ſouvent dans les différens Journaux de l'Europe des problêmes propoſés par telle ou telle Académie, avec la promeſſe de récompenſes même conſidérables. Je vois enſuite un an après, que l'on en a donné la ſolution par de très-belles théories, & que les Auteurs ont été récompenſés en conſéquence. Mais celles-ci n'encouragent l'étude que dans les Livres ; il faudrait plutôt promettre des prix doubles à celui qui préſenterait de bons réſultats de ces diſcours, ou qui préſenterait des faits qui auraient été le fruit de ſon travail & de ſon induſtrie, & non de ſes dires ou de ſes belles paroles.

Je vous ouvre volontiers mon cœur ſur ce ſujet, parce que je ſais que vous ne faites pas un ſeul pas dans l'Agriculture ou dans l'Hiſtoire Naturelle, ſans conſulter l'expérience. Vous avez des connoiſſances profondes dans la Chymie : de-là vient que vous êtes à portée de juger des choſes d'après leur valeur intrinsèque. Mais parlons maintenant des piſtachiers, qui ſont le ſujet de ma lettre.

On remarque en Sicile deux eſpèces de *piſtachiers* ; l'un que l'on nomme vulgairement *Fuſtucha*, ou piſtachier domeſtique, & l'autre *Scornabecco*, ou

ou piſtachier ſauvage : on nomme encore le premier *piſtachier femelle*, & le ſecond *piſtachier mâle*, parce qu'il cauſe la fécondation du piſtachier femelle, lorſque ces deux arbres ſont placés l'un vis-à-vis de l'autre, comme je le dirai dans la ſuite.

Ces deux eſpèces d'arbres ſont ainſi décrites par les Botaniſtes ; ſavoir, le piſtachier femelle, *piſtaccia peregrina, fructu racemoſo*; Gaſpard Bauhin, dans ſon pinax : ou le *Terebinthus Indica* de Théophraſte. Il eſt enſuite appelé par Johnſton *piſtachia fructu racemoſo ſive fœmineo*, & dans l'idiôme Sicilien, *Faſtachi*, comme je l'ai déjà dit.

Le piſtachier mâle eſt enſuite déſigné par le P. Cupani dans l'*hortus catholicus*, ou jardin du Prince de la Catholica, *Piſtachium mas ſeu ſterile, ſeu nuculis nucleo vacuis, latioribus foliis*, & vulgairement en Sicilien, *Faſtuca maſculina o Faſtuchu chi non cunchiſci lu fruttu*, c'eſt-à-dire, faſtuca, ou piſtachier mâle, dont le fruit ne ſe perfectionne pas. Cette ſeconde eſpèce de piſtachier mâle du célèbre Boccone, *Mus. di Piante*, part. 2, tab. 9, 3, pag. 139, eſt appelé *piſtacium mas Siculum, folio nigricanti*.

Le premier piſtachier, c'eſt-à-dire, le piſtachier femelle, eſt un arbre d'une grandeur plus ou moins conſidérable, dont le tronc eſt aſſez fort ; ſes branches ſont étendues, & leur écorce eſt d'une couleur

cendrée : c'eſt de ces branches que naiſſent les feuilles qui ſont diſtribuées par paires ſur un long pédicule ou tige ; mais de manière qu'elles ſont placées exactement les unes vis-à-vis les autres, comme on le voit dans les feuilles du frêne *fraxinus*, dans celles du lentiſque *lentiſcus*, dans les feuilles de la *radix dulcis*, ou *Glycirrhiza*, ou régliſſe, & dans d'autres végétaux. Ces côtes ou pédicules ſe terminent par une ſeule feuille. Les feuilles de cet arbre ſont rondes, mais un peu pointues vers leur ſommet ; elles ſont nerveuſes, & reſſemblent à celles du Térébinthe, avec cette différence qu'elles ſont plus grandes & verdâtres. Ces feuilles ont de plus une odeur aromatique & agréable, qu'elles conſervent pendant très-long-temps, quoique ſèches.

Ces arbres produiſent entre les mois de mars & d'avril quelques fleurs diſpoſées par grappes, qui, pour l'ordinaire, forment ce fruit, que l'on nomme *piſtache*, du mot latin *piſtacia*, qui vient du grec πιςακιω. C'eſt une eſpèce de noiſette, ayant la figure de nos avelines ou noiſettes, avec cette différence que les piſtaches ſont un peu plus longues & anguleuſes, c'eſt-à-dire un peu élevées d'un côté & applaties de l'autre. Ce fruit a deux écorces ; la première (1) ou l'extérieure eſt membraneuſe, aride,

(1) On fait avec cette première écorce, quand elle encore verte,

mince & fragile, & de couleur verte: mais elle prend, en se sèchant, une couleur jaunâtre; la seconde écorce, savoir l'intérieure, est bi-capsulaire, ligneuse, légère, molle, & d'un blanc tirant sur le jaune. Cette écorce, ou plutôt cette coque, renferme une petite amande d'un vert pâle, grasse, huileuse, un peu amère, & douce en même temps, qui est trés-agréable au goût. Cette amande est revétue d'une pellicule d'une légère couleur de vin (1).

On appelle *pistachier mâle* cette espèce qui vient naturellement de la bonne semence, ou du fruit du pistachier femelle, qu'on laisse croître sans aucune culture particulière, c'est-à-dire, sans le greffer. Cet arbre donne néanmoins des fleurs & des fruits,

---

un sirop très-agréable par son odeur aromatique. Les Siciliens en font un usage continuel.

[*Note du Traducteur.*]

(1) Voici la description que M. Audebert fait de la Pistache, à la page 162 de ses voyages & observations en Italie, 1 vol. *in*-8. imprimé à Paris, chez Cloušier. Ce fruit a double couverture, savoir, la peau & la coquille; la peau extérieure du noyau est rousse & odorante, la coquille blanche, tant par dehors que par dedans; la forme ovale, fort semblable à la noisette franche; mêmement l'amande du dedans étant couverte d'une peau incarnate; mais la moëlle (l'amande) est de couleur verte, & approchant du goût aux pignons, & plus odorante. (Les pignons sont de petites amandes qu'on détache des pommes de pin par le secours du feu.)

[*Note du Traducteur.*]

mais en petite quantité, & la coque de ses fruits est souvent vuide; c'est pourquoi il est appelé *arbre stérile*, parce qu'il ne produit point de bons fruits. Il est cependant nécessaire à cause de sa bénigne influence, qui opère la fécondation des *pistachiers femelles*, lorsqu'il se trouve planté au milieu de ces arbres, ou à quelque distance, mais toujours les uns en vue des autres.

Voici ce que Boccone, ce Botaniste dont j'ai déjà parlé, dit de cette seconde espèce de pistachiers: » Les feuilles du pistachier mâle sont plus petites que » celles du pistachier femelle. Elles sont quelquefois » oblongues & retuses, & souvent divisées régulière- » ment en 3 lobes d'un vert noirâtre. Ses fleurs sont » par grouppes, & en assez bon nombre; mais cela » varie quelquefois, car le pistachier mâle ne pro- » duit aussi que quatre fleurs dans la même grappe ». Les feuilles du pistachier femelle sont au contraire d'un vert clair, plus grandes, plus dures, plus rondes, & régulièrement divisées en cinq lobes; & cet arbre donne ensuite des fleurs grouppées comme les grains d'un épi de bled, & peu nombreuses.

Les Auteurs qui ont écrit sur la Botanique, mettent dans le genre ou l'espèce du pistachier, cet arbre connu sous le nom de Térébinthe, *Terebinthus vulgaris*. Or la Sicile produit une quantité singulière de cette espèce de Térébinthe, qui n'est lui-

même qu'un petit arbre qui étend beaucoup ſes branches, & dont les feuilles ſont verdâtres, liſſes, un peu longues & pointues, diſtribuées par quelques paires, un peu éloignées les unes des autres, ſur le pédicule ou pétiole, c'eſt à-dire, la tige. L'extrémité de ce pédicule ſe termine par une *ſpara*, ou feuille ſeule, & quelquefois par une paire de feuilles plus petites que celles des autres paires. Le piſtachier fleurit dans le mois d'avril, comme je l'ai remarqué ; ſes fleurs reſſemblent à celles de l'olivier, avec cette différence qu'elles ſont rougeâtres, & ce ſont elles qui produiſent le fruit, qui vient par grappes comme le raiſin, & en aſſez grande quantité. C'eſt auſſi pour cette raiſon que Pline lui donne le nom de *ſtaphylodendron*. Chacune de ces fleurs forme enſuite une petite baie, pareille aux grains de genièvre, quant à la couleur. Celles-ci ſont pareillement couvertes de deux écorces ; l'une membraneuſe, & l'autre oſſeuſe, comme la piſtache. On y trouve auſſi une petite amande blanche, qui n'eſt pas déſagréable au goût, & qui eſt aromatique.

Cet arbre produit encore par-ci par-là quelques ſiliques courbes, ou cornets rouges, dans leſquels on trouve une liqueur où vivent pluſieurs inſectes. Cette eſpèce de Térébinthe ſert à multiplier les piſtachiers, puiſqu'on y greffe deſſus une branche de piſtachier femelle, qui, par ſucceſſion de tems,

devient très-grande & très-haute, & donne un fruit complet & d'un goût excellent, ſavoir la piſtache.

On a remarqué qu'il y a certains arbres qui, ſe trouvant dans le voiſinage d'autres arbres de différentes eſpèces, les font périr, ſoit par les émanations nuiſibles qui en ſortent, ſoit par quelque autre cauſe naturelle. Il y en a au contraire dont les émanations ou *effluves* bienfaiſans & homogènes rendent les arbres voiſins féconds. Tel eſt par exemple le piſtachier mâle vis à-vis du piſtachier femelle ; le palmier mâle par rapport au palmier femelle. Les deux arbres ſe trouvant l'un devant l'autre, ſe fécondent prodigieuſement, & donnent d'excellens fruits. C'eſt-pourquoi on voit au milieu des plantations de ces arbres femelles, des arbres mâles de leur eſpèce. Si ces premiers arbres étoient privés des ſeconds, ou qu'ils en fuſſent trop éloignés pour pouvoir jouïr de leurs émanations ſalutaires, les piſtachiers femelles ne feroient point fécondés, & ne porteraient aucun fruit. Dans cette circonſtance, on emploie un moyen très-ingénieux pour les rendre féconds, que Boccone, que j'ai déjà cité, rapporte à l'article du *piſtachier de Sicile*, dans ſon Muſéum de Phyſique, obſervation 44, & page 282 ; & dans ſon Muſéum d'Arbres & de Plantes rares, page 139. Cet Auteur nous apprend donc que, dans le cas ou le piſtachier mâle ſe trouve conſidérablement éloigné du piſta-

chier femelle « on a coutume en Sicile de féconder,
» c'eſt-à-dire, faire porter des fruits à cette eſpèce
» d'arbre, par le moyen ſuivant. On attend que les
» fleurs des piſtachiers femelles ſoient bien ouvertes, & l'on prend alors une certaine quantité
« de fleurs encore en bouton, & qui doivent s'ouvrir, ſur les branches du piſtachier mâle; après
» les avoir placées dans un vâſe, & les avoir environnées de terre humectée d'eau, on ſuſpend ce
» vâſe rempli des fleurs du piſtachier mâle, à une
» des branches du piſtachier femelle, & on le laiſſe
» ainſi juſqu'à ce que les fleurs & les boutons ſe
» sèchent, afin que la pouſſière qui s'en échappe
» ſoit tranſportée par le vent ſur toutes les branches
» du piſtachier femelle. C'eſt de cette manière que
» l'on féconde toutes les grappes de fleurs de ces
» derniers piſtachiers, quand ils ſont à une diſtance
» raiſonnable les uns des autres. Les payſans du
» terriroire d'Agrigente appellent cette opération
» *Turchiarrare* & *Faſtuchi*, le fruit du piſtachier.

» Le piſtachier mâle fleurit avant le piſtachier
» femelle; c'eſt-pourquoi certains particuliers, ne voulant pas avoir le même embarras, lorſqu'ils ont pluſieurs piſtachiers femelles, ſe contentent de recueillir les fleurs & les boutons des fleurs d'un
» piſtachier mâle, & les mettent ſécher dans un ſachet; lorſque le piſtachier femelle vient à fleurir,

» ils répandent par pincées ſur les fleurs la pouſſière
» contenue dans ce ſachet. Il faut prendre les fleurs
» du piſtachier mâle quand elles ſont encore fer-
» mées, parce qu'elles jettent leur pouſſière, qui
» eſt d'une couleur jaune, auſſi-tôt qu'elles ſont épa-
» nouïes. La crédulité & la ſimplicité des payſans leur
» fait adopter les pratiques les plus ridicules dans
» cette occaſion. Certains font des inciſions dans le
» tronc & dans les branches du piſtachier femelle,
» & y mettent un peu de cette pouſſière des fleurs
» du piſtachier mâle, dont on vient de parler, quand
» le piſtachier femelle commence à donner des
» fleurs. Ils préſument alors qu'elle eſt diſpoſée à
» concevoir & à recevoir avec fruit cette ſemence
» ou pouſſière prolifère.

Le même Auteur rapporte enſuite différentes manières de féconder le piſtachier femelle, « Quel-
» ques cultivateurs, dit-il, pour aſſurer leur moiſ-
» ſon, ou plutôt leur récolte de piſtaches, tiennent
» un état des branches du piſtachier mâle,
» qui ſont déjà un peu sèches, & dont les fleurs ſont
» à la veille de s'épanouïr. Ils ſecouent enſuite ſur
» le piſtachier femelle ces mêmes branches, ou en
» frappent les branches de cet arbre. C'eſt ainſi que
» la pouſſière contenue dans les branches du piſta-
» chier mâle ſe répand & féconde celles du piſtachier
» femelle. Cette pratique eſt preſque générale dans

» la Sicile. Les payſans y ont une telle confiance » dans la bonté de cette opération pour féconder » leurs piſtachiers, qu'ils diſent tous, de la meilleure » foi du monde que, ſi l'on répand plus de pouſſière » du piſtachier mâle qu'il n'en faut ſur les branches » du piſtachier femelle, il arrive que les coques des » fruits ou amandes que produiſent ces arbres, s'en- » trouvrent & reſtent à découvert, parce que les » fleurs d'où ils viennent ſe ſont impregnées d'une « très-grande quantité de cette ſemence. D'autres » payſans préviennent la néceſſité d'opérer cette fé- » condation artificielle, en greffant ſur le piſtachier » femelle quelques branches de piſtachier mâle. Ils » ſe diſpenſent par ce moyen du ſoin de répandre la » pouſſière produite par les filets ou étamines du der- » nier piſtachier. On en voit encore d'autres qui ſe diſ- » penſent de toutes ces attentions, en attachant au » milieu d'un nombre proportionné de piſtachiers « femelles, quelques branches de piſtachiers mâles, » qu'ils coupent lorſque cet arbre eſt en fleur : les » premiers ſe chargent par la ſeule agitation de l'air, » au bout de quelques jours, de cette ſemence proli- » fique, ſi deſirée ».

Les cultivateurs actuels ont ſeulement l'attention de planter des piſtachiers mâles parmi les piſtachiers femelles, à une diſtance convenable dans leurs plantations de piſtachiers, qu'ils appellent *faſtu-*

chiere. Par ce moyen, ces émanations favorables des piſtachiers mâles, contribuent à la fécondation des piſtachiers femelles, ce qui s'obſerve dans toutes les plantations bien entendues de piſtachiers. Le même Boccone n'a pas négligé de décrire encore ce procédé, puiſqu'il dit dans l'endroit que j'ai déjà cité, que, « s'il arrivoit que pluſieurs piſtachiers » mâles & pluſieurs piſtachiers femelles fuſſent voi- » ſins & entremêlés les uns avec les autres dans le » même champ, il ſerait inutile d'avoir recours à tou- » tes ces opérations, parce que le vent porterait tout » naturellement cette pouſſière ou ſemence prolifère » des piſtachiers mâles ſur les fleurs des piſtachiers » femelles ».

Mais à propos de la fécondation d'un arbre par le ſecours d'un autre, au moyen de leurs émanations ou effluves qui ſortent de leurs fleurs, je ne veux point oublier de vous parler ici de ce qui ſe pratique encore en Sicile, pour y féconder quelques eſpèces de figuiers, comme l'a pareillement remarqué le même Boccone dans le même endroit de ſon ouvrage. Je rapporterai même quelques autres particularités, & quelques obſervations qui lui ſeront échappées, ou dont il n'aura pas voulu tenir compte.

Cet Auteur rapporte donc, en parlant du piſtachier de Sicile & de ſa fécondation, un autre exemple, qui eſt celui des figuiers ſauvages, dont les émana-

tions produifent plufieurs effets. « Il y a, dit-il, » une efpèce de figuier, qui, au-lieu de produire des » fruits qui parviennent à leur maturité, & qui font » bons à manger, ne nourriffent leurs figues, fi l'on » peut parler ainfi, que jufques à un certain dégré, » & les laiffent enfuite deffècher & tomber. On dé-» figne cet accident en Sicile par cette expreffion : » Les figuiers *fcaldano* ou *firrocano* laiffent déffè-» cher leurs fruits, ou le vent de *firroco* ou fud-eft » les fait périr, comme fi le vent de *firroco* leur » avoit ôté leur vigueur & les eût brûlés. Or, les » payfans font dans l'ufage de prévenir cet accident » en attachant à ceux des figuiers domeftiques qui font » fujets à cette efpèce de maladie, une petite » quantité de fruits de figuiers fauvages, qui ne » font pas encore mûrs, & qu'ils enfilent dans des » joncs ». Par ce feul & unique moyen les figuiers confervent leurs fruits jufqu'à ce qu'ils foient mûrs. Comme je ne vois pas que l'on mette cette pratique en ufage à l'égard de tous les figuiers de la Sicile, je préfume que ceux qui ont befoin d'un pareil fecours font une efpèce de figuiers faibles ou particuliers, qui ont befoin de la préfence de quelques figues fauvages, enfilées & attachées à leurs branches, pour en recevoir ces émanations fi favorables. Ces figues fauvages font appelées *fcattioli* en langue Sicilienne.

Les obfervations du Père Boccone s'accordent

jusqu'ici avec ce qui se pratique journellement en Sicile : cet Auteur a même l'attention de dire, avant d'entrer dans des détails, que les paysans qui n'ont point chez eux de figuiers sauvages, arbres appelés dans leur langue *caprifico*, ont coutume d'acheter leurs fruits, & même de les payer plus cher que ne valent les bonnes figues. Ils enfilent donc une douzaine de ces fruits sauvages dans un brin de jonc, & les attachent à plusieurs espèces de figuiers domestiques. Cette operation se fait vers le 23 ou le 24 du mois de juin. Ils s'en dispensent vis-à-vis de ce figuier, que les Botanistes appellent *ficus dotta*, c'est-à-dire, *ficu dottato* des Italiens, & autres figuiers semblables.

On lit les raisons qui ont déterminé un pareil usage dans la savante dissertation que M. Jeannon de St. Laurent a publiée sur la *caprification* : elle se trouve dans le second volume des Mémoires de la Société appelée *Colombaria* de Florence, p. 244. Cet Auteur nous prouve les avantages d'une pratique pour féconder les figuiers. Si elle n'est pas nécessaire pour cette espèce de figuiers que l'on nomme *uttati* ou *dottati* en Italien, je crois que c'est pour les raisons suivantes.

Certains insectes vont déposer leurs œufs sur les figuiers sauvages. Ces œufs produisent dans la suite de nouveaux insectes, qui, à leur tour, vôlent sur

différens figuiers, & y portent avec eux cette pouſſière prolifère dont on vient de parler : c'eſt ainſi qu'ils ſont fécondés. Cela arrive, dit-on, aux figues qui croiſſent dans le territoire de Piazza ; auſſi ces figues ſont-elles préférées à toutes les autres, de même que celles qui viennent ſur la montagne appelée *Garſona*, qui eſt dans le diſtrict de Cartagirone.

Avant d'achever cet article, je crois pouvoir dire que cette matière mérite d'être un peu plus éclaircie ; c'eſt-pourquoi je me réſerve à vous en parler dans une autre lettre, dont elle ſera le ſujet. Mais revenons à nos piſtachiers. Le revenu de ces arbres n'eſt pas auſſi modique qu'on ſe l'imagine : car il ſe fait une conſommation prodigieuſe de piſtaches dans la Sicile même, & cette Iſle pourrait, outre cela, en fournir aux étrangers tous les ans cent mille ſalmes, qui ſeraient en coque.

Lorſqu'on achette des piſtaches, on contracte *à la gurma*, c'eſt-à-dire, à meſure comble. D'après cet uſage, les piſtaches en coque ſe paient au plus depuis 12 juſqu'à 13 tari le *tomolo*. Mais quand il s'agit d'envoyer ces fruits hors du royaume, on paie trois tari de plus par ſalme, pour la porter à bord. On fait des chargemens de piſtaches à Trizza, à Catane, à Syracuſe, & dans d'autres endroits de la côte méridionale de l'Iſle. J'ai l'honneur d'être, Monſieur, avec une parfaite conſidération.

LETTRE II.

Dans laquelle l'Auteur décrit un petit voyage qu'il a fait à Taormine.

A Catane, le 16 Février 1776.

MONSIEUR,

Tout ce qu'on laiſſe eſt autant de perdu, ſelon un ancien proverbe. *Ogni laſciata è perſa.* M. Gracomo *Aleſſi* me promit dernièrement de me mener à Taormine; d'après mes principes je ne fis naître aucunes difficultés, & je fus bientôt prêt. Liſez cette lettre, & vous y trouverez tous les détails de cette promenade.

Dès le matin du troiſième jour du préſent mois de Février, nous nous mîmes en marche avec M. Antoine *Sciarrone*, fils d'un riche Marchand d'étoffes de ſoie de Meſſine; M. André *Obligé*, l'un des aſſociés de Meſſieurs David *Maeſtry* & compagnie, Négocians & Banquiers de la même ville, qui eſt en même-temps très-verſé dans la connoiſſance de l'antiquité, & connoiſſeur.

Ayant dirigé notre route vers la croupe du mont Ethna, nous paſſâmes, après avoir fait deux milles, ou deux tiers de lieu de France, dans un endroit appelée *Licadia*, ou *Lecatia*, où l'on voit les reſtes d'un ancien aqueduc, qui portoit les eaux à Catane, avec quelques antiquités, telles qu'un *colombarium*, de forme ronde. Après avoir fait deux autres milles, ou deux tiers de lieues, nous arrivâmes à un caſal (1) ou village, nommé *San Gregorio*, qui eſt ſitué ſur une des collines voiſines de Catane. Cet endroit tire ſa dénomination de ſon égliſe paroiſſiale, qui eſt dédiée à ce Saint. Nous n'y vîmes rien de particulier, ſi ce n'eſt le clocher, qui eſt d'une ancienne ſtructure, & de forme quarrée. Il eſt éloigné de quelques pas de l'égliſe (2). Nous étant adreſſés au

(1) Terme Arabe qui ſignifie un *village*. On peut remarquer, en conſultant la carte de l'Iſle de Malte, que tous les noms des villages commencent par le mot de *Caſal*; vient enſuite la dénomination particulière de ce lieu. Cela doit être ainſi, parce que la Langue Maltaiſe, c'eſt-à-dire, celle du peuple de Malte, eſt cet Arabe un peu altéré qui ſe parle encore ſur la côte d'Afrique, ſur-tout auprès de Tunis.

[*Note du Traducteur.*]

(2) J'ai remarqué dans le cours de mes voyages, que l'uſage de ſéparer les tours ou clochers des Egliſes, avait jadis prévalu dans pluſieurs endroits fort éloignés les uns des autres; comme à Florence, où l'on voit la tour de *Giotto*, ou clocher du dôme ou Cathédrale,

Curé qui se trouvait alors sur la porte de sa cathédrale, nous lui demandâmes s'il n'y avait rien de particulier dans son église qui méritât d'être vu.

Il nous dit qu'il avait dans sa sacristie une ancienne statue du Patron du lieu. Comme nous lui témoignâmes le desir que nous avions de la voir, il nous conduisit à une grande armoire, qu'il ouvrit avec beaucoup de gravité. Nous y vîmes une statue, non point de marbre, ni de métal, mais de plâtre, qui pouvait avoir été faite depuis trente à quarante ans. Il parut que notre bon Curé, qui se donnait pour Antiquaire, s'offensa de ce que nous faisions sa statue si moderne, il eût peut-être voulu qu'elle eût été faite avant la naissance du Saint. C'est-pourquoi nous lui laissâmes son opinion, & nous continuâmes notre voyage.

Ayant laissé sur notre gauche le mont Ethna, nous arrivâmes à un autre village, appelé *Val-*

à Pise, la tour Penchante, dans quelques endroits de la Sicile, & dans la plupart des Villes de Pologne & de Russie. Les Italiens sentant la difficulté de lier une forme aussi peu pittoresque que celle d'un clocher avec la masse générale d'un Temple, reléguent ces tours derrière leurs Eglises. Feu M. Soufflot a suivi sagement leur exemple dans sa belle Eglise de Sainte-Géneviève, à Paris. On voit peu de clochers à Rome; ils y sont remplacés par de magnifiques dômes ou coupoles.

[*Note du Traducteur.*]

verde,

verde, où il y a un bon Couvent d'Augustins déchaussés. Leur église est dédiée à la Sainte Vierge, & l'on y voit sa représentation sur des piliers. Ces Pères prétendent que cette image ou cette peinture est de l'an 1040 de l'Ère chrétienne, & qu'on l'a trouvé peinte miraculeusement : ainsi vous n'êtes pas le seul qui possédiez un tableau de la Sainte-Vierge, peint par les Anges (1). Si vous aviez la patience de lire quelque chose de plus sur de pareils faits, consultez Cajetani & Massa, dans leur Histoire de Sicile.

On trouve vers la partie orientale du Couvent & sur le même alignement, un palais bâti par feu Louis *Reggio*, Prince de *Campo-Fiorito*, qui est enterré dans l'église avec son épouse. Ce Seigneur mourut en 1757, comme l'apprend l'inscription qu'on lit sur le mausolée, qui est de la plus grande magnificence.

Les campagnes des environs sont des plus belles

---

(1) M. l'Abbé Sestini fait ici allusion à un tableau miraculeux de la Sainte Vierge qu'on voit à Florence au-dessus de la grande porte de l'Eglise de *Santa-Maria-Nuova*, dans l'intérieur. La tradition rapporte que le Peintre qui avait été chargé de le faire, se trouvant prodigieusement embarrassé pour donner à la tête de sa figure cet air céleste & cette douceur, & cette noblesse qui doivent caractériser une tête de Vierge, finit par s'endormir de fatigue sur son échaffaud; mais quelle fut sa surprise à son réveil! la besogne se trouva faite; les Anges s'en étaient chargés.

[*Note du Traducteur.*]

& des plus agréables. Plusieurs Seigneurs de Catane y vont passer l'automne dans des maisons également commodes & biens décorées, qu'ils y ont fait construire.

Après un mille, ou un tiers de lieue de chemin, on arrive à un hermitage, dit de *Ste Anne*, qui est situé sur une montagne assez élevée. Nous y vîmes une belle église, tenue avec beaucoup de propreté pat les Hermites, qui suivent la règle de St. François. Ceux-ci étoient au nombre de dix-sept Laïcs & de deux Prêtres. Ils reconnoissent pour leur fondateur Frère *Rosario Campione*, d'Iaci-Réale.

Je ne suis pas naturellement disposé à flatter celui qui fait vœu de vivre aux dépens des autres. Cependant nous trouvâmes chez ces Hermites quelque chose de mieux que chez les autres Mendians de cette espèce. Il faut donc leur rendre ici justice.

Ces Hermites vivent d'aumônes à la vérité ; mais s'ils voulaient suivre exactement cet article de leur règle, ils auraient bien plus de besoins dans cette contrée, que des Religieux mendians qui vivent dans des villes opulentes. Ces Hermites gagnent donc leur vie en travaillant. Ils fabriquent sur-tout différentes espèces de draps, & exercent encore d'autres professions, de sorte que chacun d'entr'eux est employé utilement selon sa capacité. On me fit voir dans cet endroit une machine assez curieuse,

qui a été inventée par un de ces Hermites, nommé *Fra Giovanni Patania*. C'eſt une eſpèce de rouet (1), qui, dans le même-tems qu'il ſert à filer la laine, la tord, la diſtribue ſur pluſieurs bobines & la met en écheveaux, en indiquant la longueur du fil qui a paſſé ſur les tournettes, c'eſt-à-dire, que, lorſqu'il a été

---

(1) La célébrité de ce rouet m'engagea, pendant mon ſéjour à Catane, à faire exprès le voyage de l'hermitage de Sainte-Anne, dans la ſeule intention de le voir. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que l'inventeur voulut bien m'accorder cette grâce. Ce rouet produit les effets qu'on vient de lire, mais par des moyens très-compliqués. Depuis lors, j'ai eu l'occaſion de voir un autre rouet beaucoup plus ſimple, qui avait été imaginé en Suiſſe.

Sur l'axe du dévidoir eſt fixée une petite lanterne horiſontale, ou pignon étoiſé qui engraîne en même tems une grande roue dentée, ſur l'eſſieu de laquelle eſt monté un ſecond pignon qui mène une roue également dentée. Sur la joue de cette dernière eſt implantée une petite cheville qui, atteignant la queue d'un petit marteau, le ſoulève & le laiſſe retomber quand elle a paſſé. Ce coup de marteau indique la longueur du fil, qui eſt proportionnelle au développement du dévidoir, multiplié par le nombre de tours que fait ce dernier, quand la roue qui porte la cheville, n'en fait qu'un. Ce n'eſt qu'un mouvement retardé par un engraînage. Si ce méchaniſme, qui doit être déjà très-répandu, était joint à celui que j'ai vu adapté à un rouet ordinaire à Saint-Marcellin en Dauphiné; & qui étend également le fil ſur le devidoir, ſans le ſecours d'un *va & vient*, on ne peut nier qu'une pareille machine ne fût très-utile dans les Manufactures. Les Italiens & les Anglais ont ſingulièrement perfectionné ces différens rouets ou dévidoirs.

[*Note du Traducteur.*]

P 2

dévidé & tordu un fil de laine, qui a 900 palmes de Sicile de longueur & qui forme un petit écheveau, la machine fait un signal comme le ferait une horloge: aussi autant de fois qu'on a entendu ce signal, on peut être assuré qu'il a été filé & préparé autant d'écheveaux de laine. L'on peut donc évaluer à une palme près la longueur du fil qu'une personne peut filer dans un jour.

Je ne pus refuser mon suffrage à cette invention, qui me parut absolument nouvelle, ainsi qu'à M. *Obligé*. Celui-ci, qui avoit examiné bon nombre de manufactures en Italie & en France, m'assura qu'il n'avoit jamais vu une pareille méchanique. Il ne se lassoit point de l'admirer. Il feroit avantageux pour le Public que cette machine fût plus connue, parce qu'elle ne pourroit être que très-utile dans de pareilles manufactures. Mais avec cet amour du bien public, on ne doit pas voyager avec la bourse d'un particulier. Il me suffit donc de vous avoir fait connaître cette découverte.

Après avoir laissé cet hermitage, nous prîmes la route d'*Iaci-Reale*; & après avoir parcouru un petit espace de chemin, nous passâmes par un autre village, appelé *Iaci San-Filipo*, parce que sa principale église, qui est une collégiale, est dédiée à Saint-Philippe. Continuant toujours notre route, nous arrivâmes dans un autre village, nommé *Iaci la*

Catena, à une heure après midi. On y trouve pareillement une églife collégiale qui eft affez belle, & un Couvent de Francifcains-Réformés, avec plufieurs autres églifes que nous négligeâmes de voir. Il y a dans ce village une maifon de campagne, qui a appartenu autrefois au Prince de *Campo Fiorito*, & qui eft aujourd'hui au Prince d'*Iaci*. Cette maifon eft prefque en ruine, & à peine meublée. Nous ne pûmes y voir que deux tableaux, dont l'un repréfente un *Ecce homo*, par le Tintoret; & l'autre, d'un Peintre inconnu, mais très-habile, repréfentant une *Vierge* : le Prince l'avait acheté à Paris.

Nous nous arrêtâmes dans cet endroit pour dîner; & tandis que l'on nous préparoit le repas, j'eus l'occafion de voir faire l'huile de lin, dont il fe fabrique une très-grande quantité dans tous ces villages. Les payfans en font des envois hors du royaume, & en retirent un très-grand bénéfice. Je me propofe de vous parler un jour plus en détail de cette branche d'agriculture & de commerce.

La campagne eft de la plus grande beauté dans tous ces cantons, & toute couverte d'amandiers. Je trouvai une très-grande quantité de plantes en chemin faifant jufqu'à *Iaci*, entre autres celle que l'on nomme *ferula minor*, la *thapfie*, & beaucoup d'*Afphodeles*. Cette dernière pouffe une tige pareille à celle d'une afperge, qui eft très-longue, & qui fe

divisant ensuite en plusieurs branches produit beaucoup de *fleurs* de couleur blanche. Je vis en même-tems la *scylle* vulgaire, avec une espèce de tithymale fort grand, avec les feuilles de *livesche*, & un autre tithymale, que l'on appelle *amygdaloïdes*. Toutes ces plantes croissent dans les laves du mont Ethna.

Les vignes étoient déjà faites & la terre bèchée tout au tour. Je vous parlerai dans une autre occasion de la manière dont on les cultive dans cette isle.

Étant monté à cheval après le dîner, nous prîmes le chemin qui conduit à *Iacì Reale*, où nous arrivâmes bientôt. Nous y descendîmes chez M. *Sebastiano Leonardi*, qui nous donna un fort bon souper & de très-bons lits. Je vous ai déjà parlé de ce Monsieur dans ma lettre du 28 Juillet de l'année dernière ; c'est-pourquoi je vous y renvoie.

Le 14 du présent mois de Fevrier au matin, nous prîmes congé de notre ami ; & à peine fûmes-nous hors des murs de la ville, que nous commencâmes à jouïr de la magnifique vue du Mont Gibel apperçu du côté de l'Orient. Cette campagne si fameuse était alors toute couverte de neige. La campagne voisine, pendant l'espace de quatre milles, ou d'une lieue & un tiers, abonde en arbres fruitiers & en vignes.

Nous passâmes ensuite au milieu d'un bois très-long, mais peu épais, que l'on nomme le bois

d'*Iaci*, parce qu'il appartient à la Communauté de cette ville, c'eſt-à-dire à ſes habitans. On y voit un grand nombre de chênes, d'oliviers & de poiriers ſauvages. On y trouve encore çà & là cet arbre que les Botaniſtes appellent *Molle* ou *Lentiſcus Peruvianus*, mais que les Siciliens nomment *Arzuli di ſpecie.* Leur fruit eſt une eſpèce de *Peperone* ou poivre long, mais d'une mauvaiſe qualité, parce que ces arbres croiſſent dans des endroits pierreux & ſauvages.

Après avoir fait environ un mille, ou un tiers de lieue dans le bois, nous entrâmes ſur le diocèſe de Meſſine; ayant fait enſuite cinq autres milles, ou deux lieues & un tiers, par de très-mauvais chemins, nous paſſâmes vers les dix heures du matin par un bourg, appelé *Delle Giarre* (le bourg des Laves).

Cet endroit eſt ſitué ſur le grand chemin; le bourg eſt devenu des plus agréables & des plus commodes depuis que les Maſcalèſes, voyant tous les avantages d'un pareil ſéjour, abandonnèrent un autre bourg, appelé *Maſcali*, qui étoit autrefois l'*antique Gallipoli.* Ces peuples habitent la partie ſeptentrionale de la croupe du mont Ethna.

Les environs de ce bourg *Delle Giarre* ſont remplis de charmantes maiſons de campagne, qui ſont occupées dans la belle ſaiſon par des Seigneurs & des Particuliers riches, qui demeurent à Iaci, & à qui elles appartiennent.

Je puis, ſans difficulté, comparer cet endroit aux campagnes délicieuſes de *Fieſole* & de *Settiguano*, près de Florence, ſoit pour la beauté de ſa ſituation, ſoit pour la ſalubrité de l'air.

Ces campagnes ſont encore de la plus grande fertilité ; elles abondent en grains, en fruits, & en vins dont il ſe fait pluſieurs chargemens pour les pays étrangers. Ces terres ſont toutes compoſées d'un ſable noir, ou plutôt de *detritus* de lave ; réduits preſque en pouſſière.

La grande abondance des denrées dont je viens de parler, a déterminé les mêmes habitans de *Maſcali* à bâtir ſur les bords de la mer, un endroit qu'ils appellent *Ripoſto*, ou le dépôt, pour pouvoir charger plus commodément les productions de leurs cantons, ſur les navires.

Après avoir fait cinq milles, ou deux lieues & un tiers de bon chemin, nous paſſâmes une groſſe rivière ſur un pont de pierre, que l'on nomme le pont *Catalabiano* ou *Caltabiano* ; il tire ſon nom de celui d'un village voiſin.

Ce fleuve ſe nomme *Cantara* ; c'eſt l'ancienne rivière *Onobala*, dont Appien parle ainſi au cinquième Livre de ſon Ouvrage, intitulé : *De bello civili. Tauromenium delatus Cæſar, præmiſit, qui deditionem poſcerent; quàm verò præſidiarii non admitterent, præter navigato flumine Onobala, & Ve-*

neris Fano , ad Archagetam adpulit , precatus Deum positis ibì castris , oppugnaturus Tauromenium. Je remarquai dans les eaux de cette rivière, qui sont très-abondantes & très-limpides, plusieurs morceaux de marbres de différentes couleurs, qui avaient été entraînés par les eaux des montagnes voisines de Taormine, où il y a beaucoup de carrières de marbre, dont je vous ai déjà envoyé des échantillons. J'avais observé la même chose dans d'autres torrens, qui, se trouvant alors à sec, avaient offert à ma vue un lit tellement couvert de marbres de toutes les couleurs, qu'il me paroissait un véritable pavé en mosaïque. Je remarquai encore dans ces mêmes torrens beaucoup de ces plantes connues sous les noms d'*Oleandrum* & de *Ricinum vulgare*.

Après avoir fait trois milles, ou une lieue, nous commençâmes à descendre vers les bords de la mer, ou dans la plaine de Taormine, où j'eus l'occasion de voir une grande quantité de *trifolium fœtidum bituminosum*, & de *solanum pomiferum spinosum*. Cette dernière plante avoit déjà produit son fruit, qui ressemble à une petite pomme ronde, de couleur jaune.

Ayant laissé presque à un demi-mille derrière nous un endroit appelé *Schiso*, qui est sur une petite pointe en mer, je laissai ma compagnie pour aller le visiter. Je n'y vis qu'une forteresse quadrangulaire,

presqu'entièrement démolie, & à chaque angle de laquelle étoit une grosse tour. On voyait ensuite au milieu de ce fort une tour quarrée. Il existe encore autour de cette forteresse des vestiges d'anciennes habitations absolument ruinées. Je repris mon chemin le long de la mer, & j'y vis une statue en l'honneur de Saint Pancrace, premier évêque de Taormine, qui fut érigée dans le même endroit où l'on dit que les Payens firent rouler ce Saint du haut du mont *Tauro*. Lisez les actes où la vie de Saint Pancrace, si vous désirez en savoir davantage.

Je ne songeai plus qu'à rejoindre ma compagnie. Celle-ci ayant continué son chemin, était à m'attendre dans un endroit appelé la *Giardina*, où nous nous mîmes aussi-tôt à dîner avec le meilleur appétit.

A un peu plus d'une heure après midi, nous continuâmes notre route pour nous rendre à Taormine, ou *Tavormine*, comme vous voudrez, dont nous étions éloignés d'un mille. Or, pour arriver, il nous fallut monter, par des chemins presque impraticables, une montagne des plus rudes, toute composée d'une pierre gypseuse & perfoliée, ce qui indique peut-être un volcan éteint.

Étant enfin arrivés à Taormine à deux heures après midi, nous commencâmes par voir l'enceinte des anciennes murailles de la ville, qui sont bâties

ſur de gros rochers. Ayant enſuite paſſé par une des portes de cette enceinte, que l'on nomme *di San-Vincenzo*, nous vîmes, après avoir fait quelques pas, l'enceinte qui forme aujourd'hui la ville. On lit ſur une des portes qui conduit à cette dernière une inſcription en letrres gothiques, qui apprend que les murailles avaient été élevées en 1480.

Lorſque nous fûmes entrés dans Taormine, nous trouvâmes bientôt la cathédrale, devant laquelle nous vîmes une très-belle fontaine ſur la petite place qui eſt vis à-vis.

Nous cherchâmes enſuite un certain Monſieur Ignazio *Cartalla*, qui eſt très-verſé dans l'antiquité, & auquel le Prince de Biſcari avait bien voulu m'adreſſer pour avoir des renſeignemens les plus exacts ſur ſa patrie. Mais M. Cartalla n'était pas alors dans le pays, & nous nous trouvâmes ainſi iſolés, ſans aucunes lettres de recommandation pour perſonne, & ſans aucune connoiſſance.

Celui qui veut courir le Monde, ne doit pas perdre courage dans pareilles occaſions ; auſſi prîmes-nous auſſi-tôt la réſolution de nous préſenter à un Religieux de l'Ordre de Saint Auguſtin. Nous trouvâmes heureuſement en lui un homme très-honnête & fort inſtruit, qui s'empreſſa de ſatisfaire notre curioſité.

Il nous mena d'abord vers les reſtes de l'ancienne

Naumachie, qui eſt gravée dans le premier volume de la deſcription latine de la Sicile, par Dorville.

On y voit encore dix-neuf grandes arcades & dix-huit niches, de forme quarrée, qui ſont toutes de la même hauteur & diſpoſées avec ſymmétrie. On remarque dans les arcades des conduits par où paſſaient peut-être les eaux mal-propres qui venaient d'en-haut. Selon l'opinion de M. d'Orville, les gradins, ou les ſiéges pour les ſpectateurs, devaient être au-deſſus du mur dans lequel ſont pratiquées ces arcades : *Spectantibus autem ſuprà murum iſtum ſedilia extructa fuiſſe colligo ut hæc foramina ſervire potuerint in aquis ſordidis ex ſuperioribus illis locis recipiendis.*

Après avoir vu cet ancien monument, le Religieux, qui nous ſervait d'antiquaire, nous mena voir comme une dépendance de cette Naumachie, quelques citernes, conſtruites ſur un petit tertre qui dominait cette vaſte conſtruction. Nous en comptâmes juſqu'à cinq, dont quatre n'offrent plus aujourd'hui que les veſtiges des anciennes citernes; mais la cinquième, qui était la plus petite, exiſte encore dans ſon premier état. Elle eſt compoſée de deux vaiſſeaux ou réſervoirs parallèles, ſéparés l'un de l'autre par huit piliers. Chaque ſalle ou vaiſſeau a neuf arcades. On y remarque des fenêtres pratiquées à une certaine hauteur. Il y a encore une ouverture

par laquelle l'eau paſſait du canal dans la conſerve ou citerne. Cette eau ſe rendait enſuite de cette dernière dans la Naumachie, par un autre canal que je vis taillé dans une pierre. C'eſt ainſi que ſe rempliſſait d'eau ce vaſte emplacement, pour que les vaiſſeaux puſſent y donner le ſimulacre d'un combat, & y faire différentes manœuvres.

Toute la maçonnerie de cette citerne eſt en briques cuites au four, & revêtue d'un enduit qui a pour le moins quatre doigts d'épaiſſeur, pour que l'eau pût mieux s'y conſerver.

Dans un des angles, c'eſt-à-dire, vers le côté méridional de ce réſervoir, on voit encore un petit eſcalier, dont les marches ſont auſſi de brique, & une petite ouverture au-deſſus de cette eſpèce de citerne; cet eſcalier ſervait à aller dans cet endroit lorſque les circonſtances l'exigeaient.

Nous allâmes enſuite voir les reſtes de l'ancien théâtre, qui eſt ſitué ſur une montagne qui commande Taormine, ſituation qui procurait à cet édifice la vue la plus agréable, ſoit ſur les vaſtes & riches campagnes des environs, ſoit ſur celles de la Calabre, & ſur cette grande étendue de mer qui ſépare cette province de la Sicile. C'eſt encore de-là que l'on voit parfaitement l'ancienne fortereſſe de Taormine, bâtie ſur une montagne preſque inac-

cessible, & qui est encore sous un ancien fort appelé *della mola.*

En examinant ce théâtre antique avec quelque attention, on remarque que la scène, qui est toute en brique, s'est conservée dans le meilleur état, ainsi que tout le théâtre.

On voit trois portes dans ce vaste édifice ; savoir, une grande dans le milieu, & une petite de chaque côté de la grande. Il y a encore entre la grande porte & chacune des deux petites, trois niches, dont celle du milieu est plus grande que les deux collatérales. Or, ces niches étant réunies à deux autres, qui viennent chacune après les petites porres, font en tout le nombre de huit. Telle était la décoration de cette façade. A côté de la scène, on voit de deux côtés, en retour du théâtre, deux grandes salles, appelées *Ospédali.*

Étant ensuite entré pour voir l'intérieur du théâtre, nous trouvâmes que les gradins, qui sont aujourd'hui presque tous couverts de terre, avaient été taillés dans le roc vif. On voit avec plaisir les portiques & la gallerie qui, selon M. d'Orville, était soutenue par des colonnes de la plus grande beauté, quoique ces colonnes ne subsistent plus. On voit que cette gallerie était au moins soutenue par des pilastres faits en briques (1), comme le rapporte encore

(1) Quelque sévères que les Anciens aient pu être dans la déco-

le *Signor Gallo* dans la defcription qu'il a fait de ce théâtre.

Au milieu de la gallerie deftinée pour le peuple on voit en retraite une autre gallerie, qui aurait bien pu ne fervir qu'aux femmes, & que l'on conftruifait pour ne pas démolir tout le théâtre.

En effet, je ne me rappelle plus quel fut l'Empereur qui promulgua une loi pour que les femmes ne fuffent plus mêlées dorénavant avec les hommes dans les fpectacles, & pour qu'elles y euffent un endroit féparé. Or il me paroît que l'on s'avifa pour lors de faire ce nouveau portique, comme l'a très-bien remarqué M. Gallo, en réfutant M. d'Orville.

---

ration de leurs édifices, on aura toujours de la peine à croire qu'ils euffent été fatisfaits du coup-d'œil trifte que ces briques offrent aujourd'hui. Il eft donc à préfumer que ces édifices ont été revêtus de tables de marbre de différentes couleurs, & qu'elles auront été brifées par les barbares, ou employées à d'autres ufages par les premiers Chrétiens. Perfonne n'ignore que les monumens antiques qu'on révère le plus aujourd'hui, ont été regardés pendant long-tems comme autant de carrières d'où l'on tirait des matériaux. Ceux qui ont parcouru l'Italie, fe rappelleront fûrement l'épigramme fanglante qui fut faite en Latin contre la Maifon Barberin, qui détruifit une grande partie du Collifée pour bâtir leur Palais à Rome. On y joue fur le nom de Barberini, en obfervant que ce que n'avaient pas fait les barbares qui détruifirent Rome, les Barberins fe le réferverent.

[*Note du Traducteur.*]

Je laiſſai avec peine ces reſtes étonnans de l'antiquité, & avec d'autant plus de chagrin, que je n'avais eu ni le tems ni la commodité d'en faire un nouveau deſſin, & de prendre les meſures les plus exactes: & j'aurais eu l'avantage de pouvoir y ajouter quelques particularités qui avaient échappé à la ſagacité des Auteurs que je viens de nommer.

Les aqueducs, creuſés dans le rocher dans une longue étendue de chemin, pour porter de l'eau à la ville de Taormine, méritent encore l'admiration des Étrangers. On voit, outre cela, uue ancienne habitation toute conſtruite en brique, que l'on m'a dit avoir été l'ancien Hôtel des Monnoies.

Hors de la porte qui conduit à Meſſine, nous vîmes quelques anciens fondemens, & un mur ayant preſque cinq palmes de haut, revétu de marbre blanc, & formant une tribune. Notre Antiquaire, en habit de Religieux, voulut nous perſuader que c'étoit l'ancien Gymnaſe. Je ne ſouſcrirai point à ſon opinion, parce qu'il me paroît que ce ſont plutôt les ruines d'un Temple antique. On voit à côté de ce monument l'Egliſe dédiée à *San Pancrazo*, qui eſt conſtruite à ſec, c'eſt-à-dire, ſans aucun mortier, avec de groſſes pierres blanches, la plupart cubiques. Or cette égliſe a été jadis évidemment un Temple de Payens. Nous vîmes enſuite

dans

dans une petite vallée, du côté de la mer, plusieurs tombeaux de forme quarrée.

Nous retournâmes enfin à Taormine ; & étant entrés dans l'église d'un Couvent de Religieuses, sous l'invocation de Sainte Marie *di Valverde*, nous y trouvâmes près de la porte deux inscriptions grecques, gravées sur un marbre rougeâtre des carrières de Taormine, qui avoient été découvertes en 1770. Voici ce qu'elles contiennent :

ΟΔΑΜΟΣ ΤΟΝ ΤΑΥΡΟΜΕΝΙΤΑΝ
ΟΛΥΜΠΙΝ ΟΛΙΜΠΙΟΣ ΜΕΣΓΟΝ
ΝΙΚΑΣΑΝΤΑ ΠΥΘΙΑ ΚΕΛΗΤΙ
ΤΕΛΕΙΟΙ.

ΓΑΙΟΣ ΚΛΑΥΔΙΟΣ
ΜΑΑΡΚΟ ΥΙΟΣ ΜΑΑΡΚΕΛΛΟΣ.

La première nous apprend que *le peuple de Taormine déclare vainqueur Olympius, fils d'Olympius, dans la course des chevaux qui s'est faite dans les jeux Pythiens*; & la seconde désigne pour Gymnasiarque, Caius Claudius Marcellus, fils de Marc. Vous remarquerez cependant que je ne suis pas le premier qui ait publié ces inscriptions, parce qu'elles ont déjà été données par M. *Cartalla* dans une lettre qu'il a composée sur les avantages de sa patrie, & que l'on trouve insérée dans le quinzième volume

des Opuſcules Siciliens ; c'eſt-pourquoi je vous renvoie à la lettre même, qui vous mettra mieux au fait que mon épître, du matériel & du formel de Taormine : quant à moi, je croirais qu'il y aurait de la préſomption de ma part à vouloir vous en dire davantage ; parce que ; dans le petit nombre d'heures que j'ai paſſées dans cette ancienne ville, je n'ai pas pu me mettre au fait d'un aſſez grand nombre de particularités, pour vous en donner une deſcription complette.

Enfin la nuit approchait, & il était tems de renvoyer notre Antiquaire dans ſon couvent. Indépendamment de l'obligation que nous lui avions déjà pour la politeſſe avec laquelle il avait toujours agi à notre égard, nous lui eûmes encore celle de nous avoir confiés à un de ſes amis, appellé *Signor Giuſeppe della Foreſta*, que nous trouvâmes très-honnête & rempli d'érudition. Or voilà comme ayant fait un pas, on en fait mille. Un petit nombre d'heures auparavant nous étions abſolument iſolés, ſans connoiſſance & ſans ami, & quelque tems après nous nous trouvâmes dans le cas d'avoir très-bonne compagnie pour le jour & pour la nuit. En effet, M. Foreſta voulut bien nous conduire chez lui, où, après avoir parlé long-tems ſur différens ſujets d'érudition. il nous montra un deſſin qu'il avoit fait du théâtre de Taormine, dans l'intention de le publier

un jour avec quelques-unes de ſes obſervations, tendantes également à critiquer M. d'Orville & le *Signor Gallo* ſur-tout ſur le nombre de gradins du théâtre. Le premier prétend qu'il y en a trente-ſix, & le ſecond, dix-huit. M. Cartalla ayant trouvé les véritables dimenſions de l'orcheſtre, ſoutient que dans tout le reſte des encoignures, il devait y avoir trois enceintes, & que chaque enceinte pouvait être de neuf gradins, qui, étant multipliés par trois, donnent vingt-ſept gradins pour le tout.

Monſieur della Foreſta avait également remarqué comme moi que les galleries ou portiques étaient ſoutenus par trois pilaſtres, & non point par des colonnes, comme l'avait prétendu M. d'Orville.

Il nous ajouta de plus que M. *Gallo* avait dit mal-à-propos que les vingt-ſix niches qui exiſtent encore aujourd'hui dans le ſoubaſſement ou mur qui ſoutient la gallerie, avaient ſervi pour y placer des vâſes d'airain, deſtinés à répercuter la voix des acteurs, & le ſon des inſtrumens de muſique. M. Foreſta prétend au contraire, avec beaucoup plus de raiſon, que ces mêmes niches avaient ſervi à y placer des ſtatues, &, par ce moyen, à décorer davantage ce théâtre.

En effet, comment ces niches auraient-elles pu être deſtinées à recevoir des vâſes d'airain, puiſque ceux-ci auraient été non-ſeulement éloignés de

la ſcène, mais encore beaucoup plus élevés que le plan où ſe trouvaient les acteurs? M. Foreſta nous aſſura encore que les deux grandes ſalles, appelées *Oſpidali*, n'interrompaient, en aucune manière, l'ordre d'architecture, quoique, ſelon M. d'Orville, ils empêchaſſent que les acteurs ne puſſent être vus par ceux qui étaient aſſis ſur les gradins les plus voiſins; parce que l'on voyait hors de la ſcène quelques pilaſtres, ou plutôt des appuis, ſur leſquels ceux-ci plaçaient des planches quand ils devaient jouer quelques pièces. Or ces planches étant une fois à leur places, & le parquet étant arrangé, tous les ſpectateurs jouiſſaient du coup-d'œil de la ſcène, en quelqu'endroit qu'ils fuſſent placés ſur les gradins.

Nous paſſâmes quelques heures très-agréablement avec ce ſavant Particulier, & nous allâmes enſuite nous loger chez les Pères Capucins, parce qu'on ne trouve à Taormine ni auberge ni hôtellerie pour les perſonnes honnêtes. L'hoſpitalité ſe rencontre encore chez ces Pères, & je puis vous aſſurer qu'ils nous firent le plus grand accueil, & que nous devînmes bientôt les amis de ces bons Religieux, qui nous régalèrent, le mieux qu'il leur fut poſſible, avec les mêts qu'ils avaient préparés pour eux: bref, nous y paſsâmes la nuit.

Le jour ſuivant au matin, qui étoit le 15 de Fevrier, nous nous ſéparâmes de MM. *Sciarrone* &

Obligé, qui prirent la route de Meſſine : quant à moi, je repris avec M. *Aleſſi* le chemin qui devoit nous mener en droiture à Catane. Nous tînmes la même route qu'en venant, excepté qu'après avoir paſſé le pont de Catalabiano, nous gagnâmes le bord de la mer pour obſerver la riviere froide, *il fiume freddo*, qui étoit appelée *Aſines* par les Anciens. Pline dit au chap. 3 du IIIeme Liv. de ſon Hiſtoire Naturelle, en parlant de la Colonie de Taormine : *Colonia Tauromenium quæ anteà Naxos flumen Aſines*, où cette rivière a ſa ſource à un mille de la mer, où elle coule fort tranquillement.

Elle eſt formée par les neiges de la montagne, qui étant fondues, coulent par des conduits ſouterrains juſques à l'endroit dont je viens de parler. On donne l'éphitète de *froide* à cette rivière, parce que ſes eaux ſont toujours très-fraîches, à ce que l'on dit, dans tous les tems & dans toutes les ſaiſons. Ce ſerait en vérité un *fleuve* délicieux, ſi ſes eaux étaient auſſi froides au mois d'Août que je les trouvai dans le mois de Fevrier.

Nous reprîmes le grand chemin ſous le bourg *delle Giarre*, & nous ſuivîmes conſtamment la route qui conduit juſques à *Iaci la Réale*, où nous arrivâmes, à-peu-près, à midi, qui eſt l'heure de dîner en Sicile. Nous étions attendus par un ami pour faire le

dîner du Jeudi-Gras, qui fut très-splendide. Nous y bûmes d'excellens vins & de bonnes liqueurs.

Nous partîmes ensuite pour Catane; nous passâmes par *Trizza*, *Castello d'Aci*, *porto d'Ulisse* & *Longnina*. Enfin nous arrivâmes chez nous à deux heures de nuit. A peine eus-je mis pied à terre que je songeai à vous assurer de mes civilités, après vous avoir fait la description de notre promenade. Je suis, Monsieur, &c.

LETTRE III.

Sur les Mouches Cantharides que l'on ramasse en Sicile, & sur le commerce que l'on en fait.

A Catane, le 1 Mars 1776.

MONSIEUR,

Pour ne rien omettre de ce qui peut regarder cette isle (la Sicile) je me propose de vous dire un mot des mouches cantharides, petits insectes à la vérité, mais qui font cependant un article intéressant du commerce de la Sicile, vû les avantages que l'on en retire tous les ans, en les vendant aux Etrangers.

Cet insecte, que l'on prend annuellement en grande quantité dans toutes les parties de la Sicile, est appelé par les Naturalistes *Cantharis*, *Canthari-des officinarum* (*Meloe vessicatorius*), & dans la Langue Sicilienne, *Cantaridi* ou *Cantarelle*.

Cet insecte n'est autre chose qu'une grosse mouche d'un vert luisant & d'une couleur azurée, dont l'odeur est désagréable. Il en diffère cependant par sa couleur & sa grosseur; mais sa longueur la plus considérable ne passe jamais neuf lignes. Cet insecte est armé premièrement de deux petites antennes flexibles, qui ressemblent à deux scies. Ses yeux, que l'on apperçoit distinctement, sont ronds; sa tête, qui est inclinée, est presque d'une figure triangulaire. On y voit dans le milieu une petite suture, & cette tête, de même que le reste du corps, est garnie de poils très-aigus & pénétrans, d'une couleur blanchâtre. Cette dernière est attachée au buste ou corcelet, auquel sont réunies quatre pattes ou jambes, distribuées par paires, savoir, deux de chaque côté. Ces jambes, ou plutôt ces pattes, sont articulées & se terminent par une scie. On en voit ainsi deux autres, qui sont un peu plus grosses au bout du thorax, qui se terminent par diverses articulations, qui se divisent en six anneaux ronds. Cette espèce de mouche est munie de deux aîles, & recouverte par le *stuccio*, ou étui, qui est long, quadran-

gulaire, d'un vert brillant, & qui sert encore à cacher tout le corps de l'insecte.

On a remarqué plusieurs fois que cet insecte ne s'engendroit point en Sicile, & l'on dit même qu'il vient des parties les plus éloignées de l'Asie ou de l'Egypte. En effet on les voit passer régulièrement tous les ans par essaims très-épais, & comme des nuages, comme différentes espèces d'oiseaux étrangers. Le passage de ces mouches arrive vers les derniers jours du mois de Mai, & dans les premiers jours de celui de Juin. Leur arrivée s'annonce par une odeur désagréable, pareille à celle d'un sel volatil, qu'elles répandent dans l'air & partout où elles se reposent. Les mouches cantharides cherchent aussi-tôt les oliviers pour s'y reposer de préférence; plusieurs s'arrêtent encore sur les chênes, & sur différens arbustes, dont elles dévorent les feuilles.

Lorsque les paysans sentent la mauvaise odeur que répandent ces insectes, ils en concluent que les mouches cantharides ne sont pas fort éloignées; & lorsqu'ils les voient reposées sur quelques pieds d'olivier, où elles se rassemblent en très-grand nombre, ils étendent un linceul au pied de cet arbre de très-grand matin, avant que le soleil ait réchauffé l'air. Ces petits animaux se trouvant alors engourdis & affoiblis par la fraîcheur de la nuit & par celle du crépuscule du matin, n'ont plus la force nécessaire

pour pouvoir vôler, & pour éviter toutes les embûches qu'on leur prépare. Les payſans ſecouent donc avec des baguettes les branches de l'olivier, ou ſecouent ſimplement le tronc de cet arbre. Cette opération fait pour lors tomber ces inſectes ſur le grand drap deſtiné à les recevoir, ou que ces payſans tiennent à la main. Dans le même temps, d'autres perſonnes prennent ces mouches, & les mettent toutes engourdies dans un vâſe de terre, ou dans un ſachet qu'elles tiennent ouvert & ſuſpendu au cou.

On expoſe enſuite ces mouches au ſoleil pour les faire sècher; & lorſqu'elles ſont bien sèches, on les arroſe avec du vinaigre. Quelle que ſoit la raiſon d'un pareil uſage, le fait eſt pourtant que ce vinaigre fait gonfler ces mouches & en augmente le poids. Voilà ce qui m'a été dit par quelques perſonnes. D'autres m'ont aſſuré en même temps que l'on n'avait d'autre objet, en arroſant les mouches cantharides avec du vinaigre, que de les étourdir auſſi-tôt qu'elles ſont priſes, & de les tuer plus promptement.

M'étant cependant trouvé au mois de mai de l'année dernière à cette chaſſe, ſous des oliviers nains, je ne m'apperçus pas que l'on prît cette précaution. On metroit ſeulement ces inſectes dans de petits ſacs, & je remarquai que, pendant qu'on les ramaſſait ſur le linceul, on ne faiſait que donner un

petit coup de baguette sur ceux qui voulaient reprendre leur vôl.

Ces mouches étant encore fraîches pourront valoir quatre grains ou quatre sous de France l'once, étant achetées de la première main, & même moins; mais lorsqu'elles sont dessèchées, elles ne pèsent plus que le tiers de ce qu'elles pesaient auparavant : c'est dans ce dernier état qu'on les vend aux étrangers. On paie quelquefois les mouches cantharides depuis quarante, cinquante, & même soixante onces (l'once vaut 15 liv) le cantaro, & même davantage. On expédie de Sicile une année dans l'autre, ou année commune, environ quarante *cantari* de mouches cantharides, qui, étant évaluées au prix moyen de cinquante onces le cantaro, produisent environ deux-mille onces, ou trente-mille livres de France.

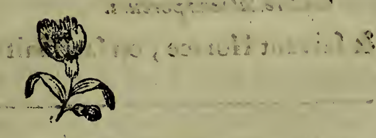
Tout le monde sait que les mouches cantharides

(1) Quoique les Cantharides, prises intérieurement, puissent être regardées comme un poison, quelques Médecins en ont cependant prescrit l'usage intérieur avec quelque succès dans l'hydropisie & les suppressions d'urine. Le Docteur Werlhoff est toujours parvenu à dompter le virus hydrophobique, ou virus de la rage, en faisant prendre un grain de poudre de mouches cantharides chaque jour, pendant six semaines, avec un grain & demi de mercure, d'alun, & dix grains de camphre, le tout incorporé avec le mucilage de la gomme adragante.

[*Dict. d'Histoire Naturelle, tom. 2, p. 206, édit. de 1775.*]

ſont la bâſe des veſſicatoires. On pourra encore conſulter le Dictionnaire de Médecine de *James*, à l'article *Cantharides*, pour connoître les effets qu'elles produiſent. Cet Auteur y expoſe pluſieurs belles expériences que l'on a faites en Médecine avec ces inſectes. On ſe ſert en Angleterre, en Hollande, & dans d'autres parties de l'Europe, des mouches cantharides pour la teinture de certains draps, motifs pour leſquels on fait des demandes très-preſſantes de cet objet de commerce, de toutes les différentes contrées.

Voilà, Monſieur, des détails ſur ce petit inſecte, qui, malgré qu'il ne ſoit pas particulier à la Sicile, & qu'il lui ſoit étranger, ne laiſſe pas que de procurer un bénéfice aſſez conſidérable aux cultivateurs de cette iſle. Auſſi ne négligent-ils pas d'en faire une bonne proviſion toutes les années pour leur propre avantage, & pour celui du commerce. Portez-vous bien.



LETTRE IV.

Sur quatre Vâses de terre cuite appelés Donarii *par les Antiquaires, qui ont été trouvés dans l'ancienne ville de Camerina en Sicile* (1).

A Catane, ce 2 Avril 1776.

MONSIEUR,

Les quatre donaires de terre cuite, trouvés dans l'ancienne ville de Camerina, & qui vous ont été envoyés par le Prince de Biſcari, repréſentent différentes Prêtreſſes, tenant ſous leurs bras une petite truie.

On ſait que les Payens ſacrifiaient un porc au Dieu Silvain, ſelon ce vers de la dernière ſatyre de Juvénal :

Cædere Silvano porcum.

& ſuivant Horace, on ſacrifiait également au Génie

(1) Ces quatre vâſes ſont actuellement dans la Gallerie du Grand-Duc de Toſcane, à Florence.

[*Note du Traducteur.*]

un petit porc de deux mois, comme on le voit dans la dix-ſeptième Ode de ſon troiſième Livre :

. . . Cras geminum mero
Curabis, & Porco bimeſtri
Cum famulis operum ſolutis.

Les Payens ſacrifiaient encore un petit porc aux dieux Lares, comme on le voit chez le même poëte au vers 164 de la troiſième ſatyre du ſecond Livre :

. . . Immolet æquis
Hic porcum Laribus.

Vous ſavez pareillement que l'on prétend que la truie eſt la première victime que l'on a immolée dans les commencemens de l'uſage des ſacrifices, comme le prouve ce vers tiré des faſtes d'Ovide, Liv. I, vers 347 :

Prima Ceres avidæ gaviſa eſt ſanguine porcæ.

C'eſt auſſi ce qui a fait dire à Varron, dans ſon Ouvrage *de re ruſticâ*, Liv. II, *Sus, græcè* , *olim dictus Thyſus, ab illo verbo, quod dicunt* θυεῖν, *quod eſt immolare ; ab ſuillo enim genere pecoris immolandi initium primum ſumptum videtur.*

Les Toſcans, les Grecs & les Latins ſacrifiaient auſſi une truie lorſqu'ils faiſaient des traités de paix, le jour de leurs nôces, & généralement dans tous leurs ſacrifices expiatoires, & dans les luſtrations.

La truie pleine étoit proprement appelée δελφαξ, du mot δελφὺς, qui veut dire la matrice, d'où est venu le nom ἀδελφοι, *les freres*; & l'on entendait par le mot δελφάκιον la partie naturelle de cet animal, que l'on sacrifiait à la terre à Cérès, comme le rapporte Caton *de re rusticâ*, cap. 134, en disant qu'auparavant de commencer les moissons, il fallait sacrifier à Cérès une truie, appelée en latin *Præcidanea. Priusquàm messem facias porcam præcidaneam Cereri immolare oportet.* Cet Auteur indique ensuite de quelle manière il fallait faire ce sacrifice.

Aulu-gelle rapporte au sixième chapitre de son troisième Livre, que, *Hostiæ præcidaneæ dicuntur quæ ante sacrificia solemnia pridie cæduntur, porca etiam præcidanea appellata quam piaculi gratia ante fruges fieri cæptas immolari Cereri mos est.* Festus dit d'ailleurs que la truie précidanée était celle qu'on avait coutume d'immoler avant que l'on eût commencé la nouvelle moisson. *Præcidaneam porcam dicebant quam immolare erant soliti, antequàm novam messem inciderent.*

La déesse Cérès ayant inventé l'art de semer & de moissonner les grains, comme Ovide nous l'apprend au cinquième Livre de ses Métamorphoses, en disant :

Prima Ceres unco glebem dimovit aratro.
Prima dedit fruges, alimentaque mitia terris.
Prima dedit leges : Cereris sunt omnia munus.

Cet animal lui était offert en facrifice : d'où il paroît évident que la petite truie que ces Prêtreffes tiennent dans leurs bras venait d'être facrifiée & offerte par elles, comme une victime à Cérès, d'après une des raifons que je viens de rapporter.

Le culte de cette déeffe s'était répandue dans toute la Sicile, & cette ifle était même fous la protection immédiate de cette divinité, comme nous l'apprend Cicéron dans fa quatrième harangue contre Verres, paragraphe 48 : *Vetus eft hæc opinio, Judices, quæ conftat ex antiquiffimis Græcorum litteris atque monumentis infulam Siciliam totam effe Cereri ...... confecratam.* Il continue encore, en difant que le principal culte de cette déeffe était établi dans la ville d'Enna, que l'on nomme aujourd'hui *Caftrogiovanni. Propter hujus opinionis vetuftatem; quòd eorum in locis veftigia, ac propè in cunabula reperiuntur Deorum, mira quædam totâ Siciliâ privatìm ac publicè religio eft Cereris Hennenfis.*

Ovide parle de la manière fuivante de cette divinité, dans le quatrieme Liv. de fes Faftes, où il dit :

Terra tribus fcopulis vaftum procurret in æquor
Trinacris; à pofitu nomen adepta loci.
Grata domus Cereris, multas ea poffidet urbes:
In quibus eft culto fertilis Enna folo.

Après l'affaffinat de T. Gracchus, fous le confu-

lat de T. Muzius & de L. Calpurnius, ſous leſquels commencèrent les troubles & les alarmes de la république, on publia que les vers des Sybilles commandoient que l'on appaiſât la déeſſe Cérès, *Cererem placari oportere.*

Ce fut alors que les Députés du Collège des Prêtres allerent aux pieds de la ſtatue de cette déeſſe que l'on adoroit à Enna, quoique les Romains euſſent dans leur ville un temple magnifique conſacré à cette déeſſe. Ces prêtres y furent frappés auſſi vivement que s'ils avaient paru devant la divinité elle-même, comme on le voit dans Cicéron, à l'endroit même que j'ai ci-devant cité, & qui ſe trouve au quarante-neuvième paragraphe : *Itaquè apud patres noſtros atroci ac difficili Reipublicæ tempore, cùm T. Graccho occiſo, magnorum periculorum metus ex oſtentis portenderetur, P Mutio, L. Calpurnio Conſulibus, aditum eſt ad libros ſibyllinios, in quibus inventum eſt, Cererem antiquiſſimam placari oportere. Tùm ex ampliſſimo collegio decemvirali ſacerdotes populi Romani, cùm eſſet in urbe noſtrâ Cereris pulcherrimum & magnificentiſſimum templum, tamen, uſque Hennam profecti. Tanta enim auctoritas & vetuſtas illius religionis, ut, cùm illùc irent, non ad ædem Cereris; ſed ad ipſam Cererem proficiſci viderentur.*

On peut donc conjecturer de ce paſſage l'eſtime & la vénération que le peuple Romain avait pour Cérès,

Cérès. Elle était représentée dans son temple par une statue de médiocre grandeur, mais d'un travail admirable. Elle tenait un flambeau à chaque main, qui indiquaient qu'elle les avait allumés au feu du Mont Etna, lorsque cette déesse alla chercher sa fille, qui lui avait été enlevée par Pluton.

On voit donc que le culte de la déesse Cérès étant aussi général & aussi grand dans toute la Sicile, on peut tirer cette conséquence si juste & si naturelle, que la ville de Camerina, où l'on a découvert ces quatre donaires, rendait un culte particulier à cette divinité.

Les usages que l'on suivait dans les sacrifices que l'on pouvait offrir à cette déesse, ne paraissent pas différer de ceux que l'on observait ordinairement à Catane dans le culte de Cérès. Cette déesse y avait toujours été vénérée dans les ténèbres, dans un lieu saint, dont l'entrée était défendue aux hommes.

C'était l'office des femmes & des jeunes filles de célébrer dans ces endroits les mystères de la déesse; car on lit dans *Alessi Dier. Genial.* Lib. VI, cap. 2: *Contrariæ verò religionis Catinensis Cereris quàm Achajae sacrarium fuit, ad istud enim viris accedere non licet sacro verò per mulieres ministrari & virgines persici solebant; cujus simulacrum non modò tangere, sed ne videre quidem homini fas.*

Lactance remarque encore que le respect que le

Catanais portèrent à Cérés était ſi grand, qu'il était défendu aux hommes d'entrer dans l'intérieur du temple où l'on adorait cette déeſſe : *Hujus Cereris (Catinenſis) tantam fuiſſe religionem, ut adire templi ejus ſacra penetralia viris nefas eſſet;* Lib. I *de Orig. erroris, cap. 4.*

Cicéron parlant enſuite dans la quatrième de ſes harangues contre Verrès, paragraphe 45, du vol que les domeſtiques de ce Gouverneur avaient fait pendant la nuit de la ſtatue de Cérès de Catane, à l'inſtigation de leur maître, s'élève devant les Juges contre l'impiété de ce méchant homme, qui avait violé des choſes ſacrées, qu'il n'aurait pas ſeulement dû toucher avec les mains, parce qu'il les aurait ſouillées en ſongeant même à ſe les approprier. C'eſt dans cette occaſion que ce célèbre Orateur rapporte qu'il n'était pas permis aux hommes d'entrer dans le ſanctuaire du temple de Cérès, & qu'il était d'uſage que les ſacrifices y fuſſent offerts par des femmes d'une probité reconnue, & d'une naiſſance diſtinguée : *Audite etiam ſingularem ejus, judices, cupiditatem, audaciam, amentiam, in his præſertim ſacris polluendis, quæ id modò manibus attingi, ſed ne cogitatione quidem violari fas fuit. Sacrarium Cereris eſt apud Catinenſes, eâdem religione quâ Romæ, quâ in cæteris locis, quâ propè in toto orbe terrarum. In eo ſacrario intimo fuit ſignum Cereris per antiquum*

quod viri, non modò cujus modi essent, se ne esse quidem sciebant; aditus enim in id sacrarium non est viris; sacra per mulieres ac virgines confici solent. Hoc signum noctù clàm istius servi ex illo religiosissimo, atque antiquissimo fano sustulerunt, postridiè Sacerdotes Cereris, atque illius fani Antistitæ, majores natu probatæ, ac nobiles mulieres, rem ad magistratus suos deferunt, omnibus acerbum, indignum, luctuosum deniquè videbatur.

L'usage de faire offrir des sacrifices par des femmes & de jeunes filles à la dèesse Cérès, fut apporté de la Grèce, selon Festus : *Sacra Cereris ex Græciâ translata.*

Indépendamment de ces différens témoignages, le père de l'éloquence Romaine, que l'on a déjà cité plusieurs fois, remarque que les sacrifices à la déesse Cérès lui furent toujours offerts par des prêtresses Grècques, & que c'étaient celles qui célébraient également ces fêtes, *sacra Cereris per Græcas semper curata sunt sacerdotes.* Il donne même l'épithète de *Græcum* au sacrifice qui avait été offert par une prêtresse : *Sacerdos illa quæ græcum illud sacrum monstraret.*

Or voici en peu de mots ce que j'ai cru pouvoir vous dire de plus convenable sur ces quatre donaires, qui représentent quelques prêtresses en habit

pour les ſacrifices, tenant entre leurs bras une petite truie conſacrée à Cérès.

Telles étaient réellement ces femmes à qui l'uſage avait accordé dans des tems reculés le privilège d'offrir des ſacrifices à la déeſſe Cérès, dont le culte était très ſingulier, & preſque excluſif dans toute la Sicile.

Comme les quatre donaires en terre cuite, dont je viens de vous entretenir, ont été trouvés dans l'ancienne ville de Camerina, il paraît auſſi que l'on y rendait quelque culte à la même déeſſe, à l'imitation des autres villes de la Sicile, & que dans ce culte on ſuivait ce rit grec, pour les raiſons que je viens d'avoir l'honneur de vous donner. Je ſuis, avec les ſentimens ordinaires, &c.



LETTRE V.

Adreſſée au Docteur Antoine-François Durazzini, Médecin & Phyſicien de Florence, & Membre de l'Académie Royale Phyſico-Botanique, & de la Société des Géorgophiles, l'une & l'autre de la même Ville, dans laquelle l'Auteur rend compte de quelques productions de la Sicile.

A Catane, ce 12 Avril 1776.

MONSIEUR,

C'eſt pour alimenter en quelque façon notre correſpondance, que je me propoſe de vous entretenir dans cette lettre de quelques-unes des productions de la Sicile. Ces matières ſont du reſſort de l'agriculture. Ces objets paroîtront petits; mais pourquoi ſi petits? Comme vous êtes un des principaux ornemens de la ſociété des Géorgophiles, je ſais que vous ne dédaignerez pas de jeter un coup-d'œil, même ſur les plus petites choſes choſes qui peuvent intéreſſer le genre humain. Mais laiſſons les complimens; ils n'entrent pas dans le langage des Philoſophes, & entrons en matière, & tâchons toujours d'être utiles à la Société.

Des Orges.

L'orge, que les Botaniſtes appellent *Hordeum*, eſt nommé vulgairement *Orgivet* & *Oriu*, en Sicile. On en ſème une très-grande quantité dans preſque toute l'étendue de cette iſle, ſur-tout dans la vallée de *Noto*, qui eſt très fertile en cette production, comme je le remarquerai dans la ſuite.

Les Siciliens ſèment l'orge de deux manières : la première s'appelle à la *firraina*, c'eſt-à-dire, pour le fourrage ; & la ſeconde *a frutto*, ou pour en avoir du grain. On sème l'orge pour en obtenir du fourrage au commencement du mois de ſeptembre, & l'on n'épargne pas la ſemence : de-là vient que, ſi cet orge a bientôt de la pluie, il lève & croît très-promptement. On le coupe en herbe au mois d'octobre, & on le réſerve pour les chevaux; on les nourrit & on les purge encore pendant tout le Carême avec le même fourrage que ce même orge fournit, & qui ſe trouve alors très-grand, & preſque en état de pouſſer ſon épi. C'eſt pour cette raiſon que tous les grands Seigneurs & les Seigneurs particuliers qui ont beaucoup de chevaux dans leurs écuries, ſont alors dans l'uſage de les envoyer dans leurs terres, pour qu'ils y paiſſent l'orge que l'on a ſemé pour eux, & qu'ils s'en nourriſſent. S'il arrive que

ce même orge qui a été coupé deux fois en herbe à une hauteur convenable de la terre, ait un tems favorable, & sur-tout de la pluie, il produit alors son grain; mais on n'en fait qu'une récolte médiocre.

Les chevaux qui ont été nourris pendant si longtems avec cette paille d'orge, étant retirés des pâturages, & de retour dans leurs premières écuries, on les y rafraîchit avec une certaine plante, appelée *Sulla*, en Sicilien, que les Botanistes nomment *Astragalus Romanus.* C'est l'*Hedysarum coronarium* de Linnée sur lequel on a publié un savant Mémoire dans le *magasin de Toscane*, tom. 5, part. 3, pag. 50 & suivantes. Au défaut de cette plante, qui croît abondamment & naturellement en Sicile dans certaines terres sablonneuses, appelées pour cela *Terreni sullari*, on donne aux chevaux de la paille d'avoine. On sème également en Sicile une grande quantité de ce grain.

L'autre manière de semer l'orge, & qui est appelée *à frutto*, c'est-à-dire, pour avoir du grain, comme à l'ordinaire, consiste à le semer à la main, & peu épais, pour qu'il ait la facilité de taler beaucoup dans un espace suffisant, ce qui lui procure la facilité de croître à son aise, & de fournir ensuite un épi bien plein & ayant beaucoup de grains. Il y a d'ailleurs quelques terreins qui étant plus ou moins gras, exigent plus ou moins de semence.

On sème dans toute l'étendue de la Sicile de l'orge pour en avoir du grain ; mais la partie de cette isle où il réussit le mieux & produit davantage, est la vallée de *Noto*. Cette province est si fertile en orge, qu'elle seule peut en fournir une quantité considérable aux Etrangers : ce qui arrive effectivement, & rapporte un revenu très-considérable à la Sicile. Les seuls territoires d'*Aula*, de *Scicli*, & quelques autres, peuvent exporter tous les ans environ quinze mille salmes d'orge.

Le territoire de *Mascali*, qui se trouve dans la vallée de Demona, produit encore une grande quantité d'orge, mais de médiocre qualité. Ce canton seul pourrait en vendre tous les ans environ six mille salmes, hors du royaume.

Plusieurs endroits du Mont Ethna produisent encore de l'orge, qui se sème sur ces laves qui, au bout d'une longue suite d'années, se sont couvertes d'un peu de terre. Ces orges sont regardés comme d'une qualité inférieure, & on les nomme dans le commerce *orzi di sciarra*, orge des laves, parce qu'ils croissent effectivement dans les laves ou *sciarre*, vomies par le Mont Gibel.

La plaine de Catane est aussi très-abondante en orge. Ces grains sont réputés de très-bonne qualité, & sont appelés ordinairement *orzi di Chiana* dans le commerce. Ils sont plus recherchés que les au-

tres pour les envoyer à l'étranger. Cette contrée pourrait rapporter tous les ans jusqu'à neuf mille salmes, qui, avec les quinze-mille que produit la vallée de *Noto*, & les six-mille autres salmes d'orge du territoire de *Mascali*, feraient en tout trente-mille salmes que les Siciliens vendraient aux étrangers. Ce nombre de salmes pourrait être encore plus considérable, si la consommation de cette denrée n'eût pas autant augmenté dans l'Isle, sur-tout depuis quelques années que le nombre des mulets s'est accrû singulièrement. Or, ce qui a donné lieu à cette augmentation, c'est qu'au-lieu de suivre l'ancienne méthode de faire passer des bœufs ou des vaches sur les gerbes de bled pour en détacher le grain, on a jugé à propos de faire remplacer ces animaux par des mulets. L'expérience a fait voir qu'en effet un pareil exercice était nuisible aux bœufs & aux vaches : comme les mulets sont beaucoup plus forts & plus robustes, ils résistent davantage à ce pénible travail ; mais il faut beaucoup d'orge pour les nourrir. D'un autre côté, le luxe des équipages s'est introduit en Sicile, & y emploie un grand nombre de chevaux ou mules (1), qui aug-

(1) Les anciens attelages, en Italie, n'étaient autrefois composés que de mules, mais on ne s'en sert plus que la nuit, à l'exception des Médecins & de quelques gens de Loi, qui ne sont pas sujets à a mode.

[*Note du Traducteur.*]

mentent encore la consommation de l'orge. Or, c'est pour cette raison que les Siciliens ne peuvent pas exporter une si grande quantité de cette denrée, qu'ils le feraient, sans ce nouvel abus.

En 1775, les orges de la meilleure qualité furent vendus dans les magasins 34 tari la salme: ainsi, 100 salmes à ce prix firent la somme de 113 onces & 1 tari. Les autres frais pour mettre ces orges à bord, joints à ceux des lettres d'expédition, pûrent monter à 13 tari & 10 grains pour chaque salme, ce qui faisait pour ces seuls objets 45 onces. Si l'on fait ensuite le total du prix de ces orges & des menus frais, on verra qu'étant rendus aux vaisseaux, ils coûtèrent 158 onces & 1 tari.

Ces 100 salmes d'orge, chargés sur les vaisseaux, ne coûteraient peut-être pas autant dans les ports où sont les *caricatori* ou magasins royaux; mais les frais sont plus considérables à Catane, &se montent à environ 15 tari par salme de plus. D'un autre côté, les marchands sont sûrs d'avoir des orges de la meilleure qualité, parce qu'ils viennent tous de la plaine de Catane, qui est célèbre par la bonté de cette production. On en expédie beaucoup pour Marseille & pour Gènes.

Des Féves, des Haricots, des Pois & des Lentilles.

Je vais vous entretenir maintenant du produit &

du commerce de quelques eſpèces de légumes, & ſur-tout de celui des féves, des haricots, des pois & des lentilles. La Sicile produit une grande quantité de ces légumes, & en envoie beaucoup à l'étranger.

Pour commencer par les féves, je vous dirai que cette Iſle abonde ſingulièrement en cette denrée. Elle produit différentes eſpèces de féves, dont les unes ſont appelées *fave groſſe*, ou groſſes féves; & d'autres, *fave piccole*, ou *favette*, c'eſt-à-dire, petites fèves. Les premières ſont très-groſſes & fort applaties. Il s'en fait une très-grande conſommation dans toute la Sicile, puiſqu'on y vend toute l'année de celles qui ſont torrefiées, & que les Siciliens appellent *fave caliate*, ou féves grillées à la poële. Or voici la manière dont on riſſole ces groſſes féves. On met ſur un très-grand feu un chaudron ou une poële remplie de ſable, dans lequel on jette la quantité de féves que l'on juge convenable, lorſque le ſable eſt bien échauffé. On remue ſouvent avec une groſſe ſpatule de bois & le ſable & les féves, de peur que ces dernières ne viennent à ſe brûler. Le ſable s'oppoſe même à cet inconvénient, & contribue à ce que la torréfaction des féves ſoit bien égale. Cette opération étant faite, on met le tout ſur un van ou ſur un crible, par lequel on paſſe le ſable, & les féves reſtent toutes grillées. Les Siciliens font ſubir

la même préparation aux pois, à la graine de chanvre, qu'ils appellent *canna musa*, & à celle du lin, qu'ils mêlent avec les pois torréfiés & la graine de chanvre. Ils donnent le nom de *calia* à ces sortes de légumes & de graines que l'on trouve à acheter dans leur Isle pendant toute l'année. C'est le principal article que l'on trouve dans toutes les foires de la Sicile, parmi les différentes choses que l'on mange pour passer le tems. Or cet usage de manger sans cesse pareilles bagatelles, est général dans ce pays (1).

---

(1) Quelques personnes sont dans l'usage de faire rôtir les marrons & les chataignes au bain de sable, après les avoir fendus comme à l'ordinaire; elles ménagent pour cet effet un rebord tout-au-tour du dessus de leurs poëles, que l'on suppose de fayence, pour contenir le sable qu'elles destinent à opérer cette torréfaction, qui est alors très égale. Les Espagnols ont un usage particulier pour griller leurs marrons. Après les avoir fendus comme nous, ils les renferment dans une espèce de boîte cylindrique de fer, percée d'une infinité de trous qui ressemblent, aux trous près, à ces bruloires dont les Epiciers se servent pour torréfier le café. On suspend au cramailler de la cheminée cette longue boîte de fer, par une anse qui embrasse les deux extrémités de son axe, qui ressemble à ces broches que l'on fait tourner à la main. On fait entrer ensuite celui des bouts qui est coudé, dans un trou ménagé à l'extrémité d'un long bâton, pour avoir la facilité de faire tourner cette brûloire sans trop s'approcher du feu. Par ce moyen le reste de l'âtre est absolument libre pour les besoins de la cuisine.

[*Note du Traducteur.*]

Il y a encore une autre eſpèce de féves, qui reſſemble à celle dont je viens de parler, mais qui eſt un peu plus petite, & que l'on pourrait appeler *fave mezzane*, ou fèves moyennes, dans le commerce. Les meilleures & les plus groſſes de cette eſpèce ſont celles qui croiſſent dans les territoires de *Lionforte*, d'*Aſero* & de *Piazza*, & dans pluſieurs endroits de la vallée de *Noto*. Les *favette*, ou petites féves, ſont enfin plus recherchées des étrangers que les féves de la groſſe eſpèce. Il en croît une très-grande quantité dans les territoires de *Marſala* & de *Licata*, & il s'en fait de très-gros chargemens dans tous les caricatori ou dépôts royaux, & dans d'autres endroits de la côte. On en expédie ſur-tout conſidérablement du *caricatore* ou du dépôt de *Marſala*.

Les prix de ces différentes eſpèces de féves ſont plus ou moins hauts, ſelon la plus grande ou la moindre abondance de cette denrée. Il faut remarquer que les féves ont été vendues en 1775 depuis 38 juſqu'à 40 tari la ſalme. Cette meſure eſt plus forte d'un *tomolo* pour toutes les eſpèces de légumes : on dit auſſi en termes de commerce *ſalma alla groſſa al dicia ſette, o alla gurma.*

Les frais qu'il reſte encore à faire pour tranſporter ces féves à bord, ſont de 10 tari & 10 grains pour chaque ſalme : mais au *caricatore* de Catane, on paie deux tari de plus par ſalme.

Le commerce que les Siciliens font des haricots blancs, appelés *fàsòla*, & de ceux qui ont une marque, & qu'ils nomment *fasola mascalèsa*, ou de Mascali, du nom du canton qui en produit une très-grande quantité, leur procure encore quelques bénéfices. Les haricots blancs croissent aussi abondamment dans le même endroit, que dans la partie sablonneuse du territoire de Catane, appelée l'*Arena*, & dans les autres parties de cette même contrée. Il faut remarquer que ces légumes des environs de Catane ont le meilleur goût, & qu'ils sont très-faciles à faire cuire.

Les premiers haricots ont été vendus dernièrement à raison de deux onces, ou de 30 liv. de France & 24 tari, jusques à trois onces la salme; & les haricots de la seconde espèce, depuis 2 onces & 20 tari, jusques à 2 onces & 24 tari la même mesure.

Les pois, que les Siciliens appellent *i ceci*, sont pour eux l'objet d'un très-grand commerce; il en vient beaucoup dans les territoires de *Realbuto*, de *San Philippo d'Agyro*, de *Piazza*, & dans plusieurs endroits du territoire de Catane, & dans d'autres parties de l'Isle. Ces pois sont blancs pour l'ordinaire quand ils sont secs. Cette denrée a été vendue en 1776, à raison de 2 onces 14 tari la salme. Il s'en fait une très-grande consommation dans l'Isle même,

où ils ſe vendent pendant toute l'année torréfiés ou grillés, comme je l'ai déjà dit.

Les *cicerchie* ou lentilles, qui s'appellent en Sicile *denti di vecchia*, c'eſt-à-dire, dents de vieille, procurent encore quelque petit bénéfice à cette Iſle. Elles ont été vendues en dernier lieu à raiſon de 1 once & 10 tari la ſalme. Il en croît beaucoup dans la *Chiana*, ou plaine de Catane.

On préſume que ces différens articles de commerce procurent, année commune, à la Sicile, un revenu d'environ 30,000 onces, ou 45000 liv. argent de France.

Du Millet ou panais (1).

Si je fais quelques réflexions ſur la dénomination

(1) On cultive en Pologne une eſpèce de millet que l'on nomme *cacha*, & dont le grain reſſemble beaucoup à celui du panais. Après l'avoir fait paſſer légèrement au moulin, pour le dépouiller de ſon écorce, on l'emploie aux mêmes uſages que le gruau; on en prépare encore un mêt particulier à ce pays, que l'on nomme encore *cacha*; il conſiſte dans une certaine quantité de mouton ou de volaille dépécée, que l'on fait cuire pêle-mêle avec ce gruau, & un peu de perſil & de ſel. Cette eſpèce de gruau ſe mange avec la volaille au ſouper. On fait auſſi des eſpèces de puddings avec le gruau de cacha. Cet aliment eſt très-léger, & agréable au goût. Il conviendrait ſurtout aux convaleſcens & aux perſonnes qui ſont d'une faible conſtitution. On a lieu d'être ſurpris qu'un grain auſſi utile, & qui fournit

de cette plante, dont la graine fournit une excellente nourriture aux oiſeaux, ſur-tout en Sicile, je vois qu'elle eſt appelée par Linnée *phalaris Canarienſis*; par Tournefort, dans ſon Ouvrage, intitulé: *Inſtitutiones hei herbariæ*, *gramen ſpicatum*, *ſemine miliaceo albo;* par Gaſpard Bauhin dans ſon Pinax, *phalaris major ſemine albo;* & enſuite *phalaris*, par Jean Bauhin, Dodonée, Mathtiole, & autres Auteurs qui ont écrit ſur la Botanique, dont j'omets ici les noms pour être plus court; enfin par les François, *graine de Canaris*; par les Siciliens, *ſcaghiola pril*, *oceddi*, & en Toſcane, *ſcagliuolo*, ou *ſcagliuola*.

Cette plante eſt une de celles qui compoſent la famille des graminées ou des graines. Elle croît ſpontanément dans pluſieurs parties de la Sicile, au milieu des grains avec leſquels, la plupart des payſans la sème exprès, parce qu'elle ne demande pas beaucoup de place, & qu'elle ne nuit point aux plantes voiſines. Il y a cependant quelques cantons où l'on sème cette graine dans des endroits particuliers, pour en retirer une plus abondante récolte.

Le panais ayant été ſemé pouſſe au bout de quinze ou vingt jours quelques feuilles étroites & pointues,

---

une nourriture auſſi ſaine, & auſſi facile à préparer, ne ſoit pas généralement connu ni cultivé.

[*Note du Traducteur.*]

comme

comme celles des gramens, d'où sortent quelques tiges de la hauteur de trois ou quatre palmes, qui ressemblent à celles de l'épautre ou *Zea*, & qui se terminent par un épi d'une certaine longueur, d'une forme cylindrique, qui finit cependant en pointe un peu obtuse. Cet épi renferme dans certaines petites capsules, une petite semence luisante, & d'un blanc jaunâtre, & qui ressemble presque à la graine de lin. Lorsqu'on ôte les balles, ou l'écorce de cette très-petite graine, on voit qu'elle renferme un grain farineux, qui est blanc intérieurement, & dont l'extrémité est noire.

Les paysans, qui sont dans l'usage de semer cette graine avec le froment, en font toujours la récolte dans le même tems que celle du grain, parce que ces deux semences mûrissant ensemble, cette moisson a lieu vers les derniers jours du mois de mai, époque à laquelle on commence la grande moisson en Sicile. Ils recueillent donc habituellement la graine de panais avec le froment; battent l'une & l'autre en même tems, & les séparent ensuite en les passant au crible. Comme la graine de panais est fort petite, elle passe la première, et comme elle ne cause aucun embarras aux cultivateurs, ni aucun préjudice au grain, cette double culture est presque universelle chez les fermiers.

Comme on sème ici une très-grande quantité de

cette graine, & que l'on ne s'en sert en Sicile que pour la nourriture des oiseaux de cage, on vend le surplus de cette consommation aux étrangers.

La *scagliola* se vend pour l'ordinaire plus cher que le froment, puisque on la paie quelquefois jusqu'à 6, 7, & même 10 tari le tomolo. Enfin il en coûte jusqu'à 10 tari par salme pour la transporter à bord des vaisseaux.

Les Français & les Génois sont presque les seuls peuples qui achètent cet article en Sicile. Ils s'en servent pour composer une teinture, & en même tems pour donner un beau lustre & une couleur agréable à quelques espèces de draps ou de soiries. Ces nations retirent de la graine de panais une huile, dont l'usage n'est pas connu. J'ignore pareillement si l'on destine en Toscane le panais à d'autres usages qu'à la nourriture des petits oiseaux. Vous pourrez examiner cet objet, pour voir s'il ne serait pas possible d'en retirer de plus grands avantages dans notre pays. Je suis, en attendant que vous m'en donniez des nouvelles, avec la plus grande considération votre, &c.



LETTRE VI.

Dans laquelle l'Auteur rend compte d'un nouveau voyage qu'il a fait de Catane à Aragona, Terre du Prince de Biſcari, & à la ville de Centorbi.

A Catane, le 12 Mai 1776.

MONSIEUR,

Il y abientôt un an & quelques jours que je vous parlai d'un voyage que je fis à Aragona, ſeigneurie du Prince de Biſcari (1), avec deux Architectes, pour voir les ruines d'un aqueduc, qui conduiſoit les eaux ſur quelques champs de cette terre, pour les arroſer. Je fus invité à faire ce voyage par le Prince lui-même, avec lequel je partis de Catane à la pointe du jour, le 7 de ce mois. Son fils aîné, ſon ſecond fils, qui eſt Eccléſiaſtique, & ſon frère le Baron de Recalcacci ſe joignirent à nous.

Voyager avec les Grands, eſt, ſans contredit, la choſe la plus belle du monde. Je me trouvai pour lors

(1) Voyez la 8e Lettre de la première Partie, qui eſt ſous la date du 20 Avril 1775.

bien monté, & tellement environné d'eſtaffiers (laquais), & autres gens de livrée, que j'aurais preſque eu l'ambition d'oublier la médiocrité à laquelle le ſort m'a condamné.

Après avoir fait ſept milles, ou deux lieues & un tiers de France, nous paſſâmes par le village de *Moniſter Bianco*, qui eſt le titre ou le principal lieu d'un Duché. Ayant fait enſuite deux autres milles, nous laiſſâmes à main gauche un village, appelé la *Motta di San Anaſtaſio*, où l'on voit ſur un rocher une fortereſſe bâtie par le Roi Roger. On paſſait alors par un très-gros village, nommé *Mal paſſo*, qui eſt maintenant abandonné, & où l'on ne voit plus que les murs des habitations, qui ſont encore ruinés en partie. Ce fut le mauvais air qui chaſſa les habitans de cet endroit; mais ils emportèrent avec eux le nom de leur ancienne demeure, & allèrent s'établir ſur la croupe du Mont Gibel, & donnèrent le nom de *Malpaſſo* à leur nouveau village, qui n'eſt qu'à trois milles ou une lieue de l'ancien.

Les campagnes paraiſſaient alors verdoyantes, par cette qualité de très-beau grain preſque mûr, dont elles étaient couvertes. Les orges commençaient à prendre une couleur d'or, & l'on en faiſait même la récolte dans quelques endroits. Lorſque nous approchâmes du château de Paterno, je trouvai une grande quantité de cette plante appelée *conſolida*

regalis, qui eſt le *ſymphitum officinale* de Linnée, & qui était ſur le point de fleurir. Etant arrivé à Paterno, je vis que l'on y cuiſait beaucoup de plâtre, qui ſe tire de certaines montagnes qui ſont au-delà de *Fiume grande*, ou la grande rivière, & du lieu même de Paterno. On trouve ſouvent parmi ces morceaux de plâtre, du talc, ſubſtance que l'on connaît vulgairement ſous le nom de miroir des ânes. Nous arrivâmes vers l'heure du midi ſur la terre d'Aragona: ayant trouvé l'heure convenable, & pourvus de l'appétit néceſſaire pour ſe mettre à table, on ne penſa plus qu'à bien dîner. Je vous avoue de bonne foi que je remplis très-bien mon rôle, & peut-être une partie de celui des autres.

Après le dîner, nous allâmes voir les réparations que l'on venait de faire à l'aqueduc dont je vous ai parlé en commençant ma lettre, qui avaient pour objet la reconſtruction du ceintre d'une grande arcade, ſous laquelle paſſe un torrent.

La matinée ſuivante, je ne voulus pas laiſſer échapper l'occaſion d'aller à *Centorbi*, que l'on nommait autrefois *Centuripi*, parce que je n'avais pu voir cette ville que de loin, lors du voyage que je fis l'année dernière dans ces contrées. Monſignor (1) de Biſcari ſe joignit à nous; & étant montés à che-

(1) On donne volontiers, en Italie, le titre de *Monſignor* aux

val, nous passâmes à gué la rivière, à laquelle on donne le nom de *Fiume salso*, ou de rivière salée, & que Polybe appelle *Cyamastrum*. Elle commence sous *Realbuto*; & se jettant ensuite dans le *Fiume grande*, que l'on nomme *il Fiume* d'*Aderno*, & très-anciennement *Adrano*, elle entre enfin dans le fleuve *Simeto*. Ces deux rivières séparent la terre du Prince de Biscari de ses voisins, & en forment une espèce de peninsule.

Ma pò ch' io fui appiè d'un colle giunto.

C'est-à-dire qu'à peine je fus arrivé au pied de la colline, que mon âne tomba, comme on dit en Italie. Ma monture s'abattit donc en considérant qu'elle devait monter pendant long-tems sur le bord d'un précipice, dont à peine on pouvait voir le fond:

A guardar la, era cosa obscura.

Or ce chemin difficile avait près d'un mille ou un tiers de lieue de long. Les chôses se passèrent cependant mieux que je ne l'avais présumé; & j'eus l'occasion de voir en chemin faisant l'*Achilaca* de Linnée, & cette plante appelée *Brassica sylvestris perfoliata*,

---

Abbés d'une haute naissance, présumant qu'ils ont une Prélature, sorte de dignité qui donne le droit de porter ce titre à la Cour de Rome, & par conséquent dans toute la Chrétienté.

[*Note du Traducteur.*]

qui eſt le *Braſſica arvenſis* de Linnée : cette dernière était en très-grande quantité. Je vis encore beaucoup de *Teucrium Boeticum* (*Teucrium fruticans* de Linnée), & une eſpèce de *Vulneraria ruſtica*, ou plutôt un *Onobrichis* (*Antyllis vulneraria* de Linnée). Je ramaſſai de toutes ces plantes pour ma collection, qui s'augmente conſidérablement.

Nous arrivâmes enfin, après une heure & demie de chemin, au ſommet de la montagne, iſolée de tous les côtés, ſur laquelle eſt bâtie la ville de Centorbi.

Les vallons qu'on voyait au-deſſous, étaient tous bien enſemencés, & quelques-uns même très-agréables à voir, vu la quantité de vignes dont ils étaient couverts, & qui ſont toutes plantées ſur des alignemens à la diſtance ordinaire de deux braſſes l'une de l'autre. C'eſt avec raiſon que les peuples de cette contrée ont été appelés par Cicéron *ſummi Aratores*. Il paraît qu'ils conſervent encore aujourd'hui leurs anciens droits à un ſi beau titre.

A peine fûmes-nous deſcendus de cheval, que pluſieurs habitans de Centorbi s'empreſſèrent à venir complimenter M. l'Abbé de Biſcari, qui leur témoigna le deſir qu'il avait de voir les antiquités de leur ville.

Nous fûmes d'abord conduits dans la principale égliſe, qui eſt deſſervie par douze Chanoines & par

ſix Chapelains. Nous n'y vîmes rien de remarquable, ſi ce n'eſt quelques colonnes & quelques chapiteaux, & autres fragmens de marbre, reſte de la magnificence des anciens Centuripins : ces débris étaient encaſtrés dans la façade de l'égliſe,

On nous mena voir un endroit appelé vulgairement *la Dogana*, ou la Douane. C'eſt une porte antique entre deux pans de murs. Je préſumai que c'était une porte de l'ancienne ville, & qui n'avait retenu le nom de *douane*, dont je viens de vous parler que parce que l'on y exigeait peut-être des droits d'entrée. Il y a à Catane une pareille porte, que l'on nomme *della decima*, porte de la dîme, pour la même raiſon.

A peu de diſtance de cet endroit, on nous fit remarquer des veſtiges de murailles très-épaiſſes, appelées la *panneria*, que je jugeai être la continuation des anciens murs de la ville; mais remarquant enſuite que ces murs auraient bien pu avoir fait jadis partie de quelques édifices particuliers, adoſſés contre ces mêmes murailles, comme l'indiquaient les naiſſances des voûtes qui n'exiſtaient plus, je crois devoir expliquer le nom de *panneria*, que l'on donne aujourd'hui à ces ruines, en le faiſant voir du mot latin *pannerium*, qui ſignifie l'endroit où l'on vendait le pain : & ſi par haſard j'avais rencontré juſte, on pourrait encore dire que c'étaient les fours publics.

On trouve fouvent auprès de ces murailles d'anciens tombeaux : les deux cercueils de plomb que l'on conferve dans le Muféum du Prince de Bifcari, à Catane, & dont je vous ai parlé l'année dernière dans une de mes lettres (1), y ont été déterrées.

Après avoir vu ces différentes chofes, nous allâmes examiner çà & là différens débris d'édifices antiques, foit publics, foit particuliers, & fur-tout un qui était conftruit en briques cuites, de la longueur & de la largeur d'une braffe ou deux pieds & demi.

Hors de cette ville, & même à une certaine diftance, on voit à l'extrèmité d'un vallon les reftes d'une tour, appelée la tour de *Corradin*, que nous négligeâmes de voir, parce que l'heure du dîner s'approchait.

Plufieurs des principaux habitans de Centorbi, qui avaient voulu donner des marques de leur affection à Monfignor Bifcari, fe joignirent à nous, & voulurent l'accompagner jufques dans fon propre château. Ils firent donc prendre les devants à deux *campieri*, ou foldats de campagne (1), pour plus grande fûreté.

---

(1) Lettre 10 de la première partie.

(2) Lorfque la Sicile était dans l'anarchie par la négligence des Vicerois & le trop grand éloignement de fes Souverains, les routes de cette Ifle étaient tellement infeftées de brigands & d'affaffins,

Le Médecin de la ville, homme très-honnête, & ayant beaucoup de connoissances, se réunit à notre compagnie; mais il ne nous parla que médecine pendant tout le chemin, & ne cita que les aphorismes d'Hippocrate: je crus qu'il voulait jouer le rôle de son antique concitoyen *Apuleius Celsus*, célèbre médecin. Quant à nous qui jouïssions d'une bonne santé, & qui n'avions aucune maladie de la nature de l'hypocondrie, à faire guérir, vous pouvez bien supposer le plaisir qu'il nous procura jusqu'à Aragona, où il nous accompagna: mais il repartit bientôt avec les autres.

J'avais destiné le reste de la journée à une herborisation; mais la pluie continuelle me retint à la

---

que l'on n'ôsait plus y voyager qu'avec des escortes. On prétend même que ces *Campieri* capitulaient avec ces scélérats, & qu'une fois sous leur sauve-garde, on n'avait plus rien à craindre. Ces *Campieri* ne servent plus aujourd'hui que de guides, & au besoin de domestiques. Ils vont à cheval, & toujours en avant. Ils n'ont pour toute arme qu'un long fusil qu'ils portent appuyé sur le pommeau de leur selle, qui est applati pour cet effet. Ces *Campieri* n'ont point d'uniforme, & sont ordinairement des gens de métier, peu occupés, & qui sont encore jeunes & ingambes. Je les ai trouvé très-intelligens, comme tous les Siciliens.

Le moyen qu'on a employé pour purger la Sicile des bandits, a été fort simple. On a rendu les Seigneurs responsables des délits commis sur leurs terres, & dès ce moment ils les ont fait garder avec soin.

[*Note du Traducteur.*]

maiſon, où je m'amuſai beaucoup des extravagances de *Ferrau*, en liſant le *Ricciardetto* (1).

Le 9 au matin, j'allai dans un village appelé *Carcacci*, qui eſt le titre d'un Duché (2), & dont le territoire confine avec la terre de *Ragona*. Je n'y vis rien qui fût digne de la moindre attention.

Me trouvant ſur le ſoir près de l'endroit où l'on réparait l'aqueduc dont je vous ai déjà parlé, je vis prendre ſous quelques oliviers des mouches cantharides (*meloe veſſicatorius*), ſur leſquelles je vous ai déjà écrit une lettre le premier mars de cette année.

Vendredi au matin, 10 du courant, nous retournâmes tous enſemble à la reconſtruction de l'aqueduc.

---

(1) Poëme burleſque des Italiens, dont nous avons une aſſez bonne traduction Françaiſe, par M. Dumouriez, Commiſſaire des Guerres.

[*Note du Traducteur.*]

(2) Les Etrangers qui voyagent en Sicile ceſſeront d'être ſurpris d'y trouver un auſſi grand nombre de Terres titrées, quand ils ſauront que de pareilles conceſſions de la part des Souverains de diverſes Nations qui ont poſſédé cette Iſle, ſont un trait de leur politique. Ne gouvernant pour l'ordinaire que par des Vice-Rois, ils ont cru devoir s'attacher la principale Nobleſſe, en l'accablant de titres. On les a vu même la forcer d'en accepter, pour en retirer la finance que coûtent les différens enregiſtremens, de même que ceux de leurs diplômes & autres lettres émanées de leurs Chancelleries, dans les tems difficiles.

[*Note du Traducteur.*]

Nous vîmes dans ſon voiſinage les ruines d'un ancien château, que l'on nomme *il Caſtellaccio*, pour cette raiſon. Il était quarré & flanqué à ſes quatre angles d'autant de tours rondes, pareilles à celles dont on voit un ſi grand nombre en Sicile, & que l'on dit être de conſtruction Normande. Les tours ont été peut être bâties par les Normands, lorſqu'ils en firent la conquète ſur les Sarrazins.

L'architecte que nous avions mené avec nous prenait pendant ce tems-là les meſures exactes de l'aqueduc, pour faire enſuite un deſſin de ce monument de la magnificence de ce Prince de Biſcari. J'eſpère que vous le verrez un jour gravé, & que la deſcription en ſera imprimée. Nous retournâmes enſuite à notre habitation, où, après avoir dîné, nous nous mîmes en route pour retourner à Catane, où nous arrivâmes à une heure de nuit.

J'ai déjà eu l'honneur de vous dire au commencement de cette lettre que nous faiſions ce petit voyage avec un grand nombre de domeſtiques; & que, pour cette raiſon, nous ne devions pas être privés de toutes les commodités de la vie. A vous dire le vrai, les choſes ſe paſſèrent ainſi; mais tous ces avantages ne contribuent pas à vous garantir de quelques déſaſtres, ou tout au moins de quelques inquiétudes, dont le trop grand nombre de valets eſt ſouvent la cauſe. Je ne veux pas vous raconter le danger que vous cour-

rûmes, par la faute de nos guides, de nous noyer en traverſan t la rivière qui coule ſous Paterno, parce que le péril étant une fois paſſé, une petite immerſion devient le ſujet d'une plaiſanterie.

Ce qui nous affecta le plus en retournant à Catane, fut le ſouvenir du danger que le Prince courut après avoir paſſé la barque de Paterno. La litière où il ſe trouvait avec M. le Baron de Recalcacci, ſon frère, ſe renverſa, & roula aſſez long-tems dans des endroits fort eſcarpés; mais quoique, grace à Dieu, il n'arriva rien de fâcheux à ces Seigneurs, notre crainte ne fut pas moins grande. Il nous eſt encore arrivé d'autres petites aventures pendant le cours de notre voyage; mais ne ſachant pas encore ſi elles ne seront pas regardées comme des plaiſanteries, ou crues comme des vérités, je me diſpenſe de vous en faire part. Je vous invite cependant à me continuer votre eſtime & votre amitié. Soyez aſſuré de mes ſincères ſentimens pour vous.



LETTRE VII.

Contenant des notices sur l'ancienne ville de Camerina, en Sicile.

A Catane, le 17 Mai 1776.

MONSIEUR,

Vous me demandez encore des renseignemens sur l'ancienne ville de Camerina, où furent trouvés les quatre *donaires* de terre cuite, qui firent le sujet de la Lettre que je vous écrivis le 2 du mois dernier. Je désirerois pouvoir satisfaire complettement votre curiosité; mais que peut-on dire d'une ville qui n'existe plus, & dont il ne reste que le nom, qui est encore donné à une tour qu'on voit sur les bords de la mer, dans l'endroit où l'on présume que cette ville était bâtie? Cette tour s'appelle la tour de *Camerana*. On trouve encore dans les terres, sur une éminence, un village appelé *Santa Maria di Camerana*, & l'ancien fleuve Hyparis, que l'on appelle aujourd'hui *il fiume di Camerana*. Il y a néanmoins quelques murailles & quelques tom-

beaux : or voilà ce que le tems, qui détruit tout, nous a laiſſé de l'ancienne *Camerina.*

Cependant, pour répondre à vos vues, je vous donnerai au moins quelques notices ſur cette ancienne ville.

Elle était ſituée ſur une colline aſſez élevée, qui commande la plage du côté du midi, entre le promontoire *Pacchinus*, & l'ancienne *Gela*, auprès du fleuve *Oano* & d'*Hyparis*, qui s'appelle aujourd'hui *Camerana*, comme je l'ai dit, & de *Fraſcolari.* Cette ville était une colonie des Syracuſains, comme nous l'apprend Strabon dans ſon ſixième Livre : *Camerina Colonia Syracuſarum.*

Le principal lieu de cette colonie fut bâti par ce peuple, également riche & puiſſant ſous la conduite de *Darcon* & de *Menacolus*, cent trente-cinq ans après la fondation de Syracuſe, comme l'aſſûre Thucydide : *Camerina quoque primùm à Syracuſanis fuit condita annis fermè* CXXXV, *poſtquàm Syracuſæ conditæ*, Lib. VI.

Syracuſe fût bâtie par les Corinthiens, ſous la conduite d'*Archias*, dans la ſeconde année de la onzième Olympiade, c'eſt-à-dire, l'an 19 de la fondation de Rome, & 735 ans avant la venue de Jéſus-Chriſt : d'où l'on voit que Camerina ayant été bâtie dans la quarante-cinquième Olympiade, elle a été

fondée 154 ans avant la ville de Rome, & 600 ans avant la venue de Jésus-Christ.

Dès le commencement de son existence, Camerina fut une ville riche, & dans laquelle le faste fit les plus grands progrès. Ses habitans étant devenus orgueilleux, & même insolens dans leur prospérité, ils tentèrent de se révolter contre les Syracusains. Ceux-ci réfléchissant sur leur ingratitude, les attaquèrent après le court espace de 47 ans qui s'était écoulé depuis la fondation de leur ville, & les vainquirent. Ils démolirent la ville qu'ils avaient bâtie, & en ruinerent jusques aux fondemens, comme nous l'apprend Marcianus Eraclé, dans sa description du Monde :

Megarenses Selinuntem, Gelenses autem condiderunt
Agrigentum, Messanam verò Iones ex Samo ;
At Syracusani eam quæ Camerina dicitur.
Ipsi autem hanc sustulerunt à fundamentis sursùm
Sex & quadraginta annis postquàm habitari cœpit.

Après la description de cette ville, Hippocrate, tyran de *Gela*, ayant vaincu les Syracusains, échangea le territoire de Camerina contre les prisonniers qu'il venait de faire sur eux, rebâtit la ville, & y conduisit une colonie, dont il se déclara le chef. C'est ce que nous apprenons encore de Thucydide, dans le même endroit de ses Ouvrages, que j'ai déjà cité :

Quùm

Quùm autem Camerinenſes ob defectionem à Syracuſanis bello eſſent ejecti, pòſt aliquantò Hippocrates Gelæ tyrannus pro redemptione Syracuſanorum quos captivos habebat, Camarinenſium agro accepto ipſe coloniæ deductor Camarinam iterùm condidit atque incolis frequentavit, Lib. VI.

Cette ville étant parvenue à ſon premier dégré de ſplendeur & de magnificence, ſe révolta de nouveau ſous Hippocrate, qui eut Gélon pour ſucceſſeur. Ces deux Princes la détruiſirent encore; mais peu de tems après Gélon la rebâtit, & y mit de nouveaux habitans, comme nous le rapporte encore Thucydide, que j'ai déjà cité : *Et quùm rurſùs à Gelone ſedibus moti eſſent* (*Camerinenſes*) *mox jam per eumdem Gelonem Camerina frequentata eſt.*

Il ne ſe paſſa pas beaucoup de tems ſans que cette ville n'éprouvât de nouvelles diſgrâces; car ſes habitans ayant pris le parti d'Annibal dans la première guerre punique, ils furent battus & vaincus par les Romains, qui habitèrent leurs propres demeures, ſelon Polybe.

Malgré tant de malheurs & un ſi grand nombre d'évènemens funeſtes, la population de Camerina fut toujours très-conſidérable, & il paraît que cette ville produiſait toujours de nouveaux habitans. Ce n'eſt donc pas ſans raiſon que Pindare lui donne l'épithète de *reproductrice des peuples*, dans la quatrième de

ſes Olympiques, lorſqu'il chante la victoire que remporta trois fois dans les Jeux olympiques Pſaumus de Camerina, fils d'Acron, en diſant :

Ο; τὰν σου πολιν ἀυξων
Καμαρίνα λαοτροφον, &c.

Vous voici conduit par le témoignage des différens Auteurs juſqu'aux tems où les Romains battirent ces peuples, & s'emparèrent de leur ville. On ignore actuellement ce qui donna lieu à ſa ruine totale, comment Camerina diſparut de deſſus la ſurface de la terre, & pourquoi il en reſte à peine le nom.

Camerina fut non-ſeulement célèbre & renommée par les différens monumens qu'elle renfermait, mais encore par ſon lac, qui était très-abondant en poiſſons. Ce lac, cette autre fontaine d'*Aréthuſe*, était encore fort commode pour la ville, parce qu'il était navigable; puiſque le fleuve Hyparis, qui y entrait, était conſidérable, & pouvait porter de gros bâtimens. Les anciens habitans avaient coutume de mettre à leurs vaiſſeaux des mâtures très-élevées, qu'ils tiraient des montagnes voiſines de leur ville.

Une pareille navigation était très-avantageuſe pour leur ville, comme on le voit dans les commentaires qui ont été faits ſur la quatrième Ode de Pindare.

Hipparis fluvius in Sicilia propè Camarinam tan-

tùm fluit ubì navium ſit capax , profluit autem ex monte quodam Siciliæ ſylvoſo. Camarinenſes itaquè in domibus ædificandis ligna flumini imponunt quod fluento ſuo ea ad urbem defert (1). Ces bois qui paraiſſaient commencer ſur le territoire de Camerina, ville jadis environnée d'arbres très-gros & fort touffus qui en couvraient un eſpace très-conſidérable de terrein, formoient la forêt de *Camerina* : celle-ci a été célèbre jusques au ſiècle dernier, qu'elle fut donnée en fief à Victoire *Colonne*, mère du Comte Alphonſe Henriquez.

Malgré que le lac dont je viens de vous parler fût très commode & très-utile aux habitans de Camé-

---

(1) Ce paſſage, lu avec attention, aurait dû faire naître l'idée des radeaux, qui ſont d'invention moderne, comme tout le monde le ſait. Il paraît néanmoins qu'ils étaient connus dès la plus haute antiquité. Il importerait donc que l'on s'attachât à chercher plus de choſes qu'on ne le fait en étudiant les Ouvrages des Anciens, & que l'on ne ſe bornât point à vouloir y étudier la Langue dans laquelle ils ſont écrits, & à y admirer la pureté & l'élégance du ſtyle. Mais comme il eſt impoſſible, ou du moins très-difficile, qu'un homme de Lettres réuniſſe aſſez d'idées ſur les Arts Libéraux & méchaniques, pour appercevoir clairement ce que les Anciens en ont dit dans leurs écrits, on voit qu'une aſſociation Littéraire, telle que le Muſée de Paris, où ſe trouvent des Littérateurs, des Savans & des Artiſtes, ne peut être un jour que très-utile au public, par la réciprocité de lumières que ſes Membres y trouvent. Tel a été auſſi le premier but de cette noble inſtitution.

[*Note du Traducteur.*]

rina, il leur était cependant nuiſible l'été. Ceux-ci ayant fait pluſieurs fois cette remarque, & éprouvé les malignes influences de ce lac, crurent devoir y porter remède, pour le bien général. Ils conſultèrent donc l'Oracle d'Apollon, pour ſavoir s'ils devaient deſſecher ce lac, ou non. Ils en eurent pour réponſe qu'ils ne devaient pas toucher au lac de Camerina, parce qu'il leur ſerait beaucoup plus avantageux de laiſſer les choſes comme elles étaient.

μὴ κίνει Καμάριναν ἀκίνητος γὰρ ἀμείνων.

Ne moveas Camarinam, immota enim melior.

Les habitans de cette ville ne tinrent aucun compte de cette réponſe, & ne ſongeant qu'à leur ſanté, ils deſſéchèrent leur lac, & obtinrent enfin cette ſalubrité de l'air qu'ils deſiraient; mais il ne ſe paſſa pas beaucoup de tems ſans que l'accompliſſement de ce que leur avait prédit l'Oracle, eût lieu. En effet, les ennemis trouvant qu'il leur était plus facile de parvenir dans leur ville par l'endroit qui était ci-devant un marais, & qui la couvrait, profitèrent de cette circonſtance ſi avantageuſe. Ils entrèrent dans Camerina, & la détruiſirent, comme le rapporte *Servius* dans ſon Commentaire ſur Virgile. *Sabinus*, parlant du lac de Camerina, rapporte de la manière ſuivante le même trait : *Camerina oppidum eſt & palus ejuſdem nominis. Eâ quam quondâm deficiente*

aquâ pestilentiam ex putore faceret, oppidani Apollinem consuluère an penitùs exsiccarent? Respondit ut caverent. Illi neglecto Oraculo exsiccavère paludem; eo itinere profecti hostes urbem diripuère.

Il faut cependant convenir que les Camerinois ne purent pas deffecher tout ce lac, parce qu'on en voit encore aujourd'hui de grandes parties, quoiqu'il ait été depuis prefque comblé par les fables qu'y apporte la mer.

Il faut donc croire que ces peuples avaient feulement deffeché ces endroits marécageux, qui provenaient du voifinage du lac principal, lorfque fes eaux venaient à fe déborder à la fuite des grandes pluies.

Je vous ai déjà dit qu'il ne reftait plus aucun ancien monument de la ville de Camerina, fi ce n'eft quelques ruines que l'on dit celles d'un ancien temple.

On voit cependant encore dans la mer quelques reftes d'anciens tombeaux. C'eft dans cet endroit que le Prince de Bifcari a fait fouiller plufieurs fois, & qu'il a trouvé plufieurs tombeaux de marbre et de terre cuite, de différentes grandeurs, dont quelques uns ont été tranfportés dans fon Mufeum.

On y a également trouvé plufieurs ouvrages de poterie, & fur-tout des vâfes de plufieurs grandeurs' fur la plupart defquels font peints des figures & des ornemens, avec beaucoup d'art.

On a pareillement découvert dans le même endroit plusieurs bagatelles, des donaires, des *anathemata* de terre cuite, qui étaient également consacrés à quelques divinités qui avaient peut-être un culte dans cette ancienne ville. On voit en effet sur les anciennes monnoies de Camerina des empreintes d'*Hercule*, d'*Apollon*, de *Pallas* & de *têtes de Méduse*, & différens symboles qui servent à caractériser d'autres divinités.

On prétend que le culte de la déesse Cérès était établi à Camerina, sans en avoir d'autres preuves que ce qui se trouve dans quelques Auteurs, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire dans une de mes lettres, datée du 2 Avril de l'année 1776, à laquelle je vous renvoie. Je suis le plus humble de vos serviteurs, &c.



LETTRE VIII.

Adressée à M le Docteur Targioni Tozzetti, Médecin de Florence, Professeur public de Botanique dans la même Ville, & Bibliothécaire de la Bibliothèque de Maglia-Becchi, dans laquelle on trouve quelques notices sur le Trifolium bituminosum, *ou Treffle bitumineux de la Sicile.*

A Catane, ce 31 Mai 1776.

MONSIEUR,

D'après votre invitation à faire des recherches sur l'antidote qu'*Apuleius Celsus de Centorbi* composait toutes les années contre la morsure des chiens enragés, je n'ai cessé d'interroger sur cette matière tous nos Médecins, & sur-tout le célèbre Docteur *Agostino Giuffrida*, connu dans la république des Lettres par ses différens Ouvrages. Malgré mon empressement et toutes mes recherches, je n'ai pu me procurer aucuns renseignemens sur un remède aussi précieux pour l'Humanité: c'est-pourquoi je ne pourrais pas répondre à votre question d'une manière satisfaisante.

S'il arrive dans ce pays que quelqu'un ait le malheur d'être mordu d'un chien enragé, on ne connaît d'autre remède, bon ou mauvais, que de le conduire à un endroit nommé *Realbuto*, pour y faire bénir la partie bleſſée, & y invoquer *San-Vito*, qui délivre de ce mal. On pratique la même choſe, à-peu-près, en Toſcane, quand l'on a recours pour la rage à *San-Donnino*. Voilà tout l'antidote.

Quant à ce que *Scribonius Largus*, Médecin de l'Empereur Claude, nous apprend des deux eſpèces de treffles bitumineux ou aſphaltites, dont l'un a des feuilles larges, & l'autre des feuilles étroites, je dois vous dire que, dans tous les endroits de la Sicile où je ſuis allé juſqu'ici, je n'ai trouvé que la ſeule eſpèce à larges feuilles, ſur-tout dans le territoire de Catane, parmi les laves vomies par le Mont Ethna, où il en croît une ſi grande quantité, que l'on peut en ramaſſer aſſez pour brûler & pour en chauffer les fours.

Cette plante jette dans ſa naiſſance des feuilles rondes & un peu pointues par le bout. Elle commence à pouſſer quelques rameaux vers le mois de Mars. Les feuilles qui ſont alors vers le milieu de cette plante reſſemblent à celles de la régliſſe. Elles ſont d'ailleurs bordées d'un filet blanc & lanugineux : quant à la couleur, elles ſont d'un vert foncé.

La plante étant arrivée à ſa perfection, les feuilles qui ſe trouvent vers les extrémités de ſes petits rameaux, deviennent plus longues, mais très-étroites ; de ſorte que celles d'un entre-nœud à l'autre endroit où naît ſa fleur, qui eſt d'une couleur pourpre, vont toujours en ſe reſſerrant & en diminuant. Telle eſt cette eſpèce de treffle bitumineux que j'ai obſervé en Sicile, & dont l'odeur eſt plus déſagréable & plus forte quand il prend ſon accroiſſement, que lorſqu'il eſt en fleur.

Il n'eſt pas encore parvenu à ma connoiſſance qu'il ſe trouvât en Sïcile un autre treffle bitumineux à feuilles étroites. M. *Pietro Paolo Arcidiacono*, de Catane, très-habile Botaniſte, m'a aſſuré qu'il n'en avait pas vu. Cette plante a été également inconnue à deux hommes célèbres dans la même carrière ; ſavoir, au Père *Boccone* & au Pére *Cupani*. Ce dernier ne parle dans ſon *Horto catholico*, ou deſcription du Jardin botanique du Prince de la Cattolica, que du même treffle bitumineux, *Trifolium bituminoſum* (*Pſoralea bituminoſa de Linnée*), dont je viens de vous parler, & que les Siciliens appellent *Caprinedda.*

Pour ce qui eſt de celui pour lequel vous déſireriez une notice exacte, il n'en fait aucune mention dans ſon *Pamphyton Siculum*, Ouvrage ſi rare qu'il n'en exiſte que deux exemplaires, ſavoir, l'un dans la

Bibliothèque publique de Catane, & l'autre, chez un Noble de Palerme (1).

C'eſt-pourquoi je doute beaucoup que le treffle bitumineux, avec des feuilles rondes, mais ſans fleurs, dont parle Matthiole, ne ſoit pas celui de Sicile, l'ayant vu, dans ſa première naiſſance, tel qu'il en donne la figure.

Je dois encore ajouter que, me trouvant le mois dernier à Meſſine, & y ayant demandé à un très-habile Botaniſte de cette ville, nommé *Arroſto*, combien il y avait d'eſpèces de treffles bitumineux en Sicile, il me répondit qu'il y en avait deux eſpèces, ſavoir, l'une avec des feuilles étroites, & l'autre avec des feuilles larges; mais qu'il n'y en avait que très-peu de la première eſpèce. Cependant je ne pus voir dans les environs de Meſſine que le treffle bitumineux à larges feuilles, qui y croît en très-grande quantité.

---

(1) Le célèbre Docteur *Giövanni Targioni Tozzetti* ayant communiqué quelques notices intéreſſantes à M. *Giövanni Mariti*, ſur l'*Orto catholico* & ſur le *Pamphyton* (*a*) *Siculum* dont il s'agit ici, & ce dernier ayant bien voulu nous les communiquer de la manière le plus obligeante, nous avons cru faire une choſe agréable pour les Amateurs de la Botanique, en les publiant à la fin de cette Lettre.

[*Note des Éditeurs Italiens.*]

(*a*) Ce mot tiré du Grec ſignifie : Herbier complet de la Sicile, ou la Flore Sicilienne, plus élégamment.

Paſſant maintenant à un autre objet, je vous dirai que M. G. M. m'apprend que vous avez eu la complaiſance de lui remettre un exemplaire de vos voyages, & quelques-unes des autres productions de votre ſavante plume, avec une copie du manuſcrit qui traite *de Piſcibus Siculis*, c'eſt-à-dire, des poiſſons de la Sicile, pour les faire parvenir de votre part à ſon Excellence M. le Prince de Biſcari. Auſſitôt que j'ai eu l'avantage de lui apprendre le projet que vous aviez conçu de lui faire un pareil cadeau, Elle m'a chargé de vous en témoigner d'avance ſa juſte reconnaiſſance.

Vous ſavez, Monſieur, que je demeure preſque au pied du *Mont Ethna*, c'eſt-à-dire, au milieu des laves, des pierres ponces, & des ſels que produit le Mont Gibel, objets qui entrent tous dans un Cabinet d'Hiſtoire Naturelle : vous pourrez en enrichir le vôtre, quoique d'après ſa célébrité on ne puiſſe preſque plus rien y ajouter. Néanmoins M. le Prince de Biſcari m'a chargé de faire mettre dans une petite caiſſe les productions volcaniques les plus rares & les plus curieuſes de l'Ethna, avec divers échantillons de la lithologie & de la minéralogie de la Sicile. Lorſque cette collection ſera achevée, je ne perdrai pas un ſeul inſtant pour vous l'envoyer par mer. J'ai l'honneur d'être, Monſieur, avec la plus reſpectueuſe conſidération, *votre très-humble ſerviteur*

NOTICES

*Sur l'*Hortus Catholicus *& le* Pamphyton Siculum, *ou l'Herbier géneral de la Sicile, par le Père Cupani.*

COMME le célèbre Micheli (1) n'avait jamais pu se procurer la satisfaction d'herboriser en Sicile, il tenta du moins tous les moyens pour avoir le plus grand nombre d'Ouvrages qui traitaient des plantes de cette Isle fameuse, afin de pouvoir les étudier & les comparer avec celles des autres pays. J'ai trouvé, entre autres choses, dans ses papiers, la minute d'une Lettre que le Père Guillaume *Altoviti* écrivait au Père Lecteur de Florence, en date du 30 Mars 1730, dans laquelle il est dit: *Comme M. Spondio Sandrini est sur le point de partir pour la Sicile, je n'ai point voulu négliger cette occasion pour présenter mes respects à votre Révérence, pour toutes les obligations que je lui ai, & pour la supplier de vouloir bien prier le Prince de la Cattolica de me procurer quelques plantes desséchées de son jardin, sur-tout de celles qui croissent en Sicile; & qui sont décrites dans un Ouvrage du Père Cupani, intitulé* : Hortus

(1) Fameux Botaniste de Florence.

catholicus. *Ces plantes ſont pour le Botaniſte de Son Alteſſe Royale. Celles qu'il déſireroit le plus ſe procurer, ſont les graminées. S'il obtient de vous cette grâce, il s'oblige à vous donner en échange tout ce que le Prince pourra ſouhaiter en ces contrées, non-ſeulement en fait de plantes étrangères, mais encore celles que l'on cultive dans les jardins publics & particuliers de Son Alteſſe Royale Elle-même, c'eſt-à-dire, que dès l'inſtant que ſon Botaniſte aura reçu ce qu'il déſire pour les progrès de ſes études, il pourra donner pour équivalent aux amis qui lui rendent ſervice tout ce qu'ils ſouhaiteront dans ce genre. De plus, ce même Botaniſte déſire établir un commerce de Lettres avec quelques Profeſſeurs de Botanique de Sicile, & ſur-tout, s'il était poſſible, avec celui qui a l'inſpection du Jardin du ſuſdit Prince de la Cattolica.* Le Père Dom Vincenzo Bonanni, fils de ce Prince, ſe trouvait alors à Florence au Collège de Saint Michel des *Antinori*, pour y achever ſes études; or ce fut par ſon moyen que Micheli fit parvenir l'objet de ſes demandes à ce Seigneur. Cet habile Botaniſte écrivit en même temps à l'Abbé Franceſco *Bandiera*, Noble Siennois, qui était auprès de ce Seigneur, & lui envoya une longue liſte des plantes qu'il aurait voulu avoir deſſechées. L'Abbé Bandiera lui répondit le 29 Mars 1739. *Il n'y a rien dans le monde qui pût m'être plus agréable & plus flatteur que d'établir une*

correſpondance avec les perſonnes inſtruites qui contribuent, autant qu'il eſt en leur pouvoir, au bonheur de la Société, par leur doctes travaux, & de mériter leur amitié. Il y a pluſieurs années que je me trouve dans cette Capitale, où j'ai été appelé pour faire l'éducation de M. le Prince de Montalbano, fils aîné de Son Excellence Monſeigneur le Prince de la Cattolica. Je ne puis ni ne dois nier qu'une place de cette importance ne m'ait procuré la confiance de Son Excellence. D'après cette réflexion, vous n'aviez pas mal conjecturé que je pouvais beaucoup contribuer à faire réuſſir vos louables projets, s'il ne ſe trouvait d'un autre côté quelques obſtacles qui duſſent les faire évanouïr. Veuillez bien faire attention à ce que je vais avoir l'honneur de vous dire à cet égard. Vous ſaurez donc premièrement que j'ai communiqué votre Lettre au Prince, & que c'eſt par ſon ordre que je vous réponds. Le Jardin botanique de Son Excellence eſt dans la terre de Miſilméri, à huit milles ou deux lieues & deux tiers de Palerme. Il ſe trouve actuellement en bon état; mais le Prince craint que par la ſuite des tems il ne vienne à ſe dégrader, faute d'une perſonne intelligente qui ſache le gouverner. Lo Scaglioni, *dont vous verrez qu'il eſt fait une honorable mention dans l'Ouvrage du Docteur Tilli de Piſe n'eſt plus, & un Jeune homme, Médecin & bon Botaniſte, à qui Son Excellence avait confié la direction de ſon jardin, après la mort de* Scaglioni, *vient*

aussi de terminer sa carrière. Le Jardin est actuellement entre les mains d'un homme qui est un peu plus qu'un jardinier; mais il ne sait ni lire ni écrire. Cependant comme il a long-tems travaillé sous les deux Botanistes dont je viens de vous parler, il a une grande connaissance des plantes; mais ce n'est pas une personne en état de tenir une correspondance éloignée sur de pareilles matières. Le Prince n'a négligé aucune démarche pour se procurer un Botaniste digne de sa confiance. Mais ce genre d'étude est si négligé dans ce pays, que toutes ses recherches ont été inutiles, & Son Excellence n'a jamais pu trouver une personne intelligente & capable. D'après cette exposition, le Prince m'ordonne de vous dire que si vous aviez quelque jeune disciple instruit dans cette partie, & que vous voulussiez bien le lui envoyer, Son Excellence lui fourniroit les moyens de se soutenir honnêtement. Vous pourriez acquérir par cette voie non-seulement la véritable connaissance de son Jardin, mais avoir encore toutes les plantes & tous les simples qu'il peut fournir. Son Excellence vous offre même dès à présent la disposition de tout ce qui s'y trouve. Vous pouvez juger par là de sa bonne volonté & de ses intentions, & prendre en même tems les mesures que vous jugerez les plus convenables. Le Concierge actuel, ou plutôt le Jardinier, est malade. On le fera venir au plutôt à Palerme; je lui parlerai, & je verrai si par son moyen on peut vous procurer les

plantes desséchées que vous demandez. Je crois, à vous parler sincèrement, que cela ne se pourra pas : ce n'est pas qu'on n'en conserve une très-grande quantité dans une des salles ou serres dépendantes du Jardin ; mais comme il faudrait vous les envoyer arrangées avec quelques précautions, cet homme ne sera pas en état de prendre ce soin. Il n'y a point d'autre Jardin botanique dans cette contrée. Le Prince de Villefranche commence à en établir un, qui est en tout le fils du nôtre ; mais c'est bien peu de chose en comparaison de celui du Prince de la Cattolica. Le Prince de Villefranche en avait donné la direction à un Particulier que l'on m'a dit être bon Botaniste ; mais il lui a ôté sa confiance : j'ignore pour quelle raison. Ce Botaniste est un Prêtre, qui est en même tems Médecin & Apothicaire (1). *Je ne me rappelle pas son nom ; mais son surnom est* Scalia. *Ce Particulier a une belle pharmacie en face du Monastère de Saint Sauveur. Je vous instruis de toutes ces particularités, parce qu'il est la seule personne à laquelle vous puissiez demander des renseignemens sur cette matière. Si vous lui écriviez, je ne doute point que vous n'en reçussiez les éclaircissemens*

---

(1) Il est commun de voir en Sicile des Particuliers réunir au Sacerdoce la pratique de la Médecine, selon l'usage antique des Égyptiens & de presque toutes les Nations de l'Europe.

[*Note du Traducteur.*]

les

les plus satisfaisans. Lorsque le Prince de la Cattolica, oncle maternel du Prince actuel, mourut, il s'éleva de grandes discussions pour le partage de ses biens. Durant tous ces procès, on enleva un très-grand nombre de Livres de l'excellente Bibliothèque du Prince défunt, entr'autres le précieux manuscrit, intitulé: Pamphyton siculum, *avec toutes les planches & les plantes desséchées. Le Prince actuel n'a jamais pu les recouvrer, quelque diligence qu'il ait pu faire. Vous voyez combien cette perte fut grande.*

Le Père Philippe Bonanni, qui se trouvait autrefois à Montenero, n'a rien écrit sur le desir que vous aviez d'avoir une correspondance en Sicile, ni sur les ordres que vous avait donné Côme III; parce que le Prince de la Cattolica n'aurait point manqué d'obéir à ce Souverain, qui avait accordé plusieurs grâces à sa maison, dans tout ce qu'il aurait exigé de lui. Je me rappelle même que ce Prince me chargea de remettre en mains propres du Prince de la Cattolica, lors de son passage à Florence en 1722, *une magnifique pharmacie, portative, dont tous les médicamens avaient été préparés dans l'apothicairerie Royale.*

Le Concierge du Jardin du Prince de la Cattolica, dont je vous ai parlé, est venu me voir à cette occasion. Il s'appelle Emmanuel di Benedetto. *J'ai trouvé enfin un Jeune homme d'esprit, qui désire fort s'instruire à fond de la Botanique. Il sait lire & écrire. On*

en a parlé long-tems au Prince, qui est dans l'intention de l'envoyer à Florence & à Pise, pour se procurer par ce moyen les plantes qui manquent dans son Jardin. Enfin Son Excellence a donné ordre que l'on ramassât les plantes contenues dans la note que vous m'aviez envoyée. Ce Jeune homme s'en acquittera bien, étant très au fait de la manière de dessécher les plantes entre des feuilles de papier brouillard (1), *& de les coller ensuite sur du papier plus fort, &c. Il a déjà fait plusieurs herbiers pour plusieurs personnes, entre autres, pour M. Tilli. Le Prince m'ordonne encore de vous dire que son Jardin est entièrement à votre disposition, & que vous pouvez en faire venir toutes les plantes que vous souhaiterez.*

J'ai trouvé la minute de la réponse que le fameux Michéli fit à M. l'Abbé Bandiera, & dans laquelle il lui marque : *J'ai lu tout ce que vous m'avez marqué de la perte* du Pamphyton Siculum, *que tout le monde attendait. C'est une perte des plus grandes pour l'Histoire Naturelle. Il est bien vrai qu'il est impossible qu'il n'existe pas quelque part des épreuves & des ébauches des planches qui avaient déjà été gravées. Je vous*

---

(1) Cette opération ne suffit pas; il faut en outre mettre les plantes sous une forte presse, pour qu'elles occupent dans la suite moins de place, quand on les mettra dans l'herbier.

[*Note du Traducteur.*]

avoue en avoir vu quelques-unes chez le Docteur Tronfetti, qui travaillait alors à l'Hortus Romanus. Peut-être qu'avec le fecours de ces ébauches ou de ces épreuves on pourrait recouvrer cet Ouvrage ; & s'il venait jamais à exifter, j'en voudrais un exemplaire.

On voit enfuite la feconde Lettre de l'Abbé Bandiera, en date du 23 Juin 1731, conçue en ces termes : *J'ai différé de répondre jufqu'à préfent à votre obligeante Lettre, datée du premier Mai, parce que j'ai non-feulement voulu remettre ma Lettre à notre jardinier, mais encore je me fuis rendu à Mifilmeri pour voir la manière dont il avait rempli votre commiffion. J'ai donc trouvé qu'il avait déjà étendu fur du fort papier & mis en ordre plus de la moitié des plantes que vous aviez demandées. Il eft allé chercher les autres ; car vous faurez que les plantes que vous défirez ne font pas toutes dans les Jardins du Prince, & qu'il y en a beaucoup qui croiffent dans les campagnes, fur les collines & même fur les bords de la mer. C'eft pourquoi le Régiffeur de la Terre a donné ordre qu'on lui donnât un cheval toutes & quantes fois il en aurait befoin pour cet objet.*

On trouve encore cinq Lettres du Prince de la Cattolica à Micheli, écrites depuis le 7 Juillet 1731, jufqu'au 7 Mai 1733. La feconde, qui eft fous la date du 19 Octobre 1732, eft conçue en ces termes : *M. Auguftin Tilli, Chancelier de la Douane*

de Livourne, vous remettra la présente avec une caisse à votre adresse. Vous trouverez dans cette dernière un grand nombre de feuilles de papier, sur lesquelles sont collées des plantes de mon Jardin botanique de Misilmeri, avec un Livre imprimé dans ce pays pour l'étude particulière que vous pourrez en faire, & dans lequel vous verrez un bon nombre de plantes pareilles à celles qui se trouvent dans l'herbier que je vous envoie. J'ai présumé que l'un & l'autre seraient agréables à un Savant, qui s'est acquis tant de gloire en dirigeant le Jardin botanique de Son Altesse Royale. J'apprendrai avec le plus grand plaisir que ces différens objets vous sont heureusement parvenus, par les soins & par le zèle de M. Tilli, qui m'est déjà connu, & qu'ils ont mérité votre approbation, comme je l'espère. Vous pouvez conclurre par cet envoi, combien je serais charmé de correspondre avec vous sur ce qui regarde cet Ouvrage de Botanique. Comme les plantes que vous trouverez décrites dans la note ci-jointe, manquent dans le mien, il me reste à vous prier de me les remettre par la voie du même M. Tilli, qui se fera un plaisir de me les faire parvenir en notes avec la plus grande exactitude. Je vous offre en échange toutes les plantes dont vous pourriez avoir besoin dans mon Jardin. Je vous ajoûterai encore que ce Livre ne contient que quelques-unes des planches des plantes, imprimées du tems du Père Cupani, & l'on n'en a jamais pu recouvrer davantage.

J'aurai encore l'honneur de vous marquer que ce Livre de planches, cité plusieurs fois par Michéli dans ses œuvres posthumes, *Cupani in Tabul. ad Pamphyt. Sicul.* était in-fol. & de l'épaisseur d'un travers de doigt, qu'il renfermait seulement des plantes, & quelques animaux gravés sur cuivre ; mais il n'est pas tombé entre mes mains, parce que le Père Dom Bruno-Tozzi, qui estima, conjointement avec M. le Docteur *Attilio Tilli*, l'herbier & la Bibliothèque de Michéli, demanda ce volume aux exécuteurs testamentaires, & que ceux-ci le lui donnèrent comme pour le récompenser des peines qu'il avait prises dans cette circonstance. Ce Volume est actuellement à Valombrosa parmi les autres Livres du Père Tozzi. Quant à l'herbier, je l'ai eu entre les mains : c'est un gros volume relié à la Française, d'où Michéli avait coupé plusieurs planches, & les avait jointes à son herbier. Quant à l'Histoire de l'*Hortus catholicus*, vous pourrez voir ce qu'en dit Dom Silvio Boccone, Muf. di Fisica a carte 203.



LETTRE IX.

Dans laquelle l'Auteur rend compte d'un voyage qu'il fit de Catane à Meſſine, à l'occaſion de la Fête de la Lettre écrite par la Sainte Vierge.

A Catane, ce 10 Juin 1776.

MONSIEUR,

J'avais entendu parler pluſieurs fois avec enthouſiaſme de la Fête de la Sainte-Vierge, qui ſe fait tous les ans à Meſſine à l'occaſion de la Lettre ſacrée, *facra Lettera*.

Je me déterminai donc ces jours derniers à aller voir ſur les lieux mêmes cette ſolemnité, & mon voyage depuis Catane juſqu'à Meſſine fera le ſujet de cette Lettre.

Je trouvai préciſément à Catane un voyageur Français, nommé M. *la Tapie*, homme inſtruit, & excellent obſervateur de la Nature, ſur-tout pour les inſectes. Je rencontrai en lui un bon compagnon, & *Dom Giacomo Aleſſi*, mon grand ami, ſe joignit encore à nous. M. *la Tapie* me pria par parenthèſe de faire parvenir ſes complimens à M. le Docteur

Giovanni Targioni Tozzetti & à M. le Chevalier *Menabuoni*. Nous nous embarquâmes dans une felouque, & nous partîmes de Catane après midi, le 30 du mois de Mai dernier; & à la pointe du jour suivant, c'est-à-dire, le 31, nous étions déjà arrivés heureusement dans le beau port de Messine.

Ayant été admis à la pratique par MM. les Officiers de la santé, c'est-à-dire, ayant eu la permission de descendre à terre, après le *visa* de nos Patentes, qui constataient notre état, & que nous n'étions attaqués d'aucune maladie contagieuse, je laissai pour lors le voyageur Français, & nous allâmes avec M. *Alessi* nous promener dans la Ville & voir nos amis pendant toute la matinée.

Les Messinois avaient déja commencé les fêtes en l'honneur de la Lettre sacrée; &, le jour d'auparavant, on avait solemnisé avec beaucoup de pompe, le jour de naissance du Roi des Deux-Siciles.

Les fêtes continuèrent, après le dîner, par la promenade des carrosses, quoique ceux-ci ne fussent qu'au nombre d'environ soixante. Le carrosse du Sénat était décoré magnifiquement, & l'on y voyait l'Archevêque avec huit personnes.

A l'entrée de la nuit, on commença par illuminer une longue Galère que l'on avait disposée avec beaucoup d'art, au milieu de la Place que l'on nomme la Place *Saint-Jean-de-Malte*. Cette Galère

me parut très-bien conſtruite, & dans toutes ſes proportions. Elle était d'ailleurs enrichie d'objets dorés & de bon goût.

Ce qui me parut nouveau, & me fit en même tems le plus grand plaiſir, fut de voir cette Galère toute illuminée. Les voiles étaient formées par un grand nombre de cordes perpendiculairement attachées aux antennes des mâts (1), & ſur chaque corde étaient placés à diſtances égales & très-rapprochées, des lampions allumés qui faiſaient le plus bel effet. De tems en tems cette Galère tirait du canon.

Toutes les rues étaient très-éclairées par une quantité prodigieuſe de lumières, & l'on voyait, de diſtance en diſtance, des ifs & autres figures, dont les contours étaient deſſinés par des lampions. Les principales rues étaient décorés d'arcs de triomphe egalement illuminés, & les boutiques, qui étaient

(1) Comme les Galères ne portent que des voiles Latines, ou triangulaires, & que celles-ci ne s'effacent point les unes les autres, quand on voit la Galère de côté; il eſt alors facile de faire paraître cette voilure de feu toute développée. Il n'en ſerait pas de même des voiles quarrées que portent les Vaiſſeaux, parce que celles de l'avant cachent néceſſairement celles du grand mât & de l'artimon, ou les voiles qui ſont dans la partie poſtérieure du Vaiſſeau. Les voiles d'une Galère doivent donc ſe deſſiner merveilleuſement en feux brillans, ſur un ciel obſcur, qu'exigent toutes les illuminations.

[*Note du Traducteur.*]

toutes ouvertes, produisaient le plus bel effet, par la manière pittoresque & variée dont chacune d'entr'elles était décorée. On y élève, dans cette occasion des espèces d'autels ou gradins, sur lesquels on expose les marchandises, que l'on couvre de fleurs & que l'on éclaire avec des bougies.

Le peuple aime prodigieusement de pareilles fêtes; &, à vous dire le vrai, je le trouvai si gai & de si bonne humeur, qu'il me parut ne pas le céder à nos Florentins, lors de leurs fêtes populaires. On trouvait encore, dans plusieurs quartiers de la Ville, des orchestres, des feux d'artifices qui ne contribuaient pas peu à mettre le peuple en belle humeur.

Le Samedi, qui se trouva le premier de Juin, je passai une partie de la matinée avec M. *de la Tapie*. Nous allâmes herboriser à la campagne; &, à notre retour, nous nous entretînmes avec un Botaniste très-instruit, nommé M. *Arrosto*. Après le dîner, la promenade des carrosses recommença de nouveau, & il y eut le même soir une illumination semblable à celle de la veille.

On fit la même chose le Dimanche, mais avec beaucoup plus de pompe, & en plus grande solemnité. J'eus alors l'occasion de voir, dans la Cathédrale, une illumination dans un goût très-noble, & de la plus grande magnificence. La décoration de cette vaste Eglise différait du genre qui est adopté

en Toscane, en ce qu'elle consistait en lustres & en miroirs, qui couvraient tout l'intérieur de l'Eglise, ou du moins la plus grande partie (1). Cette nouveauté me plut, mais notre manière de décorer, que l'on nomme à la *Chinoise*, est beaucoup plus pittoresque, & je crois que, dans ce genre, nous surpassons de beaucoup les Etrangers.

Le grand Autel était orné magnifiquement. On le nomme le *Lettrio* à Messine. On y voyait une

(1) Comme M. l'Abbé Sestini parle sommairement de cette manière de décorer les Eglises en Sicile pour les grandes solemnités, par exemple, pour les Fêtes Patronales, j'ai cru que le Lecteur me saurait gré d'ajoûter un peu à cet article. Les décorations dont il s'agit consistent dans un ou plusieurs ordres d'Architecture, élevés les uns sur les autres, & rendus par des cartons argentés & par des miroirs. Ces cartons, qui sont fixés sur une charpente solide, servent à former toutes les moulures ou membres, & les parties saillantes des ordres Quant aux parties lisses, telles que les frises, les architraves, les pans de murs, les trumeaux des pilastres, ces différens objets sont en glaces. Les lustres destinés à éclairer ces brillantes décorations, sont en très-grand nombre, & enfilés quelquefois jusqu'au nombre de quatre, & même de six, dans la même corde qui les soutient, & où ils paraissent former une espèce de chapelet. Lorsque les Eglises sont ainsi décorées, & les bougies des lustres allumées, on ne peut disconvenir que le tout ensemble ne donne une idée de la gloire céleste. Cependant l'Artiste n'y voit qu'une lumière trop vive & trop égale, qui étonne plutôt qu'elle ne flatte l'œuil, comme je l'ai remarqué dans la Cathédrale de Palerme, lors des belles fêtes pour Sainte Rosalie.

[*Note du Traducteur.*]

ſtatue de la Vierge, couverte de diamans & autres pierres précieuſes. C'eſt cet Autel dont je vous parlai dans ma Lettre du 5 Novembre 1775, & qui eſt tout en pierres dures, telles que des jaſpes, des agathes, & certains cailloux imitant en relief, par leurs couleurs, les plus beaux fruits & les plus belles fleurs.

On dit qu'il a été fait par des Sculpteurs & des Marbriers Florentins.

A une heure après minuit, l'Archevêque, vêtu pontificalement, & accompagné des Chanoines & du reſte de ſon Clergé, donna ordre pour que l'on commençât à exécuter un oratorio en Muſique, après lequel on chanta ſolemnellement les premières vêpres.

Le peuple ſe rendit enſuite en foule ſur la Place de Saint Jean de Malte, où était conſtruite la Galère ſur laquelle on tira différens artifices extrêmement ingénieux & très-variés. Je vis alors que, dans certaines Villes qui paſſent pour induſtrieuſes, & dont les habitans excellent dans les Arts, on n'eſt pas encore parvenu à réuſſir auſſi complettement dans ce genre de ſpectacle.

Les rues de la Ville furent pareillement illuminées, mais cette année on n'illumina pas le magnifique amphithéâtre que forme le Port de Meſſine. On m'aſſura que le coup-d'œil en était également

ſurprenant & magnifique, & je n'eus pas de peine à me le perſuader.

La promenade nocturne eut lieu ce jour-là comme les précédens, mais elle fut beaucoup plus agréable, par le grand concours de femmes, qui me parurent vouloir ajouter à cette fête par leur enjouement, qui eſt particulier à un ſexe fait pour être adoré & courtiſé. Je remarquai par-tout beaucoup de décence & de politeſſe.

Excuſez, Monſieur, la petite digreſſion que je me propoſe de faire ici, & permettez que je vous diſe que je ne puis pas ſouffrir que quelques Voyageurs nés dans un pays ſitué au delà des Alpes, qui, n'ayant parcouru l'Italie qu'en poſte, ôſent prononcer ſur l'honnêteté des femmes de cette belle partie de l'Europe, avec trop de témérité, & peut-être malicieuſement.

Examinez cependant la conduite de ces Voyageurs, & vous verrez, pour l'ordinaire, que ce ſont des libertins au dernier dégré, qui voudraient cacher leur diſſolution par les défauts des autres. J'ai vu juſques dans ces contrées, d'après quelques faibleſſes particulières qui ne ſont point communes à tous les individus, que *tout le monde était pays*. D'un autre côté, il n'eſt pas d'un galant homme de condamner témérairement une Nation, pour y avoir trouvé quelques aimables objets trop diſpoſés à cé-

der à ſes ſollicitations. Mais reprenons le fil de notre narration.

Le jour deſtiné à ſolemniſer la fête de Notre-Dame de la Lettre arriva, & ce fut le Lundi 3 Juin. Le culte religieux que les Meſſinois lui rendent eſt très grand.

L'Égliſe Cathédrale était magnifiquement ornée comme le jour précédent; l'illumination fut très-brillante. Les ornemens étaient de la plus grande richeſſe, ainſi que tous les vâſes ſacrés. Le Tabernacle du grand Autel, ſur lequel était la ſtatue de la Sainte Vierge, étant tout en *pierres dures*, c'eſt-à-dire, en pierres précieuſes, non tranſparentes, donnait encore le plus grand éclat au reſte du Temple.

Dès le grand matin, les Confrairies de Pénitens, tous en *cappe*, c'eſt-à-dire, en robes, vinrent ſucceſſivement faire leurs prières à la Sainte Vierge. Chaque Aumônier de ces ſortes d'aſſociations, célébra la Meſſe dans la même Égliſe, & prononça un diſcours en l'honneur de la Mère de Dieu.

Une heure avant midi, l'Archevêque ſe rendit à la Cathédrale avec le Sénat. Il fut reçu par le Chapitre à la deſcente de ſon carroſſe, ainſi que tous les Sénateurs. L'Archevêque, revétu de tous ſes habits Pontificaux, & en chappe, alla au pied du grand Autel, & prononça encore un diſcours en l'honneur de Notre-Dame de la Lettre.

Le Sénat ayant communié, ce Prélat prit d'autres habits Pontificaux pour dire la Messe, à laquelle assistèrent les différentes personnes qui occupent les premières places à Messine, & les Cours de Judicature, ainsi que les Chanoines. Ceux-ci avaient tous la mître sur la tête, & le Diacre portait de petites bottines. Cet usage très-ancien fait allusion au 13 verset du Chapitre 6 de l'Épître de Saint Paul aux Éphésiens : *calceati pedes in præparatione evangelii pacis.*

Cette coutume est très-ancienne à Messine, & l'Évêque de Catane ayant demandé que les Diacres de son Église pussent porter ces petites bottes, cette grâce lui fut refusée ; comme on le voit dans Giovanni di Giovanni, *Cod. Diplom. anno* 698, *Dipl.* 150, où il est dit : qu'il n'est permis de porter des bottines, dans toute la Sicile, qu'aux seuls Diacres de l'Église de Messine. *Pervenit itaquè ad nos Diaconos Ecclesiæ Catanensis calceatos compagis procedere præsumpsisse, quod quià nulli hactenùs per totam Siciliam licuit, nisi solis tantùm Diaconis Ecclesiæ Messanensis, &c.* Lettre de Saint Grégoire à Jean, Évêque de Syracuse.

Lorsque les Chanoines se lèvent, il faut qu'ils s'ôtent eux-mêmes la mître de dessus la tête, & qu'ils la mettent sous leur bras. Ils avaient tenté d'avoir un Clerc assistant pour la leur ôter quand cela était

néceſſaire, mais cette faveur ne leur fut pas accordée.

La Meſſe ayant été enfin chantée, les troupes qui étaient en bataille ſur la Place de la Cathédrale, firent pluſieurs décharges, & c'eſt ainſi que finirent, avec autant de pompe que de décence, les cérémonies de cette matinée.

Quelques heures après midi, il y eut la promenade ordinaire en carroſſes, &, au coucher du ſoleil, on chanta les vêpres ſolemnelles, à la fin deſquelles on commença à faire la proceſſion par toute la Ville.

On n'y voyait qu'une petite *machine*, ou décoration, portée par douze perſonnes, & ſur laquelle était un magnifique reliquaire, dans lequel on conſerve, ſelon l'uſage, quelqu'une de ces reliques ſingulières : c'était le chapeau de la Sainte Vierge.

Vous devez vous rappeler que l'on montre encore au peuple à Florence, le premier jour de Pâques, dans l'Égliſe de Saint Laurent, des reliques qui ſont dans une petite Chapelle au-deſſus de la principale porte de cette Égliſe, dont l'Architecture a beaucoup de mérite, étant du célèbre Michel-Ange Buonarotti.

J'aſſiſtai un jour à cette cérémonie, qui ſe fait avec certaines formalités, d'après une Bulle du Souverain Pontife; voici, entr'autres, les reliques

dont on faisait à haute voix l'énumération au peuple. Je me rappelle avoir entendu nommer le lait de la Sainte Vierge, du bois du berceau de l'Enfant Jésus, un pied de Sainte Cléofe, & autres choses pareilles. Si vous avez le courage de croire à la réalité de pareilles reliques, & à leur authenticité, vous aurez alors une foi assez robuste pour présumer que le chapeau que l'on portait ici processionnellement, est au moins celui de la Sainte Vierge, comme on l'assûre.

Pendant tout le tems que dura cette procession, qui ne rentra qu'à trois heures de nuit, la Cathédrale fut toujours magnifiquement illuminée. Le peuple s'amusa beaucoup en voyant tirer un très-bel artifice, pour lequel on avait élevé sur la Place un petit édifice qui représentait un Château. Ce fut ainsi que se termina la fête, durant laquelle le peuple de Messine fut continuellement dans les rues de cette Ville.

Je vous ai promis peut-être, dans quelques-unes de mes Lettres (1), de vous parler, à la première occasion favorable, de cette Lettre écrite aux Messinois par la Sainte Vierge. Ce ferait bien ici le lieu, mais que puis-je vous en dire ?

La Tradition veut que cette Lettre ait été d'abord écrite en Hébreu, vers l'an 41 de Notre Seigneur ;

(1) Lettre III de la première Partie.

que

que Saint Paul la traduisit en Grec, & que cette Lettre, ou une copie qui en aura été faite, ayant été trouvée, en 1467, dans les archives de Messine, elle fut traduite en Latin par le fameux Constantin Lascari de Constantinople (1).

---

(1) Présumant que mes Lecteurs seraient curieux de connaître en substance cette fameuse Lettre, je vais rapporter ici la copie que j'en ai faite en Sicile.

MARIA VIRGO, JOACHIM FILIA, DEI HUMILLIMA CHRISTI JESU CRUCIFIXI MATER, EX TRIBU JUDA, STIRPE DAVID, MESSANENSIBUS OMNIBUS SALUTEM, ET DEI PATRIS OMNIPOTENTIS BENEDICTIONEM:

VOS OMNI FIDE MAGNA LEGATOS AC NUNCIOS PER PUBLICUM DOCUMENTUM AD NOS MISISSE CONSTAT FILIUM NOSTRUM DEI GENITUM DEUM ET HOMINEM ESSE FATEMINI, ET IN CŒLUM POST RESURRECTIONEM ASCENDISSE, PAULI APOSTOLI ELECTI PREDICATIONE MEDIANTE VIAM VERITATIS AGNOSCENTES, OB QUOD VOS ET CIVITATEM BENEDICIMUS, CUJUS PERPETUAM PROTECTRICEM NOS ESSE VOLUMUS. ANNO FILII NOSTRI XLI INDICTIONE PRIMA, III NONAS JUNII, LUNA XXVII, FERIA V HIEROSOLYMI.

MARIA VIRGO, QUOD SUPRA, HOC CAIROGRAPHUM APPROBAVIT.

On lit encore au bas de l'Estampe dans laquelle se trouve imprimée la précédente Lettre, les quatre Vers Latins suivans :

Mittimus hanc vobis sculptas memori œre tabellas,
Spem quibus auxilii Virgo benigna dedit,

Je ne ſaurais vous dire ſi la Lettre que l'on conſerve aujourd'hui dans la Cathédrale de Meſſine, eſt cette dernière traduction de Saint-Paul, ou une copie de cette Lettre, ou l'original même, m'étant peu ſoucié de ſavoir pareilles choſes.

Cependant, ſi vous étiez dans l'intention de connaître en détail tout ce qui a rapport à cette Lettre, je vous renvoie à la ſeconde partie de l'Hiſtoire de Meſſine, par Placido *Reyna*, & vous aurez lieu d'être complettement ſatisfait.

Pour parvenir à prouver l'authenticité de ce fait, cet Auteur a fait le plus grand étalage d'érudition. Or, il faut toujours douter des choſes qui ont beſoin de tant de preuves pour être crues. Mais, quoi qu'il en ſoit, je vous répete que je vous renvoie à cet Auteur, en craignant toutefois que cette partie de ſon ouvrage ne vous ennuie ſans vous perſuader.

Quant à moi, je trouve beaucoup de difficultés, mais comme je ne ſuis pas le premier à douter de l'authenticité de cette Lettre, je vous invite encore

---

Ne dubiis aliud, quæſo, quærite robur,
Promiſſam Mater Numinis addet opem.

On apprend encore par la même Eſtampe, que la Fête de la Lettre ſe ſolemniſe tous les ans le 3 de Mai, dans la Cathédrale de Meſſine, qui eſt la première Egliſe de la Sicile.

[*Note du Traducteur.*]

à jetter un coup-d'œil ſur pluſieurs autres Auteurs qui ont ſoutenu l'opinion contraire à celle de Reyna. C'eſt ainſi qu'avec une bonne critique vous pourrez comparer ces différens Écrivains, & penſer enſuite ſur cette Lettre ce que vous dictera un jugement ſain.

Lorſque les fêtes furent finies, nous ſongeâmes, M. la *Tapie* & moi, à aller herboriſer dans la campagne de Meſſine. Nous ſortîmes en effet de cette Ville le jour ſuivant, qui était le 4 dans la matinée, par la porte appelée *delle Legna*, la porte des barques. On trouve à un demi-mille de cette porte, une mine de *Lithon trace*, ou charbon foſſile, qui fut découverte en 1693, lors du tremblement de terre univerſel qui cauſa tant de ravages en Sicile.

On a fait par le paſſé pluſieurs eſſais de ce charbon, mais avec peu de ſuccès, parce que le charbon de bois coûtait moins cher. Indépendamment de ce grand inconvénient, l'expérience a fait voir très-ſouvent que l'uſage d'un pareil charbon a toujours été nuiſible à la ſanté de ceux qui l'emploient aux uſages domeſtiques. C'eſt pour cette raiſon que l'on a négligé d'exploiter cette mine, & que l'on en a abandonné les travaux.

On nous a aſſuré que l'on trouvait, dans quelques montagnes un peu éloignées de cette mine, pluſieurs corps marins. Nous n'eûmes pas la facilité de

pouvoir y aller, mais nous eûmes cependant la preuve de ce fait, parce que nous trouvâmes, en chemin faisant, plusieurs *Echinus*, ou *Oursius* de mer très-bien pétrifiés.

Quant aux plantes, je vous dirai que, parmi les plus rares entre celles que j'observai, on trouve près des murs de la Ville une très-grande quantité de *Solanum Indicum spinosum pomiferum*. On regarde, dans ce pays, l'usage de ses feuilles comme un excellent remède contre la pierre. Je vis encore, du côté de la Citadelle, dans un endroit appellé *gli Alberi di Terra-Nuova*, les arbres de Terre-Neuve, une grande quantité de *Libanotis fœniculi facie* (*Athamanta Cretensis* : Linn.). On y trouve pareillement de l'*Androsemum* (*Hypericum Androsemum* : de Linnée), & une grande quantité de l'*Acacia secunda* de Matthiole. Je vis plusieurs espèces de Centaurées, du *Gnafalium*, & diverses espèces de panais, de même qu'une quantité prodigieuse de Treffle bitumineux (*Psoreola bituminosa* : de Linnée).

Je remarquai sous un Hermitage qui est également hors de la porte *delle Legna*, différentes argilles dont on se servait pour faire de l'excellente poterie, & une marne calcaire qui est très-bonne pour faire de la chaux. Suivant enfin le bord de la mer, en allant vers le Phare, nous trouvâmes, à peu de distance de Messine, beaucoup d'*Agave Americana*,

de Linnée,que les Siciliens appellent *Zambarra*. Je vis une de ces plantes qui avait pris le plus grand accroiſſement, & dont la tige était également très-groſſe & très-haute. On ſe ſert des feuilles de cette plante pour en faire du fil & différens ouvrages (1), & la tige ſert à faire des échalas pour les vignes.

Étant rentrés dans la Ville, pluſieurs Étrangers diſtingués & pluſieurs Siciliens ſe joignirent à nous pour aller voir la Citadelle, ce qui exige une permiſſion par écrit. Je la parcourus avec le plus grand plaiſir, n'ayant pas pu avoir cette ſatisfaction, la première fois que je vins dans cette Ville.

Après le dîner il y eut, ſur ce beau terrein qui forme le Port de Meſſine, trois courſes de chevaux. Je fus conduit, pour mieux jouïr du coup-d'œil, chez le Conſul de France, par M. la *Tapie*, avec

---

(1) Cette plante reſſemble beaucoup à celle que les Portugais nomment *Pita*, des feuilles de laquelle ils tirent un fil très-blanc & très-fort avec lequel ils font des dentelles. Celles-ci ont toujours quelque choſe de ligneux qui nuit à leur flexibilité. On tire ce fil de l'aloës, en faiſant ſécher ſes longues feuilles avant de les battre ſur une large pierre avec une forte maſſe de bois. Ayant été ainſi écrâſées, on les peigne comme le chanvre, & l'on en retire enſuite du fil qui eſt plus curieux qu'utile, dans des pays où la ſoie eſt ſi belle & ſi commune. Le fil d'aloës, ou de *Pita*, a la propriété de ne point s'allonger ni ſe raccourcir, ſelon les influences de l'atmoſphère.

[*Note du Traducteur.*]

M. Derbel, autre voyageur, qui était Allemand, & nous y reçumes beaucoup de politesses.

La première course fut celle des chevaux que l'on appelle *Giannetti Guardaroli.* Ces différens animaux sont tous montés par des enfans qui sont à chaque instant dans le cas de se casser le cou. Les prix sont de peu de valeur. Je remarquai que l'on n'avait pas, à Messine, l'idée des belles courses, & que l'on y ignore la Police qui doit y regner, pour qu'elles soient véritablement intéressantes. Je crois qu'en Toscane, on l'emporte, à cet égard, sur les autres Nations.

Je passai toute la journée du 5 Juin avec le même M. la *Tapie*, à nous promener dans la Ville, dont je vous ai déjà donnè la description dans une autre Lettre. Mais un Étranger a très-peu de choses à y voir, & encore moins à en raconter.

Je crois cependant devoir vous faire observer que Messine est éclairée pendant toute la nuit, pour l'utilité publique. On y voit, au coin de chaque rue, un fanal dans lequel est une grosse lampe entretenue avec de l'huile d'olive. Ce fanal est placé de manière qu'il peut éclairer plusieurs rues, si elles aboutissent à cet angle. Cette illumination n'a pas lieu les nuits que la Lune se montre sur l'horison.

Le jour suivant nous aurions eu la satisfaction de

voir la proceſſion de la Fête-Dieu; ſi la pluie n'avait pas empêché qu'elle eût lieu.

Je profitai cependant de quelques momens d'intervalle que cette pluie nous laiſſa, pour ſortir. Je pris donc une petite barque, & j'allai ſur le bras de *San Ranieri*, c'eſt-à-dire, à la lanterne ſous le courant de *Charybde*, pour y trouver la véritable herbe Turque, ou ce qui eſt le même, le *Polygonum maritimum* de Linnée. J'en trouvai effectivement une grande quantité, mais ſeulement auprès du Phare, ou de la lanterne.

Je remarquai en même tems le *Solanum Indicum ſpinoſum*, le *Libanotis*, le *Behen rubrum* (le *Silene rubrum* de Linnée), un *Limonium* (*Statice Limonium* de Linneé), pluſieurs eſpèces de Kali (*Salicornia* de Linnée); mais une pluie des plus fortes m'obligea à abandonner mes obſervations, & à retourner promptement à mon auberge.

Je ne fis pas d'autre courſe dans Meſſine, ni dans ſes environs. Le huit, ſur le ſoir, je m'embarquai avec mon ami, M. *Aleſſi*, & hier, neuvième Juin, nous rentrâmes heureuſement à Catane.

Le Conſul de France à Meſſine, M. la Tapie & M. Derbel, qui voulaient faire le tour de la Sicile par mer, nous avaient précédés le matin du jour même de notre départ. J'ai grande envie d'aller avec eux au ſommet du Mont Ethna; ſi nous faiſons

ce petit voyage, j'aurai l'honneur de vous en rendre compte.

Je terminerai la présente en vous apprenant qu'à Messine, où vos Ouvrages sont connus, l'Académie de cette Ville, qui prend la dénomination *Dei Pericolanti*, a voulu vous inscrire au nombre de ses Membres, sous le titre de l'*Observateur*. Elle m'a accordé la même grâce, & m'a donné le surnom de *Filo-Botanico*, c'est-à-dire, d'Amateur de la Botanique. Comme l'on m'a promis de me faire passer votre patente, vous la recevrez au premier jour, avec les assurances ordinaires de la parfaite considération avec laquelle je suis votre très-humble & très-obéissant serviteur.



LETTRE X.

Écrite au Docteur Jean-Louis Targioni Tozzetti, Membre de la Société Royale des Géorgeophiles de Florence, ſur les Frênes & ſur la Manne que l'on en retire en Sicile.

A Catane, ce 11 Juin 1776.

MONSIEUR,

Je ſuis ennemi des complimens, &, pour s'entretenir avec un ami, il ne ſuffit pas de l'aſſurer de la ſincérité de ſes ſentimens pour lui ; je vous offre tout ſimplement mes ſervices dans cette Iſle. Vous êtes le maître d'ordonner, & je n'aurai d'autre deſir que celui de vous obéir.

Laiſſons donc dès-à-préſent toutes ces paroles inutiles & ſtériles ; & , pour commencer à donner de l'activité à notre correſpondance, je me propoſe de vous parler dans cette Lettre des frênes , & de la manne que l'on en retire en Sicile, & qui eſt l'objet d'un commerce très-lucratif.

Il y a différens arbres d'où tranſſude la manne, qui eſt un ſuc qui leur eſt particulier, & qui eſt forcé de

ſortir de ſes propres canaux, pour être enſuite condenſé par l'ardeur du Soleil. On en trouve aſſez communément ſur les troncs & ſur les branches du pin, du ſapin, du chêne, du Genèvrier, de l'érable, de l'*acero*, hêtre, du ſaule, de l'olivier, du figuier, & ſurtout ſur le frêne, le larix & ſur le alliagi (plante que Linnée nomme ainſi, & qu'il met dans la claſſe des *Hediſarum*). Ces derniers végétaux ſont ceux qui fourniſſent la plus grande quantité de manne, & ſur leſquels on la ramaſſe le plus communément. La manne dont on fait uſage en Italie, vient pour la plus grande partie de la Calabre & de la Sicile. Elle ſe tire de différentes eſpèces de frênes, ſavoir, du frêne le plus élevé & le plus commun, appelé par *Bauhin*, dans ſon Pinax, *Fraxinus excelſior vel vulgatior*; & du petit frêne, *Fraxinus humilior* de Théophraſte, & de ce frêne qui eſt nommé par le même Bauhin *Fraxinus rotondiori folio*. Or, on cultive une très-grande quantité de ces trois eſpèces d'arbres en Sicile, & on les y déſigne communément par le nom de *Faſcinù di manna*, ou d'*Amolei*, ou *Middeu*. Les endroits de cette Iſle où l'on voit une plus grande quantité de ces frênes qui produiſent la manne, ſont principalement les territoires de *Tuſa*, de *Ceſalù*, & *Gibil manna*, nom Sarraſin qui veut dire *Montagne de Manne*, parce que celle-ci en fournit encore beaucoup. Les territoires de *Capaci*

& de *Cinisi*, sont encore très-célèbres pour cette production, ainsi que ces deux parties, *delle Petralie*, dont l'une s'appele en Sicilien, *Soprana*, & l'autre, *Sottana*, c'est-à-dire, supérieure & inférieure, précisément auprès de *Castel-buono*, sous *Mauro Mistretta.* Quelques autres endroits de la Sicile, sont aussi connus par la manne que l'on retire, ainsi que les bois immenses de *Caronia.* Ceux-ci abondent en arbres qui fournissent une manne excellente qui, pour cette raison, est très-recherchée des étrangers. On vante encore celle qui vient du Marquisat de *Geraci*, qui est situé entre la ville de Catane & celle de Taormine.

Ces arbres viennent cependant spontanément, pour l'ordinaire, & se renouvellent & se multiplient par les semences ou graines, que l'on a coutume de semer de la même manière que les légumes dans les jardins potagers. Plusieurs Cultivateurs, pour ne pas attendre si long tems à voir naître & croître cet arbre de semence, sont néanmoins dans l'usage d'arracher sur les frênes sauvages des rejettons ou boutures qu'ils plantent symmétriquement, à la distance d'un peu plus de sept à huit pieds les uns des autres. Les plus industrieux & les plus prudens, ont coutume de planter des vignes & des frênes dans le même sol, afin que la culture favorise ces deux plantations

en même-tems. Ils profitent ainsi du produit de la vigne, pendant que le frêne n'est pas encore en état de produire de la manne, car cet arbre n'en donne qu'au bout de 10 ans.

L'arbre devenu *adulte*, si l'on peut se servir de cette façon de parler, fait une très-belle tige, très-droite, s'élève beaucoup en hauteur, & produit un grand nombre de branches. Il se revêt d'une écorce de couleur cendrée, tirant sur le verdâtre, qui est très-unie, & ne se gerse, ou ne s'entr'ouvre qu'au bout d'un nombre d'années très-considérable. Ses feuilles sont pinées ou pointues, & au nombre de quatre ou cinq paires, & même davantage, qui sont distribuées sur le même pédicule, qui se termine par une seule feuille. Celles-ci sont unies & légèrement dentelées, d'un vert très-foncé, & donnent fort-peu d'ombre. Le même arbre produit encore, dans les mois de Mars & d'Avril, une graine ou semence pareille à celle du concombre, & que les Botanistes appellent *Lingua avis*, & que l'on voit pendre des rejettons, *Sorcoli*, comme des baies de laurier.

Les Siciliens ont l'attention de planter ces arbres à l'exposition du soleil levant, & sur le penchant des montagnes. Voici quelle est la raison de cet usage. Ces arbres ont besoin d'être échauffés par le soleil pendant toute la matinée, mais après midi ils ont

plutôt besoin d'ombre & d'un léger zéphyr qui soit propre à condenser la manne qui a transsudé le matin & pendant la nuit.

Comme la bonté du climat & la culture que l'on donnait à ces frênes ne suffisaient pas pour faire distiller de ces arbres la manne d'elle-même, les Siciliens apprirent de la Nature, dès les tems les plus reculés, comme le rapporte le célèbre Père *Boccone* dans son *Museum de Physique*, a faire quelques opérations méchaniques, qui consistaient à inciser l'écorce de ces arbres, & à les tailler d'une manière particulière pour en retirer une plus grande quantité de manne, & par conséquent un plus grand revenu.

Voici en peu de mots l'ordre que suivent les Cultivateurs Siciliens pour faire des incisions dans l'écorce du tronc de leurs frênes, opération qu'ils désignent par le mot de *sagnare*, ou saigner.

Peu de jours avant que le soleil entre dans le signe du Lion, c'est-à-dire, vers la fin du mois de Juillet, ou peu de jours avant ou après, lorsque les plus habiles d'entr'eux voient que l'arbre est *en amour*, selon leur façon de parler, ou si le tems est serein, & sur-tout sans pluie, ils commencent, à l'entrée de la nuit, à faire des incisions aux frênes, en débutant par ceux qui sont dans les parties les plus basses, & qu'ils disent être *in marina*. Or, pour faire cette incision, ils se munissent d'un instrument de fer, pareil

au tranchet des Cordonniers, avec lequel ils font horisontalement une incision dans le tronc de l'arbre, sur cette partie de son écorce qui regarde le levant, & à laquelle ils donnent l'étendue d'un empan. Ils observent en même tems que cette incision soit aussi profonde que l'épaisseur de l'écorce de l'arbre peut le permettre. Ils répètent cette opération d'un jour à l'autre, un travers de doigt au-dessus de l'endroit où ils ont fait la première incision. Les Cultivateurs n'opèrent jamais que sur le même côté de l'arbre, réservant la partie opposée pour l'année suivante. Quelques Paysans sont dans l'usage de couper l'écorce de leurs frênes avec un outil à trois lames, qui fait d'un seul coup trois incisions à la fois, à un doigt l'une de l'autre, & cela pour épargner du tems, surtout dans les endroits où il se fait un grand commerce de manne.

C'est de ces incisions que commence à transsuder une liqueur épaisse & blanche, qui s'épaissit sur l'écorce de l'arbre, à-peu-près de la même manière que la cire fondue s'attache autour de nos flambeaux. On détache de l'arbre cette liqueur épaissie, de six jours en six jours, ou au bout d'un nombre de jours plus ou moins considérable. On l'enlève de grand matin, avant que le soleil ait échauffé l'air. Cette opération se continue ordinairement pendant tout le mois d'Août, pourvu qu'il ne vienne point de pluies,

car celles-ci feraient perdre toute cette récolte, en faiſant diſſoudre la manne. Or, c'eſt à cette époque que les Payſans s'arrêtent.

Pendant que l'arbre tranſſude, il arrive que ſon ſuc ſe répand juſques ſur la terre; c'eſt ce qui engage les Cultivateurs à mettre, tout-autour des troncs de leurs frênes, de très-larges feuilles qu'ils fixent avec des pierres, pour que cette liqueur ne ſe couvre pas de terre ou de pouſſière. Pluſieurs d'entr'eux ſont encore dans l'habitude de mettre ſous le tronc de l'arbre quelques petites caiſſes de bois, dans leſquelles la manne s'écoule en ſi grande quantité, qu'on envoie ces caiſſes ainſi remplies à ceux qui font ce commerce.

Les Siciliens diſtinguent ſeulement deux eſpèces de manne qui proviennent de la variété des frênes; la première, qui ſe retire des frênes domeſtiques ou cultivés, que l'on nomme ici *piante d'orno domeſtico*, & qu'ils appellent manne *in canniuolo* ou *di corpo*, ou manne ſpontanée, eſt très-blanche, & imite cette cire qui s'attache autour des flambeaux allumés. La ſeconde eſpèce de manne, que les Siciliens nomment *forzata* ou *in ſorte*, eſt celle qu'ils tirent des frênes de montagne par inciſions, & qui étant enſuite tombée par terre ſur différentes feuilles d'arbres, eſt enſuite ramaſſée avec grand ſoin. Quant à celle qui reſte attachée contre l'écorce des arbres,

on l'enlève en la raclant avec un couteau de bois.

La manne la plus estimée & la meilleure, est celle que l'on appelle vulgairement manne *in canniuolo* ou *di corpo*, en Italien, & manne spontanée, ou manne en *larmes*, dans la Langue Française. Elle se tire des frênes cultivés, & transsude des rejettons & des jeunes branches qui environnent le tronc de ces arbres. Cette manne est très-rare, vu la petite quantité que l'on en recueille, celle-ci n'étant produite que par la fermentation & la surabondance de la séve de l'arbre, qui, ne pouvant rester dans ses propres vaisseaux, doit nécessairement se porter aux extrémités des branches, & s'y extravâser, comme nous l'apprend le Père Boccone. « Le suc, dit cet » Auteur, se porte à la surface de l'écorce de l'arbre, » & s'y congèle par la fraîcheur de la nuit & par le » concours du nître qui est répandu dans l'air : car, » ce qui arrive dans la même saison à la séve qui » s'échappe par les gersures de l'écorce de plusieurs » autres arbres ne pourrait-il pas arriver aux frênes? » leur séve, ne pourrait-elle pas rester coagulée sur » les troncs des jeunes arbres de cette espèce, & » sur leurs branches, après avoir transsudé par les » gersures de leurs écorces, & même par les pores » de ces dernières ».

Si les Auteurs qui ont prétendu que la manne de la Calabre devait tenir le premier rang pour sa bonté &

sa qualité, celle de Sicile le second, & la manne Romaine le troisième, sur-tout celle qui se ramasse dans les territoires de *Santa Felicità*, *della Tolfa*, vivaient aujourd'hui, ils seraient obligés de renverser cet ordre. Ils diraient donc que le premier rang convient justement à la manne de Sicile, parce que l'expérience a fait voir qu'elle était d'une qualité supérieure à celle des autres mannes, étant plus sèche, & non point aussi grasse que la manne de Calabre, & par conséquent moins facile à se corrompre. C'est ce défaut qui donne des nausées à ceux qui en font usage; or, la manne, qui est à-demi gâtée, occasionne plutôt ce désagrément que toutes les autres mannes. C'est pour cette raison que plusieurs Propriétaires se sont déterminés à planter en Sicile des frênes dans leurs possessions, & même dans leurs jardins; ce qui leur procure un grand avantage, par la vente considérable qui se fait aujourd'hui des mannes (1).

(1) On négligeait beaucoup de faire un pareil commerce dans les Maremmes de Toscane, qui abondent en frênes qui y croissent spontanément. Les propriétaires les cédaient pour une modique redevance à certains Cultivateurs Lucquois & Lombards. J'ignore ce qui se passe aujourd'hui à cet égard.

[*Note de M. l'Abbé Sestini.*]

Serait-il impossible d'établir dans l'Isle de Corse, l'usage de faire

Le prix de cette production varie en Sicile, selon la récolte qu'on en fait tous les ans; si la récolte des mannes a été abondante, cette substance se paie pour lors trois tari & trois-quarts le rotolo (le rotolo pése 30 onces); mais s'il arrive qu'elle ait été médiocre, on la vend cinq tari le rotolo, & enfin jusques à sept tari & demi, quand la récolte a été mauvaise.

Vouloir établir & assurer à combien se monte exactement la quantité de manne que l'on recueille en Sicile, serait certainement une chose difficile & en même tems très-hardie; parce qu'il arrive tant d'évènemens qui empêchent qu'on ne puisse faire de pareils calculs avec une sorte de précision. S'il est cependant permis de faire des conjectures, on pourrait dire que le commerce que la Sicile fait de ses mannes avec les Étrangers, est d'une grande importance pour elle, & qu'il lui procure de très-grands bénéfices. Il arrive en effet que l'on en exporte quelquefois jusques à deux-milles cantares Siciliennes, qui, étant évaluées les unes dans les au-

---

des plantations de cette espèce de frêne qui produit abondamment de la manne? Je crois que ces arbres y réussiraient, sur-tout dans certains cantons de l'Isle, qui, par cette production, deviendraient encore plus utiles à la France; il ne s'agirait que d'accorder des primes ou récompenses avec le *plus imposé* de cette Province, à ceux qui réussiraient dans cette branche d'économie rurale.

[*Note du Traducteur.*]

tres à 17 onces le *cantaro*, produisent la somme de 34000 onces. Comme cette production s'expédie ordinairement dans les Ports de Palerme & de Céfalu, pour Livourne Gênes & Marseille, d'où on l'envoie ensuite dans les pays les plus éloignés, il s'ensuit que la navigation des Siciliens n'en retire pas tout l'avantage qu'elle aurait droit d'en attendre.

L'usage de la manne est considèrable en Médecine. Elle est pectorale & purge légèrement & doucement. Cette substance a encore d'autres propriétés, qui sont amplement décrites par le Pére *Boccone*, dans son Museum de Physique, observ. 15, & par plusieurs habiles Praticiens. Cependant l'emploi le plus ordinaire que les Ultramontains (1) font de la manne, a pour but de donner du corps, & un certain brillant à quelques draps, comme l'on a coutume de le faire dans d'autres pays avec la fécule, que l'on tire de la racine de l'*Orchis pyramidalis* de Linnée. On la nomme *Salep* dans le levant.

Je suis avec la plus grande considération, votre très-humble & très-obéissant serviteur.

---

(1) C'est le nom que les Italiens donnent aux différentes Nations qui demeurent au-delà des Alpes, par rapport à eux.

[*Note du Traducteur.*]

LETTRE XI.

Sur les Oliviers & l'Huile que l'on en tire en Sicile, *adressée au tres-Révérend Ferdinand Paoletti, Curé de Villa-Magna, & Membre de la Société Royale des Géorgeophiles de Florence.*

A Catane, ce 12 Juin 1776.

MONSIEUR,

Les Ouvrages que vous avez publiés sur différens objets d'agriculture, & les expériences que vous avez faites avec autant de zèle que de sagacité, vous mettent certainement au nombre des Membres les plus illustres de la Société des Géorgeophiles; & cette Association ne peut que se glorifier de vous compter parmi eux.

Ce sol fécond de la Sicile fournit abondamment aux Amateurs de l'agriculture des sujets sur lesquels ils peuvent s'exercer, & mes amis m'ont souvent sçu gré de quelques notices que je leur ai envoyées sur ces matières. J'attends de vous la même complaisance. C'est avec cet espoir que je m'empresse à vous

entretenir un peu des oliviers & des huiles que l'on retire de leurs fruits, & dont la Sicile fait un ſi grand commerce.

Diodore de Sicile nous apprend, *Bibl. Hiſtor.* Lib. IV, N. 195 & 196, qu'*Ariſtée* fut le premier qui cultiva les oliviers en Sicile, & que les Siciliens lui accordèrent en conſéquence d'auſſi grands honneurs que s'il eût été une nouvelle Divinité. Voici les propres paroles de cet Hiſtorien : *Poſt aliquas quoquè Inſulas acceſſit (Ariſtæus) & in Siciliâ ſubſtitit. Hìc ubertate frugum & multitudine pecorum adductus, ſolertiæ ſuæ beneficia inſulanis nota fecit. Ideòque ſummos Ariſtæo honores, tùm alii Siculi, tùm in primis qui fructus olivæ comportant, tanquàm Deo exhibuerunt* Cicéron, dans ſa harangue contre Verrès, Lib. 4, Act. 5, regarde pareillement Ariſtée comme celui qui inventa l'art de faire l'huile. *Inventor olei eſſe dicitur.* D'où il paraît que ces Inſulaires, c'eſt-à-dire, les Siciliens, apprirent de lui la culture de l'olivier ; qu'ils multiplièrent en même tems cet arbre & ſes différentes eſpèces, que le Père Cupani décrit de la manière ſuivante dans ſon *Hortus Catholicus* (deſcription qu'il nous a donnée du beau jardin botanique du Prince de la Cattolica, en Sicile).

1° L'olivier qui porte un fruit noir, le plus gros & le plus gras, en partie turbiné, & en partie rond.

Olea sativa, nigris fructibus, omnibus majoribus, ac pinguioribus, partìm turbinatis, partìm rotundis, vulgairement, c'est-à dire, en Langue Sicilienne, *Oliva Giarraffa.*

Le même, produisant un fruit plus petit.

Eadem minori fructu; on l'appelle à Castelbuono, en Sicile, *Oliva Giarraffedda.*

2° L'olivier portant un fruit qui, par sa forme & sa grosseur, ressemble beaucoup à celui dont on a parlé en premier lieu, qui a plus de goût.

Oliva sativa, fructu, formâ & magnitudine à primâ non longè distante, omnibus sapidiori; en Sicilien, *Oliva Prunera.*

3° L'olivier donnant un fruit de grosseur moyenne, qui est un peu rond & rougeâtre.

Oliva sativa, fructu medio subrotundo, rubescente, appelée vulgairement, *Oliva Nebba;* & à Sciaca, en Sicile, *Oliva Barriddara di salarisi scarmazzata, seu fiddata à culuri paulineddu.*

4° L'olivier de la vallée de Mazzara, dont le fruit ressemble à celui du précédent, & qui est d'abord d'un vert foncé, lorsqu'il n'est pas encore mûr, & qui devient ensuite noir, étant parvenu à sa marité.

Olea Mazariensis, cum superiori fructu, immaturo intensè viridi, maturescente verò nigro; en Sicilien, *Oliva di Mazzara, chi è comu oliva Nebba.*

5° L'olivier dont le fruit reſſemble preſque à celui de l'eſpèce précédente, & qui eſt rond & un peu pointu, & d'une couleur tirant un peu ſur le rougeâtre. Il eſt de peu de rapport.

Olea ſativa, parili ferè fructu cum antè dictâ, ex rotundo-acuminato, nigro-rubeolo, debilis proventûs; appelé à Miſilmeri en Sicile, *Oliva à pizzu di corvu.*

6° L'olivier qui produit un fruit un peu allongé, d'une groſſeur moyenne, qui eſt d'un blanc ſâle, & devient enſuite rougeâtre quand il eſt mûr.

Olea ſativa, oblongo fructu, medio, acerbo-albo, matureſcente autem rubeſcente; nommé à Miſilmeri, *Oliva uranculidda*, ainſi appelé parce que ſon fruit eſt blanchâtre quand il n'eſt pas encore mûr.

7° L'olivier qui produit un petit fruit un peu long, de couleur noire, un peu turbiné, mais rond pour l'ordinaire, qui rapporte peu.

Oliva ſativa, fructibus paulò minoribus, oblongis, nigris, turbinatulis, magnâ cum parte rotundis, tenuis reditûs; vulgairement, *Olea Gaetana.*

8° L'olivier dont le fruit eſt un peu ſphérique & noir, qui a une eſpèce de ſillon dans le milieu.

Olea ſativa, ſuppari, ſubſphærico fructu, nigro per medium ſulcato; appelé vulgairement en Si. *Oliva Nuciddara.*

9° L'olivier dont le fruit eſt petit & vient par grappes, & *coraciné.*

Olea minimo racemato, fructu coracin; appelé à Sciacca, *Oliva Pidicuddara*; à Miſilmeri, *Oliva à rappa*, & à Myrſi, *Olivi ghiandalori o minutiddi.*

10° L'olivier qui donne un fruit noir très-gros & bien fourni d'huile, dont la tige eſt fort-haute.

Olea corvino pariter fructu paulò majori, oleo fiſſimo procera; appelée en Langue Sicilienne, *Oliva Niura agghiara cu arvulu autu*; à Myrſi, *Olivi niuri cu arburu autu.*

Le même olivier venant fort bas, ou l'olivier nain.

Eadem humilis, qui eſt appelé à Miſilmeri, *Oliva Niura, cuarvulu vaſciù.*

Le Père Cupani, dont je vous ai parlé, avait donc obſervé dix variétés de l'olivier. Il parle enſuite d'un olivier ſauvage, appelé en Sicilien *agghiaſtrù*, & par Gaſpar Bauhin, dans ſon Pinax, *Olea ſylveſtris, folio duro, ſubtùs incano*, & par Jean Bauhin, *Oleaſter, ſivè Olea ſylveſtris.* On tire également en Sicile des fruits de cet arbre, une huile qui eſt de médiocre qualité, mais plus limpide & plus luiſante, & point auſſi verte ni auſſi graſſe que la plupart des huiles que produiſent pluſieurs endroits de la Sicile, comme je l'obſerverai dans peu. C'eſt pour cette raiſon que pluſieurs particuliers font tirer

à part l'huile des olives que produisent ces arbres sauvages, pour leur propre consommation (1).

Ces différentes espèces d'oliviers croissent très-bien dans toutes les parties de la Sicile ; mais on en trouve beaucoup plus dans la vallée de Démona, que dans toutes les autres. On distingue en Sicile les territoires, ou les districts de *Castro-Reale*, de *San Angelo*, de *Pettineo*, de *Caltasimi*, de *Patti*, de *Tusa*, de *Milazzo*, de *Cefalù*, & de la vallée de *Noto*, où l'on voit des plantations très considérables d'oliviers. On vante les huiles du territoire de Syracuse, d'Auguste, celles de *Paterno*, de *Melitello*, d'*Adorno*, de *Lion-forte*, de *Palagonia*, & de plusieurs autres contrées voisines, que je ne nommerai point ici, ayant déjà parlé des principales, c'est-à-dire, de celles qui produisent les meilleures olives. Il faut ensuite présumer que, dans chacun de ces cantons, il y vient d'excellentes, de bonnes, & de médiocres olives, & même de mauvaises, ce qui provient ou de la situation des lieux, ou de la salubrité plus ou moins grande de l'air, & enfin des différences dans

(1) On se sert communément dans toute la Sicile de cette huile que fournissent les oliviers sauvages pour les saintes huiles. On y emploie en France de l'huile d'olive vierge, c'est-à-dire, qui sort la première du moulin à l'huile, ou pressoir, & que l'on retire par conséquent sans le secours du feu.

[*Note du Traducteur.*]

le sol, qui est alors plus ou moins propre à toutes ces espèces d'oliviers, & influe nécessairement sur leurs fruits. On multiplie pour lors les mêmes espèces d'oliviers qui donnent dans chaque endroit la plus grande quantité d'olives de la meilleure qualité.

Par succession de tems, l'olivier prend un accroissement prodigieux, & parvient à avoir une tige très-grosse. Certaines espèces de cet arbre ne deviennent jamais fort hautes, & il y en a même qui restent toujours très basses. On prend, en général, très-peu de soins des oliviers en Sicile, & l'on ne suit pas, comme partout ailleurs, l'usage de bêcher la terre, plusieurs fois dans l'année, autour de leur tronc. On a cependant l'attention de les transplanter au bout de trois ans (1).

Cet arbre fleurit au commencement du mois de Maï, époque précise de la venue de ces insectes, que l'on nomme *mouches cantharides* ou *cantarelle*, en Sicilien, et que l'on prend, comme je l'ai déjà dit dans mes lettres précédentes, en très-grande quantité en Sicile. Cet insecte vient se poser sur les oliviers, pour en dévorer la fleur, que les Siciliens

(1) On voit en Sicile des plantations d'oliviers qui ont trois ou quatre siècles, & même davantage. Quelques personnes prétendent même que quelques-uns de ces arbres ont été plantés par les Sarrasins.

[*Note du Traducteur.*]

appellent *Zaphera*, & à laquelle ces mouches font beaucoup de tort. C'eſt auſſi la raiſon pour laquelle pluſieurs Particuliers tiennent exprès des perſonnes dans le tems du paſſage de ces mouches, pour les aller prendre avant qu'elles puiſſent faire beaucoup de mal à ces fleurs, & aux bourgeons de leurs oliviers Comme le climat de la Sicile eſt beaucoup plus tempéré que celui de pluſieurs autres pays, & par conſéquent plus propre à faire mûrir les différentes productions de la terre, le tems de la maturité des olives arrive vers la fin du mois de Novembre, où l'on en fait la récolte.

On ramaſſe les olives de différentes manières. Quelques-uns les cueillent encore vertes, c'eſt-à-dire, ſans être bien mûres, et cela dans le mois d'Octobre, en frappant, ſans la moindre précaution, les branches des oliviers, avec des perches, pour en faire détacher le fruit. Cette méthode n'eſt pas des meilleures; on pourroit même dire qu'elle eſt très-imprudente, parce que l'on voit par la ſuite le tort que l'on fait à ces arbres en les bâtonnant de la ſorte. Les mêmes branches dépériſſent l'année ſuivante; & la récolte des olives ſerait bien moins abondante, ſans la prodigieuſe fécondité du ſol de la Sicile.

Ceux qui connaiſſent la bonne culture, & qui ſont perſuadés, par leur expérience, des avantages qui

en résultent, se conduisent bien différemment. On voit aussi que les cultivateurs de plusieurs cantons de la vallée de *Demona* laissent mûrir leurs olives sur les arbres, & qu'ils les cueillent avec beaucoup de précaution lorsqu'elles sont mûres, pour ne pas endommager les oliviers. Il me paroît que cette seconde manière est la meilleure, & que l'on doit rejetter l'autre, ou qu'il faudroit la rectifier, sur-tout dans plusieurs endroits, situés sur la croupe du Mont Etna. On y a en effet la mauvaise habitude de frapper les oliviers avec des baguettes, pour en faire tomber les fruits lorsqu'on doit les cueillir (1).

(1) L'usage de frapper les oliviers avec des baguettes & même des perches, sans aucune discrétion, qui existe dans plusieurs endroits de la Sicile, doit être attribué à plusieurs causes; la première est que les oliviers y sont très-gros & fort hauts, & que leurs branches sont très-étendues; or, comme les Paysans ne peuvent atteindre par-tout avec la main, ils emploient ce moyen qui leur est plus facile, pour cueillir les olives: la seconde vient de ce que les oliviers étant ordinairement donnés à ferme, les Paysans en prennent beaucoup moins de soin que s'ils en étaient les propriétaires. D'un autre côté, on manque de bras en Sicile pour faire la récolte dans les grandes plantations d'oliviers.

[*Note de M. l'Abbé Sestini.*]

Cette dépopulation dont se plaint avec tant de raison l'Auteur de ces Lettres, est la suite nécessaire du régime féodal, qui subsiste encore avec tous ses abus en Sicile, & de la quantité prodigieuse de gens qui prennent l'état Ecclésiastique ou Monastique, pour s'y soustraire. Il n'est pas rare de voir jusqu'à quatre-vingts Ecclésiasti-

Lorſque les olives ont été cueillies vertes ou mûres, les Siciliens les mettent dans un endroit chaud, pour qu'elles y fermentent, & les y laiſſent quinze ou vingt jours au plus, et en tirent enſuite l'huile. Ce qui ſe fait de deux façons ; la première eſt appelée *a trappito*, & la ſeconde *a piedi*.

La manière de faire l'huile *a trappito*, ne diffère point de celle qui ſe pratique ordinairement en Toſcane, où l'on tire l'huile par le ſecours d'un preſſoir que les Siciliens appelent *Trappitu* du mot Latin *Trapetum*, qui vient du Grec τρέπω, qui veut dire *tourner* & *retourner*; c'eſt ce qui a fait dire à Martial, dans la 36eme Epigramme de ſon 13eme Livre, en parlant des excellentes olives que produiſait le Picénum, aujourd'hui la Marche d'Ancône.

Hæc quæ picenis veniet ſubducta trapetis
Inchoat atque eadem finit oliva dapes.

---

ques attachés à une Egliſe de village, des millions de Moines de toutes les couleurs, dans toutes les Villes, Bourgs, Villages, & même hameaux de la Sicile.

[*Note du Traducteur.*]

(1) Lorſqu'on veut confire les olives, on les cueille avant leur maturité. L'art de les confire conſiſte à leur faire perdre leur amertume, à les conſerver vertes, & à les impregner d'une ſaumure de ſel marin aromatiſé, qui leur donne un goût agréable ; on ne ſe ſert que de la leſſive pour y parvenir ; tandis qu'on employait jadis à cet uſage un mélange d'une livre de chaux vive, avec ſix livres de cendres de bois neuf, tamiſées.

[*Note du Traducteur.*]

La façon de tirer l'huile *a piedi* prend son nom de ce que l'on retire effectivement l'huile des olives avec les pieds. Cette manière n'est guères en usage que chez ceux qui n'ont qu'une petite quantité d'olives (1), qui peut à peine leur fournir trois ou quatre barils d'huile. Ces particuliers ayant donc cueilli leurs olives avant qu'elles soient mûres, les mettent dans un grand chaudron avec de l'eau, pour les y faire bouillir, jusqu'à ce qu'elles y aient pris une autre couleur; après les avoir retirées de ce chaudron, ils les mettent sur des treillages ou claies faites avec de forts roseaux, pour en faire écouler l'eau. On place ensuite ces olives dans un endroit chaud, pour les laisser fermenter, & on les y tient pendant une vingtaine de jours. Lorsqu'on veut retirer l'huile de ces olives, on les met dans des sacs de laine que l'on range dans certains petits cuviers, ou dans des caisses, pour les y écrâser en les foulant avec les pieds. Or, pour en retirer l'huile, on verse sur ces sacs, où l'on suppose que les olives ont été bien comprimées & mises en bouillie, de l'eau chaude: le tout s'écoule par le moyen d'une canelle que l'on met vers le bas du cuvier, ou des petites caisses: on

(1) Les particuliers qui ont quelques grosses parties d'olives, sont aussi dans l'usage de faire tirer de l'huile selon la méthode que l'on nomme *a piedi*, pour l'avoir de meilleure qualité, soit pour leur propre consommation, soit pour d'autres raisons.

[*Note du Traducteur.*]

met enſuite un vâſe ſous ces canelles, pour recueillir l'huile & l'eau qui en découlent, & que l'on ſépare enſuite. En ſuivant cette manière de faire l'huile, on parvient à l'avoir plus claire & plus limpide que celle qui ſort du preſſoir.

Il y a encore quelques Cultivateurs parmi ceux qui ſont dans l'uſage de cueillir les olives vertes, c'eſt-à-dire, avant qu'elles ſoient mûres, qui jettent du ſel deſſus, lorſque celles-ci ſont en fermentation, pour abſorber par ce moyen pluſieurs particules aqueuſes qui proviennent des olives. Comme le ſel ſe diſſout dans l'eau, ces particules s'uniſſent avec le ſel, & l'olive reſte alors privée de ſon humidité ſuperflue. Cet avantage la met dans le cas de fournir une huile qui n'eſt point ni auſſi verte, ni auſſi graſſe, mais au contraire plus claire & plus pure que la plupart des huiles de la Sicile. J'ai remarqué que ces huiles ſont en général de couleur de *ramarro*, vert-de-pré, & troubles. Si l'on en étend un peu ſur ſa main, & qu'on la frotte enſuite avec force, cette huile a pour lors une mauvaiſe odeur de *pania*, glu. Or, ce ſont ces huiles qui ont été faites ſans précaution par des Payſans qui n'ont aucune notion de la bonne culture des olives, & de la meilleure manière d'en retirer de la bonne huile. De pareilles connaiſſances leur procureraient les plus grands avantages, &

l'Étranger qui achette ces huiles, ferait bien moins exposé à être trompé.

Je ne prétends pas pour cela que toutes les huiles de la Sicile soient de la même nature ; car il s'en trouve de bonnes, qui sont claires & limpides, & qui se font dans les endroits que j'ai nommés ci-devant. Il faut cependant en excepter les huiles de Syracuse & d'Auguste, qui sont vertes, & dont les Négocians ne veulent pas se charger. Lorsque quelqu'un d'entr'eux conclut un marché pour des huiles, il met toujours cette condition, *fuori verde*, excepté l'huile verte. On préfère, dans le commerce, les huiles qui sont claires & limpides, & les autres ne servent qu'à faire du savon.

Comme il y a différentes qualités d'huile, & que les récoltes varient, il en est de même du prix de cette denrée. On peut cependant dire que, dans certaines années où les récoltes ont été bonnes, l'huile s'est vendue depuis douze jusqu'à quatorze & même quinze tari le *Cafisso*, mesure Sicilienne, qui pèse ordinairement douze rotolis & demi. Lorsque la récolte a été mauvaise, les huiles montent jusqu'à vingt tari le *Cafisso*. Les huiles se sont vendues cette année, 1775, depuis quatorze jusqu'à quinze tari la même mesure, rendues dans les magasins de l'Acheteur.

Comme la Sicile est très-abondante en oliviers, &

& que l'on en voit de vastes plantations, sur-tout dans la vallée de Démona, on en retire tous les ans une prodigieuse quantité d'olives (1), & par conséquent d'huile, soit pour la consommation du pays, soit pour l'exporter chez l'Étranger. Celui-ci retire communément deux-cent-mille cafissi d'huile de la Sicile, année commune. Or, ces mesures étant évaluées, avec tous les frais, à dix huit ou vingt tari chacune, selon les récoltes, elles procurent cent-vingt-mille onces de bénéfice à la Sicile.

Le commerce des huiles de cette Isle se fait plus volontiers avec les Français & les Génois, qu'avec toute autre Nation. Les grands chargemens de cette denrée se font à Melazzo, à Tufa, à Céfalu, pour la vallée de Démona; & à Syracuse, à Auguste & à Catane, pour la vallée de Noto. Il y a vingt tari de frais pour transporter chaque cantare d'huile à bord

(1) La consommation des olives salées est prodigieuse en Sicile. On les cueille encore vertes pour un autre objet; savoir, pour les mettre dans la saumure. Il s'en fait quelque commerce avec les Etrangers. Certains Cultivateurs les salent lorsqu'elles sont noires & bien mûres. Ces olives ont alors un goût particulier, sur-tout celles des territoires de Castro & de Melitello.

Il est surprenant que l'art de mariner les olives ait été connu aussi tard en Provence, où un certain Picciolini, Italien, le fit connaître au commencement de ce siècle. C'est de-là qu'est venu le nom d'olives à la *Picciolime*.

[*Note du Traducteur.*]

c'eſt à-dire, pour huit *Caſiſſi* à la fois, ſelon l'uſage du commerce dans toutes les parties de la Sicile.

Je vous fais la préſente à la pointe du jour, étant ſur le point de partir pour le Mont Gibel. Si vous êtes curieux de ſavoir ce que j'obſerverai dans le cours de ce voyage, vous pourrez vous adreſſer à mon couſin, que vous connaiſſez; je lui fais part de mes courſes odéporiques.

Je me flatte de pouvoir m'entretenir dans la ſuite avec vous ſur d'autres articles. Quant à préſent, il ne me reſte que le tems de vous aſſurer de la parfaite conſidération avec laquelle je ſuis, votre, &c.





LETTRES
DE MONSIEUR L'ABBÉ
DOMINIQUE SESTINI,
SUR LA SICILE ET SUR LA TURQUIE.

TROISIÈME PARTIE.

LETTRE PREMIERE.

Dans laquelle il s'agit d'un voyage au Mont Ethna, & de différentes observations faites sur cette fameuse montagne.

A Catane, ce 15 Juin 1776.

MONSIEUR,

Vous aurez dû remarquer, dans la Lettre que j'eus l'honneur de vous écrire il y a quelques jours,

ſur mon voyage de Meſſine, que je me propoſais à mon retour à Catane, d'aller faire une promenade ſur le ſommet du Mont Ethna. Ce projet a été mis à exécution, & la deſcription de tout ce que j'ai obſervé, ſera le ſujet de cette Épître.

Nous partîmes de cette Ville à ſix heures du matin, le 12 du courant, avec M. *la Tapie*, homme d'un très-grand mérite, dont j'ai déjà eu l'occaſion de vous parler, & auquel ſe joignirent deux autres Voyageurs, l'un Allemand, appelé M. Derbel, & l'autre Français, nommé M. Rigaud.

Comme nous devions nous rendre par des chemins difficiles & montueux à notre deſtination, nous montâmes chacun ſur un de ces mulets qui ſont accoutumés à parcourir les routes dangereuſes du Mont Ethna. Nous avions mené avec nous un autre mulet chargé de proviſions, & nous nous étions pourvus d'habits très-chauds & de bons manteaux, comme ſi nous euſſions été au milieu de l'hiver le plus rigoureux. Vous verrez par la ſuite qu'une pareille précaution eſt abſolument néceſſaire.

Nous dirigeâmes nos pas vers cette partie de la montagne que l'on nomme *la regione Piemonteſe*, ou *pedemontana*, parce qu'elle eſt en effet la région la plus baſſe du Mont Gibel.

Nous paſsâmes par différens villages, ſavoir, par *Gravina* & *Praghe*, par *Maſcali-Lucia* & par *Maſſa-*

Nonziata. Après avoir fait dix milles, ou 3 lieues & un-tiers de France, nous arrivâmes à un village nommé *Niccolosi.* Nous y demandâmes un guide, & ce fut un certain *Blasio di Merlino*, qui est le seul qui sache conduire les Étrangers jusques au crater de l'Ethná. Il connaît non-seulement les chemins les plus sûrs, mais encore les bizarreries du Volcan d'une manière si parfaite, que vous le prendriez volontiers pour un des descendans des Cyclopes de la Fable.

Nous continuâmes donc notre voyage sous sa direction. Il nous conduisit d'abord au sommet d'un Volcan appelé *i Monti Rossi*, les montagnes rouges, d'où se fit, en 1669, cette grande éruption qui vint jusqu'à la mer, à Catane, après avoir traversé une étendue de pays considérable, en renversant sur sa route les murailles de la Ville, les maisons particulières, les édifices publics, & plusieurs autres monumens.

Tout ce qui environne ce Volcan est inculte, & le terrein, dans l'étendue de deux ou trois milles, est absolument couvert d'un sable noir dont je vous envoie un échantillon dans une boîte, pour votre cabinet & pour ceux de vos amis.

Comme en montant au sommet de ce Volcan, je ne trouvai pas ce voyage bien fatiguant, j'observai

une eſpèce d'*Acetoſa* ou d'*Elychriſum*, mais je n'en vis qu'une petite quantité.

Nous deſcendîmes de cette montagne, &, à un mille de ſon ſommet du côté du levant, on trouve l'endroit où les anciens Bénédictins avaient leur Monaſtère, appelé *San Niccolo il Vecchio*, ou l'*Arena*, ou *del Boſco*. Cette maiſon fut détruite par l'incendie ou l'éruption de 1669, &, par continuité de malheurs, par le tremblement de terre de 1693. On voit encore les ruines de ce vaſte édifice.

Ces Religieux, qui ſe ſont établis à Catane, ſe ſervent de la partie de cet endroit qu'ils ont fait reconſtruire, comme de maiſon de campagne, & ils y paſſent le mois d'Octobre, ce Couvent n'étant éloigné que de douze milles, ou quatre lieues, de Catane. Tout ce qui l'environne n'eſt qu'un ſable noir, où l'on voit cependant avec étonnement les plus belles vignes & les plus belles plantations de mûriers. On fait une grande quantité de ſoie dans ce canton, ſur-tout à *Niccoloſi*, & on la tire pareillement pour la mettre enſuite dans le commerce. Nous arrivâmes donc à ce Monaſtère vers les onze heures du marin, & nous y fumes reçus par un Religieux qui y demeure toute l'année, en qualité d'agent.

Après nous y être un peu refaits & nous y être repoſés, nous montâmes ſur nos mulets à deux heu-

res après midi, & nous prîmes la route la plus convenable, en suivant toujours les pas de notre guide. Après avoir fait un mille, ou un-tiers de lieue de chemin, nous laissâmes la région *Piemontese*, & nous entrâmes dans celle que l'on nomme *Selvosa*, c'est-à-dire, dans cette partie de la croupe de la montagne qui est toute couverte d'arbres de différentes espèces.

Nous vîmes d'abord des plantations de gros *Lecce**, qui couvrent un très-grand espace de terrein. Nous trouvâmes ensuite des chênes très-surprenans par la vaste étendue de leurs branches & la grosseur de leurs troncs. Nous vîmes après une grande quantité de hêtres, & nous apperçûmes de loin d'autres plantations de *Larix*, que les habitans de ces contrées appellent *Zappini*. Il se trouve dans différens endroits de la montagne, de beaux chataigniers, & qui portent de bons fruits.

Dans l'endroit où l'on voit les *Lecce*, les pins, on trouve une éruption de laves, qui paraît très-ancienne, puisqu'elle a déjà pris une couleur blanchâtre. Ayant demandé à notre guide l'époque à laquelle on présumait qu'elle fût sortie du Volcan, il nous répondit qu'il avait entendu dire par des personnes qui avaient réfléchi sur la nature du Mont

* Yeuse, sorte d'arbre.

Ethna, que cette lave pouvait avoir environ deux-cents ans.

Ces différentes espèces d'arbres nous offrirent un coup d'œil très-agréable, & nous procurèrent beaucoup de plaisir. La plus grande partie de cette forêt appartient à la manse Episcopale de Catane.

Nous rencontrâmes de tems en tems, en continuant notre route, de longues files d'ânes qui allaient & venaient pour charger & porter de la neige que l'on conserve dans ces bois, dans des fosses très-profondes, ou dans des cavernes, qui sont autant de passages que les laves du Mont Ethna se sont ouverts dans différens tems. Or, pour que cette neige ne se fonde que le moins qu'il est possible pendant le transport, on l'enveloppe dans une grande quantité de feuilles séches de chêne ou de hêtre, & même avec des feuilles de *Felci*, ou fougères, dont toute cette partie boisée, ou *Selvosa*, de la montagne est remplie. On met ensuite cette neige bien battue, & ainsi enveloppée, dans certains sacs de toile grossière, & l'on en charge deux sur chaque bête de somme.

Le propriétaire d'un pareil revenu, est pareillement l'Évêque de Catane, qui tous les ans retire, tous frais payés, cinq mille écus de cet objet. Il est obligé de fournir de neige, non-seulement les différentes parties de la Sicile, mais encore l'Isle de

Malte. Les Agens de ce Prélat vendent la neige plus ou moins cher, ſelon les circonſtances. Elle coûte ordinairement un ſou le *rotolo*, c'eſt-à-dire, deux liards la livre, à Catane. Mais revenons à notre voyage.

Après avoir fait ſix autres milles, ou deux lieues de France, nous trouvâmes l'éruption qu'un autre Volcan avait commencé à faire en 1766, & qui détruiſit une grande partie de ce bois. Après un mille & demi plus loin, nous trouvâmes, ſur les cinq heures, une grotte qui paraît avoir été formée par la Nature, pour offrir un aſyle pendant la nuit à ceux qui veulent monter aux endroits les plus élevés du Mont Gibel.

Cette grotte ſe trouve à l'Orient, ſur le penchant d'une montagne appelée *il Capriolo*. Nous deſcendîmes de deſſus nos mulets pour pouvoir y paſſer quelques heures de la nuit, & continuer enſuite notre voyage, pour être avant le lever du ſoleil ſur le ſommet du Mont Ethna. Ces meſures ſont abſolument néceſſaires pour jouïr du ſpectacle qu'offre cet aſtre en montant ſur l'horiſon, & que notre guide nous aſſurait être le coup-d'œil le plus ſurprenant.

M. Derbel, jeune homme de 24 ans, tout de feu, & qui paraiſſait dans ce moment électriſé par celui du Mont Gibel, voulait à toutes forces continuer la

route; mais notre guide lui dit: *Où irez-vous dormir? Vous ne trouverez plus ni grotte, ni bois pour faire du feu, & le froid va beaucoup augmenter dans peu de tems*. Devenu alors plus ſage en ſe laiſſant perſuader, il ſe détermina à s'arrêter à cette première Hôtellerie.

Comme c'eſt l'unique endroit où les Étrangers puiſſent faire halte & prendre du repos, & que l'expérience apprend que l'on éprouve un grand froid, nos gens, à peine arrivés, ſe mirent à préparer du bois pour faire du feu, comme ſi nous euſſions été au milieu de l'hyver, quoique dans le mois de Juin.

Comme il reſtait encore quelques heures à s'écouler avant que la nuit ne fût cloſe, nous allâmes herboriſer dans ce bois. Nous y vîmes une grande quantité d'aſphodèle à fleur jaune, *Aſphodelus Luteus* de Linnée, dont les Payſans de ce pays ont coutume de manger la tige quand elle commence à pouſſer. Ils la trouvent fort douce, & d'un goût pareil à celui de l'aſperge. Il y a encore une grande quantité de cette plante que Linnée appele *Daphne laureola*. Je vis également un *Calaminthum ſerpilli folio* (*Meliſſa calamintha* de Linnée); un *Gallium verum* de Linnée, & quelques autres plantes ſemblables. Je trouvai encore l'*Alſine orbicularis foliis* (*Stellaria nemorum*), dont parle le Père Boccone dans ſon Muſéum des plantes rares.

Comme la nuit approchait, nous retournâmes dans notre grotte, auprès de laquelle nous trouvâmes beaucoup de plantes de genièvre, que les Paysans regardent ici comme une chose rare. Étant donc entrés dans notre habitation champêtre, nous y trouvâmes que son enceinte, ou plutôt ses parois, étaient déjà échauffés par le grand feu qu'on avait allumé. Nous étant ensuite bien couverts, nous jugeâmes que ce séjour était devenu beaucoup plus agréable que nous ne l'avions d'abord cru, & que l'on pouvait y être commodément. Nous nous réchauffâmes encore avec les provisions que nous avions apportées avec nous, parce qu'il n'y avait ni hôte, ni hôtesse, dans notre auberge. Chacun prit ensuite son poste pour dormir.

A minuit, notre guide nous intima l'ordre de partir. Quelques nuages qui se promenaient autour de la montagne, étaient selon lui le signe certain d'une pluie prochaine ; cependant nous montâmes sur nos mulets sans être fort découragés. Comme nous nous disposions à nous mettre en route, une ondée de grêle nous obligea à rentrer dans notre grotte.

Le ciel devint serein, & il était déjà trois heures après minuit, lorsque nous fîmes notre seconde partance, ayant presque la certitude du beau tems.

Après avoir fait un quart de mille dans cette région, que l'on nomme *Selvosa*, nous ne vîmes plus,

c'eſt-à-dire, que nous ne trouvâmes plus d'arbres; quoique nous y viſſions le *Tragacantha* (*Aſtragalus tragacantha* de Linnée), le *Tanacetum vulgare* de Linnée, & le *Berberis vulgaris*, en très-grande quantité. Les plantes ſe ſont réunies en autant de petites monticules formées par le vent, qui jette continuellement du ſable entre leurs tiges & leurs barbes; ce qui favoriſe leur végétation. Je vis dans cet endroit le *Tragacantha* ſans être fleuri, tandis qu'à l'entrée de la région boiſée, *la parte Selvoſa*, je l'avais trouvé en fleurs, mais en plus petite quantité.

Plus l'on approche du ſommet de la montagne, plus la végétation des plantes paraît diminuée, & celles-ci ſervent, pour ainſi dire de couronne à cette partie de l'Ethna que l'on appelle *Selvoſa*. A trois mille, ou une lieue de-là, on ne voit plus aucune plante, & l'on entre alors plus préciſément dans la troiſième région, appelée *Arenoſa*, ou ſabloneuſe, dans laquelle on ne trouve pas un ſeul brin d'herbe, mais on y rencontre çà & là des ſillons, ou plutôt des bandes de neige.

Notre chemin était une eſpèce de glaiſe qui, au bout d'une aſſez longue étendue, nous manqua abſolument. On commença à entrer ſur un terrein qui n'eſt que ſable, & où nos mulets, quoique très-bons & très-fermes ſur leurs jambes, enfonçaient beaucoup; après avoir encore fait deux autres milles de

chemin, nous arrivâmes dans un autre endroit appelé *il Piano del frumento*, qui eſt à la vérité très-plat, & qui peut avoir environ trois milles, ou une lieue de circuit.

Je commençai alors à m'appercevoir que l'air ambiant était beaucoup plus froid que je ne l'avais préſumé, & que ce froid augmentait à meſure que nous approchions du ſommet de la montagne, quoique le vent de *Sirocco*, ou Sud-Eſt, qui a coutume d'amener avec lui un air chaud, ſoufflât dans ce moment. Je ſouffrais déjà autant du froid aux pieds & au bout des doigts, que ſi nous euſſions été au milieu de l'hiver le plus rude. Bien nous en avait pris de nous être munis de bons gants, de bottes & d'habits d'hiver, & ſur-tout de nous être couverts avec ces groſſes capottes ou *Gabans* que portent ici les Montagnards.

Après avoir paſſé le plateau du froment, *il Piano del frumento*, nos mulets purent à peine nous ſervir & ſuivre leur chemin, tant ils enfonçaient avant dans la neige, qui était couverte de pierres-ponces un peu briſées, que le Volcan jette de tems en tems par ſa bouche.

Nous deſcendîmes donc de deſſus nos mulets, preſque tranſis de froid, étant encore à deux milles ou deux-tiers de lieue du crater du Volcan. A peine pouvions-nous nous tenir debout par le grand vent

qui soufflait alors : or, pour nous réchauffer & nous lester un peu, il nous fallut faire un bon déjeûner,& boire assez honnêtement du Rossolis ; sans ce secours il nous aurait été impossible d'aller plus avant.

Nous nous mîmes ensuite à monter par cette rude pente qui conduit au sommet du Mont Ethna, marchant toujours parmi les pierres-ponces ; le vent furieux qui soufflait alors, ajoutait encore à nos fatigues. On voyait tourner tumultuairement beaucoup de nuages autour du crater. Notre guide craignait beaucoup que nous n'y fussions surpris par quelques ondées des plus fortes, parce que celles-ci sont pour l'ordinaire annoncées par de pareilles apparences. Mais étant encouragés par le Rossolis que nous venions de boire, ou par le souvenir des fatigues que nous avions déjà essuyées, nous ne fîmes pas grande attention aux conseils de notre Cyclope, qui tendaient tous à nous engager à retourner promptement en arrière, & nous continuâmes donc courageusement notre route. Enfin, nous arrivâmes sur les bords du crater de l'Ethna, à huit heures du matin, le 13 du mois courant.

Avant d'arriver au crater, on laisse les pierres ponces, & à leur place on trouve un sable noir très-fin, qui environne ce vaste entonnoir.

Étant parvenu à la bouche du Volcan, nous ne pûmes rien y voir à cause de l'épaisse fumée qui en

fortait. Nous fentions en même tems une forte odeur de foufre.

Cette fumée obfcurciffait tellement le crater, qu'elle nous empêchait d'en faire le tour ; à peine en pouvions-nous parcourir une très-petite partie, contre l'avis de notre conducteur. Il nous avertiffait donc de ne pas trop nous hafarder, parce qu'étant une fois enveloppés par la fumée, nous aurions pu courir les rifques de nous égarer, & de ne jamais revenir à Catane. Nous crûmes donc qu'il valait beaucoup mieux nous éloigner du crater, & être dorénavant plus prudens.

Comme nous éprouvâmes le plus grand froid auprès de la bouche du Volcan, & qu'il ne nous reftait plus rien à voir qui pût fatisfaire notre curiofité, nous nous éloignâmes de quelques pas, en attendant que M. la Tapie eût fait fes obfervations avec le baromètre & le thermomètre. Comme il eut l'honnêteté de me les communiquer, vous les trouverez à la fin de cette Lettre. Je penfe qu'elles pourront ne pas vous déplaire.

Dans cet intervalle de tems, j'obfervai, comme de la terraffe ou plate-forme d'un obfervatoire, toute la Sicile, du haut de cette montagne fi élevée. On découvre non-feulement cette Ifle dans fon entier, mais la vue peur encore s'étendre fur toutes les Ifles voifines, & fur la Calabre.

Cette journée n'était cependant pas une de celles où l'on pouvait voir avec la même facilité toutes les parties de la Sicile, parce qu'un tems très-couvert en cachait certaines parties, tandis que le vent de *Sirocco*, chaſſant les nuages, nous en laiſſait découvrir d'autres.

Pour ſatisfaire maintenant votre goût, qui m'eſt très-connu, il faudrait que je vous parlaſſe de ce Volcan en Philoſophe; mais comme je ne me pique pas de l'être, vous voudrez bien vous contenter de quelques-unes de mes réflexions ſur cette montagne. Je vous laiſſerai enſuite liberté entière pour en faire le cas que vous jugerez à propos.

Je ſuis cependant très-diſpoſé à adopter le ſentiment des Anciens, quoique quelques Auteurs le regardent comme chimérique : ſavoir, que la Sicile était autrefois unie à la Calabre, & qu'elle n'en faiſait qu'une peninſule ou preſqu'iſle.

Je conſidère enſuite que, dans cet état des choſes, la Sicile ne devait être qu'un ſeul & unique Volcan; ſecondement, que quelque ſecouſſe terrible de tremblement de terre, occaſionnée par quelque violente exploſion de ce Volcan, aura été cauſe que la mer ſe ſera ouvert un paſſage entre la Sicile & la Calabre. Les profondes cavernes que les feux ſouterrains avaient creuſées ſous l'Iſthme, auront peut-être favoriſé cette ſéparation. Il aurait encore pu arriver

arriver que la mer paſſât par ces conduits ſouterrains, dont la voûte ſeule ſe ſera écroûlée.

Je crois également que toutes les autres montagnes que l'on voit en Sicile n'ont été que des Volcans plus petits, qui ſe ſont éteints ſucceſſivement. La figure conique qu'elles ont pour la plupart, paraît indiquer leur première deſtination, & fournir des indices que l'on ne peut conteſter.

L'Ethna paraît avoir été la cheminée commune par laquelle tous ces feux s'échappaient des entrailles de la terre. Il paraît encore que ceux ci ſe ſont retirés ſucceſſivement vers l'axe de cette montagne. Quoique ce Volcan nous paraiſſe encore terrible, il n'offre cependant que de faibles indices de ce qu'il était autrefois. L'Ethna s'éteindra peut-être un jour comme un grand nombre d'autres Volcans.

Je m'apperçois déjà que vous pourriez me faire des queſtions ſur le nombre de ſiècles paſſés & ſur le nombre de ſiècles à venir. Mais, à vous dire le vrai, c'eſt un calcul que je ne ſaurais vous faire, ni aſſigner enſuite à ce nombre d'années, une place dans la durée de l'univers. Je ne ſaurais également en tirer des conſéquences pour conclurre l'époque préciſe de ſa création. Mais comme le Mont Gibel n'eſt pas le ſeul qui donne lieu à demander de pareils éclairciſſemens, je paſſerai outre, & je vous inviterai à revenir à notre montagne.

On voit tout-au-tour du Mont Ethna, d'autres montagnes, ou collines, ou Volcans éteints, qui ſont des enfans plus modernes de cette montagne; & les différentes cavernes qui s'y trouvent ſont toutes l'ouvrage du feu, qui les a tantôt formées & tantôt recouvertes pendant les différentes éruptions.

La figure du Mont Ethna eſt conique; ſa hauteur perpendiculaire, ſelon M. Joſeph Recupero (1), Chanoine de la Collégiale de Catane, eſt de trois milles, ou une lieue de France. Le fameux Mathématicien Alphonſe *Borelli* fut auſſi du même ſentiment. Or, il n'y a perſonne qui connaiſſe mieux le Mont Ethna que ce Chanoine, qui travaille dans ce moment à nous en donner l'Hiſtoire Naturelle.

La circonférence de ce Volcan, meſurée au bas de la région appelée *Pedemontana*, eſt de plus de

---

(1) Ce très-digne ſujet eſt mort depuis très-peu de tems, laiſſant les Savans très inquiets ſur le ſort de ſon Ouvrage, qu'ils attendaient depuis long-tems avec la plus grande impatience. On connaît de cet Auteur une Carte Oryctographique du Mont Gibel, qui devait ſervir pour ſon Hiſtoire Naturelle. Le Prince de Biſcari, dont le zèle pour le progrès des Sciences eſt connu de toute l'Europe, prend tous les ſoins imaginables pour que l'on publie les écrits du défunt Chanoine, qui ſe trouvent entre les mains de ſon frère, Dom Gaſpar *Recupero*. Les Savans ſe flattent que l'on ſurmontera enfin les difficultés que l'on aura pour les raſſembler, & que le Public ne ſera pas privé d'un auſſi bel Ouvrage.

[*Note du Traducteur.*]

100 milles d'Italie, & parconséquent de plus de 33 lieues & un-tiers de France.

Nous ne pûmes pas juger de la circonférence de ſon crater, à cauſe de l'épaiſſe fumée qui couvrait la ſurface de cette ouverture. M. Hamilton la préſume d'un mille & demi (1).

Il paraît aujourd'hui que ce n'eſt plus du grand crater que l'on a à craindre de terribles éruptions; car il ſemble que les feux ſouterrains s'ouvrent de nouvelles routes par les flancs même de la montagne, comme cela arriva en 1669.

Quelques perſonnes ont cru que le Mont Gibel pouvait avoir une communication ſouterraine avec le Véſuve. Je ne croirais pas qu'il pût jamais exiſter un auſſi énorme ſyphon renverſé, que celui dont il s'agit. Je vous dirai plus, c'eſt que je ne crois pas que les feux de l'Ethna ſoient fort profonds; & ce qui me le fait préſumer, vient moins des traces que les éruptions ont laiſſées ſur cette montagne, que des raiſons rapportées par le célèbre Philoſophe Borelli.

---

(1) Conſultez un Ouvrage très-curieux de M. William Hamilton ſur les Volcans de l'Italie, ayant pour titre *i Campi Phlegrei*, 1 petit vol. *in-fol.* Anglais & Français. On y trouve les échantillons de toutes les eſpèces de laves, coloriés d'après la nature.

[*Note du Traducteur.*]

Si l'on remarquait quelque altération ſur la ſurface du Mont Gibel, lorſque le Mont Véſuve fait quelque éruption, & *vice verſâ*, il ne me paraîtrait pas pour cela qu'on dût l'attribuer à une communication ſouterraine entre ces deux Volcans, on devrait plutôt la regarder comme l'effet de quelques colonnes d'air qui, pendant une grande éruption de l'une de ces montagnes, influerait ſur le ſommet de l'autre Volcan, quand l'atmoſphère eſt embarraſſée, comme celle-ci agit ſur nos propres corps (1).

(1) Notre Auteur, qui a demeuré pluſieurs années en Sicile, & toujours fait ſa réſidence à Catane, ayant ſans ceſſe le Mont Gibel devant lui, paraît avoir beaucoup médité ſur les influences qu'un Volcan pouvait avoir ſur les corps organiſés & vivans. Écrivant le 17 de Juillet 1779 de Conſtantinople à un de ſes amis, il trouva ce jour-là une ſi grande altération dans l'atmoſphère, qu'il lui marqua qu'il craignait beaucoup quelque grande éruption de la part du Mont Véſuve ou du Mont Gibel. Celle-ci eut véritablement lieu au Véſuve dans les premiers jours du mois d'Août ſuivant.

Quoique cet évènement peut être ſeulement regardé comme douteux, il n'y a cependant rien qui puiſſe paraître ridicule. En effet, un Phyſicien qui a été dans le cas d'obſerver ſur lui-même les différentes variations auxquelles le Mont Gibel donne lieu dans l'atmoſphère, pendant ſon long ſéjour à Catane, doit être naturellement dans le cas de craindre l'éruption de quelques Volcans, quand il éprouve les mêmes ſenſations. Or, cet Obſervateur eſt d'autant plus ſenſible à ces altérations, qu'il eſt d'une conſtitution très-délicate, & que ſes fibres ſont très-irritables. Il eſt certain que les cendres du Véſuve ont été portées pluſieurs fois juſqu'à Conſtantinople, comme le prouve le témoignage des Hiſtoriens anciens &

On distingue en différens endroits de cette montagne, les diverses éruptions de ce Volcan par les différentes couches & les diverses couleurs des laves. Dans quelques parties où se sont élevées les laves de plusieurs autres éruptions, on les voit comprimées par de nouvelles éruptions des terres qui furent autrefois en culture, & même plus facilement par des éruptions de sables seuls. Il en est sorti quelquefois des flancs de ce Volcan.

Je ne veux point vous laisser ignorer, pour votre amusement, qu'un très-grand Seigneur étranger que je respecte pour son illustre naissance, & qui se pique beaucoup de voir les choses différemment des autres Philosophes, voulait, en passant par Catane, faire remarquer, parmi tous les différens lits de la montagne, celui qu'il disait être entièrement composé

---

modernes; or, pourquoi n'aurait-il pas pu se faire qu'un tourbillon d'air capable de faire une impression physique sur une personne qui sait en démêler la cause, se soit fait remarquer jusques dans cette Ville?

Nous nous rappelons que l'année du fameux tremblement de terre de Lisbonne, il se trouva à Florence des personnes qui se sentirent si abbatues, & dont les sens furent si obtus, à l'heure même où ce fléau désolait cette Ville, qu'elles pronostiquèrent quelques tremblemens de terre sur le globe, parce qu'elles avaient éprouvé les mêmes sensations à l'occasion de quelques autres tremblemens de terre qu'elles avaient déjà ressentis.

[*Note du Traducteur.*]

de mouſſes, ou *Lichen*. Je ſuis bien perſuadé que vous ne croirez pas une pareille merveille, mais je vous prie de remarquer quelle énorme quantité il aurait fallu de ces plantes paraſites ſur la lave, quand celle-ci fut recouverte par une nouvelle éruption.

Le Mont Ethna abonde en ſel ammoniac très-pur, & l'on en voit une quantité très-conſidérable dans le Cabinet d'Hiſtoire-Naturelle du Prince de Biſcari.

Les variétés des pierres ponces & des laves, peuvent monter en tout au nombre de douze, tandis que celles du Véſuve ſont beaucoup plus nombreuſes & plus belles, comme d'autres perſonnes l'ont déjà remarqué. On attribue cette différence à la moindre quantité de ſoufres & de matières vitreſcibles & de marbres, que renferme le Mont Ethna, en comparaiſon de nombre de ſubſtances de la même nature que contient le Véſuve.

M. la Tapie ayant achevé ſes obſervations, & moi-même ayant mis un terme à mes réflexions, nous deſcendîmes la montagne. Lorſque nous fûmes parvenus à nos montures, & remontés deſſus, nous nous laiſsâmes conduire par notre guide. Celui-ci prenant tranſverſalement ſa route par la montagne, du côté du Levant, nous conduiſit, au bout d'un mille, à la tour que l'on nomme *la Tour du Philoſophe*, dont il n'exiſte plus qu'un pan de mur qui a

quelques palmes de hauteur. Il paraît, par la forme de cette muraille, que la tour dont elle faiſait partie était ronde.

On lui donne communément le nom de la Tour d'*Empedocle*, parce qu'on prétend que c'eſt la même Tour que ce Philoſophe fit conſtruire pour être plus à portée de connaître la nature de l'Ethna, & la cauſe des éruptions de ce Volcan. Or, après de longues obſervations, étant déſeſpéré de ne pouvoir pas parvenir à ſon but, il ſe précipita dans ſa bouche, comme nous l'apprend Horace au 465 Vers de l'Art Poétique.

En examinant cependant avec attention la conſtruction de cette Tour, & la chaux avec laquelle les pierres ſont jointes, & faiſant abſtraction de tous les récits fabuleux, je conjecturai que cette tour était de conſtruction Normande, & un ancien corps-de-garde pour pouvoir dominer ſur les mers de la Sicile.

Auprès des reſtes de cette tour, on trouve des morceaux de marbre blanc, que l'on croit provenir de quelque édifice antique qui était contigu, & qui eſt aujourd'hui détruit. Je vous en envoie quelques morceaux, que vous ne trouverez pas différer de ceux que l'on voit dans les atteliers de nos Statuaires. Notre guide nous aſſura y avoir vu des ruines toutes de marbre blanc, & des lames de plomb, ce

qui pourrait bien justifier les conjectures de M. Hamilton, qui croit qu'il y avait jadis dans cet endroit un Temple consacré aux Dieux du Ciel, puisque les Anciens leur offraient des sacrifices sur le Mont Ethna.

De la Tour du Philosophe nous reprîmes notre chemin pour nous rendre à Catane. Nous arrivâmes à Niccolosi à une heure après midi. Nous y étant rafraîchis & reposés pendant quelque tems, nous retournâmes tous sur le soir, très-contens, à Catane, & sur-tout moi, qui avais profité de l'instructive & agréable compagnie de M. la Tapie & de mes deux autres camarades de voyage, & qui avais enfin satisfait ma curiosité sans dépenser un sou. Voici la somme à laquelle se montent les frais de cette pénible promenade quand on est seul.

Pour le Guide, sans en rien rabattre,	15 tari.
Pour le Mulet,	9
Pour les Provisions,	6
TOTAL.	30

D'où vous voyez qu'avec 30 tari, ou environ dix écus argent de France, on fait le voyage du Mont Ethna ; mais lorsqu'on est en compagnie, on épargne environ 10 tari, ou dix de nos livres.

Actuellement que je me trouve rendu à Catane, & presque remis de la fatigue de ce voyage, il s'agit d'en faire un second; & s'il a lieu, comme toutes les apparences le font présumer, vous en autez encore la description. Voici enfin les observations faites avec le Baromètre & le Thermomètre, par M. la Tapie, que je vous avais promises.

Observations faites avec le Baromètre de M. du Luc.

A Catane, lors de notre départ, à 6 heures du matin, le 12 Juin, le Mercure était à	27 pouces	8 lign.
A San-Niccola-della-Renna, à midi 12 Juin 1776. . . .	25	2
A la Grotte, à 5 heures après midi, le 12 Juin. . . .	22	11 ½
A la bouche du Volcan, à 8 heures du matin, le 13 Juin	19	

Observations faites avec le Thermomètre de Fahrenheit.

A San-Niccola, à midi 12 Juin . . .	68 dégr.
A la Grotte, 12 Juin	62
A la bouche du Volcan, à 8 heures du matin, le 13 Juin.	38

Portez-vous bien, & conſervez-moi votre amitié. Je ſuis, avec la plus grande conſidération, votre obéiſſant ſerviteur.

LETTRE II.

Dans laquelle l'Auteur décrit un ſecond Voyage au Mont Ethna, avec M. le Marquis de Néelle.

A Catane, le 30 Juin 1776.

MONSIEUR,

Me voici ſur le point d'entreprendre un ſecond voyage, preſque à la ſuite de celui que je viens de faire,au Mont Gibel. Comme j'avais prévu cette ſeconde promenade, & que je vous avais promis de vous inſtruire de tous ſes détails, je vais m'acquitter de ce devoir. J'eſpère que cette Lettre, quoique ſur les mêmes matières dont je vous ai déjà entretenu, ne vous déplaira pas, par la variété des choſes que j'ai eu l'occaſion d'obſerver.

Ce ſecond voyage fut décidé par M. la Tapie, ſujet du premier mérite, dont j'ai eu l'honneur de vous parler dans ma dernière Lettre.

Le 17 de ce mois, il eut la complaiſance de venir chez moi ſur le ſoir, pour m'inviter à aller avec lui à *Caſtro-Giovanni*, ou l'antique *Enna*. J'y conſentis ſur le champ, connaiſſant tous les avantages que je pouvais retirer d'un pareil voyage, en examinant les Antiquités, l'Hiſtoire-Naturelle & les Plantes du pays, ne devant avoir d'autres incommodités que celles qui ſont inſéparables des voyages, car c'eſt lui qui devait faire toute la dépenſe.

L'exécution de ce projet reſta donc fixée au jour ſuivant, c'eſt-à-dire, au 18 du préſent mois de Juin. Le haſard voulut que je reçûſſe des Lettres de Palerme par leſquelles on me recommandait, de la manière la plus preſſante, M. le Marquis de Néelle, pour que je luis fiſſe voir toutes les Antiquités de Catane.

Il était de mon devoir de répondre aux vues de mon ami de Palerme; d'un autre côté, la bienſéance exigeait que je me trouvaſſe, dans une pareille occaſion, au Muſéum du Prince de Biſcari.

Je communiquai la nouvelle que je venais de recevoir à M. la Tapie, avec mon embarras. Cet ami me voyant alors *entre l'enclume & le marteau*, ſe détermina à différer ſon voyage; ce qu'il fit d'autant plus volontiers, que ce retard lui procura le plaiſir de revoir M. le Marquis de Néelle, qu'il avait déjà connu à Malte.

Enfin, dans la matinée même où nous devions commencer notre voyage, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, ce Seigneur arriva inopinément à Catane avec toutes les perſonnes de ſa ſuite.

Le haſard voulut encore que M. le Marquis de Néelle logeât dans le même endroit où demeurait M. la Tapie. Celui-ci étant allé lui faire ſon compliment, trouva le moyen de le déterminer ſur le champ à faire le voyage de la montagne, c'eſt-à-dire, de l'Ethna, & de remettre à un autre tems celui de *Caſtro-Giovanni*. Pour ne pas perdre de tems, notre voyage fut fixé au jour ſuivant, 19 Juin, & je fus chargé de faire toutes les diſpoſitions pour cette pénible promenade.

Nous dînâmes tous enſemble, vers les dix heures du matin, chez M. le Marquis de Néelle, & à onze heures nous montâmes ſur nos mulets, au nombre de cinq perſonnes.

A trois heures après midi, nous arrivâmes au village de *Niccoloſi*, & après y avoir pris un guide, nous allâmes nous repoſer au Couvent de San Nicola *della Renna*, où nous arrivâmes très-fatigués, pour ne pas dire excédés par la chaleur exceſſive que nous éprouvâmes pendant ces trois dernières heures.

Nous nous acheminâmes enſuite pour nous rendre à la Grotte ordinaire, où nous arrivâmes vers

les ſept heures du ſoir, & où nous nous arrêtâmes jusqu'à minuit.

Nous en partîmes après avoir eu la précaution de nous faire précéder par deux torches à vent, pour mieux voir où nous mettions les pieds; ces flambeaux nous furent très-néceſſaires. M. le Marquis de Néelle ſe confiant trop à lui-même, précédait notre guide, dont il n'entendait pas la Langue; il s'enſuivit qu'à peine avions nous fait cent pas, qu'ayant donné avec ſon mulet contre un tronc d'arbre, il tomba par terre & ſe bleſſa un peu ſous le menton. Cet accident nous allarma tous, mais nous nous raſſurâmes lorſque ce Seigneur nous dit poſitivement que c'était peu de choſe. C'eſt-pourquoi ayant fait paſſer devant un guide avec une torche, nous continuâmes gaiement notre voyage.

Nous entrâmes enfin dans la dernière région de l'Ethna. M. Pingeron, qui était un de ceux qui accompagnaient M. le Marquis de Néelle, étant d'une complexion très-graſſe, ce voyage devenait très-incommode pour lui, & ne ſe trouvant pas d'accord avec ſa monture, il ſe vit pour cela, dans le cas de reſter en arrière. Je le preſſais d'avancer, mais comme il préſumait que cela lui ferait impoſſible, il ſe détermina à faire le reſte du chemin à pied.

Nous changeâmes de mulet, & nous marchâmes un peu plus vîte; mais bientôt après je me vis obligé

de le laiſſer en arrière avec un des voituriers qui conduiſait nos proviſions. Après avoir fait un mille tout ſeul, je parvins, d'après la pratique que j'avais acquiſe dans le voyage précédent, à rejoindre ces autres Meſſieurs.

C'eſt alors que, malgré que je fûſſe très - bien couvert, je reſſentis un plus grand froid que dans mon premier voyage. Je ſongeais alors à M. Pingeron, qui devait beaucoup ſouffrir, ſans avoir perſonne avec qui il pût ſe conſoler.

Nous arrivâmes ſur le plateau du froment, *al Piano del frumento*, une heure avant le lever du ſoleil, & après avoir paſſé cet endroit, nous éprouvâmes un froid encore plus rigoureux, au point qu'il nous ôtait la reſpiration. Je trouvai la neige gelée dans cet endroit, tandis qu'elle dégelait lors de mon premier voyage, par l'influence du vent de *Sirocco*, ou Sud-Eſt, qui ſoufflait alors.

Étant arrivés à la Tour du Philoſophe, tous bien enveloppés dans nos manteaux, nous nous étendîmes par terre preſque les uns ſur les autres, pour nous garantir du froid autant qu'il ſerait poſſible. Nous nous fîmes encore une eſpèce de retranchement avec nos mulets, pour nous défendre un peu de la rigueur du tems.

Mais l'heure où le blond Phébus devait ſe lever approchait déjà; or, avant qu'il vînt nous éclairer

de ſes rayons, il ſe préſenta à nos yeux un amas d'objets ſi variés & ſi biſarres, qu'il n'eſt pas poſſible de les rendre, parce que la deſcription en ſerait toujours imparfaite, & ſemblerait également poétique & fabuleuſe. On croyait voir des montagnes, des chars, des Palais, des Châteaux, des rochers, des combats navals dans les airs, & qui paraiſſaient être en plaine pour nous, qui les regardions du ſommet de l'Ethna. Tels ſont les objets biſarres qui s'offrent tumultueuſement à la vue des perſonnes qui regardent l'Orient. J'avais déjà entendu parler de ce ſpectacle lors de mon premier voyage, mais je n'eus pas l'avantage de pouvoir en jouïr, parce qne le tems était couvert; mais dans la circonſtance actuelle, j'ai trouvé que les relations n'étaient pas au-deſſus de ces ſingulières apparences.

La Calabre, qui commençait à ſe dorer des rayons du ſoleil, paraiſſait très-près de nous, & ce coup-d'œil nous réjouiſſait infiniment. On peut éprouver les ſenſations les plus agréables que procure un auſſi beau tableau quand on le voit, mais la plume n'a pas aſſez de reſſources pour en rendre même la plus petite partie.

On voyait la mer changer de couleur d'un moment à l'autre; & quand on regardait la Sicile, cette Iſle paraiſſait à ſon tour s'être métamorphoſée en

mer, tant ſa couleur approchait de celle de cet élément.

On découvrait merveilleuſement *Catane*, *Auguſte*, le Lac de *Lentini* & *Syracuſe*.

Nous dominions la plus grande partie de l'intérieur de la Sicile ; on en diſtinguait les plaines, les montagnes, & les bois. On voyait autour du Mont Ethna, d'autres montagnes plus baſſes, qui furent autrefois autant de Volcans qui communiquaient avec celui-ci. *Lipari*, *Stromboli* & les autres Iſles voiſines paraiſſaient encore ſous nos yeux.

Mais voici le grand luminaire qui envoie déjà ſes rayons ; il diſſipe ainſi les nuages, & avec eux tous ces phénomènes & ces repréſentations également amuſantes & biſarres, dont je vous ai parlé.

Cet aſtre avançant majeſtueuſement dans ſa courſe, nous formâmes le projet de monter au ſommet du Volcan, mais M. le Marquis de Néelle paraiſſant ſe reſſentir de la chûte qu'il avait faite dans la nuit précédente, nous changeâmes de réſolution, avec d'autant plus de facilité, que notre guide aſſura à M. la Tapie & à moi, que nous n'aurions rien vu de plus que lors de notre premier voyage, ſavoir, la bouche du Volcan toute couverte de fumée. Comme le vent venait du Couchant, il nous envoyait cette même fumée, ſous la forme d'un

nuage,

nuage, qui nous incommodait beaucoup à cause de la forte odeur de soufre qu'il exhalait.

Nous reprîmes donc notre chemin dans la matinée du 20 Juin, pour nous rendre à la grotte, où nous trouvâmes M. Pingeron, qui n'était pas trop content; mais s'étant calmé, il se réunit à la brigade des Voyageurs, & nous partîmes tous ensemble pour aller nous reposer au même Couvent, où le Valet-de-chambre de M. le Marquis de Néelle nous avait préparé un excellent dîner.

Nous remontâmes sur nos mulets sur les quatre heures. En passant par le village de Niccolosi, je vis une certaine quantité de cette plante que Tournefort appelle *Cassida*, & qui est la *Scutellaria* de Linnée.

Quatre milles plus loin j'observai la *Linaria cœrulea* (*Antirrhimum Cœruleum* de Linnée); enfin, à l'extrémité de la seconde région de l'Ethna, je vis la *Viola Martra*, ou *Viola Mammola*, en pleines fleurs. J'en remarquai une autre à fleurs blanches, & je pris des unes & des autres pour mettre dans mon herbier. On trouve la liste de toutes les plantes qui croissent dans la seconde région du Mont Gibel, & que l'on croit de quelque utilité, dans un petit Ouvrage de *Francesco Monaco*, intitulé, *Cataclismus Æthneus*. J'ai cru devoir l'insérer ici, & ajouter, autant que je l'ai pu, les noms que Linnée donne

aux mêmes plantes, pour que cette notice puiſſe être plus utile aux Botaniſtes.

CATALOGUE *des Plantes, dreſſé par Franceſco Monaco.*

1. Aconitum, *l'Aconit.*
2. Agnocaſtus, *le Poivre ſauvage.*
3. Alchachentrum, *l'Alkakenge.*
4. Aloë, *l'Aloès.*
5. Anachardus, *l'Anacarde.*
6 Aniſum, *l'Anis.*
7. Ariſtologia oblonga, *l'Ariſtoloche à feuilles longues.*
8. Ariſtologia rotunda, *l'Ariſtoloche à feuilles rondes.*
9. Artemiſia major, undè nomen cœpit Artemiſiæ planum, *l'Armoiſe de la grande eſpèce.*
10. Athanaſia, ſivè Tanacetum, *la Tanaiſie.*
11. Been, *le Béhen.*
12. Polemomium album, *la Valeriane Grecque.*
13. Polemomium rubrum, *la Valériane à fleurs rouges.*
14. Bryonia alba, *la Brione à fleurs blanches.*
15. Bryonia fulva, *la Brione à fleurs jaunes.*
16. Calamentum montanum, *le Calament de Montagne.*

17. Cinnanomum aromaticum, *la Canelle.*
18. Celidonia, *la Chélidoine, ou Arondelière.*
19. Chamædrium, *le Camédris, ou Chêne de terre.*
20. Ciclaminum, *le Ciclamen.*
21. Consolida major & media, *la grande & la moyenne Consoude.*
22. Coriandrum, *la Coriandre.*
23. Crispinum, *cujus fructus* Berberis *dictus*, *l'Epine-Vinette.*
24. Daunus Creticus, *le Daunus de Crète.*
25. Echium, *la Buglose.*
26. Epipactis, *l'Helleborine.*
27. Ermo Dactilus, *l'Hermodacte.*
28. Euphragia, *l'Eufraise, ou Casse-lunette.*
29. Eupatorium, *l'Eupatoire.*
30. Cariofilata, *la Benoîte.*
31. Juniperus montanus, *le Genièvre de montagne.*
32. Granum solis,
33. Helleborus niger, *l'Hellébore noire.*
34. Jusquiamus, *la Jusquiame.*
35. Herba Sancta-Crux, *la Nicotiane.*
36. Turca, *l'Herniole, ou la Turquette.*
37. Laureola, *la Lauréôle, ou la Garoute.*
38. Lentiscus, *le Lentisque.*
39. Lingua Cervina, *la Langue de Cerf.*
40. Mandragora, *la Mandragore.*

41. Myrrhis, *le Cerfeuil musqué.*
42. Momordica, *le Concombre sauvage.*
43. Napellus spinosus, *le Napel épineux.*
44. Palma Christi, *la Palme de Christ.*
45. Pæonia, *la Pivoine.*
46. Polium, *le Polion.*
47. Prassium, *le Marrube.*
48. Pulmonaria, *la Pulmonaire.*
49. Reubarbarum, *la Rhubarbe.*
50. Rosmarinus fructiferus, *le Rosmarin.*
51. Ruta capraria, *la Rue de chèvre.*
52. Saxi fragia media, *la Saxifrage moyenne.*
53. Serpillum, *le Serpolet.*
54. Sigillum Salomonis, *le sceau de Salomon.*
55. Smilax aspera, *la Squine.*
56. Smilax lenis, *le Lizeron.*
57. Smyrnium Creticum, *le Maceron.*
58. Soda, *quâ Vitrum fit*, *la Soude, ou Kali.*
59. Spina dragantes, *la Barbe de bouc.*
60. Therebinthus, *le Thérébinthe.*
61. Tormentilla, *la Tormentille.*
62. Trifolium bituminosum, *le Treffle bitumineux.*
63. Turbith, *le Turbith.*

La dénomination Françaife de ces différentes Plantes, de même que celle des Plantes qui font rapportées dans la notice de Carrera, a été tirée de

la Table concordante & alphabétique des noms & des mots dont il eſt parlé dans le Dictionnaire d'Hiſtoire Naturelle, par M. Bomare. Elle ſe trouve à la fin du 10eme & dernier Volume de cet Ouvrage, édition *in*-8. de 1775, à Paris, chez Brunet.

CORRESPONDANCE *des noms de ces différentes Plantes, avec ceux que leur a donné Linnée.*

1. *Aconitum Lycoctonum.*
2. *Vitex Agnus caſtus.*
3. *Phyſalis Alkekengi.*
4. *Agave Americana.*
5. *Anacardium occidentale.*
6. *Pimpinella Aniſum.*
7. *Ariſtolochia longa.*
8. *Ariſtolochia rotunda.*
9. *Artemiſia vulgaris.*
10. *Tanacetum vulgare.*
11. *Cucubalus Behen.*
12. *Polemonium cœruleum.*
13. *Polemonium rubrum.*
14. *Bryonia alba.*
15. *Tamus communis.*
16. *Meliſſa grandi flora.*
17. *Laurus Cinnamomum.*
18. *Chelidonium majus.*

19. *Teucrium chamædrys.*
20. *Cyclamen Europæum.*
21. { *Symphitum officinale.*
    { *Ajuga reptans.*
22. *Coriandrum ſativum.*
23. *Berberis vulgaris.*
24. *Athamana Cretenſis.*
25. *Echium vulgare.*
26. *Serapias latifolia.*
27. *Iris tuberoſa.*
28. *Euphraſia officinalis.*
29. *Eupatorium cannabinum.*
30. *Geum urbanum.*
31. *Juniperus communis.*
32. *Lithoſpermum officinale.*
33. *Helleborus niger.*
34. *Hyoſciamus niger.*
35. *Paris quadrifolia.*
36. *Centaurea benedicta.*
37. *Daphne Laureola.*
38. *Piſtacia Lentiſcus.*
39. *Aſplenium Scolopendrium.*
40. *Atropa Mandragora.*
41. *Scandix odorata.*
42. *Momordica Balſamina.*
43. *Aconitum Napellus.*
44. *Orchis maculata.*

45. *Pœonia officinalis.*
46. *Teucrium Polium.*
47. *Prasium majus.*
48. *Pulmonaria officinalis.*
49. *Rheum palmatum.*
50. *Rosmarinus officinalis.*
51. *Galega officinalis.*
52. *Saxifraga granulata.*
53. *Thymus Serpillum.*
54. *Convallaria Polygonatum.*
55. *Smilax aspera.*
56. *Uvularia amplexifolia.*
57. *Smyrnium perfoliatum.*
58. *Salsoda Soda.*
59. *Astragalus Tragacantha.*
60. *Pistacia Therebinthus.*
61. *Tormentilla erecta.*
62. *Psoralea bituminosa.*
63. *Convolvulus Turpethum.*

L'Historien *Carrera*, dans sa description du Mont Ethna, Liv. 1, Chap. 3, a pareillement donné une liste des Plantes qui croissent sur cette montagne. Je ne rapporterai ici que les noms de celles qui ne se trouvent pas dans la liste de *Francesco Monaco.*

NOTE de Carrera.

1. Cataria vera, *la Cataire, ou l'Herbe aux chats.*
2. Oxyacantha, *l'Aube-épine.*
3. Centaurea minor, *la petite Centaurée.*
4. Meciocum, *le Lizeron d'Amérique.*
5. Mezereum, *la Lauréole.*
6. Narciſſi varii, *différentes eſpèces de Narciſſes.*
7. Pentaphyllon, *la Quinte-feuille.*
8. Rhaponticum, *le Rapontic.*
9. Solanum majus, *la Morelle.*

NOMS donnés à ces mêmes Plantes par Linnée.

1. *Nepeta Cataria.*
2. *Meſpilus Pyracantha.*
3. *Gentiana Centaurium.*
4. *Convolvulus Americanus.*
5. *Daphne Mezereum.*
6. N*arciſſus.*
7. *Petentilla alba.*
8. *Rheum Rhaponticum.*
9. *Solanum nigrum.*

Je vous dirai encore que j'avais vu pareillement pluſieurs de ces Plantes dans cette région du Mont

Gibel que l'on nomme *Pedemontana*, & que la plus grande partie ſe trouve déjà dans mon Herbier.

Nous retournâmes enfin à Catane, à ſept heures & demie du ſoir, le même jour.

M. le Marquis de Néelle étant arrivé à ſon Auberge, ne ſe trouvait pas trop bien; c'eſt-pourquoi j'ignore encore ſi notre voyage à Caſtro-Giovanni aura lieu. J'ai d'autant plus de raiſons pour ne pas le croire, que M. de la Tapie eſt, à ce que je préſume, dans l'intention d'accompagner ce Seigneur à Syracuſe.

Je vous inſtruirai de ce qui pourra arriver par la ſuite; en attendant, je vous invite à vous bien porter, & à me croire votre, &c.

P. S. Je vous ai écrit la préſente, non-ſeulement après mon ſecond voyage au Mont Ethna, mais encore après la promenade que j'ai faite à Syracuſe, dont vous aurez bientôt les détails dans une autre Épître; mais permettez auparavant que j'aie l'honneur de vous écrire deux autres Lettres que j'ai déjà ébauchées, dont l'une a pour ſujet la cendre que l'on tire ici de la Soude, ou *Kali*, dont il ſe fait ici un grand commerce; & l'autre, les amandes. La première ſera adreſſée à M. le Docteur *Manetti*, & la ſeconde à M. le Chevalier *Menabuoni*.

Comme ces deux Meſſieurs ſont également vos

amis, je me flatte qu'ils voudront bien vous communiquer ces deux bagatelles.

Ayez donc de la patience pour la defcription de mon voyage de Syracufe, parceque vous en ferez *régalé* (tournure Italienne) fous peu de jours. Je fuis de nouveau le plus humble de vos ferviteurs.

OBSERVATIONS.

Comme M. l'Abbé Seftini n'eft entré dans aucun détail fur la caufe de l'éruption des Volcans, & qu'il s'eft contenté de rapporter fimplement ce qu'il en avait vu, on préfume que le Lecteur fera bien-aife de favoir ce que les plus habiles Naturaliftes du fiècle en ont penfé. On rapportera donc l'opinion du célèbre M. de Buffon, fur les fureurs des Volcans, auxquelles rien ne peut être comparé, puifqu'ils attaquent tout enfemble l'air, la terre & la mer, & portent par-tout la crainte, l'effroi & la défolation.

Ces phénomènes, dit ce fçavant homme, font dus à des feux terribles recélés dans le fein des montagnes, dont ils minent les voûtes : ces feux font excités par l'air, & la force en eft redoublée par l'eau. Les matières les plus rapaces, les plus aigres & les plus réfractaires, ne peuvent réfifter à la violence de ces feux, ainfi qu'on le voit par la nature

de certains morceaux de laves ou lavanges de ſubſtances minérales, & de différentes couleurs, dont une partie eſt pétrifiée & l'autre eſt calcinée, réſiſtant à la violence du feu ordinaire de nos fourneaux. L'action de ces feux eſt ſi grande, & la force de l'exploſion eſt ſi violente, qu'elle produit, par ſa réaction, des ſecouſſes aſſez fortes pour ébranler & faire trembler la terre, agiter la mer, renverſer les montagnes, détruire les Villes & les édifices les plus ſolides, à des diſtances très-conſidérables. Ces effets, quoique très-naturels, ont toujours été regardés comme des prodiges.

Les éruptions des Volcans ſont ordinairement précédés de bruits ſouterrains, ſemblables à ceux du tonnerre On entend des ſifflemens affreux, un fracas épouvantable, & l'on croit que la terre éprouve un déchirement intérieur, ou qu'elle s'ébranle juſques dans ſes fondemens. Les matières contenues dans le baſſin, ou crater des Volcans, ſemblent bouillonner; elles ſe gonflent quelquefois au point de ſortir par-deſſus les bords de la bouche du Volcan, & elles découlent enſuite le long de la pente de la montagne, où en ſe refroidiſſant, elles conſervent la figure des flots que le bouillonnement leur avait données.

Des Phyſiciens modernes, témoins du bruit ſu-

bit & de l'explosion prodigieuse qui arrivent quand il tombe un peu d'eau sur un métal en fusion, croient devoir soupçonner que l'ouverture de plusieurs Volcans, & même les nouvelles éruptions les plus violentes des anciens Volcans, sont causées par la rencontre des eaux qui sont sous la terre, avec des matières métalliques abondantes que la violence d'une inflammation a mises en fusion. Les Volcans les plus redoutables ne se trouvent communément que sur de hautes montagnes, vers les lieux maritimes; il suffit de citer le Mont Vésuve, dans le Royaume de Naples; le Mont Ethna, en Sicile, & le Mont Hécla, dans l'Irlande.

Voici en peu de mots ce qui arrive lorsqu'un Volcan fait éruption. Toute explosion agit en sphère de son activité, & le feu, qui en est la cause efficiente, s'échappe toujours par le côté où il y a le moins de résistance. C'est-pourquoi les explosions des Volcans se font souvent par le flanc des montagnes. On ignore la durée du tems qu'il y a que le Mont Ethna brûle. On trouve dans ses environs du soufre, de l'alun, du sel ammoniac, des pyrites, du sable torréfié absolument noir, des terres ponceuses très-chaudes, & des eaux minérales. Monsieur Houël a consacré un très-long article de son Voyage pittoresque de Sicile, à la description du

Mont Ethna, à la suite de laquelle il expose une nouvelle théorie sur la formation des Volcans, à laquelle nous renvoyons le Lecteur.

La plus grande partie de ces observations est tirée du 10eme Volume du Dictionnaire d'Histoire-Naturelle de M. Bomare, page 409 & suivantes, édition de Paris de l'année 1775.

LETTRE III.

Ecrite à M. le Docteur Xavier Manetti, Médecin du Collége de Florence, & Professeur de Botanique au Jardin des Simples de la même Ville, & Secrétaire Perpétuel de la Société Royale des Géorgophiles, sur la Soude de la Sicile.

A Catane, ce 8 Juillet 1776.

MONSIEUR,

L'accueil distingué que vous avez bien voulu faire à la Lettre que j'eus l'honneur de vous écrire le 24 Novembre 1775, sur les grains de la Sicile, m'a encouragé au point de vouloir vous importuner de nouveau, en vous entretenant sur une nouvelle production de cette Isle, c'est-à-dire, sur cette plante

que l'on nomme *Soude* ou *Kali*, & dont elle fait un commerce des plus avantageux.

Ce ſujet ne doit pas déplaire à un illuſtre Géorgophile qui, marchant ſur les traces de ſes confrères, peut contribuer à établir la culture de cette plante en Toſcane, ou du moins dans les Maremmes (1), qui me paraiſſent les lieux qui y feraient le plus propres. Quant à moi, je me contenterai de vous rendre ſeulement compte de ce qui ſe pratique à cet égard en Sicile, dans les endroits où on la cultive.

Les différens noms ſous leſquels cette plante eſt déſignée en Sicile, ſont ceux d'*Erba di vitre*, herbe à faire le verre, de *Spinedda* ou *Spinella*, qui eſt la dénomination la plus commune, & que je continuerai à lui donner dans cette Lettre. On l'appelle encore *Scerba*, du mot Sicilien *ſcerbare*, qui veut dire *ſarcler* & *arracher*, opération que cette plante exige ſans ceſſe quand elle approche de ſon dernier accroiſſement. En effet, les Siciliens qui ſèment de la ſoude, ne diſcontinuent point d'arracher les mau-

---

(1) Les Maremmes de Toſcane ſont un eſpace d'environ 15 lieues, au midi de Sienne, & qui s'étend le long de la mer. Cette contrée eſt preſque ſans habitans, à cauſe du mauvais air qu'occaſionnent de vaſtes marais. Le Grand-Duc de Toſcane en a déjà fait deſſècher une bonne partie.

[*Note du Traducteur.*]

vaiſes herbes qui viennent parmi ces plantes. Enfin les Arabes lui donnent le nom de Kali.

On trouve deux eſpèces de ſoude ou de ſpinelle, dont l'une eſt appelée *Spinella domeſtica* (*Salſoda* de Linnée), qui eſt celle dont l'on tire la bonne & véritable cendre de ſoude : l'autre eſpèce eſt la ſoude, qui ſe nomme *Selvaggia* (*Salſoda Tragus* de Linnée), dont on mêle ſouvent la cendre avec celle de la ſoude domeſtique (fraude très-préjudiciable au commerce). On ne s'en ſert guères que pour faire du ſavon (1). Ces plantes diffèrent un peu entr'elles ; la ſoude ſauvage eſt une petite plante déliée, dont les feuilles ſont épineuſes, tandis que

---

(1) Ceux qui falſifient la cendre de la Spinelle, que nous appelons *Soude*, ſont dans l'uſage de mêler avec cette plante différentes herbes épineuſes & marines, qui fourniſſent dans leurs cendres un ſel alkalin minéral, produiſent auſſi de la Soude, mais de la plus mauvaiſe qualité, & qui ne vaut abſolument rien pour le commerce. Il faut donc que les Marchands qui achettent des parties de *Soude*, aient la plus grande attention à voir ſi celle qu'ils achettent n'eſt point altérée, c'eſt-à-dire, falſifiée avec la cendre de quelques plantes marines, parce qu'on ne pourrait pas l'employer pour des ouvrages d'une certaine importance.

On ſupplée à la Soude, ſur différentes côtes, avec la cendre du Goëmon, mais bien imparfaitement. La meilleure Soude eſt celle qui vient d'Alicante en Eſpagne. C'eſt au moins celle qui eſt la plus recherchée en France, ſoit pour les Savonneries, ſoit pour les Verreries.

[*Note du Traducteur.*]

la ſoude domeſtique a une tige plus grande, & plus forte, & ſes feuilles ne ſont point autant chargées de pointes. On a d'ailleurs obſervé que la graine de la ſoude ſauvage ne diffère point de la ſoude domeſtique.

Les lieux où croît volontiers la ſoude ou ſpinelle, ſont généralement tous ceux qui ſont près de la mer. Cette plante croît ſur-tout en plus grande abondance ſur la côte méridionale de la Sicile; c'eſt-à-dire, dans les environs de la ville d'*Alicata*, de *Terra-nuova*, de *Scoglietti*, & autres endroits voiſins. Il vient également de la ſoude dans pluſieurs endroits montueux, & même ſur les montagnes de la Sicile. Plus ces cantons ſont expoſés aux vents de mer, qui apportent toujours avec eux des particules ſalines, mieux cette plante réuſſit, parce que ces ſels forment préciſément la partie compacte & dure de cette herbe, quand on la brûle.

Tous les terreins ne ſont pas propres à y ſemer de la ſoude, mais on doit choiſir, pour cette culture, certaines terres graſſes & fortes, & par conſéquent abondantes en particules ſalines, parce qu'elles ſont, comme je l'ai déjà dit, les meilleures de toutes pour cette plante. La ſoude demande encore des terres qui ne ſoient pas fort éloignées de la mer, pour que la cendre que l'on en retire contienne une plus grande quantité de ſels, & ſoit, par cette ſeule

raiſon,

raiſon, d'une meilleure qualité. C'eſt auſſi la raiſon pour laquelle les Siciliens ſont dans l'uſage de ſemer leur ſoude dans des terres ſablonneuſes, ou dans des terreins *limaccioſi*, ou bourbeux, ou dans ceux qui viennent d'être enſemencés avec du chanvre ou du lin. On regarde pour lors ces terres comme très-graſſes & très-bonnes pour cette culture. Les Siciliens sèment encore plus volontiers la ſpinelle ou la *ſoude*, dans des terreins qui ſont le long des rivières. Ceux-ci ſont réputés les meilleurs, vû qu'ils réuniſſent plus que les autres les qualités néceſſaires pour produire de la bonne ſoude.

Lorſque le tems favorable pour ſemer la ſpinelle ou *ſoude* eſt arrivé, on commence d'abord par rompre la terre avec la charrue, & on la laboure pour le moins cinq ou ſix fois. Quand cette terre eſt bien ameublie, on a le plus grand ſoin d'en arracher & enlever toute autre eſpèce d'herbes ſauvages & inutiles, qui pourraient reſter. Ces Cultivateurs font encore attention à ce que ces terres ſoient bien propres & bien ſarclées, parce que les mauvaiſes herbes nuiſent beaucoup à la ſoude, qui demande toujours la plus grande propreté. En effet, les mauvaiſes herbes occupant toujours beaucoup d'eſpace, & épuiſant les ſels de la terre, il arrive que la plus grande partie de la ſemence de la ſoude ſe trouve étouffée & perdue, & l'on n'a plus qu'une médiocre

récolte. La cendre que fournit cette plante se trouve encore de mauvaise qualité, parce que les sels dont aurait dû se charger la plante d'où elle provient, ont été épuisés par ces plantes sauvages & parasites. Ces différentes raisons exigent donc que les Cultivateurs prennent toutes ces précautions. Or, pour prévenir les inconvéniens dont je viens de vous parler, ils veillent continuellement sur leur terrein, non-seulement quelque tems auparavant de semer la soude, mais encore pendant tout le tems que cette plante emploie à croître & à venir en maturité. C'est ainsi que ces particuliers parviennent à se procurer de la cendre de la meilleure qualité, &, par ce moyen, à faire un bénéfice très-honnête.

Le tems le plus propre & le plus convenable pour semer la spinelle en Sicile, est ordinairement le mois de Février & celui de Mars, parce que cette époque approche plus du printems. On ensemence cependant les terres les plus propres à cette culture, dès le mois de Février, mais on choisit le moment où le terrein est déjà sec & point trop mou.

Lorsque les terres sont bien labourées & aussi ameublies que si l'on voulait y semer du bled, ce que les Paysans de la Toscane appellent terres à *Minute* ou à *Maneggie*, on commence à semer la soude ou spinelle; mais au fur & à mesure qu'on la répand sur la terre, on la recouvre, soit avec des bêches, soit

avec la herſe, pour qu'elle ſoit bien enterrée & que le vent ne la porte pas ailleurs. Quelques Cultivateurs ſont encore dans l'uſage de faire tremper leur ſemence avant de la répandre, pour qu'elle lève plutôt, après avoir été ainſi humectée. C'eſt ce qui arrive effectivement, comme pluſieurs perſonnes dignes de foi me l'ont aſſuré.

C'eſt un très-grand avantage pour un Payſan, que de connaître à peu-près la quantité de ſemence qu'exige un terrein d'une certaine étendue donnée, pour que tout ſoit diſpoſé avec ordre & ſymmétrie. J'ai ſouvent interrogé ſur cet article des Cultivateurs très-habiles, qui m'ont aſſuré que l'on avait coutume de ſemer dans une ſalme de terre, trois ſalmes & trois tomoli de graine de ſoude, ou ſpinelle, & un peu plus quand les terres ſont maigres, mais dans les bonnes terres qui ſont voiſines de la mer, on n'emploie que trois ſalmes de graine pour enſemencer une ſalme de terrein,

Lorſque la ſoude ou ſpinelle eſt ſemée, elle ne demeure pas plus de quinze jours pour lever, quand elle trouve un terrein ſec & gras; ſi elle a été ſemée au contraire dans une terre molle & ſtérile, qui contienne peu de ſels, elle y demeure au moins vingt jours, & même juſqu'à vingt-cinq, ſans lever. Cette plante pouſſe d'abord de petites feuilles qui reſſemblent à celles du *Semper vivum minus* (la petite jou-

barbe) ; mais à mesure que ces feuilles croissent, elles s'allongent de la longueur du doigt, & font par intervalles égaux des articulations très-déliées ; à mesure que celles-ci augmentent, on voit sortir de ces jointures quelques grosses feuilles qui sont en même tems concaves à leur naissance, & se terminent en pointe, qui se recourbe vers leurs tiges.

Lorsque cette plante est parvenue à son dernier dégré d'accroissement, & qu'elle commence même à vieillir, elle produit, vers son sommet, de très-petites feuilles rougeâtres vers leur naissance, desquelles sortent de petites baies qui renferment sa semence, qui est très-petite. Enfin, lorsque cette graine est dans sa parfaite maturité, , elle est de la grosseur d'un grain de millet, de couleur brune, & d'une figure spirale. La soude étant mûre, a depuis trois jusqu'à quatre palmes de hauteur, mesure de Sicile, selon la différence des terreins où elle a été semée. Ses tiges sont grosses & d'une couleur rougeâtre. Cette plante paraît salée au goût, à-peu-près comme le *Critmus* (1).

---

(1) Quelques Nations suppléent au véritable *Kali*, ou à la Soude, par le Critmus, ou Gcëmon (*Critmum maritimum* de Linnée), dont ils font de la cendre, quand cette plante si utile ne croît point chez elles.

[*Note du Traducteur.*]

Lorſque la ſoude commence à pouſſer, le principal ſoin du Cultivateur doit être, comme je l'ai déjà dit, d'ôter de ſon voiſinage juſqu'à la moindre mauvaiſe herbe, ce qu'on ne ceſſe de faire juſqu'au moment où l'on arrache cette plante. Ces précautions coûtent beaucoup au Propriétaire, qui eſt obligé d'employer pluſieurs femmes de journée pour faire cette opération, Or, celle-ci s'appelle *ſcerbare* chez les Siciliens, d'où le nom de *Scerba*, que l'on donne à cette plante, pourrait bien être venu, comme je l'ai déjà remarqué au commencement de cette Lettre.

Il y a certaines années que cette plante produit en naiſſant un petit ver que les Siciliens appellent *pulice*, ou puceron, qui fait beaucoup de tort à la ſoude, parce que non ſeulement il la ronge & l'empêche de prendre tout ſon accroiſſement, mais ce qu'il y a de pis encore, c'eſt qu'il la dévore entièrement. Or, pour prévenir un pareil inconvénient, on eſt dans l'uſage de ſemer quelques légumes avec la ſoude: les Siciliens préfèrent communément les pois, & en sèment la huitième partie d'une ſalme, c'eſt-à-dire, deux tomoli, ſur chaque ſalme de terrein. On met encore des épinards, que l'on nomme *Spinacchie* en Sicile: or ces différens légumes ont la propriété de faire mourir cette vermine. Comme ils participent auſſi des particules ſalines de la

terre, ils font très favorables à la foude; d'ailleurs fe trouvant mêlés avec elle, leurs tiges ne caufent aucun dommage à la cendre que l'on tire de la foude, comme l'ont remarqué plufieurs Cultivateurs.

Le tems de la maturité de la foude ou fpinelle, arrive toujours vers les derniers jours du mois de Juillet, ou dans les premiers jours du mois d'Août. Or on fait cette récolte lorfque la femence de la plante eft bien mûre. On arrache la foude, & on la fépare des mauvaifes herbes qui peuvent s'y trouver, pour les raifons que j'ai déjà données. On a l'attention qu'elle foit arrachée à tems, c'eft-à-dire, qu'elle ne foit pas trop verte ni trop faite, parce que fi le premier cas venait à arriver, cette plante ne ferait pas alors fuffifamment chargée de particules falines & alkalines; fi, au contraire, elle était trop mûre, c'eft-à-dire, fur le point de fe deffecher & de perdre la plus grande partie de fes fels, on n'en obtiendrait qu'une cendre faible & fans force, ce qui cauferait un très-grand préjudice au commerce.

Lorfque la plante eft arrachée tige par tige, on a coutume d'en former différens faifceaux ou bottes plus ou moins groffes qu'on lie pour les porter fur l'aire, où on les laiffe : pendant cet intervalle, la graine tombe pour l'ordinaire. Les Payfans la ramaffent & la réfervent pour la femer l'année fuivante. On la vend communément quatre onces la falme.

La soude ou spinelle étant bien sèche, ce qui arrive ordinairement au bout de trois jours, on se dispose à la brûler pour en obtenir ce que l'on appelle la cendre de soude, *Cenere di Soda*, ou simplement la soude, que l'on se procure de la manière suivante.

Toutes ces tiges de spinelle ou de soude étant distribuées sur l'aire en petits tas ou petits faisceaux, les Paysans commencent, à l'entrée de la nuit, à y mettre le feu. Ils jettent pour cela trois ou quatre faisceaux, ou bottes de spinelle, à la fois dans un foyer creusé exprès dans la terre, &, à mesure que celles-ci se consument, d'autres Paysans en apportent de nouvelles qu'ils jettent successivement dans ce brâsier. La chaleur occasionnée par les premières bottes, fait que les secondes s'allument & se consument très-facilement, & se liquefient bientôt; la liqueur qui en sort ressemble à du bronze en fusion, & se condense peu-à-peu sous la forme d'une pierre très-dure (1) qu'on ne peut absolument rompre qu'a-

(1) On est dans l'usage de partager la Soude en trois divisions égales, dans les envois que l'on en fait à l'Étranger; savoir, en *Balate*, ou morceaux très-gros, en *Tochi* & *Tochetti*, & *in Polvere*, c'est-à-dire, en morceaux plus petits, & ensuite en poussière. Cette répartition se pratique dans le commerce; cependant il est plus avantageux pour l'Acheteur que la partie des *Balate* soit plus considérable que les deux autres.

[*Note du Traducteur.*]

vec des maſſes de fer & autres inſtrumens propres à cette opération. Lorſque ces foyers, qui ſont de forme ronde & un peu profonds ſe trouvent remplis de cette matière, celle-ci s'extravâſe à la ſurface de ſes excavations, & va en s'élargiſſant également ſur la terre, juſqu'à ce que les Payſans ceſſent de jetter des faiſceaux de ſpinelle dans ce foyer. Ils emploient la nuit à ce genre de travail, & ne ſe repoſent que ſur le matin.

Lorſqu'un de ces foyers, qui contient pour l'ordinaire cinquante cantares, eſt rempli de cette cendre liquéfiée, on eſt dans l'uſage de l'y laiſſer pendant deux jours, pour qu'elle s'y condenſe mieux; on l'enlève enſuite, & on la briſe pour en former des morceaux ou pierres de différentes grandeurs & de diverſes groſſeurs.

Pour brûler cette plante, il faut des hommes au fait de ce genre de travail; car s'ils n'avaient pas une certaine expérience & une ſorte de ſagacité, on ne ſaurait avoir de la cendre, ou de la ſoude d'une bonne qualité, vu qu'elle doit être faite à propos, c'eſt-à-dire, ne point être trop brûlée, ou réduite en véritable pierre, ni trop *incarbonchiata*, c'eſt-à-dire, tenant trop de la nature du charbon ou de la braiſe, inconvénient qui cauſe, non-ſeulement de la perte au Propriétaire, mais encore à ceux qui doivent faire uſage de cette ſoude.

Enfin, lorſqu'on a ici une bonne récolte de ſoude, elle peut monter, année commune, à environ 80, ou 90 mille cantares. C'eſt un très-grand avantage pour la Sicile, puiſque cette ſeule branche de commerce lui vaut, une année dans l'autre, 70 mille onces, vu les fréquentes demandes qui ſe font de cette production, de toutes les parties de l'Italie, & ſur-tout à Veniſe & à Marſeille. La cendre de ſoude ſe vend ordinairement une once le cantaro, portée à bord des Vaiſſeaux, & cela dans le tems d'une bonne récolte; mais lorſque celle-ci eſt mauvaiſe, comme cela arrive quelquefois, on la vend juſqu'à une once & dix tari le cantaro.



LETTRE IV.

Adressée à Monsieur Jean-Gaspar Menabuoni, Chevalier de l'Ordre de Christ, Bibliothécaire du Palais, & Membre de la Société Royale des Géorgeophiles de Florence, sur les Amandes de Sicile.

A Catane, le 12 Juillet 1776.

MONSIEUR,

Je connais tous les jours de plus en plus la Sicile. Cette Isle fortunée fournit un si grand nombre de diverses productions, & en si grande abondance qu'elle pourrait en faire le commerce le plus étendu; mais il ne me paraît pas que les Siciliens connaissent encore tous les avantages de leur climat, & combien il peut influer sur leurs terres: ils ne pourront jamais les sentir parfaitement, que lorsqu'ils seront dans le cas de pouvoir disposer librement de leurs productions. (La libre exportation des grains & des denrées a maintenant lieu dans leur pays).

Vous verrez, Monsieur, par cette Lettre, où je ne veux vous entretenir que du seul article des

amandes, combien cette culture doit être considérable, & combien le commerce que l'on fait de ce fruit, doit être lucratif.

Les espèces d'amandiers qui croissent dans cette Isle si fertile, sont en grand nombre. Le Père Cupani n'en compte cependant que quatre principales. Ceux de la première, appelés *Mandorli dolci*, portent des amandes douces; les amandiers de la seconde espèce, portent également des amandes douces, mais celles-ci peuvent être dégagées si facilement de leurs coques, qu'elles n'exigent que la force ordinaire des doigts. Les Siciliens appellent ces amandes, *Moddesi*, ou *Mollesi*. La troisième sorte d'amandiers est celle qui produit des amandes amères. Ces trois différentes espèces d'amandes sont celles dont on fait commerce avec les Étrangers. Enfin, la quatriéme espèce d'amandiers est celle qui donne les amandes les plus belles & les plus douces, & à laquelle les Siciliens donnent le nom d'amandes *Cavalere*. Cette dernière espèce n'est pas, à beaucoup près, aussi multipliée que les trois premières, parce qu'elle n'est pas aussi productive qu'elles. On en réserve les fruits pour d'autres usages que pour le commerce, comme vous le verrez dans le cours de cette Lettre.

M'étant proposé de vous faire connaître ici la belle & l'exacte division des amandiers que le Père

Cupani donne dans ses Ouvrages, j'aurai l'honneur de vous dire que ce savant Botaniste traitant de la première espèce des amandes douces, & remarquant ensuite leurs qualités & leurs différences, met d'abord au premier rang :

1. L'*Amande douce*, qui est grosse, un peu applatie, dont l'écorce est dure & velue, & dont la pointe ressemble à une petite palette.

Amygdalus sativa, dulci fructu, majori, depresso, paletâ cuspide, putamine duro, summo operimento piloso. En Sicilien : *Mendula grossa chiatturata, pilusa, cù punta à paletta.*

2. La même, mais d'une moyenne grosseur, non applatie, avec l'écorce verte & lisse.

Eadem, fructu paulò minori, pulvinato, cortice ultimo viridi glabro. Dans l'idiôme du peuple de Sicile : *Mendula mizzana non chiatta, cù scorcia viridi liscia.*

3. La même espèce d'amandes, mais un peu plus longue que les précédentes, ronde & pointue, avec une écorce velue.

Eadem, fructu majori, tereti, cuspide aculeata, piloso cortice. Et en Sicilien : *Mendula lunghitta, tunda, puntuta.*

4. La même grosse amande, la plus dure de toutes, avec l'écorce toute couverte de petites aspérités gommeuses, de couleur rougeâtre, & velue.

Eadem, fructu omnium maximo, noviſſimo cortice gummoſo bullato, rubeſcente, piloſo. Dans l'idiôme de Sicile : *Mendula dura groſſa la chiù di tutti li duri, cù la ſcorcia bozzi, bozzi, ruſſigni.*

5. La même amande avec l'écorce verte & unie, & qui, pour l'ordinaire, ſe trouve deſſechée ou intérieurement vuide.

Eadem, fructu medio intuberante, maximâ ex parte caſſo extremo cortice vireſcente. En Sicilien : *Mendula cù ſcorcia virdi, liſcia, chi la maggiuri parte ſunnu vacanti.*

6. La même, qui eſt dure & tardive, tirant un peu ſur le vert, & dont le fruit, proprement dit, eſt beaucoup plus doux au goût que celui des amandes dont les coques ſont dures par leur nature.

Eadem, omnium ſeriſſima, dulciori fructu mediocri, oblongulo, compreſſo extimo indumeno viridi. Et dans le langage vulgaire des Siciliens : *Mendula dura, tardia, virdozza, cù civù chì duci di l'autri duri.*

7. La même, plus allongée, arrondie, & de moyenne groſſeur, velue, & ayant deux noyaux ou amandes, proprement dites.

Eadem, oblongo rotundo fructu ordinariæ magnitudinis, extremâ cute lanugine veluti polline aſperſâ, duobus nucleis dotato. En Sicilien : *Mendula duci mizzana a dui ſpicchi piluſa.*

8. La même amande, de moyenne grosseur, dure, & ayant la première écorce verte avec des taches rougeâtres, & deux noyaux.

Eadem antè dictæ è suppari fructu, geminatis pariter nucléis, extremâ tuniculâ virente, rubellis aliquot maculis intinctâ. Dans le langage populaire des Siciliens : *Mendula mizzana, dura, virdi, russigna à dui spicchi.*

9. La même espéce d'amandes, d'une grosseur moyenne, mais dont la coque n'est point aussi dure que celle des précédentes, qui est pointue, & ressemble à la moitié d'un cœur un peu applati, & dont l'écorce est velue, & le noyau, ou amande proprement dite, quoique douce, a cependant un peu d'amertume.

Eadem, fructu moderato minùs duro sub-cordiformi, cuspidato, semi-presso, exteriori tunicâ canescente, dulci amariusculo nucleo. Vulgairement en Sicile : *Mendula mizzana, non tanta dura, puntata, mezza a cori, pilusa, cù spicchiu duri amarosticu.*

10. La même espèce, plus applatie, & la plus petite de toutes, ayant l'écorce verte.

Eadem, fructu depresso, omnium minimo, cortice viridi. En Sicilien : *Mendulidda Scacciatedda cù la scorcia virdi.*

11. La même espèce, dure, petite, mais non

point aussi applatie que la précédente, & ayant l'écorce blanchâtre.

Eadem, fructu tereti, omnium minimo, minùs difficili fractu, extimo integumento pilosulo. En Sicilien : *Mendula dura minitidda, non schiacciaruta, cù scorcia vranchigna.*

12. La même espèce d'amandes, presque aussi ronde qu'une noisetre, mais pointue par le bout, & ayant deux noyaux, ou amandes proprement dites, & l'écorce verte & fort mince.

Eadem, fructu rotunditate Avellani ferè, aculeato in fine, binatìm nucleato, finitimo cortice viridi, tenui. Dans l'idiôme Sicilien : *Mendula tunda comu nucidda ormai, cù scorcia virdi a dui spicchi.*

L'Auteur que je viens de citer ayant observé les douzes espèces d'amandes douces qui ont été décrites, c'est-à-dire, leurs différences fondées sur leur grosseur, leur longueur, la dureté de leur coque, leur petitesse & leur bonté, classe ensuite les autres espèces de ces amandes que l'on nomme *Mollesi* en Sicile, parce qu'ayant une coque ou flexible, ou très-mince, elles se cassent aisément d'un seul coup de dent, & même avec les doigts. Or, voici leurs variétés.

1. L'amandier de Castelbuono, qui porte un fruit dont l'écorce est verte, & de moyenne grosseur, qui

ſe détache facilement de ſa coque, ſoit qu'elle ſoit fraîche, ſoit qu'elle ſoit ſèche.

Amygdalus Caſtelbonenſis, vireſcente fructu, medio tùm recenti digitis compreſſo, tùm ſicco, friato, nucleum eminente. Appelé à Caſtelbuono: *Mendula muddiſa.*

2. Le même amandier, mais dont le fruit eſt le plus gros de cette eſpèce que l'on nomme *Molleſi* en Sicile, c'eſt-à-dire, que l'on peut caſſer ou briſer facilement avec les dents, & qui eſt groſſe & plate, avec l'écorce verte.

Eadem ſub-plano fructu majori, oſſeo putamine dentibus frangibili, extremo cortice viridi. En Sicilien: *Mendula muddiſa, cioè chi ſi pò ſcacciari cù li dentì, groſſa chiatta, la ſcorcia virdi.*

3. Le même, dont l'amande eſt plus grande, applatie, un peu lanugineuſe ſur ſon écorce, & blanchâtre. Cette amande a la pointe un peu contournée, & renferme preſque toujours deux noyaux.

Eadem, fructu majori, planulo, ventricoſo, tortili cuſpide, externo cortice pilulo cano, operto, nucleo frequentiùs gemino. Dans l'idiôme des Siciliens: *Mendula muddiſa, chiatta, piluſeddá, vranchinuſa, cù la punta torta.*

4. La même eſpèce d'arbre, mais dont l'amande eſt plus groſſe que toutes les autres, & plus applatie,

ayant

ayant l'écorce verte & couverte de petits tubercules, ou de petites aſpérités.

Eadem, fructu omnibus majori ac planiori, cortice viridi, tuberculis ſivè grumulis obſeſſo. Dans l'idiôme vulgaire de la Sicile : *Mendula muddiſa groſſa è chiatta, chiù di tutti li muddiſi virdozza, bozzi, bozzi.*

5. La même eſpèce, dont le fruit cependant approche, pour la forme, de celui de la prune que les Italiens appellent Maximinienne. Son écorce eſt verte, unie, & quelquefois rougeâtre, & l'on trouve dans cette amande deux noyaux, ou amandes proprement dites.

Eadem, fructu pruni Maximiani penè figurâ, cortice viridi glabro, quandòque rufeſcenti, geminos nucleos continente. Et dans le langage vulgaire des Siciliens : *Mendula muddiſa à forma di prunu Maſcimianu, liſcia, virdozza.*

6. La même eſpèce, dont l'amande eſt très-petite, ayant la forme de la moitié d'un cœur, & torſe vers ſa pointe, ayant ſon noyau, ou amande proprement dite, d'une douceur tirant un peu ſur l'amer, avec l'écorce herbacée & ſans duvet.

Eadem, fructu multò minori, ſemi-cordi-formi, in ſummo retorto, dulci-amareſcente nucleo, herbacea, cortice depilato. Vulgairement en Sicile : *Mendula Muddiſa minuta aſſai, mezza a cori virdi di fora.*

7. La même eſpèce d'amandiers, produiſant un fruit qui eſt cependant le plus petit de ces amandes appelées *Molleſi.* Son écorce eſt blanchâtre & velue.

Eadem, fructu omnium minimo, brevi, ſeſſili; oſſe inter congènera ſcrobiculatiori, cortice pilis vetuteſcente. En Sicilien : *Mendula muddiſa la chiù la picciula di tutti li muddiſi chiattulidda cù ſcorcia vrancuiidda piluſa.*

8. La même eſpèce, dont le fruit eſt auſſi gros, mais moins doux que les autres, & qui a ſouvent deux amandes, proprement dites, dans la même coque, & dont l'écorce eſt verte & unie.

Eadem, ſerotina fructu magno, minùs dulci, nucleo geminantèr ſœpiùs, viridi cortice, glabro. Dans l'idiôme Sicilien : *Menduſa muddiſa groſſa, comù la cavalera di ſciorta.*

9. La même eſpèce, mais dont l'amande eſt petite comme une noiſette, & a très-ſouvent deux amandes dans la même coque, avec une écorce très-fine, lanugineuſe & blanchâtre.

Eadem, fructu parvo Avellanaceo, ſœpiſſimè duobus nucleis ditato, tenui cortice piloſo canulo. Vulgairement en Sicile : *Mendula muddiſa nuccidara minutidda vranchinuſa.*

10. La même eſpèce, mais dont l'amande eſt petite & mince, avec l'écorce fine & verte, qui ſe briſe en très-petites parties quand on l'écrâſe.

Eadem, fructu parvo oblongo, tereti cujus putamen fractum in totum conteritur, tenui viridi tunicâ corticato. Vulgairement chez les Siciliens : *Mendula minutidda cù la ſcorcia viriduna, chì a lu ſcurcioſi tutta ſi ſminuzza.*

Notre Auteur paſſe enſuite à la troiſième eſpèce d'amandes, qui comprend les amandes amères, dont il compte neuf variétés, ſavoir :

1. L'amande amère d'une moyenne grandeur, qui eſt un peu renflée, & dont la coque eſt fort dure & l'écorce blanchâtre.

Amygdalus fructu amaro mediæ magnitudinis, intumeſcente, putamine duro, candicante tuniculâ. Et dans l'idiôme Sicilien : *Mendula amara lungulidda, ordinaria vranchinuſa.*

2. La même eſpèce, qui eſt applatie, & la plus groſſe de toutes les amandes amères, & d'une couleur blanchâtre.

Eadem, preſſo fructu omnium maximo, ſeneſcente hirſutie obducto. En Sicilien : *Mendula amara, chiata groſſa chiù di tutti autri amari vanchigna.*

3. La même eſpèce, très-allongée, avec une écorce verte, & ayant le plus ſouvent deux fruits dans la même enveloppe.

Eadem, fructu extuberante, tereti, viridi tuniculâ contecto, bino nucleo prægnans. Vulgairement : *Mendula amara cù ſcorcia virdi à dui ſpicchi.*

4. La même espèce d'amandes, mais applatie; d'une grosseur moyenne, & dont la première écorce est blanchâtre.

Eadem, plano fructu mediocri, canescente pilo tecto. Et en Sicilien : *Mendula amara, mizzana, vranchinusa di scorci.*

5. La même espèce, d'une grosseur moyenne, mais qui n'est point aussi dure que les autres amandes de cette classe, c'est-à-dire, qu'on peut les casser avec les dents. Son écorce est verte & unie.

Eadem, fructu amaro, medio, ventricoso, putamine dentibus frangibili, tunicâ glabrâ viridi. En Sicilien : *Mendula amara non tanto dura, cioè chi si può scarciarci cù li denti, cù scorcia virdi.*

6. La même espèce, & de la grosseur ordinaire, mais avec cette seule différence que l'écorce en est lanugineuse & blanchâtre.

Eadem, fructu ordinario, cuspidato in fine, cortice piloso, albicante. En idiôme Sicilien : *Mendula amara muddisa, puntata, cù scorcia pilusa.*

7. La même espèce d'amande amère, plus longue que toutes les autres de la même nature, tortue & bossue, & verte extérieurement, avec des taches rouges sur l'écorce.

Eadem, fructu omnibus longiori sub-tumescente, levitèr inflexo, extremo cortice viridi, aliquot bullis sivè tuberculis rubellis in festo. Dans le langage po-

pulaire de Sicile : *Mendula amara, torta, buzzusa, virdi di fora.*

8. La même, mais la plus petite & la plus applatie de toutes les autres espèces d'amandes amères, avec l'écorce velue.

Eadem, fructu omnium minimo, depresso, putamine albido, cortice piloso. En Sicilien : *Mendula amara muddisa, la chiù minutidda, e chiatulidda di tutti l'autri amari, cù la scorza o scorsa pilusa.*

9. La même espèce, presque semblable à la précédente, n'en différant que parce qu'elle a le plus souvent deux amandes proprement dites, dans la même coque, & que son écorce est très-délicate, blanchâtre & couverte de duvet.

Eadem, superiori parili ferè fructu, cylindroïde, numerosiùs binatis constante nucleis, extremo cortice tenui albiolo, piloso. En Sicilien : *Mendula amara, minutidda, tunda, cioè non scacciata pilusa.*

Enfin le Père Cupani rapporte, dans son *Hortus Catholicus*, cette espèce d'amande appelée *Cavalera* ou *Cavaliera*, & en distingue quatre variétés.

La première est l'amande *cavalièra* Salernitaine, c'est-à dire, de Salerni, Ville Royale & charmante, située dans la Vallée de Mazzara. Elle vient d'une grosseur prodigieuse, & se trouve rarement double dans la même coque. On peut la casser facilement avec les doigts.

Amygdalus Salernitana fructu dulci decumano presso, perrarò gemellis nucleis, putamine digitis friabili, ultimo cortice levitèr piloso. En Sicilien : *Mendula Cavalera, grossa, rara à dui spicchi.*

2. La même espèce, fort grosse, qui est presque toujours double dans la même coque, & d'un goût beaucoup plus doux que la première.

Eadem, fructu magno, geminatis ut plurimùm nucleis, jucundioris saporis. Vulgairement, c'est-à-dire, en Sicilien : *Mendula Cavalera maggiuri o di sciorta.*

3. La même, mais un peu plus petite que la première, applatie, se trouvant rarement double dans la même coque, s'ouvrant naturellement, & s'écrâsant facilement avec les doigts, & ayant enfin l'écorce d'un vert jaunâtre.

Eadem, fructu paulò minori, pressulo, rarentèr duplicato nucleo, purgamento osseo spontè descihente; ad digitos teribile, extremo cortice viridi pallente. En Sicilien : *Mendula Cavalera ordinaria ad un spicchiù, rara à dui cù scorcia vir di giarna.*

4. La même, plus longue, quelquefois applatie, insipide & plus tardive, se trouvant rarement double dans la même coque, & ayant l'écorce très-chargée de duvet.

Eadem, Ciminnensis serotina longiori fructu depressulo, nucleo insulsulo, rarò geminatim, pilosiori

cortice. En Sicilien : *Mendula Cavalera di Ciminna chiù longulidda e pilusa*, *di l'ordinaria vranchinusa.*

Telle est la division des diverses espèces d'amandiers qui croissent dans les différentes parties de la Sicile dont les fruits ont été observés avec toutes leurs variétés, par le célèbre Père Cupani ; mais tous ces arbres peuvent, quoiqu'en grand nombre, se réduire dans le fait à trois sortes, savoir : l'amandier qui produit des amandes *douces* au goût, & dont la coque pouvant se briser avec facilité, lui a fait donner le nom d'amande *mollese* ou *molle*, & l'amandier qui produit des amandes *amères* ; enfin, l'amandier appelé *Cavalero*, c'est-à-dire, noble, parce qu'il donne un fruit plus distingué par sa grosseur, par sa délicatesse & sa saveur. Il se vend très-peu de ces amandes aux Étrangers, parce que n'étant, pour ainsi dire, que de représentation sur une table, on ne s'en sert guères que pour figurer dans un dessert, ou pour faire de superbes dragées & autres bombons qui se consument dans le pays.

Vous connaissiez déjà, Monsieur, la division de toute la Sicile en trois Vallées, savoir : celle de *Demona*, de *Mazzara* & de *Noto*. Or, ces Provinces abondent en amandiers, sur-tout les deux dernières. Les environs de *Girgenti* & de *Termini*, Villes & Ports de mer situés dans la Vallée de Mazzara, sont célèbres par les productions de ces arbres, & il s'y

fait tous les ans des chargemens considérables d'amandes. On distingue encore, pour le même objet, dans la Vallée de *Noto*, les environs & les territoires de *San-Filippo*, d'*Agiro*, de *Centorbi*, de *Caltanissetta* & de *Pietraperzia*, de même que toutes ces contrées qui sont sur le penchant du Mont Ethna, lieux très-convenables à cet arbre, car il réussit très-bien dans un terrein pierreux, sulphureux & nitreux, comme se trouve précisément le sol de cette montagne.

J'eus l'occasion de voir, l'année dernière, dans un assez long espace de pays que je parcourus au mois de Mai, soit du côté du Mont Gibel, soit du côté de Catane, plusieurs amandiers qui produisent des amandes amères. Ces arbres, qui étaient d'une moyenne grandeur, étaient venus sans culture; mais lorsqu'ils sont parvenus à l'âge de six à sept ans, on a coutume d'y greffer dessus des amandiers qui produisent des amandes douces, & on les transplante quand ils ont dix ans. On laisse d'ailleurs un grand nombre de ces amandiers sauvages pour avoir des amandes amères, qui sont très - recherchées des Étrangers, & qui cependant se vendent moins cher que les amandes douces, & que les Siciliens appellent *intritte*, comme je le dirai tout-à-l'heure.

Il est difficile de pouvoir déterminer le produit annuel des amandes, tant douces qu'amères, & d'en

établir par conséquent le prix, parce que celui-ci varie tous les ans, ſelon que la récolte eſt plus ou moins abondante, & les demandes plus ou moins conſidérables qu'en font les Négocians de différentes Villes; enfin, ſelon d'autres circonſtances ou ſpéculations qui ont lieu dans le commerce.

Mais, quoi qu'il en ſoit, on pourra dire, pour vous donner une notice exacte des avantages que peut procurer cette production, que la récolte des amandes peut aller, année commune, en Sicile, à environ trente mille *cantari*, dont vingt mille cantares ſont à-peu-près exportés à l'Étranger. Ces chargemens ſe font dans les Ports de cette Iſle, qui ſont, *Maſcali*, *Trizza*, *Caſtel-d'Aci*, *Lognina*, *Catane*, *Auguſte*, *Aula*, *Girgenti* & *Termini*, & dans d'autres endroits des deux Vallées de *Noto* & de *Mazara*. Or, évaluant le cantaro à cinq onces & cinq tari, & même quinze tari, il en réſulterait tous les ans un bénéfice de cent-dix mille onces, qui fait un objet conſidérable pour l'Iſle. Quelques perſonnes prétendent encore que cette évaluation eſt très-modérée.

Les autres dix-mille cantares reſtent dans le pays pour la conſommation des habitans. Ceux-ci emploient beaucoup d'amandes pour en extraire l'huile, que l'on appelle communément, *Olio di mandorle dolci*, huile d'amandes douces. Les Siciliens en font

un uſage continuel, & la regardent comme un remède qui rafraîchit beaucoup, & comme un purgatif (1) qu'ils prennent dans tous les cas & pour

---

(1) Lorſque l'huile d'amandes douces n'eſt pas fraîchement tirée, & qu'elle commence à rancir, loin d'être adouciſſante, elle eſt réellement corroſive ; or, c'eſt à quoi l'on doit faire la plus grande attention, lorſqu'on en donne aux enfans nouvellement nés, pour calmer la colique à laquelle ils ſont ſouvent ſujets, ou quand on emploie cette huile dans les locks, ou potions adouciſſantes. Ceux-ci, bien loin de diminuer l'âcreté de la pituite, ne feraient que l'augmenter.

L'amandier croît très-bien en Provence & en Languedoc. On tire de ſes fruits une émulſion qui, étant mêlée avec du ſucre, tient lieu de lait, & le remplace dans l'uſage domeſtique. Mais ces laits d'amandes flattent plutôt le goût qu'ils ne contribuent à calmer l'appétit.

La conſommation des amandes eſt prodigieuſe dans les pays chauds où l'on mange ſans ceſſe des prâlines, des dragées & des *galanteries Vénitiennes* (ſortes de bombons), dont les amandes ſont la bâſe. On en fait encore des nogats, ſorte de préparation d'amandes torréfiées, & mêlées avec du miel, entre deux pains à chanter. Enfin l'orgeat ſe fait avec des amandes; & celles-ci fourniſſent encore une eſpèce de farine que l'on nomme improprement pâte, pour l'uſage de la toilette.

Quoique l'amande ſoit agréable au goût, elle eſt cependant d'une digeſtion difficile, à cauſe des parties huileuſes dont elle abonde. Les amandes torréfiées peuvent ſuppléer en quelque façon à l'amande du *Cacao*, dans la fabrication du chocolat. Les amandes brutes ſe vendent 3 ſols la livre à Marſeille, dans les années abondantes ; mais la livre n'y eſt que 14 onces.

On voit des haies d'amandiers en Provence; cet arbre pouſſe très-vîte, & ſi on l'élevait en taillis dans les endroits de cette Province où l'on manque de bois de chauffage, l'amandier pourrait alors y

toutes les maladies, & à toutes les heures, ainsi que je l'ai remarqué moi-même à Catane. C'est pour cette raison qu'il n'est point d'Apothicaire qui ne consomme toutes les années trois cantares d'amandes douces. Ils vendent communément l'huile qu'ils en tirent, cinq grains, ou cinq sous de France, l'once. Il me reste maintenant à vous dire un mot de la manière dont le commerce des amandes se fait en Sicile avec les autres Nations.

Les amandes, tant douces qu'amères, que cette Isle produit, se vendent dans le pays aux Étrangers. On les expédie pour l'ordinaire pour Venise, Trieste, Livourne, Gênes & Marseille. Le marché se conclut de la manière suivante. Le *Sensale*, ou Courtier, qui traite avec un Propriétaire de terres pour une partie d'amandes, est dans l'usage, après être convenu du prix, de donner des arrhes proportionnées à la quantité d'amandes dont il a besoin, & à leur valeur, & même selon la volonté du Vendeur. Les arrhes étant données, on passe un acte pardevant Notaire,

---

être d'un plus grand usage. Il vient de paraître à Madrid un Traité complet de la culture des amandiers, *Trattado de los alamandros, &c.* On en trouvera un très-long extrait dans mes Mémoires sur les Arts utiles & agréables, article Agriculture.

[*Note du Traducteur.*]

par lequel le Vendeur s'oblige à fournir la quantité déterminée d'amandes, au tems fixé, & au prix convenu entre les deux parties. Les amandes s'achettent ordinairement *pures*, c'eſt-à-dire, ſans l'écorce que les Siciliens appellent *intrita*. On les met dans des ſacs, & on les tranſporte dans les magaſins. Ces arrangemens ſont les plus con venables & le moins embarraſſans, pour le Négociant qui achette & pour ſon Commiſſionnaire.

Comme je demeurerai encore quelque tems dans ce pays, je ſerai par conſéquent à portée de vous inſtruire plus particulièrement de ce qui regarde la Sicile. Je ſuis, en attendant, avec l'eſtime la plus parfaite, & la plus grande conſidération, Votre très-obéiſſant ſerviteur.



LETTRE V.

Dans laquelle l'Auteur décrit ſon voyage depuis Catane jusqu'à Syracuſe, avec M. le Marquis de Néelle.

A Catane, ce 19 Juillet 1776.

MONSIEUR,

J'eus l'honneur de vous parler, dans ma Lettre en date du 30 Juin dernier, d'un ſecond voyage au Mont Ethna, & dont j'étais de retour le 20 du même mois. Je tardai alors de quelques jours pour vous en apprendre tous les détails ; j'en fis la deſcription après avoir achevé celle de mon voyage de Syracuſe, qui eſt celui dont je vais vous entretenir dans la préſente. Tout cet arrangement n'eſt pas, à la vérité, dans l'ordre le plus naturel, comme vous le voyez, mais je m'y ſuis trouvé forcé par rapport à quelques affaires relatives au Muſéum du Prince de Biſcari ; d'un autre côté, j'ai voulu raſſembler auparavant quelques notices ſur la ſoude & ſur les amandes de Sicile. Je crois que mes deux amis vous auront déjà communiqué les Lettres que je leur ai

écrites ſur ces bagatelles ; mais parlons maintenant de notre voyage.

M. le Marquis de Néelle ſe ſentant incommodé de la chûte qu'il avait faite, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, en montant au ſommet du Mont Ethna, jugea à propos, étant de retour à Catane, de ſe repoſer pendant deux ou trois jours dans ſon Auberge, avant d'entreprendre d'autres petits voyages.

Il s'agiſſait de faire d'abord celui de Syracuſe, dans l'eſpérance d'aller peut-être à *Caſtro-Giovanni*, parce que, ſi ce premier voyage eût été agréable à ce Seigneur, il ſe propoſait d'aller dans ce dernier endroit, en partant de Syracuſe. Mais je m'apperçus dès ce moment que mes eſpérances étaient vaines, & je ne me trompai pas dans mes conjectures, comme vous le verrez par la ſuite.

Enfin, je fus cette fois de la compagnie, & le 23 du mois de Juin dernier, nous nous embarquâmes ſur une felouque vers les cinq heures du matin, & fîmes voile avec le vent le plus favorable.

Après avoir fait trente milles, ou dix lieues de France, dans l'eſpace de ſix heures, nous arrivâmes à *Auguſta*, Ville maritime, qui eſt baignée par la mer Ionienne, & qui ſe trouve au Midi de Catane. La ſituation de cette Ville eſt telle, que celle-ci forme une eſpèce de Peninſule, ou Langue de terre,

quoique l'on ait maintenant coupé l'Isthme, & que l'on en ait fait une Isle.

Le Port d'Auguste est très-grand & creusé des mains de la Nature. Les anciens Auteurs lui donnaient le nom de Golphe de Mégare, *Sinus Megarensis*, parce qu'il n'était éloigné que de quelques milles des ruines de l'ancienne Mégare. Cependant quelques Antiquaires prétendent que ces ruines appartiennent à *Ibla Maggiore*, ou Hibla la grande, que l'on nomme aujourd'hui *Agnone*. Ces ruines sont aujourd'hui couvertes par la mer.

Ce Golphe est capable de contenir deux flottes ennemies, car dans la guerre de 1671, les deux flottes, Française & Espagnole, s'y trouvèrent à l'ancre sans se nuire. La Ville & le Port d'Auguste sont défendus par un fort château, & par trois forteresses construites sur trois petites Isles. Le Roi de Naples y entretient un Régiment.

Nous voyions ces différens objets avec plaisir de notre petit bâtiment, en attendant que les Officiers de la Santé nous eussent donné *la pratique*, c'est-à-dire, qu'ils nous eûssent permis de descendre à terre.

Étant enfin débarqués, après avoir rempli les formalités ordinaires, nous fûmes conduits, selon l'usage des Villes de guerre, par un fusilier, chez

le Gouverneur, pour lequel M. le Marquis de Néelle avait des Lettres de recommandation.

Comme notre séjour à Auguste ne pouvait être que de quelques heures, nous nous mîmes sur le champ à parcourir la Ville, que nous trouvâmes très-petite. Les maisons y sont fort-basses, les rues larges, mais elles ne sont pas pavées. La Forteresse ne laisse pas que d'avoir son mérite.

Le commerce d'*Augusta* consiste en sels, dont elle retire un grand bénéfice. Les Vénitiens en font des chargemens considérables. On y vend aussi beaucoup de cette espèce de vin muscat appelé *Calabrese* (1), qui est très-estimé des Étrangers. La fabrication des biscuits procure encore quelques avantages aux habitans de cette Ville, parce que, non-seulement les Vaisseaux Napolitains & Siciliens s'en approvisionnent, mais encore les bâtimens Étrangers, qui en exportent beaucoup.

Nous ne vîmes rien de particulier à Auguste; d'ailleurs, le peu de tems que nous y restâmes ne

---

(1) C'est un vin muscat rouge, dont la couleur est si foncée qu'on le croirait presque noir. Il est délicieux, & il s'en fait une consommation considérable à Malte, où il ne se vend que 10 sols de France la pinte.

[*Note du Traducteur.*]

nous

nous permit pas de faire des recherches plus amples ſur cette Ville.

Nous nous retirâmes dans notre felouque, après avoir éprouvé une chaleur extrême. Nous y dînâmes, & ſongeâmes enſuite à notre départ.

Comme le vent était tombé, & que l'on ne pouvait pas ſe ſervir de la voile, il fallut naviguer à force de rames. Après avoir fait route pendant quelque tems d'une manière auſſi ennuyeuſe, nous deſcendîmes dans un endroit appelé *Santa Planagia*, où il y a une madrague; l'on y avait déjà fait toutes les diſpoſitions néceſſaires pour prendre les Thons.

Les habitans nous dirent qu'il y avait encore huit milles, ou deux lieues & deux tiers à faire par mer, pour nous rendre à Syracuſe, & trois milles ſeulement pour y aller par terre. Nous préférâmes de prendre cette dernière route, & de la faire à pied, comme étant la plus courte.

Cette circonſtance était favorable pour herboriſer, mais comme il commençait déjà à ſe faire tard, je ne pus appercevoir, en allant auſſi rapidement, juſqu'à Syracuſe, que la *Valériane à fleurs blanches*, *Valeriana flore albo*, que l'on regarde comme une plante rare. Je vis encore de l'*Anonis* en grande quantité, de la pimprenelle épineuſe, *Pimpinella*

ſpinoſa, ou du *Poterium ſpinoſum* de Linnée, du thym, de la marjolaine, & autres plantes.

La végétation était très-avancée, & la ſaiſon y avait contribué, car je trouvai ces contrées très-chaudes. Je remarquai d'un autre côté qu'il ne devait pas y avoir beaucoup d'herbes ni de plantes, parce que le ſol n'eſt autre choſe que les *détritus* d'une pierre ſablonneuſe & blanche, dans leſquels on voit un nombre infini de corps marins de toutes les eſpèces.

Nous nous trouvâmes à huit heures du ſoir aux portes de Syracuſe, après avoir paſſé au travers des rues de la ville Acradine, qui était une des quatre Villes qui compoſaient l'ancienne Syracuſe. Ces ruines ſont dans le maſſif même de la pierre, qui eſt de la même eſpèce que celle dont les *détritus* forment le ſol dont je viens de vous parler.

L'entrée de Syracuſe, du côté de la terre, eſt magnifique. Cette Ville eſt environnée de belles fortifications, & d'ouvrages extérieurs de toutes les eſpèces, qui en font le principal ornement. Pour y entrer, il faut paſſer ſix portes, qui ſont percées dans les différentes enceintes ou revêtemens des fortifications. Comme les divers ouvrages qui les compoſent ſont tous environnés par la mer, ils paraiſſent former autant de petites Iſles. Chaque porte

a son pont-levis, & l'on voit, entre la troisième & la quatrième, si je ne me trompe, une très-grande Place-d'armes, qui mérite d'être remarquée par les Étrangers.

Lorsque nous fûmes une fois entrés dans la Ville, nous vîmes le terme de nos plaisirs, avec celui des préventions avantageuses que les dehors de Syracuse nous avaient données en sa faveur. Nous trouvâmes effectivement que les rues étaient sâles, malpropres & très-étroites.

Nous allâmes d'abord présenter nos Lettres de recommandation. Dans cet intervalle, M. le Marquis de Néelle, avec sa suite, fut se loger au Couvent des Révérends Pères Mineurs Conventuels de Saint François : M. de la Tapie & moi trouvâmes une Auberge dont nous fûmes très-contens, parce qu'il n'y en avait pas d'autre dans la Ville; mais pour nos repas, nous allâmes toujours les prendre chez M. le Marquis de Néelle, ce qui nous dédommagea en quelque manière des désagrémens de notre habitation.

Le soir même de notre arrivée, & au moment où l'on venait d'apporter les lumières, il se présenta à la chambre de M. le Marquis de Néelle, deux personnes dont il n'entendait pas trop la Langue, & dont il pénétrait encore moins les desseins. Quant à moi, je vis sur le champ quelle espèce de gens ce pouvait

être ; bref, ces deux particuliers étaient deux Emissaires de Vénus, que cette Déesse tient répandus dans toutes les parties du Monde. Nous nous amusâmes un peu de leur conversation & de leurs projets, & les renvoyâmes après leur avoir donné quelques tari.

La matinée suivante, on parla du voyage de *Castro-Giovanni*, mais il n'y eut rien de décidé, & comme on faisait ce jour même la fête de Saint Jean-Baptiste, Patron des Florentins, nous allâmes à la Cathédrale, où nous entendîmes la Messe, à laquelle assista l'Évêque de Syracuse.

Nous vîmes ensuite les colonnes & les restes de l'entablement de la façade latérale d'un Temple antique, que l'on croit avoir été celui de Minerve. Ce monument, qui devait être considérable, est d'ordre Dorique (1). Les colonnes, qui sont très-hautes & fort grosses, sont canélées, & de la pierre ordinaire de Syracuse. Elles sont au nombre de trente-quatre, toutes sans bâse, à l'exception de celles qui formaient le Pronaon & le Portique.

Le Portique de ce Temple était orné de pilastres

---

(1) Cet Ordre est le seul que l'on voit employé dans les édifices antiques de la Sicile, mais le plus souvent sans les ornemens qui le caractérisent ; les colonnes n'ont quelquefois point de bâse.

[*Note du Traducteur.*]

au lieu de colonnes. C'eſt ſur les débris de ce beau Temple, que l'on a élevé, dans un goût barbare, la grande nef de la Cathédrale.

De cette Égliſe, nous allâmes au Palais du Sénat, qui eſt dans l'un des angles de la Place de la Cathédrale. Il me parut d'une aſſez bonne Architecture. Nous vîmes, dans l'intérieur, un ſarcophage, ou tombeau de marbre blanc, long de quatre braſſes, & large de deux, ſans aucun ornement & ſans aucune inſcription.

Étant enſuite entrés dans la cour du Palais Épiſcopal, nous y vîmes par terre, & ſans que l'on eût paru y faire la moindre attention, une inſcription Grecque, où je lus les mots ſuivans :

ΒΑΣΙΛΕΟΣΑΓΕ......
ΙΕΡΩΝΟΣ ΙΕΡΟΚΛΕΟΣ
ΣΥΡΑΚΟΣ ΙΟΙ ΘΕΟΙΣΓΑΣΙ.

Nous employâmes ce qui nous reſtait de tems, à aller voir l'ancienne fontaine d'Aréthuſe, qui n'eſt pas fort éloignée de la Cathédrale; mais lorſque nous y fûmes arrivés, nous ne vîmes qu'une marre d'eau, où les femmes de Syracuſe lavaient leur linge. Cette marre eſt auprès de la mer, mais ſon niveau eſt au-deſſous de cette dernière.

Après le dîner, nous allâmes voir quelques reſtes des anciennes villes de Syracuſe, & ſur-tout ceux

de ces parties que l'on nommait *Acradina*, *Napoli* & *Tycha*. Nous avions en notre compagnie Monsieur Xavier *Landolina*, Chevalier Syracusain & homme de Lettres d'un talent supérieur.

Nous allâmes d'abord examiner ce qui reste de l'ancien amphithéâtre qui était dans la Ville d'Acradine, & qui était creusé dans le roc ; on en voit encore aujourd'hui plusieurs gradins absolument entiers, & un corridor intérieur, où l'on remarque des passages par lesquels on faisait entrer les bêtes feroces dans l'amphithéâtre.

Nous fûmes de-là aux célèbres latomies dont parle Cicéron dans sa harangue contre Verrès, & qui sont dans la ville de Napóli, à un mille de l'Isle d'*Ortigya*, où est bâtie la nouvelle Syracuse. Ces latomies ne sont autre chose que de vastes grottes creusées dans le même massif de pierres blanches & sablonneuses, qui ont trente palmes de hauteur.

On distingue dans le nombre de ces différentes grottes, celle que l'on appelle l'*Orecchio di Dionysio*, l'oreille de Denis le tyran, qui est, pour le matériel, assez bien conservée, mais mal tenue Cette grotte a, dans le haut, la forme d'une S, ou de la conque de l'oreille, ce qui donne lieu, par cette seule structure, à un echo si sensible que, si l'on vient à déployer dans cette grotte un morceau de papier, on entend un certain bruit.

Comme nous étions déjà prévenus de tous ces effets, nous commençâmes par cette expérience, & frappant ensuite la terre avec les pieds, nous entendîmes effectivement un très-grand bruit.

L'Histoire ancienne nous apprend que Denis le Tyran se servait de ces latomies pour prisons, & que celles-ci avaient été construites ainsi pour qu'il pût entendre de leur partie supérieure tout ce que disaient les malheureux qu'il y tenait renfermés.

Indépendamment de l'autorité de plusieurs Écrivains, on a encore la preuve de nos jours que ces latomies, ou ces grottes, étaient d'anciennes prisons, puisque l'on y voit, contre les parois, plusieurs petites excavations creusées à des distances égales, les unes plus hautes & les autres plus basses, au milieu desquelles on avait laissé des brides ou petits cylindres de pierre, pour y attacher les chaînes des prisonniers.

On voit encore cinq de ces latomies, toutes creusées sur le même modèle, parmi lesquelles on distingue cependant celle que l'on nomme l'*oreille de Denis le Tyran*, comme je l'ai déjà dit.

Un Voyageur Français, nommé M. Xaupi, a soupçonné que cette latomie, se trouvant précisément derrière l'ancien Théâtre de Syracuse, aurait très-bien pu avoir été creusée pour que la voix des Acteurs raisonnât davantage. Je crois que l'on peut

lui laiſſer la liberté de penſer tout ce qu'il voudra ſur cet ancien monument; mais quant à moi, je penche volontiers pour l'opinion que j'ai d'abord expoſée. Après avoir examiné l'Oreille de Denis le Tyran, nous allâmes voir le Théâtre, qui eſt pareillement creuſé dans la pierre vive. Les gradins ſont diviſés en trois ordres, ou rempes, qui ſont toutes pratiquées dans le rocher. On voit également les eſcaliers qui conduiſaient à chacun de ces trois ordres de gradins; d'où l'on montait enſuite par d'autres eſcaliers plus petits, aux gradins ſupérieurs, pour ne pas s'embarraſſer. Les intervalles qui ſe trouvaient entre ces rangées de gradins, étaient enſuite aſſez larges pour que l'on pût y paſſer commodément, & même *en carroſſe*, comme diſent les Italiens, ſi de pareilles voitures euſſent exiſté dans ces tems reculés.

Dans le haut du premier corridor, on voir quelques Lettres Grecques que je ne pus pas copier, parce qu'elles étaient trop effacées par le tems, cependant je lus diſtinctement les mots ſuivans ſur une eſpèce de Frize :

ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΣ ΦΙΛΙΣΤΙΔΟΣ.

Que la piété des premiers Chrétiens ait fait abandonner ou détruire tout ce qui ſervait au culte & aux uſages des Payens, ce zèle, quoiqu'indiſcret, peut

trouver quelques excuſes, mais que cela arrive encore aujourd'hui, une pareille conduite eſt trop barbare.

Tous les beaux monumens de Syracuſe ſe détruiſent tous les jours, puiſque ce Théâtre eſt abandonné, comme toutes les Antiquités de cette Ville. Il eſt même journellement dégradé par les eaux qui y paſſent pour ſe rendre à un moulin, & qui y viennent d'un côté par les anciens aqueducs qui ſont creuſés dans le roc vif, à la profondeur de dix-huit palmes.

On trouve enſuite, au-deſſus de ce Théâtre, une ancienne voie ſépulcrale, où l'on remarque encore les ornières faites par les charriots. On y voit çà & là, avec le plus grand plaiſir, pluſieurs tombeaux, des édicules, des colombaires, qui ſont creuſés dans la pierre vive ; d'où l'on peut conclure que la plus grande partie des édifices des Syracuſains, c'eſt-à-dire, de la ville *Acradine*, de *Tycha*, de *Napolis* & de *Syracuſe* elle-même, devaient être auſſi creuſés dans le roc.

En paſſant toujours ſur ces endroits qui formaient jadis ces quatre Villes (1), nous arrivâmes après

(1) Tout le monde ſait que l'ancienne Syracuſe renfermait quatre Villes, ou vaſtes quartiers qui portaient le nom de Villes, ſavoir : *Acradine*, *Tycha*, *Napoli*, & l'Iſle d'*Ortigia*, où eſt bâtie la Syracuſe de nos jours.

[*Note du Traducteur.*]

avoir fait un quart de mille, à une autre voie sépulcrale qui est dans la ville Acradine, où l'on voit encore plusieurs beaux tombeaux, & sur tout deux Edicules qui ont encore conservé leur entrée avec leur frontispice d'Ordre Dorique, où l'on remarque les triglyphes ordinaires & deux colonnes canelées, l'une à droite & l'autre à gauche de la porte, le tout creusé dans le rocher.

Il nous restait à voir les latomies, appelées la *Grotta di San Giovanni*, où furent martyrisés plusieurs des premiers Chrétiens de Syracuse, & où ils vivaient retirés. Comme nous ne trouvâmes point celui qui en a la garde, nous négligeâmes ce monument. D'ailleurs, il commençait à être tard. M. le Marquis de Néelle remonta en carrosse, & il prit le chemin de la Ville. Cependant M. de la Tapie & moi, jugeâmes à propos de revenir à pied, & bien nous en valut de n'avoir pas voulu faire usage de cette commodité, car le carrosse versa, & il y eut une des roues brisée, par la mal-adresse du Cocher.

J'avais le voyage de *Castro-Giovanni* à cœur, & M. de la Tapie était de mon parti. Il s'était non-seulement déterminé à faire cette longue promenade dans l'intérieur de la Sicile, mais il avait pris ce projet tellement à cœur, que nous trouvâmes à notre retour au Convent où était logé M. le Marquis

de Néelle, les perſonnes qui devaient nous procurer des chevaux pour ce voyage. Cependant on ne prit aucune réſolution.

Vous vous rappellerez ce Monſieur Pingeron qui reſta à moitié chemin du Mont Ethna, parce que ſe trouvant très-grand & très-gros, ſa monture ne ſe trouva jamais d'accord avec lui. Ce Monſieur, dans la converſation, ſe montrait toujours un Hercule, mais quand il s'agiſſait d'exécuter un projet, tout allait à la montagne (1). M. le Marquis, qui connaiſſait bien ſon monde, lui conſeillait de reſter à Syracuſe ou de retourner à Catane, mais il montra toujours un courage conſtant pour s'oppoſer à

(1) Façon de parler Sicilienne, qui ſignifie métaphoriquement qu'un projet n'a point eu lieu, & qu'il eſt allé au Mont Ethna, que le peuple regarde comme une des bouches de l'Enfer, & le ſéjour des Démons. Le Lecteur impartial verra clairement la raiſon qui a valu ce ſarcaſme à la perſonne dont il s'agit ici. Comme elle avait la pratique des voyages, elle ſentait qu'il ne convenait point qu'une tête auſſi précieuſe que celle d'un père de famille, d'un très-grand Seigneur, s'exposât aux dangers inſéparables d'un climat brûlant, & d'un air infecté dans les chaleurs du mois de Juillet, pour faire parcourir, à ſes frais, une bonne partie de la Sicile à l'Auteur de ces Lettres & à ſon ami. Quelque tems auparavant, deux Voyageurs Anglais avaient payé de leur vie une pareille imprudence. Ils s'étaient arrêtés trop long-tems dans l'atmoſphère infectée du *Beviere*, ou Lac de Lentini, malgré les repréſentations de quelques perſonnes du pays.

[*Note du Traducteur.*]

ce projet, & mettait ſans ceſſe en avant que nous aurions beaucoup à ſouffrir des grandes chaleurs, & que nous nous expoſions à de très-grands dangers. M. le Marquis de Néelle, par pure complaiſance, & pour ne pas éprouver de plus grands dégoûts, renonça abſolument à faire ce voyage.

Cette réſolution me fit beaucoup de peine, & je n'eus pas trop d'obligation à ce bon & gros homme, (*à quel buon graſſo*), de m'avoir privé du plaiſir & & de l'avantage de voir une bonne partie de la Sicile.

Je paſſai le jour ſuivant, c'eſt-à-dire, le 25 Juin, à Syracuſe, & je m'entretins avec M. le Comte Gaëtani & M. le Chevalier Landolina, perſonnes d'un véritable talent. Le premier de ces Savans a chez lui pluſieurs objets antiques très-curieux, que je vis avec plaiſir.

Vous parler davantage des Antiquités de Syracuſe, ſerait vous répéter inutilement tout ce qu'en ont dit les Hiſtoriens les plus célèbres, auxquels je vous renvoie. La Ville actuelle ne mérite pas une plus grande attention, à l'exception des vins précieux que fourniſſent ſon territoire & ſes vignes, de la culture deſquelles j'eſpère un jour vous entretenir.

On aurait encore pu aller voir le fleuve *Anapis*, où ſe trouve une grande quantité de *Papyrus* (1):

(1) Feu M. le Comte de Caylus donna, en 1758, une diſſertation

mais dites-moi, je vous prie, que peut-on faire dans une compagnie où l'un a vu telle ou telle chose, où l'autre n'a pas le goût des voyages, ou ne voyage que par complaisance; qui fait l'indifférent ou le complaisant pour plaire à tout le monde? Je conclus de-là que le Philosophe doit voyager seul, s'il ne veut pas voyager comme les malles & les porte-manteaux, selon notre proverbe, *come bauli.*

Nous nous préparâmes donc à revenir à Catane, pour laquelle nous fîmes voile dans notre même barque, le 26, à quatre heures après midi. Nous partîmes très-contens de Syracuse & des Religieux Conventuels, qui nous firent mille honnêtetés.

Nous arrivâmes à la pointe du jour à Catane, le 27, tous en bonne santé.

---

très-savante sur le Papyrus du Nil ou d'Égypte, dans laquelle on trouve des recherches très-curieuses. On y voit que le papier se préparait dans cette contrée avec les fortes tiges du *Papyrus.* A l'aide d'une aiguille, on en séparait les membranes circulaires, & on les divisait en vingt lames fort minces; on les étendait sur une table, & on les arrosait avec de l'eau. On les faisait ainsi dessécher au soleil, puis on les croisait en différens sens, & on les mettait à la presse. Ce papier était anciennement appelé sacré, parce qu'il ne servait que pour les Livres de la Religion Egyptienne. Porté à Rome & différemment préparé, lavé, battu & lissé, il se perfectionna surtout sous l'Empereur Claude. L'Histoire ancienne nous a conservé le nom de Fannius, qui se distingua dans l'art de préparer le papier.

[*Note du Traducteur.*]

M. le Marquis de Néelle passa toute cette journée dans cette Ville ; & en repartit sur le soir, & continua par mer son voyage, pour se rendre de nouveau à Messine, & de là à Palerme.

Je suis avec les sentimens de la plus sincère amitié, Monsieur, votre très-humble & très-obéissant serviteur, &c.

LETTRE VI.

Sur différentes productions de la Sicile, *adressée à M. le Docteur Attilio Zuccagni, attaché au Cabinet Royal de Physique de Son Altesse Royale le Grand-Duc de Toscane, pour le département de l'Histoire-Naturelle, & Membre de la Société Royale des Georgophiles de Florence.*

À Catane, ce 25 Juillet 1776.

MONSIEUR,

J'eus l'honneur de vous écrire, le 12 de Janvier de cette année, une Lettre sur les pistaches de la Sicile, &, par un des évènemens les plus heureux, ma longue Épître mérita votre suffrage. J'ai actuel-

lement sous la main deux autres articles qui seront le sujet de la présente, pour laquelle je vous prie d'avoir la même indulgence que pour celle qui l'a précédée.

J'eus alors l'avantage de vous parler des pistaches, qui sont un fruit noble & destiné à faire l'ornement des tables délicates ; mais réfléchissez maintenant, M. le Docteur, sur la différence qui se trouve entre les sujets de mes Lettres. Je vais vous entretenir aujourd'hui de deux autres fruits, qui sont également des productions de la Sicile, mais dont l'ûne est destinée à servir d'alimens aux plus pauvres habitans de cette Isle, & l'autre, plutôt à nourrir les bestiaux que les hommes. Je vais donc vous parler des noisettes & des karroubes. Vous remarquerez que, quoique ces objets paraissent de peu d'importance, ils ne laissent pas de procurer des avantages à la Sicile.

Des Noisettes.

Je crois qu'il ferait ici inutile & même déplacé, de vous faire la description du noisetier, parce que cet arbre est connu de tout le monde. Quant aux variétés de celui que produit la Sicile, & qui ont été décrites par le célèbre observateur de la Nature, le Père Cupani, elles sont au nombre de quatre, sans

y comprendre le noiſetier ſauvage. Ces variétés ſont, le noiſetier qui produit de très-groſſes noiſetes ou avelines, bonnes à manger, qui ſont preſque rondes & rougeâtres, dont Gaſpar Bauhin parle dans ſon Pinax.

1. *Corylus ſativa fructu rotundo maxima*; & vulgairement en Sicile, *Nucidda groſſa, tunda, groſſa.*

Une autre eſpèce de noiſetier, dont le fruit eſt allongé, & que les Toſcans appellent dans leur idiôme, *Nocciuola noſtrale*, noiſette ou aveline du pays.

2. *Corylus ſativa fructu oblungo, rubente, paulò minori;* en Sicilien, *Nucidda ghiandalora, o ſpirlungatedda, ruſſa.*

La même eſpèce de noiſetier, mais dont le fruit eſt couvert d'une pellicule blanchâtre.

3. *Eadem, fructu pelliculâ albâ tecto;* & en Sicilien, *Nucidda cù ſpogghia vranca.*

Le Père Cupani ajoûte, dans ſon *Hortus Catholicus*, une autre eſpèce de noiſettier, dont le fruit vient par paire, & ſe trouve double dans la même coque, & forme des angles en différens ſens.

4. *Corylus ſativa gemello copulato fructu, multifariam angulato.*

J'ai déjà remarqué que, parmi ces variétés, le noiſetier qui produiſait la plus groſſe aveline, ou noiſette à-peu-près ronde, *fructu rotundo maxima*, tenait

tenait le premier rang, qu'il donnait beaucoup plus de fruits que les autres eſpèces; ainſi les noiſettes qui entrent dans le commerce en Sicile, ne ſont autres que celles qui ſont preſque rondes, & que les Italiens appellent communément *Nocciuole navigate*. L'arbre qui le produit, vient très-bien dans les endroits froids, montagneux, humides, & expoſés au Nord. Quoique toutes les contrées de la Sicile abondent en noiſetiers, on diſtingue cependant, parmi elles les territoires de *Polizzi*, de *Caſtiglione*, de *Lingua-Groſſa*, de *Tortorici*, & de *Piazza*, où l'on recueille toutes les années un très-grand nombre de noiſettes.

Pour ſe procurer cet article de commerce, il faut donner ſes commiſſions au Propriétaire dès le mois de Septembre, pour l'avoir au mois de Novembre. On lui donne pour lors le tems de prendre ſes meſures pour ſavoir la quantité dont il pourra diſpoſer, & ce qui lui reſtera de cette partie; & aux noiſettes, celui de ſécher, & d'être par conſéquent bonnes à être miſes dans le commerce.

Les noiſettes ſe vendent à tant la ſalme, meſure dont on ſe ſert encore pour les grains, & qui contient 16 tomoli. On contracte toujours pour la meſure comble, ce que les Siciliens appellent *à la colma*, ou *colmata*.

Les Étrangers qui font les grands achats de noi-

settes en Sicile, sont les Maltais. Il s'en fait encore quelque commerce par la voie de Marseille, de Gênes, de Livourne, de Rome, de Venise, & par Trieste. Les chargemens de cette production se font à *Cefalu*, à *Acquicella*, sous *Taormine*, à *Catane*, à *Castel-d'Iaci*, à *Terra Nuova*, & dans les autres parties maritimes de l'Isle.

Le produit général de cette denrée, année commune, monte à environ trente-mille salmes, dont on peut en expédier vingt-mille aux Étrangers ; ce qui produit annuellement une somme de cinquante mille onces.

Les autres dix-mille salmes de noisettes restent pour la consommation de l'Isle, qui est considérable, parce qu'indépendamment qu'on les y vend sèches, on est est encore plus volontiers dans l'usage de les mettre au four avec leur enveloppe, pour les torréfier. Les Siciliens les appellent pour lors, *Nocille caliate*, c'est-à-dire, noisettes prâlinées ou grillées. On commence à les vendre dans le mois de Décembre, c'est-pourquoi les Paysans sont alors obligés de les porter dans les Villes, & de les en pourvoir, ainsi que tous les autres endroits de la Sicile. Comme l'on approche alors des Fêtes de Noël, que l'on nomme ici la *San Natale*, un ancien usage veut que, dans cette solemnité, les Seigneurs particuliers, les amis, les parens, donnent aux enfans

une grande quantité de noisettes pour étrennes, ce que les Toscans appellent *Ceppo*. Les enfans conservent ces noisettes pour en faire différens jeux, qui commencent quinze jours avant Noël, & finissent quinze jours après cette Fête. C'est aussi ce qui a donné lieu à cet adage usité parmi les enfans : *Quando non si vedono nocille, non essere feste di Natale*; c'est-à-dire, que lorsqu'on ne voit point de noisettes, il n'y a point de Fêtes de Noël.

Je décrirai quelques-uns de ces jeux, parce que les femmes & les hommes, petits & grands, s'en amusent; & parce que j'ai remarqué qu'ils ne différaient pas de ceux dont Ovide a parlé dans sa belle Élégie *de Nuce*, qui commence ainsi :

Quatuor in nucibus, non ampliùs alea tota est
Cùm sibi suppositis additur una tribus.
Per tabulæ clivum labi jubet altera, & optat,
Tangat ut è multis quælibet una suam.
Est etiàm par sit numerus qui dicat an Impar,
Ut divinatas auferat augur opes.
Fit quoquè de Cretâ qualem cœleste figuram
Sidus, & in Grœcis Littera quarta gerit :
Hæc ubì distincta est gradibus quæ constitit intùs,
Quot tetigit virga, tot capit ipsa nuces.
Vas quoquè sæpè cavum spatio distante locatur,
In quod missa levi vix cadat una manu.

Il paraît, d'après une pareille description, que l'on jouait avec les noix de quatre manières différentes; mais le texte d'Ovide ayant été restitué,

c'eſt-à-dire, corrigé, on en a reconnu cinq dans cette même Élégie. On jouait les mêmes jeux avec des noiſettes, qui ont été appelées par quelques Auteurs *Nuces ocellatæ*, avec des noyaux de pêches, d'abricots & d'amandes, & autres objets dont ſe ſervaient les enfans, qui n'avaient point d'argent pour achetter des noix, & qui trouvaient ainſi leur amuſement, à l'imitation de ceux qui étaient plus aiſés.

Ovide regarde comme la première eſpèce de ces jeux, celui que les Italiens appellent *fare*, ou, *giuocare alle cappe*, que les Siciliens expriment beaucoup mieux, en diſant, jouer *al caſtello*, ou, *caſteluzzo*, mot qui vient du Latin *Caſtellum*, Château. On voit en effet dans Suétone, à la vie d'*Auguſte*, Chap. LXXI, qu'un pareil jeu eſt appelé *caſtellatæ nuces*. Domitius Marius en fait la deſcription ſuivante: *Pueri caſtellatìm nuces ſibi conſtruunt, quas procul diſtantes ſi everterint, nuce emiſſâ, quot quot fuerint everſæ, atquè etiàm quæ diſpoſitæ ſunt infrà everſas, omnes lucrantur.*

La ſeconde ſorte de jeu eſt celle que l'on nommait à Rome, *per tabulæ clivum*, ou que les Siciliens appellent aujourd'hui, *al canalicchio*, ou au canal; parce que l'on fait rouler par un petit canal ou rigole, & même ſur une table inclinée, chacun à ſon tour, des noix ou des noiſettes : ſi celles-ci

touchent, en tombant à terre, quelques autres noix ou noisettes que l'on avait arrangées auparavant, ou par petits monceaux, ou de toute autre manière, le joueur les gagne toutes. Domitius Marius, que j'ai déjà cité, parle ainsi de ce jeu : *Pueri se conferunt ad loca declivia, ibique assidentes alternatim nuces aut persicorum ossa singuli labi sinunt. Ille autem cujus nux tetigerit aliquam ex illis quæ jàm labi desiverunt, & cessant omnes auferet nuces & lucratur.*

Erasme explique cette espèce de jeu d'une manière différente. *Dispositis in seriem nucibus, per tabulam declivem, volvebatur nux, quæ si tangat quam oportet nucem depositam, vicit qui misit.*

La troisième espèce de jeu décrite par Ovide, & qui s'appelle vulgairement *sparo sparo*, en Sicilien ; & chez les Italiens, *à pari*, ou *à caffo*, c'est-à-dire, à pair ou impair, est très-commune en Sicile. Je n'ai pas pu observer la quatrième manière de jouer aux noisettes, ou aux noix, dont il est parlé dans la même Élégie, mais j'ai vu très-fréquemment que la dernière était fort en usage dans cette Isle ; les Siciliens la nomment à la *zecca*, du mot *azzicare* de leur idiôme, qui veut dire faire mouvoir avec l'ongle du pouce la *nocilla*, ou noisette, pour la faire aller dans une petite fossette pratiquée dans la terre. Les enfans enterrent même une petite écuelle, pour leur tenir lieu de fossette, qui devient alors bien

plus régulière; ce qui se rapproche davantage de la description d'Ovide, qui appelle *vas cavum* cette petite tasse, que les autres Auteurs ont encore appelé *pelvis*, le bassin. Or, un de ces enfans jette, par exemple, dans cette fossette ou petit vâse, dix noisettes, cinq pour son compte, & cinq pour son adversaire; s'il parvient à y faire entrer un nombre pair de ces dernières, c'est-à-dire, huit, ou six, ou quatre, ou deux, il gagne ce nombre de noisettes; si ce nombre est impair, il les perd. Ce même jeu est appelé τρόπα par les Grecs, selon Jules Polluce.

Les enfans jouent encore en Sicile à d'autres jeux avec les noisettes, mais je les passe ici sous silence, parce qu'ils ne m'ont pas fourni l'occasion de faire un plus grand étalage d'érudition.

Parlons maintenant du Carroubier, arbre que l'on pourrait très-bien introduire en Toscane, si le préjugé qui fait croire que de nouvelles choses ne peuvent jamais réussir, n'y subsistait pas encore.

Des Carroubes.

Le Carroubier est un arbre qui, à la différence du pistachier, produit des fleurs hermaphrodites, & d'autres fleurs qui n'ont qu'un seul sexe, c'est-à-dire, qui sont ou mâles ou femelles, & les unes & les autres sur le même sujet ou individu. Une pareille

multiplicité de noces & de manières de faire l'amour, constitue le caractère de la vingt-troisième classe du systême de Linnée, qui est appelée pour cette raison *Polygamia*. Or, c'est à cette classe qu'appartient le Carroubier, arbre que les Auteurs qui ont écrit sur la Botanique, appellent *Ceratonia*, du mot Grec κερατώνια, & Linnée *Ceratonia filiqua*. Gaspar Bauhin lui donne, dans son *Pinax*, le nom de *Siliqua edulis*, Jean Bauhin celui de *Siliquæ arbor*, ou *Cetalia*; enfin, quelques Botanistes l'appellent *Carroba filiqua dulcis*, les Arabes le nomment *Kernabat*, les Égyptiens modernes, *Carub* ou *Carnub*, les Italiens, *Carubo* ou *Carrubo*, & les Français, Carroubiers.

La Sicile produit deux espèces de Carroubiers, dont l'une se nomme *Carruba Cipriana*, ou Carroubier mâle, & l'autre, *Carruba Latina*, ou Carroubier femelle, qui est celle qui a été décrite par les Auteurs que l'on vient de citer, & qui produit une silique longue, grasse & pulpeuse, tandis que l'espèce appelée *Cipriana*, ou le Carroubier mâle, ne donne que de petites siliques, ou gousses, maigres & couvertes d'aspérités (1). Le Père Cupani la désigne

(1) Il y a quelques Carroubiers en Provence, auxquels on ne fait aucune attention; il paraît que ces arbres ont été apportés du Levant du tems des Croisades. Il serait à désirer que cette espèce d'arbre

ainsi dans son *Hortus Catholicus*, ou description du Jardin botanique du Prince de la Cattolica. *Eadem minùs longa, minùsve crassa, acinosior.* Cet arbre est d'une très-belle venue; sa tige est longue & forte, & souvent tortueuse. Elle forme plusieurs branches, & son écorce est d'une couleur cendrée. Le bois est à sa surface d'une couleur jaunâtre, avec des taches rouges; mais dans son intérieur il ressemble ordinairement à ce bois précieux qui nous vient de l'Amérique, & que les Italiens appellent *Corallino Americano*, & les Français, Palissante. On ne faisait autrefois en Sicile d'autre usage de ce bois, que pour le feu, & si on l'emploie aujourd'hui dans l'ébénisterie & dans la menuiserie à Catane, on en est redevable au Prince de Biscari.

Ce Seigneur, comme três - habile Naturaliste & grand amateur des Arts, s'apperçut que l'on pourrait tirer un parti plus avantageux du bois de Carroubier, & sur-tout de cette partie dont la couleur ressemblait à celle du bois de Palissante. Il imagina donc d'en faire l'essai, en le faisant travailler & polir, ou lustrer. Ce Prince en fit faire aussi différens ouvrages de placage & de marqueterie qui réussirent

très-utile, y fût plus multipliée, ou que l'on en fît de grandes plantations dans l'Isle de Corse, dans les terreins vagues & incultes. [*Note du Traducteur.*]

très-bien. Parmi les différens emplois qui ont été faits du bois de Carroubier dans le Palais de ce Seigneur, on voit un cabinet qui en est entièrement lambrissé, c'est-à-dire, revêtu & parqueté. On ne saurait rien imaginer de plus noble, ni voir une plus belle boiserie, qui approche aussi près de celles que l'on ferait avec le bois de Palissante. Ce cabinet fait aujourd'hui l'admiration de tous les Étrangers qui viennent voir les choses rares & curieuses qui sont dans le Muséum de cet illustre personnage (1).

Il me paraît qu'indépendamment du commerce qu'on fait du fruit de cet arbre, on pourrait tirer de son beau bois le même parti que les Ébénistes & les Menuisiers de Catane, dans les différens ouvrages de leur profession, dans laquelle ils excellent pour la plupart. Reprenant donc la description du Carroubier, je vous dirai que cette arbre jette beaucoup de branches, & que celles-ci produisent une très-grande quantité de belles feuilles qui conservent leur couleur pendant toute l'année. Les feuilles sont

---

(1) On se sert encore du bois de Carroubier en Toscane, pour différens ouvrages, mais comme on y est privé de cet arbre, on y supplée par les planches que l'on tire des caisses de sucre qui viennent du Brésil, dont le bois est très-beau, & n'a d'autre inconvénient que celui d'être un peu trop lourd. Les Anglais n'emploient guères d'autre bois que celui de Mahogani, ou d'Acajou, pour tous leurs meubles [*Note du Traducteur.*]

rondes, nerveuſes, *fitte*, unies, & d'un vert foncé. Elles ſont attachées à leur rameau par des pédicules fort courts, & diſtribuées des deux côtés par paires, au nombre de huit ou de dix feuilles au plus.

Les fleurs du Carroubier ſont petites, diſpoſées par grappes de couleur rouge. Elles commencent à pouſſer dans le mois de Mars, & ſont remplies d'étamines jaunâtres. Les grouppes de fleurs naiſſent ſur le bois même de la branche. Le fruit de cet arbre, que l'on appelle communément *Carroube*, conſiſte dans certaines ſiliques ou gouſſes, longues d'une palme, & large de quatre onces, plus ou moins applaties, & d'une couleur brune. Ces ſiliques ſont le plus ſouvent courbées; on y remarque deux gaînes ou enveloppes, diviſées chacune par des membranes en petites cellules qui renferment des ſemences plates & un peu rougeâtres, qui reſſemblent beaucoup à celles de la caſſe.

Ces petits bâtons ſont remplis intérieurement d'un ſuc mielleux & doux, qui a quelque rapport à celui de la ſilique dont on vient de parler.

Les Carroubes mûriſſent donc dans l'été, & leur goût eſt déſagréable lorſqu'elles ſont vertes, mais elles perdent leur amertume quand on les expoſe au ſoleil pour y achever de mûrir, & pour s'y ſècher en même tems, car on eſt dans l'uſage de cueillir ce fruit quand il eſt encore vert.

Les endroits de la Sicile qui abondent en Carroubiers, ſont les parties méridionales de l'Iſle, ſurtout les territoires de *Comiſo*, *Palma*, *Aula*, *Noto*, *Raguſa* & de *Modica*. C'eſt dans ce dernier endroit que ſe fait le julep, ou ſirop de Carroube, dont il ſe fait quelque commerce. Les Carroubes que produit le territoire d'*Aula*, paſſent pour les meilleures (1).

Le prix des Carroubes varie. On les achette par cantares de 111 rotoli, poids de Sicile, qui ſe vendent à raiſon de 10, de 12, & même 14 tari la cantare. On a remarqué que la Sicile produiſait, année

---

(1) On voit actuellement à Florence deux grands Carroubiers, dans le Jardin de Monſieur Nicolas Panciatichi, grand Amateur de la Botanique, qui eſt auprès de la Tour appelée *Degli Agli*, où l'on cultive, depuis le tems où vivait le Cardinal Panciatichi, pluſieurs plantes & arbres rares; on y remarque, parmi ces divers objets, cette *biſarrerie*, ou ce jeu de la Nature, découverte pour la première fois dans ce même jardin, & qui fut enſuite décrite par le Docteur Pierre *Nati*, qui lui donna le nom de *Malus limonia citrata, aurantia* (a). Joſeph Picciuoli, Botaniſte attaché à M. Panciatichi, a parlé très-judicieuſement de la véritable origine de ces arbres qui portent des fruits auſſi biſarres, dans une ſavante diſſertation ſur les adultères artificiels des fleurs. *Sopra gli artificiali adulteri dei fiori*, qu'il lut le 16 de Février de cette année 1780, dans une Aſſemblée de l'Académie Royale des Georgophiles de Florence, & qui fut enſuite inſérée dans le Magaſin, ou Journal de Toſcane.

(a) Fruit d'une couleur jaune, tenant de l'orange & du citron.

[*Note du Traducteur.*]

commune, environ ſoixante-mille cantares de Carroubes, évaluées les unes dans les autres, à raiſon de 111 rotoli le cantaro, terme moyen, & dont on peut exporter à l'Étranger environ quarante-mille cantares. Les chargemens de cette production ſe font à *Auguſte*, à *Syracuſe*, à *Noto*, à *Scoglietti*, & dans d'autres endroits de la côte méridionale de la Sicile. De ſorte que cet article ſeul, d'après le prix auquel il ſe vend communément, c'eſt-à-dire, d'après le prix moyen du cantaro, peut procurer à la Sicile un bénéfice de 16 mille onces.

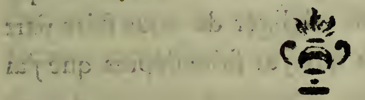
Le plus grand commerce de ce fruit ſe fait avec pluſieurs contrées maritimes de l'Eſpagne, avec Gênes, Veniſe & Trieſte. Les vingt-mille cantares qui reſtent ſont pour la conſommation de la Sicile. On vend des Carroubes dans toutes les boutiques, ſur les Places publiques de toutes les Villes & de tous les Villages de cette Iſle. Indépendamment de ce qu'elles ſont une très-bonne nourriture pour les beſtiaux, ſur-tout pour les chevaux, ce fruit ſert encore d'aliment à la claſſe la plus pauvre du peuple, qui, pour une petite pièce de monnaie, peut ſe ſubſtanter, comme l'Enfant prodigue déſirait pouvoir le faire, en ſe voyant accablé de misère, & preſſé par la faim. *Et cupiebat implere ventrem ſuum ſiliquis quas porci manducabant* (1). Les perſonnes

(1) S. Luc, chap. 15, verſ. 16.

de tous les rangs mangent encore ici des Carroubes pour paſſe-tems, mais elles ſont alors dans l'uſage de les faire paſſer au four pendant peu de tems pour les deſſècher complettement, & les prâliner. C'eſt dans cet état que l'on regarde ce fruit comme très-ſtomachique & comme pectoral en même tems. Il eſt vrai que, d'un autre côté, il eſt aſtringent, & qu'il reſſerre un peu.

Nota. Les habitans de l'Égypte tirent des Carroubes une eſpèce de miel fort doux, qui ſert de ſucre aux Arabes. On l'emploie pour confire les Tamarins, les Mirobolans & autres fruits. Il a auſſi une vertu laxative. En Syrie, en Égypte, on retirait anciennement de ce fruit, une eſpèce de vin, par la fermentation.

[*Dictionnaire raiſonné univerſel d'Hiſtoire-Naturelle*, Tome ſecond, page 235, édit. de 1775.]



LETTRE VII.

Sur différentes productions de la Sicile.

A Catane, le 1 Août 1776.

MONSIEUR,

Je sais que vous me demandez toujours des descriptions odéporiques, & que vous n'êtes pas d'un mauvais goût, parce qu'elles peuvent, non-seulement vous amuser, mais encore vous instruire, par la variété des choses qu'elles renferment ordinairement.

Quoique vous sachiez très-bien que mes Lettres & les descriptions de mes voyages ne réunissent point ce double avantage, vous avez cependant déjà mis mon bon cœur à l'épreuve. C'est aussi ce qui m'a engagé à ne point négliger de vous faire part de la moindre course que j'ai faite depuis que j'ai quitté ma patrie.

Mais comme l'on ne voyage pas toujours, & qu'il faut quelquefois s'arrêter malgré son goût, il faudra vous résigner davance à recevoir ce que je pourrai

vous envoyer, si vous voulez que je continue à me procurer l'honneur de vous écrire. J'aurai aujourd'hui l'avantage de vous entretenir de quelques productions de la Sicile ; &, quoique cela ne soit pas un *Odeporicon*, je crois cependant pouvoir me flatter que vous ne devez pas être mécontent de recevoir des détails sur les productions de cette Isle.

De la Réglisse.

Il n'y a qu'une seule espèce de réglisse que l'on nomme ici *Regolizia*, ou la *Liquirizia*, qui croisse spontanément en Sicile, & qui se propage en plusieurs autres endroits de cette Isle, sur-tout dans ceux qui sont sablonneux & incultes. On y voit dominer cette plante sur toutes les autres. Celle-ci fut appelée par Morison, & par Gaspar Bauhin dans son Pinax, *Glycyrrhiza siliquosa*, *vel Germanica* ; & par Jean Bauhin, *Glycyrrhiza radice reptante*, *vulgaris Germanica* ; cette plante fut enfin nommée par Matthiole, *Glycyrrhiza altera*, *seu radix dulcis*, & enfin par Linnée, *Glycyrriza glabra*. Ce dernier Botaniste avait en vue de désigner ses siliques, qui sont un peu lisses, en quoi elles diffèrent de celles de la *Glycyrrhiza echinata*, qui sont toutes couvertes d'épines. Les Siciliens connaissent cette plante sous le nom de *Regolizia*, & même sous celui de *Niculizia*.

Cette plante pouſſe des racines rouges extérieurement, & jaunes en-dedans, qui ſont de la groſſeur du doigt, ou plus ou moins. Ces racines, qui ſont douces, remplies de ſuc, & agréables à mâcher, ſerpentent & tracent ſous la terre de tous les côtés. De ces racines s'élèvent des tiges rameuſes & ligneuſes, ayant environ deux ou trois palmes de hauteur. Les tiges ſont garnies de feuilles rondes, d'un vert clair,& pareilles à celles du lentiſque,& comme elles, épaiſſes, graſſes & viſqueuſes. Ces feuilles ſont diſtribuées par paires, également éloignées les unes des autres, le long d'une tige qui ſe termine par une feuille. La fleur, qui eſt papillonnacée, eſt d'une couleur bleue. On voit s'élever de ſon calice un piſtile qui ſe change enſuite en une petite ſilique, dans laquelle on trouve quelques graines réniformes.

Il y a en Sicile beaucoup de fabriques, que l'on y nomme *Arbitri*, où l'on prépare la pâte, ou le ſuc de réglíſſe. Les principales ſont à *Catane*, à *Cefalu*, à *Noto*, à *Taormine*, & dans les deux *Petralie*, où l'on en fait ſur-tout une plus grande quantité que par-tout ailleurs, parce que cette plante abonde dans leur territoire. Je vais maintenant avoir l'honneur de vous informer de ce que j'ai vu pratiquer ici à cet égard.

La racine de régliſſe qui ſert aux fabriques, ou *Arbitri*

Arbitri de cette ville de Catane, y eſt apportée des environs de Lentini, & du territoire même de Catane. Les Payſans commencent à l'arracher au mois de Novembre, pour la porter aux Manufacturiers, que l'on nomme ici *Arbitranti*, parce que cette racine eſt alors plus ſucculente & remplie de liqueur, principale raiſon pour laquelle on l'arrache dans ces tems-là. D'ailleurs ce mois favoriſe encore plus que les autres cette opération, vû que le ſol eſt alors moins compact & plus humide, à cauſe des pluies qui, vers cette époque, tombent ordinairement en Sicile.

Les Payſans des cantons où croît la régliſſe, qui ont déjà reçu des arrhes pour en apporter les racines dans les fabriques, commencent donc à les arracher dès le mois de Novembre, comme je l'ai déjà dit, & en forment de gros faiſceaux, qu'ils apportent aux Chefs des fabriques. Or, ceux-ci ſont dans l'uſage, en vertu de quelqu'arrangement particulier, de les leur payer à raiſon de trois tari le cantaro de 111 rotoli, poids de Sicile.

Cette racine étant une fois dans les mains des Fabriquans, ceux-ci la font couper en une infinité de petits morceaux de la longueur d'un empan ou environ, pour qu'elle puiſſe mieux s'écrâſer ſous les meules. Comme ces racines de régliſſes ſont ſouvent terreuſes & boueuſes, on les met tremper dans

des baquets pleins d'eau, pour en détacher la terre, afin que le ſuc que l'on doit en retirer, ſorte bien net & ſans aucun mélange. Ces morceaux de régliſſe étant ainſi bien nettoyés & bien lavés, on les met peu-à-peu, avec une petite fourche, ſous la meule d'un moulin à huile, pour les y faire écrâſer, afin qu'en les faiſant enſuite bouillir dans l'eau, ils puiſſent beaucoup mieux s'y inſinuer, & mieux ſe mêler avec toutes les parties ſucrées & réſineuſes de la plante. Ces morceaux ayant été bien écrâſés, on les jette dans une grande chaudière, où on les fait bouillir à grand feu pendant quatre ou cinq heures de ſuite. Durant cet eſpace de tems, l'eau s'étant inſinuée dans les pores de ces racines, on ceſſe d'attiſer le feu ſous la chaudière. On retire enſuite ces racines bien imbibées d'eau, pour les mettre dans un certain nombre de ſacs ou de corbeilles percées dans le milieu. On place ces dernières juſqu'au nombre de vingt, & même davantage, ſous le preſſoir, pour en faire couler le ſuc de ces racines dans un vâſe qui eſt fixé ſous cette machine. On tranſvâſe ce ſuc dans une grande chaudière moins profonde que les autres, en obſervant de le faire paſſer au travers d'un panier qui tient lieu de filtre, pour qu'il ſoit très-pur. On évite également d'y laiſſer tomber quelques morceaux de ces racines.

Lorſque le ſuc de la régliſſe a été ainſi exprimé &

filtré, on retire des sachets ou corbeilles, toutes les racines de cette plante qu'on y avait d'abord mises; mais comme elles n'ont point été comprimées ou pressées d'une manière convenable pour que tout le suc qu'elles pouvaient contenir, ait pu en sortir, on met ces racines à part, pour les soumettre à une nouvelle ébullition. Lorsque cette seconde opération a été faite, & que le suc des racines de réglisse a été retiré par les mêmes procédés que la première fois, on fait bouillir ce suc bien filtré & bien épuré dans une chaudière pendant vingt-quatre heures de suite, pour qu'il vienne à s'y épaissir & à s'y condenser. Ceux qui président à ce travail, apportent le plus grand soin à bien regler le feu, dans la crainte que vers la fin de l'opération, un dégré trop violent de feu ne vienne à gâter la *cuite*. Deux personnes remuent sans cesse, avec une pelle ou grande spatule de fer, cette espèce de syrop, & continuent cette manipulation pendant deux heures, pour qu'une pareille opération fasse prendre à ce suc la consistance du miel. Les ouvriers doivent être encore très-versés dans cette manière de remuer bien également cette sorte de rob ou de pâte, afin qu'elle ne devienne pas, comme ils disent, *gramolosa*, ou *bozzoluta*, c'est-à-dire, grumeleuse, mais aucontraire, bien égale & d'une couleur uniforme. Après cette longue manipulation, ce suc de réglisse épaissi forme une sorte

de pâte qu'on laiſſe refroidir & dont on fait alors des petits pains. On les met par lits les uns ſur les autres dans des caiſſes, après avoir eu la précaution de les envelopper, chacun en particulier, dans des feuilles de laurier, pour qu'ils ne viennent pas à s'agglutiner les uns contre les autres.

On met ſecher au ſoleil les racines que l'on a retirées pour la ſeconde fois des ſacs de ſparte, ou de jonc, & lorſqu'elles ſont bien sèches, elles ſervent à allumer le feu & à l'attiſer, parce qu'elles ſont très-combuſtibles, en raiſon des particules graſſes & huileuſes qui y reſtent encore.

Lorſque le Fabriquant a fait une certaine quantité de ſuc ou de pâte de régliſſe, il cherche, par la voie d'un Courtier ou *Senſale*, à la vendre, s'il n'eſt pas convenu de la livrer à une certaine époque à un Marchand, ce qui vaut encore mieux pour lui. Dans ce dernier cas, il lui livre cette pâte au prix convenu, & qui peut varier, ſelon les demandes & ſelon la quantité plus ou moins grande de ſuc de régliſſe qui s'eſt fait dans l'Iſle.

Les fabriques où l'on prépare le ſuc de régliſſe, ne peuvent pas toujours être dans un endroit fixe, parce qu'en arrachant pendant quelques années de ſuite la racine de cette plante toujours dans le même canton, elle vient enfin à y manquer, & à ne plus fournir cette même quantité qu'exige chaque Manu-

facture. De-là vient que, pour ne point perdre une pareille branche de commerce, qui est d'une certaine considération & assez lucrative, & pour attendre la réproduction de la réglisse dans les endroits où cette plante commençait à manquer, on transporte les fabriques dans les lieux où l'on est le plus à portée de se procurer la plus grande quantité de racines de cette plante. On a encore égard à la facilité d'avoir tout le bois dont on a besoin pour un pareil travail, qui en consomme beaucoup.

La quantité de suc ou de pâte que l'on fabrique année commune en Sicile, peut monter environ à quatre-mille cantares, dont on exporte environ trois-mille à l'Étranger. Les chargemens s'en font ordinairement pour Trieste, Livourne, Gênes, Marseille, l'Angleterre & la Hollande. On préfère cette pâte dans ces diverses contrées, à celles qui viennent de différens endroits du Levant, pour donner, comme tout le monde le fait, une certaine couleur à diverses étoffes, indépendamment de ses propriétés & de ses vertus, que les Médecins mettent à profit dans le traitement de plusieurs maladies. Le suc de réglisse, transporté à bord, revient à 5 onces & dix tari le cantaro (tel était le prix de la récolte de l'année 1776); qui, étant multiplié par trois-mille cantares, procurent annuellement à la Sicile un revenu de 16000 onces. En voilà assez sur cette matière.

Du petit Palmier épineux, appelé par les Botaniſtes,
Palma humilis ſpinoſa.

Les Palmiers qui croiſſent en Sicile ſont de différentes eſpèces. On y voit premièrement une aſſez grande quantité de celui que les Botaniſtes appellent *Palma major* ou *Dactylifera*, & Linnée, *Phœnix Dactylifera*, c'eſt-à-dire, le palmier qui produit des dattes qui parviennent à un tel dégré de perfection & de bonté qu'elles égalent preſque celles que produiſent pluſieurs endroits du Levant. Il y a encore le petit palmier, *Palma humilis non ſpinoſa*, déſigné par Linnée ſous le nom de *Chamærops humilis*, & en Sicilien, *Ciafagghiuni non ſpinuſi*; enfin, l'on y remarque une variété de la même eſpèce, appelée par Gaſpar Bauhin, *Palma minor*, & par Jean Bauhin, *Chamœriſes*, ou *Palma kumilis Hiſpanica ſpinoſa*, que l'on nomme en Sicile *Ciafagghiuni ſpinuſi*, & qui eſt préciſément celle dont je me propoſe de vous parler dans cette Lettre.

On ne ſaurait imaginer la quantité prodigieuſe de ces petits palmiers, *Palma humilis*, que l'on voit croître dans la partie Méridionale de la Sicile, où ils viennent ſpontanément. C'eſt avec raiſon que Virgile donna l'épithète de *Palmoſa*, abondante en palmiers, à l'ancienne ville de *Selinunte*, parce que

ſon territoire, & tous les endroits circonvoiſins, abondent ſingulièrement en ces petits arbuſtes, comme on peut le conjecturer d'après ce Vers du troiſième Livre de l'Énéïde :

Teque datis linguæ Ventis Palmoſa Selinus.

Silius Italicus (1), véritable imitateur de Virgile, affirme la même choſe en diſant, *Palmis onuſta Selinus.*

Servius remarque, à propos de ce Vers de Virgile, que la ville de Selinonte, qui eſt auprès du Cap de Lilybée, abonde en palmiers dont on mange les fruits. *Selinus civitas eſt juxtà Lilybeum, abundans Palmis, quibus veſcuntur.* Fazello parlant enſuite de Selinonte, dans ſon ſixième Livre, Décade première, Chapitre 4, donne les raiſons pour leſquelles Virgile donnait le nom de *Palmoſa* à cette Ville, & d'après quelle eſpèce de palmier. *Selinum Palmoſam dixit à Palmis aut domeſticis, quibus fortaſsè ſuâ ætate abundabat, aut ſylveſtribus, quas*

(1) M. le Febvre de Villebrune, Membre du Muſée de Paris, vient de nous donner la première Traduction Françaiſe de ce Poëte Latin, avec des Notes Hiſtoriques & Géographiques très-ſavantes. Le Texte Latin eſt à côté de la Traduction. Cet Ouvrage, qui forme deux petits volumes *in*-12, ſe vend à Paris, chez Buiſſon, Libraire.

[*Note du Traducteur.*]

etiàm nunc profert nobiliſſimas. Or, ces dernières ne ſont que celles dont je parle.

Le petit palmier, ou *Palma humilis* des Botaniſtes, diffère peu du palmier dactylifere, ou grand palmier, quant aux parties qui concourent à ſa production & à ſa naiſſance, parce qu'on remarque qu'il pouſſe de ſa principale racine ou pivot, d'autres racines rondes qui ont plus d'une braſſe de longueur, & qui pénètrent fort avant dans la terre. Dans la partie la plus voiſine de celle de ſes racines qui paraît la plus groſſe, ce palmier renferme un germe caché ſous pluſieurs enveloppes, qui eſt tendre & très-agréable au goût, appelé par les Botaniſtes *Cerebrum*, & *il tronzo* par les Siciliens. De ce germe, ou *Cerebrum*, ſortent quelques feuilles longues & aiguës en même tems, qui s'élèvent à une hauteur plus ou moins conſidérable, & qui étant parvenues à leur parfait développement, prennent la forme d'un éventail; c'eſt ce qui leur a fait donner l'épithète de *flabelli-formes.* La tige de ces feuilles, qui eſt preſque longue de trois palmes, eſt garnie ſur ſes deux parties latérales de petites épines, qui font donner à cet arbuſte le ſurnom d'*épineux*, pour le diſtinguer de l'autre eſpèce de petit palmier, qui ne l'eſt pas. Cette tige eſt unie, & attachée à une feuille de figure triangulaire. Lorſqu'on en ſépare cette tige, on apperçoit entre les différentes rangées de feuilles,

un réticule intermédiaire qui eſt formé par des filamens extrêmement déliés.

Ce petit arbre produit quelques baies dont la figure eſt ſphéroïdale, & que l'on appelle *uova*, ou *ovaja*, ou œufs, comme le grand palmier. Ceux-ci venant à ſe développer, produiſent une grappe compoſée de baies, & chacun de ces arbuſtes ne produit au plus que trois de ces grappes. Ces baies, ou petits fruits ſphéroïdes reſſemblent à des jujubes un peu allongées. Ils ſont revétus d'une pellicule très-mince d'une couleur jaunâtre, qui renferme une pulpe qui eſt auſſi jaune, & de la même nature que celle des dattes, & qui en a le même goût quand elle eſt mûre. Cette pulpe recouvre un noyau liſſe qui ſe partage en deux comme celui des dattes, & dont il ne diffère point.

Il eſt facile de voir, d'après la deſcription de cet arbuſte, que ſes productions conſiſtent dans ſon fruit, qui eſt de la même nature que la datte, & dans ce que les Botaniſtes appellent *Cerebrum*, & les Italiens *Cervello*, qui eſt très-agréable au goût. C'eſt pour cette raiſon que les habitans de la Sicile en mangent ſouvent. Ils y trouvent un goût pareil à celui du tronc des cardons, ou de ces cardes que l'on appelle *Gobbo* en Toſcane. Cette production du palmier ſe ſert ſur la table même des Grands Seigneurs, d'où il ne faut pas être ſurpris que Gaſpar Bauhin

rapporte le même usage en faisant la description de cet arbuste. *In Boëticâ regione & Algarbiâ Lusitaniæ parte, magnus est proventus. Ex quibus regionibus, teste Amato, Antuerpiam magna invehitur copia, ubì in maximis habetur deliciis, nec nisi Optimatibus, aut Principibus præsentatur quùm cibus sit delicatissimus, suavis, ventriculo gratus.*

C'est par ce *Cerebro*, ou portion de la racine du petit palmier, que l'on doit expliquer & entendre ces racines du palmier sauvage dont il est fait mention dans la Harangue de Cicéron contre Verrès, *in Verrem*, Lib. 5, Paragraphe xxxiij, & dont les soldats de l'armée navale de Cléomène dûrent se nourrir étant pressés par la faim, quand ils débarquèrent de nouveau à Pachynus, le cinquième jour de leur départ. Ils se trouvaient effectivement dans cette partie de la Sicile qui abonde le plus en petits palmiers. Voici les propres paroles de l'Orateur Romain. *Postquàm Paulùm provecta classis* (c'est-à-dire, celle de Cléomène), *& Pachynum quinto die deniquè appulsa est, Nautæ, fame coacti, radices palmarum agrestium, quarum erat in illis locis, sicut in magnâ parte Siciliæ multitudo, colligebant & his miseri perditique alebantur.* Ils dûrent également se nourrir du fruit, ou de la datte que cet arbuste produit en quantité, parce qu'il est réellement bon à manger, lorsqu'il est bien mûr, ce qui arrive dans

les mois de Décembre & de Janvier. Ce même fruit eſt encore aujourd'hui du goût de pareilles gens, qui en mangent très-volontiers & fort ſouvent (1).

Après avoir parlé de l'uſage que l'on fait de ces deux productions du petit palmier, c'eſt-à dire, de ſon fruit & de cette partie de ſes racines appelée *Cerebrum* par les Botaniſtes, il ne me reſte plus qu'à faire mention de tous les avantages que l'on retire de ſes feuilles. Celles ci ſont, premièrement, une excellente nourriture pour les beſtiaux ; ſecondement, elles procurent un très grand revenu par le grand nombre d'uſages auxquels les deſtinent les gens du pays. Ils ont coutume, pendant l'été, de couper ces feuilles de palmier, & de les étendre au ſoleil pour les faire ſecher. Ces feuilles, de vertes qu'elles étaient, deviennent alors blanchâtres. Les

---

(1) *Ceſaglione*, dit le célèbre Redi dans ſes étimologies Italiennes, eſt cette eſpèce de moëlle des Palmiers que l'on appellent *Cervello*, en dérivant le mot de *Ceſaglione* du Grec εγκέφαλος τοῦ φοινικος qui veut dire, le *Cerebrum* du palmier. Il ajoute que les Arabes appellent cette partie *Giummar*. Mais lorſqu'on ſait que les Siciliens, chez leſquels ſont reſtés pluſieurs mots Sarraſins, appellent *Tummi* ou *Dummi*, le fruit du palmier, & non point celle de ſes parties que les Botaniſtes appellent *Cerebrum*, il m'eſt venu dans l'idée que ce mot eſt corrompu du nom Arabe *Giummar*, & que cette dénomination apparenoit excluſivement au fruit, c'eſt-à-dire, à la datte & non point à toute autre partie du palmier.

[*Note du Traducteur.*]

Siciliens s'en servent, pour faire plusieurs choses destinées aux usages domestiques, & sur-tout des chapeaux, des cabats ou sportes, des soufflets pour attiser le feu, différentes espèces de sacs, des cordes avec lesquelles on empaille les chaises, ce qui fait leur plus grand trafic; enfin des balais qui sont d'une très-longue durée. On fabrique sur-tout ces cordes, que l'on nomme *Corinna* en Sicilien, & ces balais, à *Auguste*, à *Palma*, à *Terra-Nuova*, à *Sciacca*, dans cette contrée de la Sicile que l'on appelle *Trabia*, à *Castel-Vetrano*, & dans d'autres endroits de la Vallée de *Noto*. On fait souvent avec ces deux articles des chargemens considérables pour Naples & pour d'autres pays encore plus éloignés. On envoie même au loin ces objets de commerce dont je viens de parler, & qui se répandent encore dans les autres endroits de l'Isle. Ces différentes branches d'industrie offrent des ressources à la classe la moins fortunée des habitans, qui trouve toujours par ce moyen l'occasion de se procurer un bénéfice médiocre, pour fournir à ses besoins journaliers (1). Je ne dois pas

---

(1) Ceux qui ne connaissent la Sicile que par les descriptions qu'en ont donné les Voyageurs, seront bien étonnés d'apprendre que les peuples qui l'habitent, ne soient pas les plus heureux du monde, puisque la Nature a été si prodigue en leur faveur. Cependant on peut leur assurer que le nombre des malheureux est peut-être plus grand en Sicile que par-tout ailleurs. Des causes morales ont produit

encore oublier de dire que les tiges des feuilles du petit palmier, qui sont ligneuses & très-élastiques,

---

& produisent encore tous ces maux. Or, voici les principales. 1° Le malheur que la Sicile a éprouvé pennant plusieurs siècles, d'être gouvernée par des Souverains Etrangers qui, demeurant à une très-grande distance de cette Isle, n'y venaient presque jamais; connaissant peu le pays, ils l'abandonnaient à la cupidité ou à l'apathie des Vicerois. Ceux-ci ne se considérans que comme passagers dans cette Isle, tiraient tout le parti possible des circonstances, & laissaient introduire le relâchement dans l'administtation.

2° Le peu de durée des établissemens que quelques Vicerois honnêtes & éclairés avaient cru devoir faire pour le maintien de l'ordre public; car des hommes intégres ne se sont pas toujours succédé dans cette place importante. Tous les Vicerois n'ont pas ressemblé au célèbre la Viefville qui, avec un détachement de 200 Dragons & quelques Bourreaux, rétablit, dans une seule tournée, la sûreté dans l'Isle. Il la purgea enfin des bandits qui l'infestaient au point que l'on n'ôsait plus y voyager sans escorte.

3° Le fréqnent changement de Souverain.

4° Le régime Féodal, qui y subsiste encore avec toute sa barbarie.

5o Une Législation obscure & trop compliquée.

6o La multiplicité inconcevable des Moines de toutes les couleurs & des Ecclésiastiques, suite du régime Féodal; car le main-mortable prenant le parti de l'Eglise, cesse dès ce moment d'être soumis à son Baron, ou Seigneur Suzerain.

7° L'odieux Tribunal de l'Inquisition, qui a toujours empêché les progrès de la raison en proscrivant les Sciences & les Livres qui la développent.

8o La multitude effrayante des Nobles; car il fut un tems où, pour 50 livres de notre monnaie, on obtenait le diplôme de Baron Sicilien.

9° Les entraves mises au commerce.

ſuppléent aux baleines dans les corps des femmes. Les différens filamens que l'on voit interpoſés entre les feuilles du petit palmier, ont encore leur uſage; car les chaſſeurs s'en ſervent au lieu d'étoupe ou de papier brouillard, pour bourrer leurs fuſils ou arquebuſes. Enfin, il n'eſt point de partie de cet arbuſte, qui n'ait quelque propriété particulière, & qui ne ſoit reconnue pour être bonne à quelque choſe par ce peuple induſtrieux.

---

100 Enfin, les brigandages & les pirateries continuelles des Barbareſques, qui ſont conſtamment ſur les côtes de cette Iſle,. & découragent le commerce & la navigation. Voilà en peu de mots les cauſes de dépopulation & des calamités publiques, auxquelles il ferait cependant facile de remédier. Ce ſont elles qui rendent le plus grand nombre des Siciliens malheureux, quoique ce peuple ait naturellement de l'eſprit, & une grande ſagacité, & quoique leur Iſle ſoit le Jardin de l'Italie, comme l'Italie eſt celui de l'Europe.

Le nouveau Viceroi (M. le Marquis de Caraccioli, ci - devant Ambaſſadeur de la Cour de Naples auprès de celle de France), a détruit l'Inquiſition; le Roi actuellement regnant exige des talens de la part des Eccléſiaſtiques, & un certain patrimoine, dont il prend le fond, & leur en fait la rente, pour éviter toute ſurpriſe; enfin, la libre exportation des grains eſt permiſe. Des Chebecs qui croiſent avec des Galères pendant toute la belle ſaiſon, éloignent un peu les Barbareſques. Ces Bâtimens de guerre feraient néanmoins plus impoſans & plus utiles à Syracuſe & ſous le Cap Paſſaro, que dans les Ports de Palerme, où ils ſont tellement ſtationnaires, qu'on les y prendrait pour des Pataches.

Comme les lumières ſur la meilleure adminiſtration ſe propagent journellement, il eſt à préſumer que, ſous le Monarque qui règne

Du Crocus, ou Safran (1).

Le Crocus ou Safran, que les Botaniſtes appellent *Crocus autumnalis ſativus*, & Linnée, *Crocus ſativus*, & qui croît en Sicile, a été regardé comme celui de la meilleure qualité, même du tems des

dans ce moment ſur les deux Siciles, les Peuples deviendront enfin plus heureux, les Moines moins nombreux, plus laborieux & moins riches; enfin, que l'humanité bénira à jamais dans cette Iſle célèbre, le nouvel Hercule qui abattra, d'un ſeul coup, toutes les têtes de l'Hydre qui déſole un auſſi beau pays.

[*Note du Traducteur.*]

(1) Il y a pluſieurs eſpèces de ſafran; dont l'une fleurit au Printems, & ne ſe cultive que dans les parterres pour en avoir la fleur, qui eſt très-agréable. Celle dont on va parler ici fleurit en Automne, & n'a point d'odeur. Selon M. Haller, ce ſafran naît dans les pays chauds comme dans les pays froids, en Sicile, en Italie, en Hongrie, en Allemagne, en Angleterre, en Irlande, dans pluſieurs Provinces de la France, dans la Gaſcogne, dans le Languedoc & la Normandie. Le ſafran du Gâtinais paſſe pour le meilleur; on le vendait jadis juſqu'à 40 écus la livre; il ne coute plus aujourd'hui que 24 ou 30 livres. Les ſtigmates du ſafran, qui ſont les ſeules parties des fleurs de cette plante bulbeuſe pour leſquelles on la cultive, étant deſſéchées, ont une odeur très-agréable. Il faut 5 livres de ces ſtigmates vertes, pour faire une livre de ſafran ſec. Quelques Médecins l'ont appelé le *Roi des végétaux* & la *Panacée végétale*, à cauſe de ſes vertus.

Dictionnaire de Bomarre, page 15 *du Tome* 8, *édition de Paris, de* 1775.

anciens Auteurs. Pline, parlant des différens safrans qui viennent des diverses contrées, assigne la troisième place à celui de Centorbi en Sicile. *Prima Nobilitas Cilicio & ibì in Coryco monte; deindè Lycio monte Olympo; mox Centuripino, Siciliæ.* (Plin. Lib. XXI. Cap. IV.) Solin dit, entr'autres choses, dans la description qu'il fait de la fécondité du sol de la Sicile, que les campagnes de Centorbi sont, non-seulement abondantes en grains, en vins & en huiles, mais encore que l'on ne pourrait comparer le safran qu'elles produisaient & qu'elles produisent à tout autre, tant ses qualités sont supérieures. *Licet quidquid Sicilia gignit, sivè soli bonitate, sivè hominis ingenio, proximum in iis, quæ optima judicantur, fœtus tamen terræ Centuripino croco vincitur.*

Or, on ne cultive plus aujourd'hui de safran à Centorbi, mais dans les environs de son territoire, savoir: à *San Filipo d'Argiro*, ou l'ancienne Argyre, dans les montagnes de *Judica*, à *Scarpello*, à *Torcisi*, & dans un petit nombre d'autres endroits qui, du tems de Pline, devaient se trouver dans le district de Centorbi, que Cicéron nomme dans sa troisième Harangue contre Verrès, la *Ville des Laboureurs*, parce qu'il s'en trouvait effectivement un très-grand nombre dans son arrondissement, pour pouvoir y semer une grande quantité de grains, comme il y en a encore beaucoup aujourd'hui. Voici les propres

paroles

paroles de Cicéron. *Aratores Centuripini, qui numerus est in Siciliâ maximus;* & à-peu-près dans le même endroit: *arant tota Sicilia ferè Centuripini.* Or, comme le nombre des Cultivateurs qui fleurissaient à Centorbi était très-considérable, il devait s'ensuivre naturellement que le territoire qu'ils cultivaient, devait être d'une grande étendue. Le territoire de Centorbi s'étendait alors beaucoup plus loin qu'aujourd'hui; Cicéron, que je viens de citer, nous l'assûre encore dans sa troisième Harangue contre Verrès, en disant que ces mêmes habitans de Centorbi possédaient une bonne partie du territoire d'Enna, c'est-à-dire, de la ville ou citadelle d'Enna, bâtie par Géron, Tyran de Syracuse: or, ces terres, selon Strabon, Livre 6, confinaient avec celles des peuples de Centorbi. *Propinquum Centuripis est oppidulum Ætna, excipiens, & deducens eos qui montem Ætnam volunt conscendere. Hìc enim Mons in altum se se attollere incipit.* Voici ce qu'en dit encore Cicéron: *Quid hoc Ætnenses soli dicunt? Imò etiàm Centuripini, qui agri Ætnensis multò maximam partem possident.* Les choses étant ainsi, on pourrait soutenir encore que le safran que produisent les endroits que je viens de nommer, serait le même que celui de Centorbi vanté par Pline, & avec d'autant plus de raison, qu'il n'a rien perdu de cette bonté & de cette perfection que lui attribue cet Auteur en le

mettant dans la troisième classe. D'un autre côté, le safran que l'on cultive dans le voisinage de Centorbi étant encore regardé comme le meilleur de la Sicile, il pourrait bien avoir remplacé celui que l'on vantait dans les tems reculés comme une des meilleures productions du territoire de cette Ville.

On cultive donc encore aujourd'hui du safran dans les districts de *San Filippo d'Argyro*, de *Judica*, de *Scarpello*, & de *Torcisi*. Il se trouve dans ces trois derniers endroits, quelques Hermites à qui l'on doit plutôt qu'aux autres Habitans la culture qui se fait de cette plante, & qui en tetirent presque tout l'argent dont ils ont besoin pour vivre.

Pour ce qui est de la culture du safran, on y destine des terres légères, mais qui doivent avoir été premièrement engraissées avec du fumier. On pourrait cependant le semer dans toutes autres espèces de terres. Mais les endroits que l'on regarde comme les meilleurs pour cette plante, sont ceux qui sont un peu froids & montagneux, puisque l'on voit même, par le texte de Pline, que les meilleurs safrans étaient, premièrement, ceux de Cilicie que l'on semait sur le Mont Coricus; en second lieu, les safrans de Lycie, c'est-à-dire, ceux que produisait le Mont Olympe, & troisièmement les safrans de Sicile, que l'on cultivait dans les environs de Centorbi, qui, de même que tous les endroits que

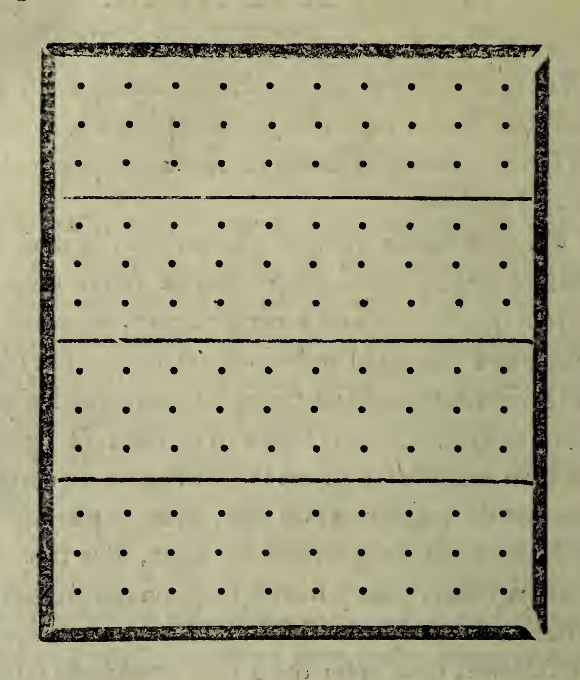
j'ai cités ci-dessus, sont très-montueux. D'où il me paraît que les terres qui sont sur les montagnes & les collines, sont réputées les meilleures pour la culture du safran, comme elles ont été reconnues pour telles jusqu'à présent.

On commence donc à planter dans le mois de Mai le petit oignon qui produit le safran dans le terrein que l'on destine à cette culture, en ayant le plus grand soin que l'endroit où on le met soit bien net & bien débarrassé de toutes les mauvaises herbes. Lorsque cette terre a été bien travaillée, & qu'elle est bien meuble (1), on la distribue en un certain nombre de quarrés où l'on fait, avec le plantoir, à la distance de cinq travers de doigt, des trous de tous les côtés, pour y mettre l'oignon qui produit le safran; on le transplante ensuite dans un autre endroit, c'est-à-dire, dans celui qui a déjà produit du safran pendant trois ans. C'est-pourquoi ceux qui s'occupent de cette culture distribuent leur terrein comme l'indique la figure suivante :

---

(1) *Meuble.* Terme consacré dans l'Agriculture pour désigner une terre dont les molécules sont rendues peu adhérentes les unes aux autres par le secours de l'art ; on ne bêche les jardins, on ne laboure les terres, que pour les rendre *meubles*, & pour faciliter, par cette opération, aux *chevelus* ou petites racines des plantes qu'on a semées, le moyen de s'étendre, & d'en attirer plus facilement les sucs de la terre.

[*Note du Traducteur.*]



Le mois de Septembre, qui eſt celui où ces petits oignons commencent à fleurir, étant venu, ceux qui cultivent le ſafran bêchent leur terrein, pour que ces petits oignons ne reſtent pas à découvert, & prennent en même tems le plus grand ſoin pour ne pas les endommager. Ils enlèvent enſuite toutes les herbes inutiles qui nuiraient à la végétation du ſafran.

Lorſque les premières pluies ſont tombées, ce qui arrive vers la fin du mois de Septembre, & le

commencement du mois d'Octobre, le safran se trouve alors en pleines fleurs. On commence donc à recueillir celles-ci, & cette récolte dure pendant une vingtaine de jours, & même davantage, & cela tous les matins, sans laisser passer une seule journée. Pour n'être pas exposé à perdre beaucoup de ces fleurs, qui se trouveraient ou tombées, ou mortes, ce qui priverait les Cultivateurs de leurs étamines, celles-ci étant cueillies, on les met au milieu d'une feuille de papier, que l'on place sur une brique chaude, où on les laisse jusqu'à ce qu'elles soient bien sèches. On expose encore ces étamines au soleil. Comme ces étamines ne croissent pas toutes dans le même instant, & qu'elles poussent de jour en jour, on enlève tous les matins du milieu de chaque fleur, ceux de ces filamens qui sont les plus longs, & l'on répète cette opération jusqu'à ce qu'il n'en reste plus dans les fleurs.

Lorsque la récolte du safran est achevée, on recouvre alors de terre avec la bêche toutes les feuilles que l'oignon,ou la plante du safran a poussées, ce qui ne se fait qu'une seule fois. Cette opération sert à faire grossir le petit oignon, qui donne ensuite dans son tems des cayeux comme à l'ordinaire. On laisse cet oignon produire ainsi pendant trois ans, mais après la troisième récolte, on les enlève au mois d'Avril, & l'on trouve qu'ils sont alors en bien plus

grand nombre que lorſqu'on les avait plantés. On replante les nouveaux oignons ou cayeux dans un autre terrein, & l'on abandonne les premiers.

La perfection du ſafran de Sicile conſiſte en ce qu'il donne avec de petites étamines une belle couleur, & qu'il eſt d'un goût amer & un peu aromatique, quand on le met à la bouche. Or, c'eſt par ces deux qualités que l'on juge de la bonté du ſafran, & que l'on voit s'il n'a point été adultéré ; dans ce cas, il ne produirait pas, quand on le mâche, la même ſenſation ſur la langue, & ne donnerait pas un auſſi beau jaune. Ces défauts viennent de ce que ce ſafran eſt falſifié avec les étamines de la fleur d'une plante que les Botaniſtes appellent *Scolymos Luteus*, & quelques autres, *Carduus Chryſanthemus*, vel *Spina Lutea*. On y mêle auſſi les étamines d'une autre plante nommée *Criſcus* ou *Carthamum*. Pline n'oublie pas dans le même endroit de ſon Ouvrage, de parler de pareilles fraudes, en diſant qu'il n'y a point d'objet de commerce que l'on falſifie autant que le ſafran. La preuve de ſa bonté ſe tire, dit-il, de ce qu'étant mis ſur la main, il s'y réduit facilement en pouſſière, en faiſant un peu de bruit quand on le froiſſe avec les doigts ; les étamines des fleurs des plantes avec leſquelles on l'altère, ſont au contraire très-flexibles, parce qu'elles retiennent toujours un peu d'humidité. On a encore une autre preuve de la

bonté du safran, lorsqu'après l'avoir touché, il fait une certaine impression sur les lèvres & sur les yeux, quand on porte la main au visage. *Adulteratur nihil æquè. Probatio sinceri si impositâ manu crepat velutì fragile. Humidum enìm, quandò advenit adulteratione, cedit. Altera probatio, si manu prolatâ ad ora lenitèr faciem oculosque mordicat.*

Le safran qui réunit ces qualités, & qui est naturel, se vend communément par ceux qui le cultivent, trois onces le rotolo, si la récolte a été bonne, quatre onces si elle a été médiocre, & davantage si elle a été mauvaise.

On emploie le safran à différens usages. Le preest pour la teinture des draps, & pour faire du vernis que l'on met sur le cuivre poli, & auquel il donne une belle couleur d'or; il s'en fait ensuite une grande consommation pour colorer le pain, & le rendre stomachique, & teindre enfin toutes sortes de pâtes, telles que les macaroni & les vermicelles, sur-tout chez les peuples qui cultivent cette plante. Ceux-ci en font même une consommation habituelle & journalière. Je vous renvoie à l'article *Safran* du Dictionnaire de *James*, pour voir ses différentes propriétés dans la Médecine. Le safran est la bâse du scubac, liqueur Irlandaise dont le nom signi-

ſie, en Langue Erſe ou Gallique, ſirop ou eau-de-vie (1).

Comme la récolte du ſafran ne conſiſte que dans les étamines de ſa fleur, il eſt certain que, pour en avoir une grande quantité, il faut y employer beaucoup de terrein; c'eſt-pourquoi le ſafran que l'on recueille en Sicile ne ſert que pour la conſommation de l'Iſle. Comme elle n'en a pas aſſez pour en vendre aux Étrangers, vû la petite quantité que l'on cultive, il s'enſuit que cette branche d'œconomie champêtre ne lui procure pas les mêmes avantages que ſi cette culture y était augmentée & encouragée par des primes & autres récompenſes. Or, il ne manque pas de terres dans cette Iſle qui ſeraient très-bonnes pour remplir cet objet, ſi cette culture

---

(1) Le *Scubac* eſt une teinture du ſafran, tirée par le moyen de l'eſprit de vin, à laquelle on ajoûte une certaine quantité de ſyrop ou de ſucre. Sa préparation eſt ou ne peut pas plus ſimple, & ſes propriétés ſont reconnues pour les maux d'eſtomach. Le Scubac eſt mis au rang des liqueurs fines, à cauſe de la cherté du ſafran.

La diſſolution du ſafran dans de l'eau, à laquelle on ajoûte enſuite un peu de gomme arabique avec un peu d'alun, fait un très-beau jaune, dont on ſe ſert pour le lavis des Plans. La craie broyée avec cette diſſolution ou infuſion du ſafran dans l'eau, & réduite en trochiſques, forme le ſtil de grain qui, étant bien ſec, s'emploie à l'huile, & fait un fort-beau jaune.

[*Note du Traducteur.*]

venait un jour à s'étendre en Sicile ; il eſt certain que cette nouvelle branche de commerce procurerait beaucoup d'argent aux Propriétaires, vu que le ſafran de cette Iſle eſt reconnu pour être de la meilleure qualité.

Obſervations ſur la culture du Safran.

Comme les perſonnes qui cherchent plutôt à s'inſtruire qu'à s'amuſer dans le cours de leurs lectures, pourraient peut être déſirer de plus grands détails ſur la culture du ſafran, qui croît volontiers dans tous les pays, on a préſumé qu'on leur ſerait de quelque utilité en leur faiſant connaître un petit Mémoire très-inſtructif ſur cet objet, qui ſe trouve dans le nouveau Journal des trois Règnes de la Nature, N° 19 & page 163.

Le vrai ſafran, celui qu'on emploie ordinairement dans les cuiſines, & le ſeul qui mérite ce nom, eſt le piſtile d'une fleur liliacée, dont le tube eſt ſimple & terminé en ſix découpures ovalaires; cette fleur provient d'un oignon, duquel elle ſort ſans tige, & ſoutenue par l'extrémité allongée de ſon tube. Elle paraît avant les feuilles, qui ſont radicales & étroites, & qui ne ſortent de terre que lorſque les fleurs commencent à diſparaître.

Les oignons de ſafran peuvent être confiés à une terre légère, comme l'ont écrit quelques Auteurs; mais on ne doit attendre une récolte abondante de fleurs, & une grande multiplication de cayeux, que des ſols ſubſtantiels, gras, & médiocrement humides. Dans les terres trop froides par ſurabondance d'humidité, les oignons pourriſſent, ou ne ſe régénèrent point aſſez.

Il faut défoncer à neuf pouces le terrein qu'on deſtine à être converti en ſafranière, & il doit être remué à cette profondeur avant le mois de Septembre. Si l'on procède à ce guéret pendant le cours de l'été, il eſt avantageux d'en faire briſer les mottes le plus poſſible, pour qu'à la plus légère pluie qui ſurviendra avant le mois de Septembre, on puiſſe applanir le terrein, dreſſer ſes planches, & enterrer les oignons. Les planches deſtinées à la culture du ſafran, doivent être de 27 pouces de largeur, ſéparées entr'elles par des ſentiers de 18 pouces, pour la facilité de la culture des fleurs. Dans chaque planche on plante quatre rangées d'oignons, eſpacées l'une de l'autre de neuf pouces, la première & la quatrième ſur les bords des ſentiers, & les deux autres à neuf pouces de chacune de celles-là; de manière que les perſonnes prépoſées à la cueillette du bord d'un ſentier, cueilleront les deux premières

rangées d'une planche, & les deux autres sont réservées pour celles qui passeront dans le sentier opposé. Par cet arrangement, que la terre soit sèche ou humide dans le tems de la fleuraison, les planches ne seront point foulées, & la récolte se fera sans perte.

Si l'on ne veut pas sacrifier à la culture du safran un terrein déjà complanté, on peut en faire des bordures d'allées, d'autant plus agréables, qu'elles seront en fleurs dans une saison où toutes les autres plantes n'offrent que des feuilles qui jaunissent, ou une verdure éteinte & sans vivacité.

Mais de quelque manière qu'on dresse sa safraniére, il faut, dans les sillons, ranger les oignons à quatre pouces l'un de l'autre, & ne pas mettre plus de trois pouces de terre sur la tête de l'oignon.

Aux premières pluies d'Octobre, le terrein planté de safran se couvre de fleurs qui récréent la vue & embaument l'air par une odeur aromatique. Alors il faut chaque jour, avant que l'ardeur du soleil desséche trop les fleurs écloses le matin, les cueillir & les porter à la maison sur une table, où on les étend & les éparpille, pour qu'elles ne contractent pas une mauvaise odeur, ce qui leur arrive lorsque, trop long-tems entassées, elles donnent lieu à une légère fermentation. La cueillette de chaque jour-

née étant finie, on doit incontinent s'occuper du dépouillement de la fleur. Des femmes s'aſſeyent autour de la table, & prennent de la main gauche la fleur, de la droite elles enlèvent les trois ſtigmats du piſtile,& les mettent dans une aſſiette. Le moins que faire ſe peut, il ne faut point mêler les étamines avec les trois ſtigmats dont nous venons de parler. Elles augmentent le volume du ſafran, mais en diminuent la qualité & le prix. Ce travail eſt à la portée de tout le monde, des enfans même, & il peut occuper agréablement quelques inſtans une mère de famille ménagère & ſes filles.

Chaque jour il faut étendre le ſafran qu'on a dépouillé ſur des feuilles de papier dont on a replié les bords pour le contenir, & l'expoſer à deſſécher dans une chambre aérée, mais où le ſoleil ne puiſſe pas trop hâter la deſſiccation, & le vent renverſer le ſafran.

Quand le ſafran a perdu la plus grande partie de ſon humidité, on achève la deſſiccation dans un poëlon de fer étamé, ſur un charbon modéré, avec l'attention de le remuer continuellement. Quand on eſt aſſuré qu'il eſt aſſez torréfié, ce qui arrive quand on le réduit aiſément en poudre en le frottant entre ſes doigts, on le laiſſe refroidir & on le pile dans un mortier de marbre. On met le ſafran

ainſi pulvériſé dans une bouteille blanche bien sèche, & que l'on bouche bien pour que l'odeur ne s'en diſſipe en aucune manière.

Après les récoltes, les ſafranières ne demandent d'autre ſoin que d'être légèrement & ſuperficiellement béchottées de tems en tems, pour que les mauvaiſes herbes n'affâment pas les oignons, & ne nuiſent pas à leur multiplication. Après la ſeconde récolte, & lorſque les feuilles entièrement flétries atteſtent, vers le commencement de Juillet, l'état paſſif de l'oignon, il eſt avantageux de l'ôter de la terre, & de le placer ſur un autre terrein. Lorſqu'on diffère plus de trois ans, les oignons diminuent en nombre & en groſſeur, & l'on s'expoſe à les perdre inſenſiblement tous d'une année à l'autre, après ce terme.

L'ennemi le plus dangereux pour l'oignon de ſafran, eſt ce petit rat de terre connu en Provence ſous le nom de *Darbou*. Il en eſt fort friand; & ſi l'on s'endort après les indices que cet animal donne de ſes dégâts, par les jettées de terre qu'il pouſſe de ſes ſouterrains, on doit s'attendre à une grande dévaſtation. Un ennemi moins dangereux, mais dont la marche cachée ne peut être arrêtée, eſt un vers d'un jaune clair, dur, roide dans ſes mouvemens, de la longueur d'un pouce, qui ronge l'oi-

gnon ſouvent juſqu'à la moitié ; mais comme il ne l'attaque guères que par l'extérieur, ſes dégâts ſont moins nuiſibles, & ne deviennent ſenſibles que lorſque ces vers ſont fort multipliés. On arrête, par la tranſplantation , le dégât que ces vers occaſionneraient à la longue.



LETTRE VIII.

Ecrite à M. Marc Laſtri, attaché à l'Oratoire de Saint-Jean de Florence, & Membre de la Société Royale des Géorgophiles de la même Ville, ſur les Mûriers & les Vers à ſoie (1) que l'on élève en Sicile.

A Catane, ce 10 Août 1776.

MONSIEUR,

Je ſuis on ne peut pas plus ſatisfait d'apprendre que ma patrie poſſède aujourd'hui un grand nombre de ſujets très-verſés dans toutes les matières relatives

(1) Le vers à ſoie a été apporté de la Chine, ſon pays natal, ainſi que l'art de retirer la ſoie de la coque. Il n'y a pas très-long-tems que les vers à ſoie ont été connus en France, & que leurs coques y ont été filées pour être employées dans nos Manufactures. Les ouvrages de ſoie étaient ſi rares, même à la Cour, du tems de Henri II, que ce Prince fut le premier qui porta des bas de ſoie. Autrefois les étoffes de ſoie étaient ſi précieuſes & ſi chères, qu'elles ſe vendaient au poids de l'cr; il n'y avait que les Empereurs qui en portaient. Des Perſans ont long-tems veudu la ſoie aux Romains & aux Peuples de tout l'Orient, ſans que tant de Nations aient pu découvrir ſon origine. Ce ne fut que dens le tems de la guerre que

à l'agriculture. Elle n'en a jamais été abſolument dépourvue, même dans les tems les plus reculés ; mais aujourd'hui la liberté d'un commerce bien entendue a réveillé de plus en plus l'attention de nos concitoyens, & les a engagés à écrire de nouvelles choſes ſur les matières géoponiques, & il ne nous reſtera dans peu preſque plus rien à déſirer dans ce genre, ſi toutes fois les préjugés ceſſaient d'y être érigés en maximes, comme ils ne l'ont été que trop juſqu'ici.

J'ai voulu vous donner une preuve de la parfaite conſidération que j'ai pour votre perſonne, pour que vous vouluſſiez bien m'accorder plus ſpécialement votre amitié, & je voulais en même tems vous entretenir ſur quelques matières analoges à votre goût ; mais lorſque j'ai appris, par une ſuite de combinaiſons, que vous étiez l'Auteur de l'Année Champêtre, ou du Calendrier à l'uſage des Cultivateurs

---

l'Empereur Juſtinien eut avec ces peuples, qu'on ſut que c'étaient des inſectes qui travaillaient la ſoie. Deux Moines furent envoyés aux Indes par ce Souverain, & en rapportèrent des œufs, avec la façon de les faire éclorre, d'en élever & nourrir les vers, & d'en tirer la ſoie. Tout le monde ſait combien la ſoie eſt devenue aujourd'hui commune, & que les vers qui la produiſent ſe ſont très-bien naturaliſés dans nos Provinces Méridionales, où on les élève avec ſuccès.

Dictionnaire d'Hiſtoire-Naturelle tome 9, page 271, édit. de Paris, 1775.

de

de la Toscane, j'ai conclu, d'après les principes que vous y établissiez, combien ceux-ci devaient faire de progrès dans le premier & le plus utile de tous les Arts (1).

Je vois dans cet Ouvrage des instructions des plus nécessaires pour ces Villageois qui, dans toutes leurs opérations relatives à l'agriculture, agissent très-souvent au hasard & sans principes, au-lieu d'imaginer des procédés d'après la nature des choses; ils ne connaissent que les exemples de leurs pères, & ne donnent pour toute réponse aux questions qu'on leur fait sur leur pratique, *c'est notre ancien usage.*

Je ne prétends pas qu'il faille enseigner à un Paysan toutes les subtilités de l'art, & employer pour l'instruire ces termes philosophiques & ces grands mots que nombre de Savans ont adoptés. Je ne sais point si c'est pour rendre leurs connaissances plus gé-

---

(1) Notre Auteur ne s'est pas trompé dans ses conjectures, parce que l'on a vu jusqu'ici ce Calendrier s'enrichir de nouvelles lumières, & avoir été imité jusques dans les autres pays. Mais ne pourrait-on pas dire à son tour que le Calendrier des Laboureurs de Toscane n'est aussi qu'une imitation d'un Ouvrage sur la même matière, & portant à-peu-près le même titre que M. de Grace, ci-devant Rédacteur de la Gasette d'Agriculture & du Commerce, publié à Paris depuis tant d'années, avec tant de succès, & qui se vend dans cette Ville chez Onfroy, Libraire, Quai des Augustins ?

[*Note du Traducteur.*]

nérales, & pour les répandre plus volontiers chez toutes les Nations de l'Enrope; une pareille conduite ferait bien digne du désintéressement des Philosophes, mais n'est-il pas à craindre qu'ils n'aient voulu faire connaître qu'à un petit nombre d'élus, tous les mots de leur vocabulaire?

Mais revenons aux pauvres Paysans, qui méritent d'être instruits par des moyens plus faciles & sans mystère, & qui vous doivent cet avantage. En effet, votre Livre, dans lequel les Physiciens trouvent également à se satisfaire, fournit aux gens de la campagne & aux Cultivateurs les moyens d'acquérir à peu de frais beaucoup de connaissances.

Les Curés de campagne devraient répondre à vos vues bienfaisantes, en regardant toujours ce Livre comme le plus essentiel après l'Évangile. Il ne pourrait que leur être utile & profitable, si l'explication de ce Livre divin était suivie de celle de quelques-uns des Chapitres de votre Ouvrage (1). Ils apprendraient dans l'Évangile ce qu'ils doivent à Dieu, à leur prochain & à eux-mêmes, & ils trouveraient dans vos préceptes ce qu'ils devraient savoir

---

(1) Ce Livre estimé à juste titre, est intitulé : *Anno rustico osia Lunario per i Contadini della Toscana*; c'est-à-dire, Année champêtre, ou Almanach à l'usage des Cultivateurs de la Toscane.

[*Note du Traducteur.*]

& faire pour bien cultiver leurs champs, selon le vœu de la Providence, qui les a destinés à un état aussi pénible qu'utile à la Société.

Mais je présume que si, d'après vos salutaires exhortations, quelques Curés de la campagne se sont déjà imposé cette tâche, & s'ils ont déjà beaucoup contribué aux progrès de l'Agriculture dans leurs Paroisses respectives, vos vues seront par la suite universellement adoptées. C'est ainsi que l'exemple de ces Pasteurs, & les écrits sur l'économie champêtre, feront un jour un honneur infini à notre patrie (la Toscane).

Venons maintenant à notre objet. Je prends donc la liberté de vous adresser cette Lette, dont le fond roule sur les mûriers, les Vers à soie, & sur la soie de la Sicile. Ces matières sont analogues à vos goûts, & font, sans vous distraire de vos autres études profondes, votre plaisir, & rournent toutes à l'avantage de l'Humanité.

L'Histoire nous apprend que la graine, ou semence des Vers à soie, fut apportée des grandes Indes à Constantinople, sous l'Empereur Justinien, par deux Moines, qui enseignèrent en même tems la manière d'élever ces insectes, & de tirer parti de leur précieux travail.

Cet Art se répandit dans toutes les contrées de la Grèce Méridionale, & fut enfin apporté en Italie

par Roger premier, Roi de Sicile, qui l'introduisit à Palerme, Capitale de ce Royaume, en 1148, lorsqu'il revint victorieux de la Grèce, où il s'était emparé de plusieurs Villes, sur-tout de Corinthe, de Thèbes & d'Athènes. On ignore si, avant cette époque, l'usage d'élever des Vers à soie s'était déjà introduit en Italie. Je néglige d'examiner ici si une pareille branche d'industrie était connue en Espagne, quoiqu'il paraisse, d'après les recherches de Muratori, qu'elle s'y trouvait établie dès le tems même de Charlemagne.

Les plus grands progrès de cette nouvelle & très-riche branche de commerce en Sicile, eurent lieu à Messine, dans le territoire de laquelle s'étendit tellement la culture des mûriers, que cette Ville a toujours eu la réputation de surpasser toutes les autres Cités de la Sicile, non-seulement parce que son territoire abondait en alimens pour les Vers à soie, mais encore par la grande quantité de soie que l'on recueillait, & les belles Manufactures où l'on emploie cette matière. Après Messine, on peut compter la ville de Palerme & celle de Catane.

Un objet qui intéressait autant le commerce des Nations, devait nécessairement fixer l'attention des autres Peuples de l'Italie; le goût d'élever des Vers à soie se répandit donc bientôt.

Nous ignorons encore, à dire le vrai, quelle fut

la République d'Italie qui sçut profiter la première de l'induſtrie des Siciliens, ou de celle des Grecs. Quelques Auteurs prétendent que ce furent les Luquois, célèbres Marchands de ſoie. Ce Peuple reconnut dès-lors quelles richeſſes il pourrait ſe procurer par cette production, & les reſſources que ce nouvel Art fournirait un jour aux pauvres. On peut le préſumer d'après la deviſe qu'il prit, & dont l'âme était une balle de ſoie, avec cette légende: *Dei munus diligenter curandum pro vitâ multorum.*

Je voudrais pouvoir m'aſſurer de l'époque où l'Art de faire de la ſoie s'introduiſit à Luques, parce que j'aurais alors la preuve que les Toſcans ne furent pas les derniers à l'apprendre, & qu'ils reçurent cet Art de la Sicile ou de la Grèce, dans le même tems.

Nous ſommes encore dans l'incertitude ſur ce fait, parce que les anciens Hiſtoriens Italiens ne nous en diſent rien, ou en parlent peu. La raiſon d'une pareille réticence eſt fondée ſur ce qu'ils ne connurent cet Art que dans ſon berceau, ſans prévoir tous les avantages que l'on devait en retirer par la ſuite.

Cependant notre illuſtre Auteur du Traité *della Decima*, ou de la Dixme, conjecture & prouve même, par de judicieuſes recherches, que l'Art de tirer la ſoie, & celui d'en fabriquer des étoffes, étaient

déjà érigés en Maîtrises à Florence, avant l'an 1204. On peut même le prouver victorieusement, parce que l'on vit dans cette même année les Consuls de *Porta Santa Maria*, autrement dits les Consuls de l'Art de la soie, avec les Consuls de l'Art de la laine, intervenir dans le Traité de paix qui fut fait entre les Siénois & les Florentins.

On ne saurait encore douter que cet Art existait à Florence en 1225, parce qu'il était alors soumis à quelques règlemens qui prirent, en 1335, la forme de Statuts ou de Règlemens généraux.

Après avoir fait en passant une incursion dans l'histoire de l'introduction du Ver à soie, & celle de l'Art de la soie en Italie, il est tems de parler de la nourriture de ce petit insecte, qui est la bâse d'une si grande industrie, qui procure tant de richesses, & fournit en même tems tant d'objets de luxe.

Il est certain que l'on apporta de la Grèce la semence de vers à soie, mais le Roi Roger savait aussi que les alimens convenables à la subsistance de ces insectes, se trouvaient en Italie.

C'est un fait dont on ne saurait douter, qu'il y avait déjà des mûriers dans ces contrées, & que cet arbre en est même originaire. Pline, Varron, & d'autres Auteurs très-anciens en ont parlé, mais il est également vrai que l'usage auquel on le destina

par la ſuite, ne leur était pas connu, puiſqu'ils ne connaiſſaient le mûrier que par les mûres qu'il produit, & qu'ils diſtinguaient en fruits du *Mûrier blanc* & en fruits du *Mûrier noir*.

Lorſque, dans la ſuite, on vint à découvrir l'avantage que l'on pouvait retirer de ſes feuilles, ce fut une choſe très-naturelle que de ſonger à multiplier de pareils arbres, & de diriger vers cette culture toute l'attention des Agriculteurs, & enfin de choiſir les eſpèces qui produiſaient la meilleure nourriture pour les Vers à ſoie, & favoriſaient le plus leur accroiſſement & leurs travaux.

On ne connaît ordinairement que ſix eſpèces de mûriers en Toſcane, autant que je puis m'en reſſouvenir : 1° *Il Moro di frutto bianco*, le mûrier qui donne des mûres blanches (*Morus alba* de Linnée). 2° Le mûrier à feuilles d'oranger, *Il Moro di folia arancina*. 3° *Il moro fioraio*. 4° Le mûrier d'Eſpagne, *il Moro di Spagna*. 5° Le mûrier à fruit violet, *Il Moro di fruttu paonazzo*. 6° Le mûrier à fruit noir, *Il Moro à frutto nero* (*Morus nigra* de Linnée).

Pendant que l'on vante en Toſcane le mûrier à fruit blanc & que l'on y fait uſage alternativement de la feuille des autres eſpèces, & que l'on y fait peu de cas du mûrier à fruit noir, ce dernier mûrier eſt cependant celui que l'on cultive le plus volontiers en Sicile, même de préférence au mûrier

blanc, que l'on y connaît peu, ainsi que ses variétés.

Le Père Cupani fait mention, dans son *Hortus Catholicus*, de cinq espèces de mûriers connus en Sicile, savoir :

1° *Morus fructu nigro* de Gaspar Bauhin dans son Pinax, & de Jean Bauhin, *Morus nigra*, que le même Père Cupani décrit de la manière suivante : *Morus folio majori crassiori integro, & rotundo acuminato fructu majori legibiliori*, qui est le *Morus nigra* de Linnée.

2° *Eadem fœmina, laciniato folio, minori ac teniori tenaciùs hærente, fructu minori, minùsve saporo*, qui n'est, à proprement parler, qu'une variété du premier mûrier.

3° *Morus fructu albo* de Gaspar Bauhin dans son Pinax, & appelé par Jean Bauhin, *Morus alba*. Le Père Cupani décrit cette espèce de la manière suivante : *Morus alba fructu majori ac suaviori*. C'est le *Morus alba* de Linnée.

4° *Eadem fructu minori, macriori, purpurante.*

5° *Morus alba fructu minori, insulso.* Ces deux dernières espèces doivent être regardées comme de simples variétés du mûrier blanc.

On connait cependant aujourd'hui d'autres espèces de mûriers en Sicile, & quoique ces dernières ne soient pas en grand nombre, elles pourront néan-

moins s'y multiplier dans la ſuite par les ſoins des bons Cultivateurs.

Indépendamment du territoire de Meſſine, qui abonde ſingulièrement en mûriers, on voit encore une très-grande quantité de ces arbres dans la Vallée de *Demona*, dans laquelle ſe trouve compriſe la plus grande partie du territoire de Catane. Le reſte fait partie de la Vallée de *Noto*, qui abonde encore en mûriers, comme preſque toutes les autres parties de la Sicile.

On élève des mûriers en Sicile de deux manières; ſavoir, par le moyen de boutures ou petites baguettes, & par celui de groſſes branches du même arbre. Lorſqu'on les multiplie par des baguettes ou croſſes, on choiſit celles qui ont la figure d'un T. On met la branche tranſverſale dans la terre, & on ne laiſſe ſortir que la branche verticale. On tranſplante ces boutures au bout de trois ans dans l'endroit où elles doivent reſter à demeure. Cet uſage ſe pratique à Meſſine, où les terres ſont plus ameublies que dans le reſte de la Sicile.

A Catane, où la terre eſt plus compacte, on multiplie les mûriers par le moyen de groſſes branches que l'on prend ſur l'arbre même. Un de ces arbres qui a déjà demeuré ſous terre, ſe vend cinq à ſix tari.

Quoique ces mûriers croiſſent très-bien dans

toutes les parties de la Sicile, où le climat eſt de quelques dégrés plus chaud que dans aucune autre contrée de l'Italie, ils ne donnent cependant des feuilles que vers les derniers jours du mois d'Avril, ou dans le commencement du mois de Mai. Vous ſavez, Monſieur, que la végétation des mûriers eſt bien plus prompte en Toſcane, je croirais volontiers que c'eſt l'effet des pluies qui tombent pour lors dans ce pays, & qui ſont quelquefois accompagnées de chaleurs, quoique de peu de durée.

Malgré qu'un pareil retardement, qui eſt très-rare en Toſcane, ait lieu en Sicile, comme je viens de le dire, les mûriers n'y ſont pas moins expoſés à deux inconvéniens qui ſont très-nuiſibles à leurs feuilles, dont l'un eſt la gelée blanche, comme dans les autres contrées de l'Italie, & l'autre, qui eſt le plus fréquent, ſont les vents de Sirocco, ou Sud-Eſt, qui brûlent les jeunes pouſſes ou rejettons, comme les gelées pourraient le faire.

Les Siciliens, à qui l'on ne peut refuſer de l'induſtrie, ont d'ailleurs la prudence de prévenir en quelque façon ces accidens, qui ſont d'autant plus funeſtes, qu'ils arrivent dans le tems même où écloſent les Vers à ſoie. En effet, la Nature, qui eſt ſi prévoyante & ſi ſage, a règlé les choſes de manière que, ſans aucun art & ſans aucun ſoin, les Vers ſortent de leurs graines, ou œufs, au fur & à meſure

que pousse la feuille du mûrier. Ces Vers à soie sont encore ceux qui réussissent le mieux, achèvent leur travail, & parcourent en bonne santé la courte période de leur vie.

Ceux qui font éclorre les Vers par le secours de l'Art, courent les risques de les voir, dans les commencemens, exposés à plusieurs maladies.

La manière dont les Siciliens préviennent les dommages que les gelées blanches & les vents de Sirocco peuvent causer à la nourriture des Vers à soie encore petits & venant presque de naître, consiste à destiner une certaine étendue de terrein analogue à leurs besoins, où ils sèment de la graine de mûrier (1). Celle-ci levant assez promptement, est déjà dans le cas, à la naissance des Vers à soie, de leur fournir une nourriture très-délicate. Or, c'est avec cette feuille que les Siciliens continuent à nourrir leurs Vers à soie, jusqu'à ce que la feuille des grands mûriers soit & plus développée & plus mûre.

Ces peuples retirent donc deux avantages de cette culture; 1° ils ménagent leurs mûriers, parce qu'il

(1) On ramasse la semence du mûrier en écrâsant les mûres & comprimant leur pulpe dans un linge pour avoir le suc de ce fruit délicieux. Les graines restent dans ce linge, ou dans l'eau dans laquelle on délaye cette pulpe. On décante ensuite cette eau, & la graine reste. On la fait ensuite sécher au soleil ou à l'ombre.

[*Note du Traducteur.*

eſt certain qu'en ôtant leurs premières pouſſes pour nourrir les Vers à ſoie encore petits, on les prive du moyen de fournir une plus grande quantité de bonnes feuilles.

Cet objet paraîtra d'abord de peu de conſéquence, comme cela arrive dans tous les cas où l'on n'a toujours en vue que les avantages ou les déſavantages des particuliers, & non point le bien général: ſi nous calculions cependant cette différence, on verrait que c'eſt une économie qui n'eſt pas à mépriſer.

Si l'on jette un coup-d'œil ſur une cueillette de feuilles de mûriers dans les premiers momens de ſa végétation, & que l'on en remarque une autre qui aura été faite lorſque la feuille eſt plus grande, on s'aſſurera pour lors de cette vérité.

Nous ſavons d'ailleurs par l'expérience que, lorſqu'on ôte les petites pouſſes des mûriers, on voit bientôt repouſſer de nouvelles feuilles près de l'œil même de la branche; cette ſeconde pouſſe, que l'on recueille, quand on doit émonder l'arbre, ne peut-elle pas être la cauſe de mille accidens pour les pauvres Vers à ſoie? Puiſque l'on croit & l'on aſſûre même que quelques perſonnes ont éprouvé que cette nouvelle feuille n'eſt pas la meilleure pour ces inſectes.

On attribue enſuite tous les accidens qu'on ne prévoyait pas, & qui arrivent à ces petits animaux,

lorſqu'on les nourrit avec cette feuille quand ils commence à avoir déjà de la force, aux mauvaiſes odeurs, aux éclairs, aux vents, au tonnerre, & aux autres météores de l'air, qui ſont particuliers à la ſaiſon pendant laquelle le Vers à ſoie tient une place parmi les êtres vivans. Nous nous débarraſſerions bientôt de tous ces préjugés, ſi nous réfléchiſſions que cet inſecte eſt né pour vivre en plein air, & que c'eſt une erreur de croire que, dans tous les lieux où le Vers à ſoie eſt indigène, il jouït d'un ciel toujours ſerein, & que l'on n'entend jamais le tonnerre.

Les Siciliens n'ont pas moins de préjugés que les autres Nations, dans l'éducation de leurs Vers à ſoie. Ils ſont même ſi perſuadés que le tonnerre peut nuire à ces inſectes, qu'ils les accoutument, dès le moment de leur naiſſance, à entendre quelque bruit; c'eſt-pourquoi ils battent de tems en tems la caiſſe auprès des endroits où ils les élèvent. On pourrait même dire qu'ils ſe conduiſent dans cette circonſtance avec une ſorte de fureur.

Le ſecond avantage que ces Inſulaires retirent de leurs pépinières de mûriers, eſt d'avoir toujours une reſſource prête pour conſerver la vie à leurs Vers à ſoie, lorſque leurs gros mûriers viennent à ſouffrir des gelées blanches.

Quoique la Sicile ſoit ſituée ſous un climat tem-

péré, elle eſt cependant auſſi ſujette que la Toſcane aux gelées blanches; or, celles-ci ſont d'autanr plus nuiſibles, que le printems eſt plus avancé, & que la végétation a déjà fait plus de progrès dans les campagnes.

Comme ce météore eſt cependant quelquefois facile à prévoir dans cette ſaiſon, les Payſans Siciliens ont alors la précaution de couvrir leurs pépinières de mûriers avec des nattes & des paillaſſons, & de conſerver par ce moyen la nourriture néceſſaire à leurs Vers à ſoie qui ſont déjà éclos. S'il arrivait que les pouſſes des gros mûriers fuſſent endommagées par ces gelées, ils ſe trouveraient alors, ſans cette ſage précaution, dans le cas de perdre toute leur récolte de ſoie, ou tout au moins le produit en ſerait très diminué.

Lorſque ces arbres ont ſouffert durant la première pouſſe, ils ne ſont plus en état de fournir aucun aliment aux Vers à ſoie, qu'ils n'aient produit de nouvelles feuilles; or, c'eſt dans cet intervalle qu'il faut les nourrir avec les feuilles que produiſent les pépinières des mûriers. Il faut encore remarquer que, malgré que cet arbre produiſe la même quantité de feuilles à ſa ſeconde pouſſe qu'à la première, & que, quoiqu'on emploie les unes & les autres aux mêmes uſages, c'eſt-à-dire, à nourrir les Vers à ſoie juſqu'au moment où ils commencent à monter, les

feuilles de la ſeconde pouſſe ne valent cependant pas celles de la première. On voit facilement cette différence dans les cocons de ceux qui ont été nourris avec des feuilles de la ſeconde pouſſe, & les cocons des vers à qui on a donné celles que les mûriers ont produites en premier lieu.

Il n'y a point en Sicile de marché particulier où l'on vende la feuille du mûrier. Chaque particulier eſt le maître de la vendre où bon lui ſemble, & d'y mettre le prix qu'il juge à propos.

Cette feuille ſe vend communément trois tari le ſac peſant trente rotoli, ce qui fait à-peu-près dix-huit *Grazie* de la monnaie de Florenze, pour ſoixante-quinze livres & demie de feuilles, poids de Toſcane; mais les particuliers qui n'achettent que quelques livres de feuilles pour élever des Vers à ſoie pour leur amuſement, la paient plus cher.

Je devrais dire ici un mot ſur les Vers à ſoie que nous autres Toſcans appelons *Bachi di tre volte*, c'eſt-à-dire, Vers à ſoie qui, dans la même année, ſe reproduiſent juſqu'à trois fois, & qu'on élève auſſi en Sicile, mais il a déjà été remis à votre Société des Géorgophiles, une diſſertation très-bien faite ſur cette matière, par un Écrivain célèbre par ſa naiſſance, qui eſt en même tems votre Correſpondant, je veux dire le Prince de Biſcari; vous en avez déjà entendu la lecture dans quelques-unes de

vos Assemblées; d'ailleurs, je n'aurais rien à dire de plus à mes compatriotes: d'un autre côté, il pourrait même arriver que, d'après d'anciens préjugés, on voudrait me prouver, par l'autorité des loix, ou par des raisonnemens philosophiques qui sont trop au dessus de ma faible intelligence, que l'on ne devrait pas élever, ni même permettre qu'on élevât cette espèce de Vers à soie que l'on appelle *Bachi di tre volte.* Il est vrai que l'expérience seule devrait décider cette question; mais comment pourrais-je me défendre contre ceux qui allégueraient l'expériece elle-même, & qui, par la combinaison d'une foule de circonstances particulières, auraient cependant pu perdre de vue leur principal objet.

Le Vers à soie est pour l'ordinaire en état de monter, en Sicile, au bout de quarante jours. Cet insecte, guidé alors par son propre instinct, quitte alors les claies de roseaux sur lesquelles on le nourrissait pour aller faire son travail. C'est pourquoi on place auprès de ces claies des branchages secs, sur-tout de bouilleaux, des genêts, des joncs, & de cette plante nommée *la Naria*, qui communiquent avec d'autres branchages des mêmes arbustes, que l'on place par touffes ou par faisceaux, à quelque distance les uns des autres.

Dans les endroits où l'on n'élève qu'une petite quantité de Vers à soie que l'on peut surveiller soi-même,

ſoi-même, & les placer à la main ſur les genêts, on peut ſe ſervir de cette même règle que l'on ſuit également chez nous; mais lorſqu'on en fait une très-grande quantité, il faut, de toute néceſſité, laiſſer à cet inſecte le choix de l'endroit où il veut commencer ſon travail.

Le cocon, que les Siciliens appellent *Buſalo*, eſt chargé, dans leur Iſle, de petites aſpérités, & la ſoie qu'ils en retirent eſt en même-tems groſſe & très-forte. On tire au contraire une ſoie fine & déliée des cocons produits par ces Vers à ſoie qui ont été nourris avec la feuille du mûrier blanc, dont il n'y a d'ailleurs qu'une très-petite quantité en Sicile.

Je ſuis cependant perſuadé que la culture de cette eſpèce de mûrier ne fera jamais de plus grands grogrès dans cette Iſle, puiſque, malgré que l'on y convienne que la nourriture que les Vers à ſoie tirent de ſes feuilles, leur faſſe produire une ſoie plus fine, il eſt également vrai que ces inſectes qui s'en nourriſſent, ſont en général d'une très-faible complexion, qu'ils meurent très-ſouvent, & laiſſent leurs travaux imparfaits, en ne faiſant que des cocons maigres, légers, & vuides.

Je croirais cependant que la groſſeur des ſoies de Sicile provient en général de la manière dont on les tire, opération qui ne ſe fait que par des hommes dans cette Iſle, & non pas par des femmes, comme

dans tous les autres pays. Sous le Viceroi la Vieuville, M. Dominique *Bisani*, Messinois, pour lors Directeur de la Compagnie du Commerce, introduisit à Messine cette manière de faire la soie, qui est en usage en Piémont. On fit donc venir de cette contrée différens Maîtres Tireurs de soie,& l'on suit aujourd'hui à Messine la méthode qu'ils y ont enseignée, mais on ne tire encore dans cet endroit que très-peu de soie en comparaison de cette quantité prodigieuse que fournit le reste de la Sicile. En effet, tout le travail que les élèves de ces Piémontais peuvent faire, ne va pas au-delà de ving-quatre-mille livres pesant de soie toutes les années.

On n'est pas dans l'usage, en Sicile, de porter les cocons aux marchés pour les vendre, parce qu'on y porte la soie toute tirée & toute préparée ; il y a même quelques foires établies dans ce Royaume, pour la vente de cette production du pays, savoir : à *Patti*, à *Naso*, *al Mojo*, à *San-Stefano-di-Camastra*, à *Novara*, à *Santa-Agatha*, à *San-Angiolo*, à *Gioiosa*, & à *Saponara*. La plus considérable de ces foires est cependant celle qui se tient à *Jaci la Reale*, & que l'on y nomme la *Fiera di Santa Venere*. Elle commence avec ses franchises & privilèges, le 11 du mois de Juillet, dure jusqu'au premier Août.

D'ailleurs, les soies que l'on tire des environs de Messine ne peuvent pas être transportées à ces foires:

mais on eſt obligé de les faire paſſer à Meſſine même. Or, ces ſoies ſont réputées les meilleures de toute la Sicile, ſoit pour leur fineſſe, ſoit pour leur beauté, tandis que les autres ſoies ſont plutôt rudes au toucher, & groſſières. Les Siciliens eux-mêmes voient aujourd'hui qu'une différence auſſi ſenſible ne provient que de l'ignorance où ils étaient de la meilleure manière de tirer la ſoie. On s'eſt donc déterminé à Catane, depuis ces dernières années, d'y faire venir des Maîtres Tireurs de ſoie de Meſſine, tandis que, juſqu'alors, on s'était contenté d'y tirer de la groſſe ſoie. Depuis cette epoque, les choſes vont beaucoup mieux, & l'on a remarqué que la ſoie que préparaient les Meſſinois était ſupérieure en qualité & en beauté. Il y a cependant une erreur dans cette Ville, qui s'oppoſe aux progrès de la nouvelle méthode; c'eſt qu'un Maître Tireur de ſoie du pays, en tirant la ſoie plus groſſe, ſelon l'ancien uſage, en fait bien davantage dans un jour, que celui qui la tire très-fine & très-déliée, ce qui le met dans le cas de gagner beaucoup plus que ce dernier (1).

---

(1) Un préjugé auſſi funeſte au commerce des ſoies diſparaîtrait bientôt, ſi l'on réfléchiſſait que la ſoie, étant plus fine, ſe vendrait davantage, & qu'il eſt injuſte de ne pas tenir compte de cette augmentation de bénéfice à celui qui la procure par ſon induſtrie. En payant donc ces Maîtres Tireurs de ſoie plus généreuſement, on aurait, pour le même prix de la mauvaiſe ſoie, une ſoie bien ſupérieure.

[*Note du Traducteur.*]

L'article des ſoies me fournirait ici l'occaſion de m'étendre bien davantage, ſi je me propoſais de traiter des Manufactures de ſoie & du commerce que l'on fait de cette précieuſe matière. Je pourrai cependant vous faire connaître dans la ſuite pluſieurs articles des règlemens de ces Manufactures, & de l'Art de teindre la ſoie, mais je réſerve ces notices pour le ſujet de quelques-autres Lettres.

Je vous prie, enfin, de me conſerver l'honneur de votre amitié, dont je fais le plus grand cas. Je ſuis, &c.

NOTA BENE.

Au moment où l'on achevait l'impreſſion de cette Lettre, on nous a communiqué quelques autres notices relatives à la culture des mûriers, qui avaient été envoyées, par M. l'Abbé Seſtini à M. Laſtri, pour ſervir de ſupplément à ſa Lettre. Comme nous y avons remarqué des obſervations utiles, nous nous ſommes déterminés à les joindre ici.

MONSIEUR,

Je vous prie de vouloir bien joindre à la Lettre que j'eus l'honneur de vous écrire le 10 Août 1776,

ſur les mûriers, la notice ſuivante, que je crois, ſi je ne me trompe, avoir oublié d'y inférer. Quoiqu'elle ne ſoit pas d'une grande importance, elle peut cependant contribuer à rendre plus complette la notice de la culture du mûrier en Sicile. J'ai déjà eu l'honneur de vous faire connaître les différentes eſpèces de cet arbre dans ma précédente, C'eſt-pourquoi je me diſpenſe de vous en parler de nouveau.

On cultive & on multiplie les mûriers de deux manières, généralement parlant. La première, qui eſt en uſage dans les *Furrie*, ou territoire de Meſſine & ſes environs, ſe fait par le moyen de baguettes ou croſſettes du même mûrier, que l'on coupe à *Martello*, comme l'on dit en Sicile, c'eſt-à-dire, en forme de T, dont on met la traverſe horiſontale dans la terre, à la profondeur d'une palme, ne laiſſant ſortir que la ſeule baguette.

On plante ces croſſettes de mûriers dans des ſillons éloignés les uns des autres d'environ trois palmes, précaution néceſſaire pour y faire paſſer l'eau deſtinée à l'arroſement de ces boutures.

Le tems propre à de pareilles plantations eſt depuis le 15 du mois de Février juſqu'au 15 du mois de Mars.

Les terres doivent être graſſes, bien ouvertes, c'eſt-à-dire, bien meubles.

Cette manière de multiplier les mûriers se pratique encore en Calabre (1).

Au bout de trois ans, on enlève ces mûriers avec leur motte, pour les transplanter ensuite dans les lieux qu'on leur a destinés selon son choix.

La seconde manière de planter les mûriers, & qui est adoptée dans les territoires de *Mascali*, de *Jaci la Réale*, de *Catane*, dans plusieurs endroits du Mont Ethna, & autres cantons de la Sicile, consiste à prendre sur les mûriers mêmes de grosses branches remplies de rameaux, & de les mettre dans des fosses profondes de six palmes, & larges de quatre. On réunit tous les rameaux, ou toutes les baguettes d'un côté, & on les place obliquement dans le fossé, en laissant la plus belle branche élevée jusqu'à la surface de la terre. On a ensuite le plus grand soin de bien recouvrir cette grosse branche avec de la terre, de peur qu'elle ne soit exposée aux rayons du soleil.

Quelques Cultivateurs remplissent entièrement

---

(1) On multiplie encore les mûriers à Messine par la graine ou semence. Or, cette culture ne diffère point de ce qui se pratique à cet égard dans les autres pays où l'on élève les mûriers dans des semis & des pépinières. On trouvera dans les Journaux d'Agriculture & du Commerce, plusieurs Mémoires instructifs sur la culture de cet arbre.

[*Note du Traducteur.*]

ces foſſes de terres qu'ils foulent avec les pieds, & certains ne les rempliſſent qu'à moitié, & mettent enſuite de tems en tems de la nouvelle terre, juſqu'à ce que ces foſſes ſoient abſolument pleines. Ces perſonnes ne prennent ces précautions que pour donner à cette eſpèce de bouture la plus grande facilité poſſible de pouſſer des racines, & celle de pivoter plus profondément, pour réſiſter davantage à l'impétuoſité des vents quand ils ſeront grands. On a remarqué en effet que les boutures qui ont été totalement recouvertes, ont coutume de pouſſer leurs racines trop près de la ſurface de la terre, & non point aſſez en profondeur. Il s'en-ſuit donc qu'étant devenues d'une certaine grandeur, ou ayant pris tout leur accroiſſement, elles ne peuvent plus réſiſter avec le même avantage que les premières à l'impétuoſité des vents C'eſt ce que prouve ici l'expérience de tous les jours, vû que les vents ſoufflent preſque toute l'année avec violence en Sicile.

Cette manière de planter & de multiplier les mûriers, ſe pratique dans les mêmes mois que j'ai déjà indiqués.

Comme un auſſi grand nombre de rameaux enterrés dans un même endroit pouſſent beaucoup de racines, on les ſépare, & on les tranſplante pendant quatre ou cinq années de ſuite, en obſervant de laiſſer toujours la pouſſe la plus belle & la plus

vigoureuſe, dans l'endroit où elle a pris racine. Certains Cultivateurs négligent de faire cette opération, mais au bout de ſept ans ils gouvernent cette pouſſe comme la vigne, c'eſt-à-dire, qu'ils coupent la tête du plus beau jet, & ne lui laiſſent que deux ou trois yeux pour qu'il devienne un bel arbre. Ils en tirent enfin les autres branches, qui deviendraient inutiles.

On tient ici les mûriers à une certaine hauteur, c'eſt-à-dire, à celle à laquelle ils parviennent naturellement, & cet arbre eſt alors aſſez beau, & forme une belle tige.

On plante en Sicile des mûriers autour des maiſons, ſur les bords des grands chemins; on en forme même des boſquets,& l'on en plante dans les champs avec d'autres arbres fruitiers. On en voit encore un bon nombre dans les jardins de propreté, comme cela ſe pratique en Toſcane. Le particulier réunit ainſi l'utile à l'agréable.

La cueillette de la feuille du mûrier faite dans un tems convenable eſt appelée par les Siciliens, *cogliere la pampina ad ugno*, quand on coupe la feuille avec l'ongle du pouce & celle du ſecond doigt, ou l'Indicateur. Les Payſans de cette Iſle font cette opération avec beaucoup de dextérité, & ont l'attention de laiſſer conſtamment les feuilles du ſommet de l'arbre, & celles qui ſont au bout de ſes

branches. Cette manière de ramaſſer la feuille mérite des éloges (1), parce que l'on n'endommage point les nouveaux rejettons de ces arbres, comme

(1) Ceux qui ramaſſent la feuille de mûrier en Provence & en Languedoc, ſe ſervent, pour une pareille opération, d'un petit ſac de toile groſſière, mais ſerrée, à l'entrée duquel ils adaptent un cerceau qui le tient conſtamment ouvert; à ce cerceau ſont attachés trois bouts de petites cordes, éloignés l'un de l'autre du tiers de la circonférence de cette eſpèce de cercle, & qui vont ſe réunir à un crochet, par le moyen duquel on attache le ſac alternativement aux différentes branches de l'arbre.

Il ſerait bien à déſirer que l'on usât d'un peu plus de précaution dans la cueillette des feuilles du mûrier, car il tombe ſouvent des enfans, & même de jeunes perſonnes, du haut de ces arbres, dont le bois eſt très-caſſant. Il y a peu de Villages dans les Provinces Méridionales, où l'on ne voie des victimes de pareilles chûtes; ſans compter ceux qui ſe ſont tués ſur la place.

On devrait encore ſouhaiter que l'on pût ménager le fruit du mûrier en cueillant la feuille. La méthode Sicilienne, quoique un peu longue, obvie à cet inconvénient. On obſervera en paſſant, que le bois du mûrier, qui eſt au nombre des bois blancs, eſt un de ceux qui réſiſte le plus à l'action du ſoleil dans les pays les plus chauds. On en fait des auvens de fenêtres, & des caiſſes d'orangers, qui durent très-longtems.

On tire de l'écorce du mûrier des filamens ſoyeux, très-longs & très-fins, que quelques Naturaliſtes regardent comme une eſpèce de ſoie. Tout le monde connaît les propriétés de la mûre. Ce fruit très-agréable au goût, eſt très-rafraîchiſſant, & ſert de bâſe à un ſirop ou julep qui eſt doué de cette propriété, & que l'on emploie volontiers pour les gargariſmes.

[*Note du Traducteur.*]

cela arrive lorſqu'on ne prend aucune précaution, & qu'on arrache toutes les feuilles d'un rameau de mûrier d'une ſeule fois ; or, cette méthode n'eſt que trop commune en Toſcane, où cette manière de cueillir la feuille de ces arbres eſt appelée *il sbrullare.*

On n'eſt pas dans l'uſage de tailler ici fréquemment les mûriers, quoique les Cultivateurs Siciliens aient un proverbe qui dit : *Gelſo e fico ſiagli ſempre nemico ;* ſoyez toujours l'ennemi du mûrier & du figuier ; c'eſt-à-dire, *Potate ſempre queſti duo alberi*, taillez ſans ceſſe ces deux arbres. Les Payſans les émondent cependant, & en enlèvent les branches paraſites & gourmandes, c'eſt-à-dire, ces jeunes pouſſes qui troubleraient la végétation de cet arbre. Quelques-uns font cette opération après la récolte des feuilles, & d'autres de trois ans en trois ans, dans le mois de Janvier. Ils coupent donc les branches de leurs mûriers qui ſont trop longues, & donnent à la tête de cet arbre la forme d'un paraſol, ou celle d'un pin, &c.

Les Cultivateurs Siciliens ne reconnaiſſent aucune maladie dans leurs mûriers, & s'en rapportent toujours aveuglément à ce que fait la Nature, quoique les gros mûriers, comme les plus petits, ſoient ſujets à ſe fendre & à jaunir, ce qu'ils appellent dans

leur langage, *Scandare*, ou *Scquadariare*, accident auquel ils ne connaiſſent point de remède. Si quelques-uns d'entr'eux ſe plaint amèrement d'un pareil évènement, ils finiſſent par le conſoler, & font ainſi la paix avec eux-mèmes, ſans en tirer aucun avantage (1).

Je ſuis, Monſieur, avec toute la conſidération, le plus humble & le plus ſoumis de vos ſerviteurs.

---

(1) Le Traducteur a donné il y a 12 ans, dans les Journaux d'Agriculture, une notice très-étendue de la manière dont on élève les mûriers dans le territoire de Piſe, & la façon dont on conduit les Vers à ſoie en Piémont. Ces procédés ont été copiés mot pour mot dans un Traité de l'éducation des Vers à ſoie, imprimé à Lyon, chez Aimé de la Roche.

[*Note du Traducteur.*]



OBSERVATION DU TRADUCTEUR.

COMME notre principal objet a toujours été de faire connaître les différentes cultures dont parle M. l'Abbé Sestini dans le cours de ses Lettres, pour que nos Lecteurs puissent en faire un jour l'application, surtout dans les Provinces Méridionales de la France, où toutes les productions de l'Italie, de l'Espagne & de leurs Isles, pourraient se naturaliser avec un peu de soin; nous croirions encore manquer notre but, en omettant ce qui pourrait avoir une sorte de rapport avec ces mêmes matières. Telle est, par exemple, la nouvelle façon de nourrir les vers à soie, perfectionnée en Angleterre par Mademoiselle Rhodes. Cette méthode devant très-bien réussir dans tout le Nord de la France, nous croyons bien mériter de notre patrie, en rapportant ici tout au long les procédés de cette nouvelle branche d'industrie. Nous avons traduit en conséquence de l'Anglais, ce qu'il en est dit dans le quatrième Volume des Mémoires de la Société établie en Angleterre pour les progrès des Arts utiles & d'agrémens, & nous en avons fait le sujet de la Lettre suivante.

LETTRE IX.

Sur une nouvelle manière de nourrir les Vers à ſoie, & de les élever, dans laquelle on fait voir tous les avantages que l'on pourrait en retirer, ſi on l'adoptait généralement, ſur-tout en Angleterre & dans le Nord de la France.

A Londres, ce 24 Mai 1787.

MONSIEUR,

Je m'empreſſe à vous faire connaître les procédés nouveaux par leſquels Miſs Henriette Rhodès de Cannhall, près de Bridge-North, est parvenue à élever des Vers à ſoie en Angleterre; découverte qui donne les plus grandes espérances pour la proſpérité des manufactures de cette isle.

L'art de nourrir les Vers à soie pour en retirer quelque profit, ne fut introduit en France que ſous le règne de Henri IV, vers le commencement du 16e siècle, contre l'avis de M. de Sully, qui fit souvent des observations à son maître, plus clairvoyant que lui ſur ce projet; parce que le Miniſtre préſumoit que ſous un climat auſſi froid que celui de ce

royaume, on ne pouvoit jamais parvenir à le réaliser. L'expérience a maintenant prouvé d'une manière suffisante que le monarque entreprenant pensait alors plus sagement que son prudent ministre. Tout le monde sait que la France produit une quantité considérable de soie : néanmoins, quoique cette expérience, que l'on regardait comme ne devant pas y avoir le moindre succès, ait réussi dans ce royaume, il n'est jamais venu sérieusement dans l'esprit de personne qu'il fût possible d'élever des Vers à soie en Angleterre et dans tout le reste de la Grande-Bretagne, pour en retirer quelque utilité pour ses manufactures; cependant les faits avancés par l'industrieuse Miss Rhodès, prouvent, à ce que je crois, que, non-seulement on peut élever des Vers à soie en Angleterre, en retirer de grands avantages, comme en Italie, mais encore qu'on peut avoir, dans cette branche d'économie rurale, de plus grands succès, ou tout au moins des succès égaux à ceux des Italiens & des peuples des pays chauds, contrées que l'on avait toujours regardées comme la véritable patrie de ces insectes.

Pour juger sainement des nouveaux procédés que je vais décrire, il faut d'abord savoir que Miss Henriette Rhodès a premièrement découvert que, dans la Grande-Bretagne, la graine, ou, ce qui est la même chose, les œufs des Vers à soie, peuvent être

conſervés dans un état de ſommeil avec la plus grande facilité, & auſſi long-tems qu'on le ſouhaite, & qu'en peut les y faire éclorre au moment où on le déſire, pendant les mois d'été, en les expoſant ſimplement au ſoleil; de ſorte qu'il n'y a point de riſque de les voir naître avant que la nourriture qui leur convient, ſoit venue, & qu'ils reſtent aſſoupis, ſi l'on peut ſe permettre cette expreſſion, tandis que cette même nourriture eſt dans toute ſa perfection.

Secondement, Miſs Henriette a trouvé que, ſous la température de l'Angleterre, les chryſalides demeurent, pendant l'été, ſi long-tems dans un état d'aſſoupiſſement que l'on a aſſez de tems pour dévider la ſoie qui forme leur cocon, ſans être obligé de les tuer, tandis que, dans les climats chauds, il faut abſolument faire mourir les chryſalides, en les expoſant à la chaleur d'un four pendant un certain nombre d'heures, avant que les cocons ſoient dévidés, parce que la chaleur de l'eau bouillante ne ſuffit pas pour les faire périr. Or, cette opération préliminaire, qui a pour objet d'empêcher ces chryſalides de percer leurs cocons pour en ſortir, endommage beaucoup la ſoie, vû la chaleur à laquelle on l'expoſe. Mais, ſelon les obſervations de Miſs Rhodès, cette manipulation devient abſo-

lument inutile ſous le climat tempéré & même froid de l'Angleterre.

Troiſièmement, lorſqu'il s'agit de faire mourir les chryſalides dans les cocons d'où l'on ſe propoſe de tirer la meilleure ſoie, il eſt abſolument néceſſaire d'en choiſir un nombre ſuffiſant des plus gros & des plus beaux, pour les conſerver, afin que les inſectes qu'ils renferment, dépoſent leurs œufs ou leur graine. Tous ces cocons ſont donc détruits, & la ſoie dont ils ſont compoſés eſt prodigieuſement endommagée par l'ouverture que l'inſecte eſt obligé de faire pour ſortir, & par les trous que les teignes y font enſuite. Or ces riſques, preſqu'inévitables, ſeraient nuls dans les pays froids.

Quatrièmement, pour faire la moindre perte poſſible de ce côté-là, ceux qui élèvent des Vers à ſoie dans les pays chauds, ne conſervent pas plus de cocons dans leſquels l'inſecte ſe trouve renfermé, qu'ils n'en ont beſoin pour la quantité néceſſaire d'œufs, ou de graine, qu'ils ſont dans l'uſage de faire éclorre; de ſorte que, s'il arrive quelqu'accident, ſoit à ces œufs, ſoit aux Vers à ſoie quand ils ſont éclos, il faut qu'ils renoncent, pour cette ſaiſon, à tout le bénéfice qu'ils auraient pu retirer de cette branche d'induſtrie. Or, comme l'on peut conſerver en Angleterre, & dans le Nord de la France,

France, des œufs de Vers à ſoie ſans qu'ils écloſent, ſi ce n'eſt au moment où on le juge néceſſaire, ſans que la ſoie que ces inſectes produiront en éprouve le moindre dommage, il eſt donc impoſſible que ceux qui s'adonneront un jour à cette branche d'induſtrie champêtre dont je viens de parler, ſoient jamais expoſés à tous ces inconvéniens.

Cinquièmement, l'expérience a fait voir que le tonnerre était extrêmement préjudiciable aux Vers à ſoie, de ſorte que pluſieurs millions de ces inſectes périſſent dans les tems d'orage, & avec eux toute la ſoie qu'ils auraient produit; mais le tonnerre eſt beaucoup plus fréquent & beaucoup plus terrible dans les pays chauds, qu'en Angleterre & dans la partie Septentrionale de la France; les pertes qui réſulteraient de pareils accidens y ſeraient donc moindres, ainſi le ſuccès de l'éducation des Vers à ſoie, y ſera parconſéquent plus aſſuré.

D'après ces conſidérations, il ſemblerait que l'on pourrait élever des Vers à ſoie en Angleterre & dans le Nord de la France, avec le même ſuccès que dans tous les autres pays où l'on en a élevé juſqu'ici dans l'intention d'en retirer un certain avantage pour les Manufactures.

Miſs Rhodes a trouvé que les Vers à ſoie peuvent vivre de feuilles de laitues, & ſe conſerver en parfaite ſanté avec cette ſeule nourriture, pendant les

quatre ou cinq semaines qu'ils existent sous la forme de Vers, de sorte qu'il ne faut plus les nourrir avec des feuilles de mûriers que pendant une seule semaine; or, si nous considérions maintenant que les mûriers peuvent très-bien supporter le climat de l'Angleterre & du Nord de la France, & y produire autant de feuilles pendant les mois d'été que dans les autres pays du monde, il paraît donc impossible de nier que cette Isle puisse produire de la soie écrue ainsi que la France Septentrionale, en telle quantité que l'on voudra, & à aussi bas prix que dans les contrées d'où on la tire, si l'on y adoptait cette nouvelle branche d'industrie.

Miss Rhodes a trouvé par l'expérience que dix-mille Vers à soie consommaient dans un jour environ un boisseau de feuilles fraîches de mûriers. Supposons maintenant qu'une plantation de mûriers soit assez considérable pour fournir toutes les années dix boisseaux de feuilles par jour pendant quatre mois, dans cette circonstance le Propriétaire de cette plantation pourrait faire éclorre environ cent mille œufs, quatre semaines avant que les mûriers eussent eu toutes leurs feuilles, & avant que celles-ci eussent acquis le dégré de perfection nécessaire pour nourrir les Vers à soie. Pendant ces quatre semaines, ces insectes pourraient être nourris avec de la feuille de laitue. A la fin de la semaine, ou au bout de dix

jours ou d'une quinzaine, on pourrait faire éclorre un pareil nombre d'œufs. Les Vers à ſoie qu'ils produiraient, ſeraient en état de manger de la feuille de mûrier avant que la première couvée eût commencé à faire ſes cocons; ſi une troiſième couvée ſuccédait à la ſeconde, & ainſi de ſuite pendant toute la belle ſaiſon, il eſt évident qu'une plantation de mûriers telle qu'on l'a ſuppoſée, pourrait, avec un ſupplément de feuilles de laitue réſervé pour le même tems, nourrir, dans une ſeule ſaiſon, au moins huit couvées de Vers à ſoie, & même ſeize, mais nous nous bornerons à dix (1); c'eſt-à-dire, que l'on pourrait élever un million de Vers à ſoie tous les ans, avec la plantation ſuppoſée; tandis qu'en ſuivant la méthode adoptée en Italie, la même quantité de mûriers ne pourrait nourrir que cent mille de ces inſectes. En effet, les habitans de cette contrée n'ont jamais été dans l'uſage d'eſſayer de conſerver la graine des Vers à ſoie au-delà du tems où la chaleur naturelle du climat donne lieu à ſon développement; il s'enſuit donc que tous les œufs éclosent à

(1) Ce calcul reſſemble un peu à celui de la Laitière qui portait ſon lait au marché pour le vendre. L'Auteur Anglais a oublié que les Vers à ſoie exigent un certain emplacement, & qu'il faudrait qu'il s'aggrandît à chaque nouvelle couvée.

[*Note du Traducteur.*]

la même époque, & que leur nombre ne peut jamais ſurpaſſer celui que la nourriture qu'on leur deſtine, doit faire vivre dans le même tems, & que nous ſuppoſons monter à cent-mille œufs.

Nous ſommes maintenant forcés de convenir combien il importe de pouvoir conſerver une proviſion inépuiſable de graine de Vers à ſoie, ſans faire aucun frais, parce que ceux-ci ſont toujours dans le cas d'éclorre en telle quantité que l'abondance plus ou moins grande de leur nourriture fait préſumer néceſſaire. Enfin, dans le cas où il périrait une partie de ces Vers à ſoie par le tonnerre ou par quelqu'autre accident, cette perte peut être aiſément réparée, en faiſant éclorre une nouvelle couvée pour remplacer la première.

On peut également obſerver qu'en regardant l'éducation des Vers à ſoie comme une branche d'induſtrie, & comme une Manufacture qui doit procurer de l'occupation à des femmes & à des enfans, il y aurait pluſieurs avantages pour la Grande Bretagne & le Nord de la France, à élever ces inſectes & à en faire pluſieurs couvées ſucceſſives, comme on vient de l'enſeigner tout à l'heure, en comparaiſon de ce qui ſe pratique dans les autres pays.

On procurerait pendant pluſieurs mois de l'année, une occupation conſtante aux perſonnes dont on a beſoin pour cette branche d'induſtrie, ſans qu'il

fût besoin de rien faire avec précipitation. En effet, ces différentes couvées se faisant les unes après les autres, de sorte que les cocons de la première couvée seraient achevés précisément à l'instant où une autre couvée de Vers à soie serait prête à commencer les siens. Dans toutes autres circonstances, la besogne se présentant toute à la fois, il doit en résulter beaucoup d'embarras, & même du désordre. L'oisiveté doit encore succéder à ces occupations trop multipliées, vu la cessation du travail.

On s'est un peu étendu sur cet important article, pour engager le Lecteur à prendre l'objet dont il s'agit en considération, & pour inviter quelques personnes industrieuses & entreprenantes, à faire l'essai d'une plantation de mûriers pour en employer la feuille d'après le plan que l'on vient de proposer. On va maintenant dire un mot sur quelques particularités dont parle Miss Rhodes, cette aimable Physicienne, dans ses utiles & agréables recherches.

Miss Henriette a trouvé, par des expériences faites avec la plus grande exactitude, 1°, qu'un seul cocon de soie produit par un Vers qui n'avait été nourri qu'une semaine avec des feuilles de mûriers, fournissait un fil ou brin ayant près de quatre yards ou perches, dont chacune vaut trois pieds de Roi de longueur, qui étant sec, pèse trois grains ; 2°, qu'il fallait environ trois-cent soixante cocons

pour faire une once de ſoie, indépendamment de la mauvaiſe ſoie qui forme le premier tiſſu des cocons, & autres portions de la même ſoie que l'on met au rebut & que l'on carde. Or, ces deux objets pèſent pour le moins autant que la bonne ſoie; de ſorte que trois-cens ſoixante cocons fourniſſent environ deux onces de ſoie, tant bonne que mauvaiſe.

Miſs Rhodes nous apprend une autre particularité relative à la feuille du mûrier, qui était abſolument nouvelle pour nous : c'eſt qu'il n'y a aucun animal qui en mange, à l'exception du Vers à ſoie. Elle n'a encore trouvé juſqu'ici aucune plante qui fût commune en Angleterre, à l'exception de la laitue (1), qui convînt à cet inſecte. Il eſt cependant probable que l'on pourrait découvrir quelques autres végétaux qui rempliraient le même objet, & cette recherche mériterait, ſans contredit, que les Naturaliſtes ne diſcontinuaſſent pas à s'en occuper. Miſs Rhodes a trouvé que la feuille de l'ormeau,

---

(1) On m'a écrit d'Eſpagne que l'on y connaiſſait la manière de nourrir les Vers à ſoie avec des feuilles de laitue. Je me rappelle avoir vu quelques jeunes perſonnes élever à Paris de pareils inſectes avec la même feuille. Mais avant Miſs Rhodes, il n'était point venu dans l'idée à qui que ce fût de tenter cette nourriture en grand. C'eſt auſſi cette ſingularité que je me ſuis empreſſé de faire connaître, vu ſon utilité.

[*Note du Traducteur.*]

celle du frêne, de la vigne, du noisettier, du châtaignier, des faséoles, du groseiller, de même que la feuille des framboisiers, ne leur convenait pas, ainsi que celle des choux communs. La laitue est une des plantes lactescentes, ou donnant du lait, & sémi-flosculeuses; c'est-pourquoi on aurait dû faire d'autres essais sur les végétaux doués de cette même qualité, sur-tout après avoir remarqué que nulle espèce de chenilles n'attaquait ces plantes, ainsi que la feuille du mûrier, à l'exception du Vers à soie. Mais a-t-on essayé le laiteron, la dent de lion, & autres plantes laiteuses, dont la plupart des quadrupèdes ne veulent pas se nourrir? Nous avons cependant observé que les lapins les préfèrent à plusieurs autres végétaux.

On ne peut donc que féliciter Miss Henriette Rhodes de l'honneur qu'elle vient d'acquérir par ces expériences. Il faut espérer que plusieurs personnes ne tarderont pas à suivre son exemple dans les parties Septentrionales de la France, où l'éducation des Vers à soie n'est pas connue.

La Société des Arts établie à Londres, vient de donner à Miss Henriette Rhodes une médaille d'or du poids de 50 Louis, pour récompenser ses utiles tentatives, & couronner ainsi son succès dans cette

branche d'induſtrie, qui eſt abſolument nouvelle pour la Grande-Bretagne (1).

Je ſuis, Monſieur, &c.

---

(1) Comme on ne parviendra jamais à avoir des récoltes abondantes de ſoie dans les pays froids, tant que l'on ne trouvera pas le moyen de nourrir les Vers avant que les mûriers pouſſent en leur fourniſſant une ſubſtance qui leur ſoit propre, & qui puiſſe ſuppléer en quelque façon à la feuille tendre & nouvelle que le pays refuſe. Ce moyen conſiſte à faire ſécher de la feuille de mûrier de la pouſſe d'Automne, dans un grenier, les Vers étant éclos au commencement de Mars ou d'Avril, on fera bouillir de l'eau dans un vâſe, on y laiſſera tremper, pendant une minute, cette feuille sèche; lorſqu'on l'en retirera, on aura la ſatisfaction de voir que de foncée qu'elle était, au point qu'en la froiſſant un peu, on eût pu la rendre en poudre, elle ſera devenue verte & tendre comme ſi elle était nouvellement cueillie. On a le ſoin de l'eſſuyer avant de la donner aux Vers à ſoie. Comme ces Vers ſe ſont nourris avec la feuille de mûrier ainſi préparée, il y a lieu de préſumer que cette feuille deſſéchée contient encore beaucoup de la ſubſtance propre aux feuilles de mûrier, en la ramoliſſant, on la met en état de pouvoir ſervir de nourriture aux Vers: on a donc imaginé, pour perfectionner cette découverte, de ſéparer la ſubſtance de la feuille en forme d'extrait, & lorſqu'on veut ramollir la feuille deſſéchée, on jette dans l'eau bouillante une quantité proportionnée de cette ſubſtance extraite, que l'on conſerve dans une bouteille à long cou, avec quelques travers de doigts d'huile par-deſſus.

Voyez le Tome 9 du Dictionnaire d'Hiſtoire-Naturelle, édition de 1775, page 19.

AVIS AU LECTEUR.

MONSIEUR l'Abbé Dominique Seſtini, de Florence, s'étant propoſé le double objet d'inſtruire & d'amuſer ſes Lecteurs en écrivant ſes Voyages dans les contrées les plus intéreſſantes du Midi de l'Europe & en Aſie, a par-conſéquent jugé à propos de s'étendre ſur le commerce de leurs habitans, après avoir parlé des diverſes productions & des différentes branches d'induſtrie qui ſervent à alimenter ce même commerce. N'écrivant que pour ſes compatriotes, il s'eſt contenté de donner l'évaluation des monnaies, des poids & des meſures, en monnaies, en poids & en meſures de Toſcane. Or, ces mêmes conſidérations engagent aujourd'hui celui qui fait parler ce Voyageur auſſi exact qu'inſtruit, dans notre Langue, à donner cette évaluation en monnaies, en poids & en meſures de France, pour que le Lecteur puiſſe avoir une idée plus juſte de ces marchandiſes, & ſur-tout de leur valeur réelle. On préſume donc qu'il verra avec quelque ſatisfaction la notice ſuivante, qui a été tirée d'un Voyage moderne de Sicile, où l'on trouve beaucoup plus de vues, & ſur-tout plus d'exactitude que dans le Voyage de Brydone. Cet Auteur Anglais, qui eſt plus propre

à égarer qu'à inſtruire, ne doit ſon mérite qu'au ſtyle enchanteur de M. le Meunier, qui l'a fait connaître en France. On ne craint point d'avancer ici que ceux qui ont voyagé en Sicile depuis M. Brydone, ayant ſes Voyages à la main, ſont en général tentés de croire qu'il n'eſt jamais venu dans cette Iſle, ou que ſon ſéjour y a été très-court.

NOTICE des Poids, Meſures & Monnaies de Sicile, tirée du Voyage dans la grande Grèce & en Sicile, par M. le Baron de Riedſel.

MONNAIES.

On compte à Palerme par onces, tarins ou tari, grains, & piccioli. L'once vaut 30 tarins, le tarin 20 grains, & le grain 6 piccioli. Ordinairement on évalue l'once à 13 livres, monnaie de France. Cela dépend enſuite du cours du change, qui la fait varier depuis 12 livres 10 ſols jusqu'à 13 livres 10 ſols, ſelon le manque ou l'abondance des lettres de change.

POIDS.

On a en Sicile deux ſortes de poids, l'un faible & l'autre fort. Le quintal eſt de 100 rotoli de 30

onces. Les 100 rotoli faibles péſent 75 livres de France. Le rotoli, poids fort, fait deux livres & demie du poids faible, parce que la livre dont on ſe ſert pour les ſoies, mannes & autres marchandiſes fines, eſt de 12 onces.

MESURE DE GRAINS.

Pour les grains, orges & légumes, on a, en Sicile, deux meſures, l'une appelée meſure générale, & l'autre, meſure à la groſſe.

La meſure générale avec laquelle on meſure les bleds, ſe nomme ſalme générale, qui ſe diviſe en 16 tomoli, & en 4 monditi. Cette ſalme de bled, qui péſe ordinairement deux quintaux & 64 rotoli, revient à un peu plus de cinq ſeptiers, meſure de Paris.

A la Groſſe.

La meſure à la groſſe, avec laquelle on meſure les orges & légumes, s'appelle *Salme groſſe*, qui ſe diviſe en 20 tomoli & 5 monditi, & qui vaut 6 à 7 ſeptiers, meſure de Paris.

MESURE D'ÉTOFFES.

On meſure à Palerme les toiles, étoffes, draperies

& autres marchandises, à la canne de huit palmes, dont quatre palmes & demie font l'aune de Paris.

C'est le plus court moyen, de réduire les aunes de France en cannes de Palerme, quoique l'aune ait un demi travers de doigt de plus que quatre palmes & demie.

MESURE D'HUILE.

On mesure les huiles à caffi, & 5 caffi & demi font la millerole de Marseille.



OBSERVATION DU TRADUCTEUR,

Faisant suite à la Lettre II de la troisième Partie.

La description que M. Bridonne a donnée en Anglais du coup-d'œil dont on jouit au sommet du Mont Ethna, que M. de Meunier a fait passer si élégamment dans notre Langue, ayant mérité l'attention du Public, & même fait la fortune de ce voyage très-inexact de la Sicile, j'ai cru que mes Lecteurs seraient charmés de la retrouver ici, & de la rapprocher de ce que M. l'Abbé Sestini a dit sur le même sujet.

« La description que je vous en ferai, ne vous en donnera qu'une » idée très-imparfaite; l'imagination de l'homme n'a jamais pu se » représenter une scène si brillante & si magnifique. Il n'y a pas sur » la surface de ce globe, de lieu d'où l'on puisse contempler à la » fois tant d'objets ravissans. Nous étions placés sur un Théâtre pro- » digieusement élevé, & toute la surface de notre hémisphère sem- » blait se réunir en un seul point, sans qu'il y eût aux environs une » seule montagne sur laquelle les sens & l'imagination pussent se re- » poser. Nous revînmes avec peine de notre extâse, & nous crûmes » long-tems ne plus être sur la terre. Nous étions placés sur les bords » d'un gouffre sans fond, aussi ancien que le monde, qui vomit sou- » vent des torrens de feu, & lance des rochers enflammés avec un » bruit dont toute l'Isle retentit. L'immense étendue de la vue » comprenait les objets de la Nature les plus divers & les plus en- » chanteurs, & enfin le soleil s'avançait pour éclairer & embellir ce » magique tableau.

» Imaginez l'atmosphère s'enflammant peu-à-peu, & ne laissant » entrevoir que par dégrés le firmament de notre globe. La mer & » la terre sont dans un état de confusion & d'obscurité, comme si » elles sortaient pour la première fois de leur chaos primitif; & la » lumière & les ténèbres semblent être encore confondues, jusqu'à » ce que le matin s'approchant insensiblement, opère enfin leur sé-

» paration ; alors les étoiles s'éloignent, & les ombres disparaissent.
» Les forêts, qui tout-à-l'heure ressemblaient à des abîmes noirs &
» sans fonds, ne réfléchissant aucun rayon de lumière qui fît apper-
» cevoir leur forme & leur couleur, semblent à présent sortir du
» néant pour la première fois, & chaque nouveau faisceau de lumière
» y répand la vie & la beauté. La scène s'étend de plus
» en plus, l'horison s'élargit & se prolonge de tous côtés, & le soleil,
» comme le grand Créateur, s'avance à l'Orient, & achève de former
» ce merveilleux spectacle. Tout paraît enchantement, & nous som-
» mes, pour ainsi dire, transportés aux régions éthérées. Les sens,
» qui ne sont point accoutumés à de pareils objets, se trouvent
» confondus & troublés, & il leur faut quelque tems pour pouvoir
» les discerner & en juger. On voit le corps du soleil se lever du fond
» de l'Océan, & traîner, pour ainsi dire, à sa suite, une immense
» étendue de terre & de mer. Les Isles Lipari, Panari, Alicudi,
» Strombolo & Volcano, dont les sommets sont couverts de fumée,
» semblent être sous nos pieds, & nous contemplons toute la Sicile,
» comme sur une Carte. Nous pouvons tracer le cours de chaque
» rivière à travers tous ses détours, depuis sa source jusqu'à son em-
» bouchure. La vue est sans bornes de tous les côtés ; il n'y a rien qui
» l'interrompe ; de sorte qu'elle se perd par-tout dans l'immensité ;
» & je suis convaincu que si nous ne découvrons pas les côtes de l'A-
» frique, & même de la Grèce, cela provient uniquement de l'im-
» perfection de nos organes, puisqu'elles sont certainement au-dessus
» de l'horison. La circonférence de l'horison visible au sommet de
» l'Ethna ne doit pas être de moins de 20000 milles ; les habitans de
» Malthe, qui en sont éloignés de près de 200 milles, apperçoivent
» toutes les éruptions de la seconde région de cette montagne ».

Fin du Tome premier.

